McKEW PARR COLLECTION

MAGELLAN
and the AGE of DISCOVERY

PRESENTED TO
BRANDEIS UNIVERSITY • 1961

CHRISTOPHE COLOMB

PAR

Mgr RICARD

PRÉLAT DE LA MAISON DE SA SAINTETÉ

ILLUSTRATION PAR BALDO

GRAVURE DE MÉAULLE.

TOURS

ALFRED MAME ET FILS

ÉDITEURS

CHRISTOPHE COLOMB

1re SÉRIE IN-4o

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Colomb et Isabelle pleuraient à la fois.

CHRISTOPHE COLOMB

PAR

Mgr RICARD

PRÉLAT DE LA MAISON DE SA SAINTETÉ

ILLUSTRATION PAR BALDO

GRAVURE DE MÉAULLE

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC XCII

LETTRE

DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

PAPE PAR LA DIVINE PROVIDENCE

AUX ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES D'ESPAGNE, D'ITALIE
ET DES DEUX AMÉRIQUES

CHRISTOPHE COLOMB

A Nos Vénérables Frères les Archevêques et Évêques d'Espagne, d'Italie et des deux Amériques.

LÉON XIII, PAPE

Vénérables Frères, salut et bénédiction apostolique.

Le quatrième siècle étant accompli depuis qu'un homme de Ligurie aborda le premier, sous les auspices de Dieu, aux plages inconnues d'au delà l'océan Atlantique, les hommes désirent célébrer dans un souvenir reconnaissant la mémoire de cet événement et en glorifier l'auteur. Et, certes, on ne trouverait pas facilement de motif plus digne d'exciter les esprits et d'enflammer les ardeurs, car il s'agit du plus grand et du plus beau fait que le genre humain ait jamais vu s'accomplir, et peu d'hommes peuvent être comparés, pour la grandeur d'âme et le génie, à celui qui l'a exécuté. Par lui, un nouveau monde est sorti du sein inexploré de l'Océan; des centaines de milliers d'êtres humains, tirés de l'oubli et des ténèbres, ont été rendus à la société et ramenés de la barbarie à la civilisation et à l'humanité, et, ce qui importe bien plus encore, rappelés, par la communication des biens que Jésus-Christ leur a acquis, de la mort à la vie éternelle.

197181

L'Europe, surprise par la nouveauté et le prodige de cet événement inattendu, a appris peu à peu ce qu'elle devait à Colomb, lorsque, par la fondation de colonies en Amérique, par les communications incessantes d'un pays à l'autre, la réciprocité des services, les échanges commerciaux par mer, elle fut entrée intimement dans la connaissance du pays, dans l'exploitation des ressources générales et des produits indigènes, de sorte que par là, en même temps, s'accrut d'une manière extraordinaire l'autorité du nom européen.

Dans ces multiples hommages et ce concert de félicitations, il ne convient pas que l'Église se taise entièrement. Elle qui, par son caractère et son institution même, aime à encourager et s'efforce de propager tout ce qui est honnête et louable, elle réserve des honneurs particuliers et les plus grands aux hommes les plus éminents dans ce genre de vertus qui se rapportent au salut éternel des âmes. Elle ne méprise pas néanmoins ni n'estime peu l'autre genre de vertus; loin de là, elle a toujours grandement apprécié et honoré ceux qui ont bien mérité de la société humaine et qui se sont rendus immortels dans la postérité. Dieu, en effet, est admirable dans ses saints; mais les marques de sa divine vertu apparaissent aussi dans ceux en qui brille une supériorité particulière d'âme et d'intelligence, car la lumière du génie et l'élévation de l'âme n'ont pas d'autre source que Dieu le Créateur.

Mais il y a une autre raison, et celle-là toute particulière, qui nous engage à célébrer avec l'allégresse de la reconnaissance l'immortel événement. Christophe Colomb nous appartient, car, pour peu que l'on recherche quelle fut chez lui la principale raison qui le détermina à conquérir « la ténébreuse mer » et dans quelle pensée il s'efforça de réaliser son projet, on ne saurait douter que la foi catholique n'ait eu la plus grande part dans la conception et l'exécution de l'entreprise, en sorte qu'à ce titre-là même le genre humain doit une grande reconnaissance à l'Église.

On compte beaucoup d'hommes courageux et experts qui, avant et après Christophe Colomb, se sont mis avec un zèle obstiné à la recherche de terres et de mers inconnues. La renommée humaine, qui se souvient de leurs services, célèbre et célébrera toujours leur mémoire, parce qu'ils ont reculé les limites de la science et de la civilisation et contribué à accroître la prospérité générale, et cela non sans peine, mais avec un puissant effort de volonté et souvent au prix des plus grands dangers. Il y a cependant entre eux et celui dont nous parlons une grande différence. Ce qui distingue éminemment Colomb, c'est qu'en parcourant les immenses espaces de l'Océan, il poursuivait un but plus grand et plus haut que les autres. Ce n'est pas qu'il ne fût mû par le très légitime désir d'apprendre, et par celui de bien mériter de la société humaine; ce n'est pas qu'il méprisât la gloire, dont les aiguillons mordent d'ordinaire plus vivement les grandes âmes, ni qu'il dédaignât entièrement ses avantages personnels; mais, sur toutes ces considérations humaines, le motif de la

religion de ses ancêtres l'emporta de beaucoup chez lui, elle qui, sans contredit, lui inspira la pensée et la volonté de l'exécution et lui donna, jusque dans les plus grandes difficultés, la persévérance avec la consolation. Car il est constant que la principale idée et la conception qui dirigea son esprit, ce fut d'ouvrir un chemin à l'Évangile à travers de nouvelles terres et de nouvelles mers.

A la vérité, cela peut paraître invraisemblable à ceux qui, concentrant toutes leurs pensées et tous leurs soins sur cette nature des choses qui est perçue par les sens, refusent de porter leurs regards vers des choses plus hautes. Mais, par contre, on a presque toujours constaté chez les plus grands esprits qu'ils préfèrent monter plus haut, car ils sont, mieux que personne, disposés à concevoir les instincts et les souffles de la foi divine.

A n'en pas douter, Colomb avait joint l'étude de la nature à celle de la religion, et il avait nourri son âme des principes puisés à une foi catholique profonde.

C'est pourquoi, dès qu'il eut compris, d'après l'enseignement astronomique et les monuments des anciens, qu'au delà des limites du monde connu s'étendaient, même à l'Occident, de grands espaces de terres qu'aucun homme n'avait jamais explorés jusque-là, il se représenta une grande multitude entourée de ténèbres lamentables, engagée dans des rites cruels et dans des superstitions en l'honneur de dieux insensés. Il les voyait vivant misérablement dans la barbarie, avec des mœurs cruelles, manquant plus misérablement encore de la notion des choses les plus grandes, et plongés dans l'ignorance du seul vrai Dieu. Son esprit faisant réflexion là-dessus, il désira par-dessus tout étendre, avec le nom chrétien, les bienfaits de la charité chrétienne en Occident, ce que prouve abondamment toute l'histoire de son entreprise.

En effet, quand, pour la première fois, il pria Ferdinand et Isabelle, rois d'Espagne, de ne pas hésiter à entreprendre la chose, il exposa l'affaire à plein, disant que *leur gloire grandirait jusqu'à l'immortalité, s'ils décidaient de porter le nom et les doctrines de Jésus-Christ dans des contrées si lointaines.* Et, ses vœux ayant été bientôt accomplis, il atteste que *ce qu'il demande à Dieu, c'est que, par son concours divin et par sa grâce, les rois d'Espagne continuent à vouloir pénétrer de l'Évangile de nouvelles contrées et de nouveaux rivages.*

Au Pape Alexandre VI il se hâte de demander des missionnaires par une lettre où se trouve cette déclaration : *J'ai confiance que, Dieu aidant, je pourrai un jour répandre aussi loin que possible le saint nom de Jésus-Christ et l'Évangile.* Et nous pensons qu'il était rempli de joie quand, revenu de l'Inde pour la première fois à Olisipone, il écrivait à Raphaël Sanchez : *qu'il fallait rendre à Dieu d'immortelles actions de grâces, pour la bonté avec laquelle il lui avait donné des succès si favorables, qu'il fallait que Jésus-Christ se réjouisse et triomphe sur la terre comme au ciel, en raison du salut prochain de peuples innombrables qui*

auparavant se ruaient à la perdition. Que s'il obtient de Ferdinand et d'Isabelle qu'ils ne permettent qu'aux catholiques d'aller dans le nouveau monde et d'y nouer des relations commerciales avec les indigènes, il en donne cette raison que, *par son entreprise et ses efforts, il n'a cherché rien autre chose que l'accroissement et l'honneur de la religion chrétienne.* Et cela était bien connu d'Isabelle, qui, mieux que personne, avait pénétré dans l'âme de ce grand homme; bien plus, il est constant que c'est ce qui fut nettement proposé à cette femme si pieuse, d'un si grand cœur et d'un esprit si viril. Car, parlant de Colomb, elle avait affirmé qu'il se jetterait avec ardeur dans l'immense Océan, *afin d'accomplir, pour la gloire divine, une chose extraordinairement remarquable.* Et à Colomb lui-même, revenu pour la seconde fois, elle écrit que *les dépenses faites par elle et celles qu'elle ferait encore pour les expéditions des Indes étaient excellemment placées, la propagation de la religion catholique devant en être la conséquence.*

D'ailleurs, où donc, en dehors d'un motif supérieur aux considérations humaines, aurait-il pu puiser la constance et la force d'âme nécessaires pour supporter tout ce qu'il fut obligé de supporter et de souffrir jusqu'au bout? Contradiction de la part des savants, rebuffades des princes, tempêtes de l'Océan en fureur, veilles assidues, qui plus d'une fois lui firent perdre l'usage de la vue. A quoi il faut joindre les combats contre les barbares, les infidélités de ses amis et de ses compagnons, les conspirations scélérates, les perfidies des envieux, les calomnies des détracteurs, les chaînes qu'il dut subir, quoique innocent.

Il était inévitable que cet homme succombât sous le poids de travaux si énormes et sous des attaques si nombreuses, s'il ne s'était soutenu lui-même par la conscience de la très belle entreprise dans le succès de laquelle il entrevoyait la gloire du nom chrétien et le salut d'infinies multitudes. Or les circonstances mêmes du temps où elle avait lieu achèvent de glorifier merveilleusement cette entreprise. En effet, Colomb découvrit l'Amérique à l'époque où une grande tempête allait bientôt s'abattre sur l'Église. Autant donc qu'il est permis à l'homme d'apprécier par la marche des événements les voies de la divine Providence, c'est vraiment par un dessein de Dieu que semble être né cet homme, gloire de la Ligurie, pour réparer les désastres qui seraient infligés en Europe au nom catholique.

Appeler la race indienne à la religion chrétienne était assurément la charge et l'œuvre de l'Église. Cette charge, assumée par elle dès le commencement, elle a continué de l'exercer par un perpétuel effort de charité, et elle continue à le faire, puisqu'elle s'est avancée, en ces derniers temps, jusqu'à l'extrême Patagonie. Cependant Colomb, certain de préparer et d'assurer les voies à l'Évangile et profondément appliqué à cette pensée, y apporta tout son labeur, n'ayant, pour ainsi dire, rien entrepris sans prendre la religion pour guide et la piété pour compagne.

Nous allons rappeler des choses bien connues, mais elles sont dignes

de remarque, pour faire connaître l'esprit et le cœur de Colomb. Lorsque, contraint par les Lusitaniens et par les Génois de s'en aller sans avoir achevé l'entreprise, il se fut porté en Espagne, c'est dans les murs d'une maison religieuse qu'avec le concert et sous l'inspiration d'un religieux, élève de François d'Assise, il réunit un grand conseil pour hâter la conquête méditée. Quand, au bout de sept ans, il va enfin entrer dans l'Océan, il a soin, avant de se mettre sous les armes, de faire tout ce qui doit purifier son âme; il prie la Reine du Ciel de présider à son entreprise et de diriger sa course; il commande de ne pas déployer les voiles avant qu'on n'ait invoqué la puissance de l'auguste Trinité. Bientôt poussé au large, la mer sévissant et le pilote poussant des cris, il garde constamment son âme tranquille, parce qu'il a mis son appui en Dieu. Les nouveaux noms qu'il donne aux îles nouvelles indiquent eux-mêmes quel est son projet; a-t-il atteint l'une d'elles, il adore, en suppliant, le Dieu tout-puissant, et il n'en prend possession qu'*au nom de Jésus-Christ*. A quelque rivage qu'il aborde, il n'a rien de plus à cœur que de planter sur le bord l'image de la sainte croix; le premier, il prononce dans les îles nouvelles le nom divin du Rédempteur, que si souvent il avait chanté à haute voix au son des flots en murmure, et c'est pour cela qu'ayant à bâtir Hispaniola il commence par l'édification d'une église et qu'il fait des cérémonies saintes le prélude des fêtes populaires.

Tel fut donc le but, telle fut l'œuvre de Colomb dans les contrées si distantes de lui par mer et par terre et jusqu'alors inaccessibles et incultes, mais dont la civilisation et la gloire et les richesses ont acquis depuis si rapidement le degré considérable d'accroissement où nous les voyons aujourd'hui. Dans tout cela, la grandeur de l'entreprise, l'importance et la variété des bienfaits qui en sont résultés font un devoir de célébrer ce grand homme avec un souvenir reconnaissant et tous les témoignages possibles d'honneur; mais avant tout il faut reconnaître et révérer avec juste raison l'influence et l'inspiration de la pensée éternelle à laquelle celui qui découvrit le nouveau monde a obéi et qu'il a servi de toute sa volonté.

Afin donc que les fêtes de Christophe Colomb soient dignement célébrées et conformément à la vérité, il convient d'ajouter la sainteté de la religion à l'éclat des solennités civiles. Et c'est pourquoi, de même que, autrefois, à la première nouvelle de l'événement, de publiques actions de grâces furent rendues, sous la présidence du Souverain Pontife, au Dieu immortel et à la divine Providence, ainsi croyons-nous devoir faire encore pour la commémoration de cet heureux événement. En conséquence, nous avons décidé que le 12 octobre, ou le premier dimanche suivant, à la convenance de l'Ordinaire du lieu, dans toutes les églises cathédrales et collégiales d'Espagne, d'Italie et des deux Amériques, après l'office du jour, une messe solennelle *de Sanctissima Trinitate* serait célébrée. Et Nous espérons qu'en dehors des nations ci-dessus nommées pareille chose aura lieu dans les autres, sur l'initiative des Évêques, car il con-

vient que ce qui a été utile à tous soit aussi célébré par tous pieusement et avec reconnaissance.

En attendant, comme gage des divines faveurs et en témoignage de Notre paternelle bienveillance, nous vous donnons affectueusement dans le Seigneur, à vous, Vénérables Frères, à votre clergé et à tout votre peuple, la Bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le XVI[e] jour de juillet de l'an MDCCCXCII, l'an quinzième de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE

Nous sera-t-il permis, après cette grande parole pontificale, qui confirme de la plus haute autorité de ce monde les données fondamentales de ce livre, de faire remonter à leur inspirateur la louange qui lui est due et qu'un publiciste catholique a fort justement développée en ces termes :

« Il y aura bientôt quatre siècles révolus que Christophe Colomb fit la découverte du nouveau monde. A la nouvelle de ce glorieux événement, celui des Souverains Pontifes qui présidait alors aux destinées de l'Église convia le monde chrétien à de solennelles actions de grâces.

« Sa Sainteté Léon XIII ne devait pas rester indifférent à cette auguste tradition. La lettre par laquelle il associe les fidèles aux fêtes commémoratives est une merveilleuse page d'histoire en même temps qu'un document religieux du premier ordre. Il était impossible de tracer avec plus d'ampleur le portrait du Révélateur du globe et de faire ressortir le caractère tout à fait à part de sa mission.

« Christophe Colomb nous appartient, » dit la lettre pontificale. Ce héros, en effet, émane en quelque sorte de l'Église elle-même, et le sentiment chrétien domine dans toute son entreprise. C'est à l'instigation d'une foi ardente qu'il affronta les hasards et les dangers de « la mer ténébreuse »; c'est à cette foi qu'il dut l'éclatante vision du monde qu'il voulait conquérir à l'Évangile. Ce n'est pas l'explorateur qu'on voit surtout en lui, c'est l'apôtre. Christophe Colomb, sous un autre aspect, apparaît au XV[e] siècle comme un nouveau Pierre l'Ermite. Et combien préférable comme aussi plus grande fut sa conquête ! A lui remonte, en lui réside toute la puissance de l'Espagne au XVI[e] siècle. Qu'auraient été sans lui Charles-Quint et Philippe II ?

« De tous les historiens de Christophe Colomb, M. le comte Roselly de Lorgues, le respectable doyen des écrivains français, est le premier qui se soit particulièrement attaché à établir le caractère religieux qu'eut à l'origine la découverte du nouveau monde. Elle fut l'œuvre de la Croix et le héros n'apparaît dans sa véritable grandeur qu'au rayonnement de ce signe de rédemption.

« Je n'ai pas besoin de rappeler la part qu'a eue le comte Roselly de Lorgues au grand revirement d'opinion qui s'est produit de notre temps à l'égard du

révélateur du globe. Son nom restera pour toujours associé à la mémoire de celui auquel il a consacré presque exclusivement le labeur de sa vie ; c'est lui qui a fait la lumière dans les ténèbres si longtemps amassées par l'erreur et l'oubli. L'exaltation de Christophe Colomb est pour ainsi dire son œuvre.

« Combien a dû sembler douce à ce vieillard si jeune et toujours si ardent, doyen hautement honoré des écrivains de France, la lecture de la lettre dans laquelle Sa Sainteté Léon XIII, consacre indirectement la donnée de ses ouvrages et leur crée une authenticité encore plus grande que celle qu'ils avaient déjà.

« Au même moment, l'illustre historien de l'*Évangéliste des mers*, le comte Roselly de Lorgues, président d'honneur du comité des Français décorés d'ordres espagnols, recevait de l'Éminentissime cardinal Rampolla, secrétaire d'État de Sa Sainteté, un gracieux message lui transmettant la bénédiction particulière du Souverain Pontife.

« Peu d'heures après, S. Exc. le Nonce apostolique, Mgr Ferrata, archevêque de Thessalonique, honorait de sa visite le doyen de nos écrivains catholiques et l'encourageait à poursuivre l'œuvre de toute sa vie : la glorification de Christophe Colomb, de ce Colomb chrétien, sublime, que Ventura nommait si justement, il y a trente-huit ans, l'homme de l'Église : l'*Uomo della Chiesa*. »

Dans un an, à pareille date où j'achève d'écrire ces pages, « les marines du monde entier pavoiseront leurs navires dans les deux hémisphères, et chanteront le lever du jour » anniversaire de celui où le nouveau monde apparut, pour la première fois, aux regards de l'homme prédestiné dont j'ai, une fois de plus, après tant de devanciers, essayé de raconter la merveilleuse vie.

Sous mes yeux, tandis que j'écris cette courte préface, la mer bleue déroule ses vagues harmonieuses, qui me semblent, elles aussi, chanter leur hymne au révélateur des océans, au grand amiral qui, en parcourant les mers inconnues, a assigné à notre Méditerranée son rang gracieux de lac français.

La petite ville qu'elle baigne de ses flots caressants doit son existence à la découverte du nouveau monde. Humble bourgade, elle devint tout à coup, avec le XVI^e^ siècle, un port important; et aujourd'hui, grâce à la découverte, elle s'anime d'une multitude d'ouvriers laborieux, occupés, dans les chantiers maintenant célèbres de mon pays natal, à construire ces vaisseaux majestueux qui remplacent, dans les océans domptés par ce génie, les modestes caravelles de Christophe Colomb.

Le grand homme, méconnu par ses contemporains, et victime si longtemps des conspirations mensongères de l'histoire mise au service de l'esprit d'erreur, vient de remonter au siège d'honneur qui lui appartient, et où l'a replacé l'homme de cœur à qui je dois le meilleur de mon livre, son obligeance généreuse m'ayant permis de lui en faire l'emprunt.

Dans un an, à pareil jour, les nations se disputeront l'honneur de chanter à l'envi un hymne à la gloire du héros chrétien.

Puisse notre humble note aider quelques âmes jeunes et vibrantes à se mêler au concert de l'Église, de l'Europe et du monde !

La Ciotat, ce 12 octobre 1891.

Un soir de juin 1491, deux hommes se promenaient sur la terrasse du promontoire aride et taillé à pic qui domine, à peu de distance de Palos, l'horizon immense et mélancolique de l'Océan sur la côte occidentale d'Espagne.

L'été s'annonçait par de chaudes journées, et, malgré la brise du large, la chaleur du soir restait accablante. Les deux hommes marchaient d'un pas lent, comme sous le poids d'une pensée triste, visible aux traits de leur visage.

L'un d'eux, que le second écoutait avec une déférence marquée, portait le costume sévère de la famille franciscaine. A la beauté de sa physionomie et à la distinction vainement dissimulée de sa démarche, vous eussiez reconnu l'homme du monde dérobé sous la bure pauvre des fils du séraphique conquérant d'Assise. Théologien renommé, religieux fidèle jusqu'à l'héroïsme aux moindres prescriptions de sa règle, le bruit de son nom avait, malgré lui, rempli les Espagnes. On parlait au loin de la droiture de ses conseils expérimentés, et, un jour, la reine l'avait mandé auprès d'elle pour lui confier la direction de son âme. Mais l'air de la cour ne pouvait convenir à cette âme habituée à l'atmosphère du cloître. Il obtint licence d'y rentrer et s'y complaisait, faisant marcher de front l'avancement de sa perfection avec l'ornement de son esprit curieux des secrets de la science. Ses frères en religion en avaient fait leur supérieur, ou mieux, pour employer la délicatesse de la langue franciscaine, leur gardien. De son rang il ne tirait qu'un privilège : celui de monter, le plus souvent qu'il en avait le loisir, sur l'escarpement d'où son œil suivait plus à l'aise le cours mystérieux des astres et

plongeait dans ces lointains de la mer, au delà desquels une intuition inexplicable lui révélait qu'il y avait des âmes à gagner au Christ qui a sauvé le monde.

L'autre, son compagnon de promenade solitaire, il suffisait de le voir pour sentir l'approche d'un de ces êtres privilégiés que le doigt de Dieu a tirés de la foule, pour les marquer au front du sceau du génie. Les contemporains qui l'ont décrit, alors qu'il achevait sa trente-troisième année, font de lui le plus beau portrait. « Sa taille, disent-ils[1], fièrement élancée, prenait de sa robuste complexion une mâle élégance, que rehaussait sa fermeté de maintien, si naturellement assortie à son caractère. Son visage allongé offrait un pur ovale. Bien qu'il eût les pommettes largement accusées, ses joues assez arrondies en adoucissaient les contours, et, par une décroissance insensible, continuaient l'harmonieuse ligne qui formait son menton. La noble ampleur de son front révélait celle de sa pensée. Une auguste méditation semblait peser sur l'arc de ses sourcils et lui imprimer un léger froncement. Dans ses yeux d'un bleu clair rayonnait une sérénité limpide. La courbe de son nez aquilin se terminait par des narines correctes, mais s'ouvrant un peu largement à leur base. Les coins assez marqués de sa bouche en rendaient la finesse particulièrement expressive. Signe de bonté, sa lèvre inférieure débordait un peu l'autre. Il avait le menton gracieusement creusé d'une fossette. Quelques taches de rousseur parsemaient ses joues, qu'animait un teint vif. Sous l'incessante élaboration d'une pensée unique, sa chevelure, d'un blond tirant au châtain, avait commencé à blanchir dès la trentième année. Cette diversité de tons, ces contrastes, avaient allié de bonne heure à sa verte virilité l'éclat d'une maturité précoce. Ses airs de tête, en rapport naturel avec ses attitudes, et ses attitudes, allant si bien à sa stature, formaient entre son corps et son être moral une parfaite unité. Sa démarche, son port, ses gestes, trahissaient une dignité innée dont il ne se doutait pas. »

A cette heure de sa noble vie, las de lutter contre les superbes dédains d'une science ignorante et les intrigues jalouses des

[1] Fernando Colomb, Oviedo y Valdez, Antonio de Herrera, Girolamo Benzoni, etc., dont les données ont été résumées ainsi par le comte Roselly de Lorgues.

cours, il était venu, auprès du moine son ami, porter le trop plein de sa grande âme meurtrie et retremper son courage abattu, avant de s'en aller, pèlerin de la vraie science et mendiant sublime du génie auprès des puissants de ce monde, tenter de nouvelles sollicitations, jusqu'alors repoussées par l'envie des grands et la fatuité pharisaïque des demi-savants de l'époque.

Au moment où nous les surprenons tous deux, promenant, dans le silence du crépuscule qui approche, leurs pensées attristées, le voyageur venait de frapper son front, comme pour en prendre témoin le génie qui l'illumina soudain :

« Et pourtant, s'écria-t-il, il y a là une foi que rien ne détruira jamais !

— C'est Dieu lui-même qui l'y a mise, répondit gravement le moine; je vous le dis en vérité, vous serez son héraut auprès de ceux qui, là-bas, attendent l'ambassadeur de la croix de Celui qui a dit à ses apôtres : « Allez, et enseignez toutes les nations ! »

Puis, comme inspiré par la vision qu'il contemplait au delà de cet Océan réputé insondable, le religieux franciscain, versé dans la connaissance des Écritures, déroula devant son ami attentif et ému les pages prophétiques où l'Esprit, qui a dicté les Livres saints, prophétisait de lui.

C'est bien de cet homme et de ses découvertes futures que Job avait dit à ses amis, dédaigneux comme les jaloux chagrins de Castille et de Léon :

« Avez-vous pénétré au bout de la mer ? Avez-vous marché aux extrémités de l'abîme ?... Avez-vous considéré l'entière étendue de la terre[1] ? »

C'est de lui qu'Isaïe s'était écrié en un saint transport :

« Chantez au Seigneur un cantique nouveau, publiez sa louange jusqu'aux extrémités de la terre, vous qui allez sur la mer et traversez son étendue, vous, îles, et vous tous qui les habitez[2]. Ils établirent la gloire du Seigneur, et ils annoncèrent sa louange dans les îles[3]. Je vous amènerai des enfants de l'Orient, et je vous rassemblerai de l'Occident[4]. Je dirai à l'aquilon : Donne-moi mes enfants, et au souffle austral : Ne les empêche pas de venir.

[1] Job, XXVIII, 16, 18. — [2] Isaïe, XLI, 10. — [3] *Ibid.* — [4] *Id.*, XLIII, 5, 6.

Amène mes fils des climats lointains, et mes filles des extrémités de la terre[1]. Écoutez, îles, et vous, peuples lointains, prêtez l'oreille ! Voici que ceux-ci viendront du lointain, et ceux-là de l'aquilon et de la mer australe[2]. Tes fils arriveront du lointain, et tes filles de tous les côtés, car les îles m'attendent ; et dès le commencement il était prévu que les navires seraient en mer

Vue de Sainte-Marie de Moguer, connue au XVIe siècle sous le nom de couvent de la Robida.

pour t'amener les enfants de loin, apportant avec eux leur argent et leur or, pour le consacrer au nom du Seigneur ton Dieu et du saint d'Israël, parce qu'il t'a glorifié[3]. »

Le moine inspiré développa longuement ces beaux textes. Puis, sa voix s'attendrissant, il rappela la prédiction de Malachie, assurant que le sacrifice ne serait plus interrompu, parce que la terre entière l'offrirait au Seigneur.

A cette pensée de l'Eucharistie portée aux confins du monde

[1] Isaïe, XLI, 10. — [2] *Id.*, XLIX, 1, 12. — [3] *Id.*, LX, 8, 9.

connu et posant son tabernacle sur les terres nouvelles, l'œil du voyageur se remplit de douces larmes.

Tous deux tombèrent à genoux, et, levant au ciel leurs regards, tous deux se jurèrent une étroite amitié, promettant à Dieu de ne plus séparer leurs efforts, jusqu'à ce que les prophéties s'accomplissent.

Ce qui sortit de cet entretien, sur un promontoire ignoré du monde, un soir de juin 1491, il y a quatre cents ans, à la veille de l'année célèbre dont l'univers catholique va célébrer le quatrième centenaire, c'est ce que je vais essayer de rappeler dans les pages qu'on va lire.

Auparavant, la justice, l'admiration, la reconnaissance, m'inclinent à remplir un doux et pressant devoir : celui de faire remonter à qui le mérite tout le prix de ce récit, si le lecteur veut bien lui en reconnaître un. Du reste, si je me taisais, l'Europe entière, ou, pour parler plus exactement, le monde entier, avec l'Église, nommerait celui à qui sa grande âme a réservé l'honneur de révéler à la terre le révélateur du monde nouveau, l'homme de cœur et de science que Pie IX a aimé, et qui emportera de ce monde la gloire incomparable d'avoir vengé des calomnies sectaires et des oppressions rationalistes l'un des plus grands héros du christianisme, l'écrivain et l'historien gloire de notre Provence, M. le comte Roselly de Lorgues.

CHRISTOPHE COLOMB

CHAPITRE I

LA GENÈSE D'UN GRAND HOMME

L'attrait de la mer. — Où naquit Christophe Colomb. — Sa famille. — Les présages prophétiques du blason et du nom. — Son organisation au physique et au moral. — Éducation. — Apprenti cardeur et apprenti mousse. — Première blessure. — Au service du roi René. — Sur Carthagène. — Naufrage. — A Lisbonne. — Ce que fit Christophe Colomb en Portugal pour gagner sa vie. — Les propos d'atelier nautique. — La mer Ténébreuse d'après les géographes anciens et modernes. — Les monstres. — La licorne de mer. — La main noire. — Le kraken. — Les aigles à deux têtes et l'oiseau rock. — Le marin Sindbad et ses terreurs. — La religion dans la vie du marin. — Comment Christophe Colomb fut amené à épouser doña Felippa. — A la cour d'Alphonse V. — Si les récits du roi et les indices recueillis auprès des contemporains ont pu mettre Colomb sur la voie de ses découvertes. — Les conspirations de la science incrédule. — A Savone et à Gênes. — Au secours de son père.

I

La mer est belle, jamais l'œil ne se fatigue à la regarder, et tandis que les vallées, les plaines et la montagne engendrent à la longue quelque lassitude, celui qui n'a jamais vu la mer ne se lasse point dans la contemplation de ce spectacle qui parle de l'immensité divine et repose l'âme des tristesses de l'exil. A plus forte raison, celui qui est né sur les bords de cette mer attirante

ne peut se consoler de les quitter. La nostalgie des marins et des habitants de la côte est bien connue, les médecins la regardent comme incurable.

L'homme dont j'entreprends d'écrire la vie devait connaître plus qu'un autre cette étrange fascination. Il faut le noter, comme un des éléments principaux réservés par la Providence à la genèse de cette carrière prodigieuse, de cette mission peut-être unique dans l'histoire de l'humanité.

Il naquit sur les bords ensoleillés de cette côte d'azur tant célébrée et toujours indescriptible, là où Gênes la superbe se mire avec un légitime orgueil dans la transparence des eaux bleues du lac méditerranéen.

On a contesté à Gênes cette gloire d'avoir donné le jour à l'élu de la Providence. D'ardentes polémiques ont revendiqué pour d'autres villes italiennes, et plus récemment pour l'île de Corse, cet honneur envié comme autrefois pour Homère. Le Génois reconnaissant a tranché d'avance le litige :

« Je suis né à Gênes, » écrit-il dans un document authentique et justement célèbre, celui qui instituait son majorat à la date du 22 février 1498, alors qu'il avait dépassé sa soixantième année.

Il était né en 1435.

Son père, pauvre cardeur, gagnait péniblement sa vie, au quartier occupé à Gênes par les bonnetiers et les foulons, dans l'étroite et montueuse rue de Mulcento. Il s'appelait Dominique, et descendait, malgré sa pauvreté présente, de la race noble des Colomb. La famille portait, au blason, d'azur à trois colombes d'argent, avec l'emblème de la justice au cimier et cette devise en exergue : *Fides, Spes, Charitas.*

Le blason, lui aussi, était une prophétie. L'enfant qui naquit le premier du mariage de l'honnête et pauvre cardeur avec Susanne Fontarossa, devait réaliser toutes les pièces de ces vieilles armoiries et donner au nom obscurci des Colomb son relief désormais immortel.

La colombe, symbole de sainteté, qui parle des ardeurs illuminatrices du Saint-Esprit, qui lui emprunta sa forme au jour des révélations définitives sur les apôtres, planait à bon droit comme un signe prophétique sur le berceau du nouveau-né.

Quand sa mère le prit entre les bras, au retour de l'église Saint-Étienne, où il avait reçu le caractère chrétien qu'il répandra aux extrémités du monde, la pieuse mère tressaillit en l'appelant du nom que cet enfant de bénédiction venait de recevoir sur les fonts du baptême.

Le saint qui lui servira de patron est représenté sous la figure d'un géant portant l'Enfant Jésus sur ses robustes épaules, passant la mer appuyé sur un tronc d'arbre encore muni de ses racines et de son feuillage. L'Enfant-Dieu tient dans sa main le globe terrestre surmonté de la croix, avec cet exergue : « Ceux qui te voient le matin se réjouiront le soir. »

Pure coïncidence de hasard, diront les esprits légers. Pour nous, qui savons avec quelle sollicitude notre Père qui est aux cieux veille sur le plus petit d'entre ses enfants, nous ne songeons point à trouver excessif qu'il ait réservé au fils de la colombe le beau nom de Porte-Christ et le patronage du saint qui figurait, dans la croyance populaire, l'apostolat des âmes rachetées par le sang du Christ, Sauveur de tous les hommes.

Nous ne savons presque rien de l'éducation et des premières études du petit Christophe, sinon que sa mère, secondée par l'incessante vigilance du cardeur descendu des faubourgs de Gênes au vicolo di Mulcento, développa, avec une sollicitude digne de la mère d'un saint, les germes déposés par la grâce du baptême au cœur de ce cher premier-né. De son côté, l'enfant aimait Dieu à ravir d'admiration les témoins de sa piété naissante. Son œil bleu profond s'illuminait soudain à la vue des merveilles où le Créateur a tracé son nom en caractères mystérieux que sa foi précoce lui laissait lire avec une merveilleuse aisance.

La mer surtout attirait ses regards et ses goûts précoces. Comme à ses compatriotes, la ville aux monuments de marbre ne pouvait suffire. Dès qu'il en obtenait la permission, tout petit encore, il courait aux remparts, d'où le regard plonge au loin sur l'azur étincelant de la Méditerranée ; au port, où les gens de mer s'agitent en sens tourmentés, heureux au débarquement, non moins heureux au départ des navires de tout genre, de toute forme, de tout pavillon, qui remplissent l'enceinte des môles.

Chez le petit Génois, cette prédisposition, commune à tous ses

jeunes compatriotes, s'affinait d'une autre aptitude, donnée par la nature ou, pour parler plus correctement, réservée par la Providence à ce prédestiné. En achevant de peindre son héros, l'habile et consciencieux portraitiste que nous avons déjà cité ne pouvait manquer de l'observer. Il avait, dit-il, reçu du Ciel les facultés les plus larges... A une rare finesse d'ouïe, il joignait une portée de regard qui rapprochait les lointains et lui donnait

Cogoleto, village de la rivière de Gênes, lieu où l'on suppose que Christophe Colomb est né.

l'exacte appréciation des distances. Sa délicatesse de goût lui permettait des distinctions insaisissables au vulgaire. Mais ces avantages le cédaient encore à sa subtilité d'odorat, qui discernait tout d'abord les diverses combinaisons des senteurs. L'exercice précoce de ces sens en avait développé la puissance de perception. Son vif amour de la nature le portait incessamment à la contemplation, durant le jour, et à l'observation des astres, pendant les nuits sereines. En naviguant près des côtes, il aspirait avec délices les parfums balsamiques emportés du rivage ; et sur les flots, au large, humait curieusement les brises chargées d'émanations, tantôt squameuses, tantôt salines et amères. Il

La mer surtout attirait ses regards et ses goûts précoces.

admirait avec tendresse les œuvres du Créateur, recherchait avidement les fleurs, les oiseaux, les productions de la mer, et surtout savourait les parfums de la végétation.

Joignez à cette délicatesse de goûts un instinct prononcé pour le beau en tout genre, accompagné d'une répulsion invincible pour tout ce qui tache, ternit ou souille, au moral comme au physique, et vous aurez l'idée de cette organisation distinguée et délicate que fut, dès son bas âge, Christophe Colomb.

II

Les biographes curieux de nouveauté et d'imprévu ont fait d'ingénieuses suppositions pour en arriver à connaître sous quels régents l'enfant du cardeur fit ses premières études et ses humanités. Pour un peu, ils en feraient un docteur de toutes les facultés connues de son temps. La vérité est plus simple. Après quelques années passées à l'université de Pavie, où il apprit à apprendre beaucoup plus qu'il n'en sortit véritablement instruit en aucun genre de connaissances, il dut travailler comme ouvrier dans la boutique paternelle, jusqu'à ce que, cédant à la vocation irrésistible et aux traditions de sa famille, le père de Christophe Colomb lui permît de s'embarquer, à bord d'un navire de la marine marchande, en qualité de mousse. Il avait alors quatorze ans.

Rude école, à cette époque surtout, que l'apprentissage de la navigation, même à bord des bâtiments de commerce. La piraterie barbaresque obligeait les marins à s'armer comme en navire de guerre. Le jeune mousse apprit dès lors le maniement des armes à bord, en même temps et aussi bien que la manœuvre navale. « Il puisa dans cette habitude du danger de la part des flots et des hommes, dans la fréquence des complications les plus imprévues et les plus terribles, ce sang-froid uni à la promptitude de résolution, cette sûreté de coup d'œil et cette

ferme décision de commandement qui, sur mer, font le salut des navires. »

Il devint rapidement le marin que ses aptitudes et ses goûts présageaient, après avoir bravement combattu contre les corsaires de l'Archipel, qui lui laissèrent, en souvenir de sa jeune vaillance, une blessure profonde dont la cicatrice se rouvrira un jour dans ses dernières années, qu'elle contribua à abréger. Son grand oncle, l'amiral Colombo, qui commandait la flotte du roi René, en 1459, le prit à bord de son escadre, et le roi ne tardait pas à lui confier la périlleuse mission d'aller, à bord d'un petit navire, enlever, à Tunis, la frégate que les pirates avaient capturée. En route, l'équipage, estimant l'entreprise disproportionnée, prit peur, et exigea de son jeune capitaine d'être ramené à Marseille, son port d'attache. Christophe fit semblant de céder. Mais, le soir venu, il tourna l'aiguille, et, lorsque ses hommes se croyaient en vue des vigies marseillaises, ils se trouvèrent à la hauteur de Carthagène.

Un autre trait de ses premiers essais de marine achève de peindre le caractère du débutant.

C'était peu après l'expédition de Tunis. Christophe pour lors servait à bord d'une autre escadre, commandée par un parent de son nom, non moins célèbre que l'autre, et connu dans l'histoire de la marine génoise sous le nom de Colombo le Jeune. Sachant que quatre galères vénitiennes revenaient de Flandre, richement chargées, l'intrépide amiral résolut de les attaquer avec sa petite escadre. L'engagement eut lieu en vue de la côte portugaise, entre Lisbonne et le cap Saint-Vincent. Le combat dura toute une journée, avec un égal acharnement des deux côtés. Les navires s'étaient abordés et, inclinant sous la houle, finirent par demeurer enchevêtrés par leurs agrès. Les équipages combattaient corps à corps, comme ils l'eussent pu faire sur la terre ferme. Christophe Colomb avait ce jour-là le commandement d'une galère. Malheureusement le navire vénitien qu'il avait abordé prit feu, et l'incendie gagna son propre bord. En vain essaya-t-il par des efforts désespérés de dégager son navire, il n'y put parvenir, tant les deux galères étaient étroitement enchaînées l'une à l'autre par les grappins et les câbles. Il lutta

Un large aviron désemparé se trouva sous sa main.

néanmoins jusqu'au bout; mais, quand le pont de son bâtiment ne fut plus qu'une masse embrasée, sur laquelle il était impossible de tenir, il se jeta à la mer, avec tout son équipage. Un large aviron désemparé se trouva sous sa main; il s'en servit pour se maintenir sur l'eau, nageant de son mieux, jusqu'à ce que, après avoir pensé cent fois périr, il gagna enfin le rivage, distant de deux lieues environ du lieu où venait de se terminer ce terrible combat.

Le naufragé se rendit à Lisbonne. Il devait y rencontrer plusieurs de ses compatriotes, et parmi eux son frère puîné, Barthélemy Colomb, celui-là même qui devait jouer un rôle si considérable et si beau dans son histoire.

III

Le frère aîné, si inopinément tombé au milieu des labeurs auxquels se livrait Barthélemy pour vivre à Lisbonne, ne pouvait pas demeurer oisif, et, en attendant l'heure marquée d'en haut, il voulut aider ce bon frère, si heureux de partager avec le naufragé les humbles ressources de son industrie. Elle consistait à dessiner des cartes marines et à fabriquer ou réparer des instruments nautiques. Or le nouvel arrivant calligraphiait à merveille, copiait comme pas un les manuscrits, se connaissait en livres pour en opérer fructueusement l'achat, l'échange ou la vente; commerce qu'il exerça longtemps, disent ses premiers biographes, et lui permit souvent « de pourvoir aux besoins de son père », dont la vieillesse peu fortunée ne cessait de préoccuper sa piété filiale.

En peu de temps Christophe devint très habile à confectionner des cartes pour la navigation, à composer des sphères et à dresser des mappemondes.

C'était alors un grand sujet de discussion que cet art, où les Arabes en particulier, et avec eux tous les cosmographes plus ou

moins fantaisistes, se livraient finalement aux écarts d'une imagination que rien ne contenait.

Souvent, dans l'humble atelier de Barthélemy, le futur missionnaire de l'humanité vit entrer des marins de divers rangs, d'éducation diverse, et, silencieux, tandis que son crayon ou son pinceau dessinait des contours d'une surprenante exactitude, il entendit discuter les plus étranges théories et raconter les fables qui terrorisaient les auditeurs en mer, réunis sur le gaillard d'arrière autour du conteur effrayant.

Tandis qu'il voyait sous ses yeux l'Enfant divin, que portait son saint patron, tenir dans ses mains rédemptrices la sphère du monde, les savants qui le visitaient enseignaient doctoralement que la terre, le corps le plus vaste de la création visible, était le centre fixe de l'univers. Ceux-ci, se croyant plus avisés, soutenaient que la terre formait un cercle aplati, ou encore un quadrilatère immense, borné par une masse d'eau incommensurable. Ceux-là, tout en reconnaissant la forme quadrangulaire ou circulaire, mais toujours aplatie, estimaient que la mer occupait environ le septième de la terre. D'autres ne pouvaient admettre qu'un océan indéfini, sans bornes, cerné par les glaces. Tout au plus consentaient-ils à admettre l'existence de zones inconnues, mais inhabitables; et, en tout cas, tous s'accordaient à nier la possibilité et à plus forte raison l'existence de ses antipodes, dont, disait-on, avait rêvé une science orgueilleuse.

Ceux qui parlaient ainsi, c'étaient les doctes, les réfléchis, qui se targuaient de mépriser les récits du vulgaire, sans avouer qu'au fond ces récits les impressionnaient si vivement, qu'ils eussent refusé la carte où l'artiste aurait négligé de les figurer.

De tout temps, les limites du monde avaient exercé l'imagination des dessinateurs. Devant cet inconnu immense, objet des terreurs de l'humanité, devant ces vagues extrêmes qui avaient défié les plus fiers courages, aux approches de ce sphinx redouté, les générations accumulèrent les images sublimes ou grotesques, terribles presque toujours, selon le génie des époques ou des nations.

La Grèce y laissa quelques lignes à demi effacées, image de son génie ami des nuances. L'Orient y déroula la savante con-

fusion de ses arabesques et de ses contes. L'Inde et la vieille Égypte y peignaient leurs « processions de dieux fauves, de poissons-dieux, de fleurs-déesses, flottant sur des mers de lait ou de pourpre, et d'où sortent des sphinx au sourire perfide, à l'œil doux ». Les générations plus récentes y griffonnèrent « des légions de spectres », et, au moment où Christophe s'occupait de ce labeur, la tradition voulait qu'on y barbouillât ce point horrible que les contes du temps dénommaient la mer Ténébreuse.

« Sur cette mer, dit un historien qui a parfaitement résumé les superstitieuses croyances de la fin du xv^e^ siècle à cet égard, sur cette mer, à peine éclairée d'un jour crépusculaire, s'affaiblissant de plus en plus vers l'occident, voguaient, vaguaient, volaient, serpentaient, grouillaient tous les monstres enfants de la peur : l'immense nautile aux voiles membraneuses, et qui, d'un seul coup de ses avirons animés, eût fait chavirer le plus solide navire ; le serpent de mer à crête de coq, mesurant jusqu'à cinquante lieues de longueur ; les sirènes d'Homère, sans cesse poursuivies par le cruel moine-marin ; enfin, le terrible évêque de mer, coiffé de sa mitre phosphorescente. Des harpies, des chimères ailées, rasaient cette mer immobile, choisissant une proie parmi des troupeaux de lions, de tigres, d'éléphants marins, d'hippocampes, paissant de vastes prairies d'herbes aquatiques, dont nul vaisseau n'eût pu jamais se dégager.

« Et tout cela, continue M. de Belloy, tout cela n'était rien encore : avec de l'adresse, du courage et beaucoup de chance, on pouvait à la rigueur y échapper ; mais eût-on même évité la fameuse licorne de mer, qui de sa lance contournée en spirale pouvait embrocher à la fois une enfilade de caravelles, restaient à affronter des ennemis et des obstacles hors de toute proportion avec les forces humaines.

« Du milieu de cet océan chaotique sortait une main colossale, velue, armée de griffes, la main de Satan, *la main noire,* et de cela il n'y avait pas à en douter : elle était figurée, cette main, sur les cartes du temps.

« Du fond de l'abîme s'élevaient aussi, mais par intervalles réguliers, le dos monstrueux du kraken, semblable à une île naissante, à une île, les uns disaient deux fois, les autres trois

fois grande comme la Sicile. Cet immense polype, dont chaque suçoir, et il en avait autant que la sèche, eût arrêté court un beau navire courant vent arrière, avait coutume d'émerger ainsi tous les jours. De ses évents jaillissaient deux trombes d'eau deux fois plus hautes que la Giralda de Séville. Cette eau vomie, il aspirait une égale quantité d'air, ce qui créait des tourbillons dans lesquels le plus fort vaisseau eût pirouetté comme une toupie. Enfin, cette provision faite, le pauvre kraken aurait bien voulu s'ébattre un peu à la surface de la mer; mais une main de fer, *la main noire,* le refoulait dans l'abîme, et du double mouvement de ce vivant poumon du globe provenait le phénomène des marées.

« Le kraken n'était pas méchant; mais on ne pouvait nier que ses énormes dimensions ne le rendissent au moins fort incommode pour les navires. A son défaut d'ailleurs, et *la main noire,* la main de Satan, n'osât-elle point s'abattre sur une escadre portant pour drapeau le Sauveur en croix, comment échapper à ces aigles à deux têtes, auxquels, cent ans plus tard, la science donnait encore des ailes d'une si énorme envergure? Comment fuir surtout ce formidable oiseau rock, qu'un voyageur arabe avait vu emportant dans ses serres un vaisseau monté par cent cinquante hommes! Ce voyageur n'était pas le premier venu : célèbre dans tout l'Orient sous le nom de Sindbad, plusieurs matelots, longtemps prisonniers chez les infidèles, disaient l'avoir connu à Sarvancandi; là, bien des fois, ils lui avaient entendu jurer que pour rien au monde il ne s'aventurerait dans la mer Ténébreuse, où le terrible oiseau faisait son séjour ordinaire, et dont il ne s'écartait que pour renouveler sa provision de chair humaine. »

Aujourd'hui le lecteur sourit au récit de ces fables, où tout d'ailleurs n'était pas à rejeter, la légende y ayant donné un corps fantastique à des faits réels, comme la trombe, les mers herbeuses, les monstres marins, depuis connus, classés, analysés et comme étiquetés par la science et l'observation moins crédule. Mais, à cette époque, comment se dégager de toute crainte et dominer les croyances générales de son temps?

IV

Le marin est religieux. Sauf certaines organisations réfractaires qui confirment la règle par leur singularité, quand le rationalisme, l'éducation systématiquement irréligieuse ou les viles passions ne l'ont pas déformé, l'homme de mer, habitué à la réflexion par le silence qui l'entoure, impressionné par la vue incessante des reflets du Créateur sur son œuvre, saisi à son insu par le contact de cette immensité qui parle d'infini, toujours aux prises avec un danger sans cesse renaissant, incertain de l'avenir le plus proche qu'il a recommandé au Tout-Puissant, alors qu'en détachant son navire il s'est écrié avec le commandant du bord : « A Dieu va ! » pour tous ces motifs et d'autres encore, le marin est plus favorisé qu'aucun autre sous le rapport de l'unique nécessaire, qui est l'union de l'âme créée avec son Dieu créateur.

Christophe Colomb a dit souvent ce qu'il devait à la mer à cet égard. Les pieuses exhortations de sa vertueuse mère avaient déposé en son âme docile des germes que la fidélité aux moindres pratiques promises avant le départ et l'élévation habituelle de l'esprit en face des grandes eaux développèrent, au point que l'ange des mers dut saluer en ce hardi et pieux navigateur le futur modèle et peut-être le patron des marins.

A Lisbonne, il n'eut rien de plus pressé que de s'enquérir d'une église voisine, celle de Tous-les-Saints, où tous les jours il s'en allait entendre la messe et suivre les divins offices. Sa piété recueillie frappa les religieuses de qui dépendait l'église. On s'entretenait, pendant les récréations du cloître, de la ferveur du noble étranger. Une jeune fille, pensionnaire du couvent, doña Felippa de Perestrello, en éprouva une impression plus vive.

C'était la fille d'un marin, gentilhomme italien naturalisé portugais et compagnon de l'infant don Henrique, célèbre, comme

on sait, par son goût pour les expéditions de découvertes maritimes. Nommé gouverneur d'une île, celle de Porto-Santo, le père de Felippa s'y était ruiné en travaux de colonisation, stérilisés par l'effrayante multiplication des lapins imprudemment lâchés dans l'île, dont ils finirent par dévorer les plantations. Il laissa, en mourant de chagrin, une veuve et trois filles, abondamment pourvues des dons que le généreux marin génois prisait le plus, mais totalement dépourvues des autres.

Ce fut un mariage de cœur, qui semblait aux yeux des mondains une folie, et que le Ciel avait dirigé pour ménager au jeune étranger de précieuses ressources d'avenir.

Le roi Alphonse V, qui avait connu et aimé le père de la fiancée, admit le nouvel époux à sa cour. Peu à peu la grande distinction et le savoir professionnel du naufragé fixèrent l'attention du monarque. Alphonse V se plaisait à entretenir Colomb de ses doutes en fait de cosmographie : il lui montra un jour des roseaux de forme inconnue que les vagues avaient apportés sur le rivage des Açores.

D'autre part, sa belle-mère, « fort zélée pour l'Église, » disent les historiens, lui ayant entendu dire que « celui qui s'adonne à la navigation se sent pris du désir de pénétrer les secrets de ce monde », trouvait une intime satisfaction à l'entretenir des voyages, des découvertes de son mari, et finit par lui confier les notes du cher défunt, trésor jalousement dérobé aux regards profanes. Christophe Colomb n'y trouva rien, quoi qu'on en ait dit pour diminuer sa gloire, qui pût le mettre sur la voie de ce qu'il était appelé à faire. Mais il y puisa un plus vif désir de pénétrer des secrets qui piquaient déjà vivement sa curiosité, éveillée par les voyages de ce beau-père qu'il aurait tant voulu connaître.

Il se décida du moins à visiter cette île, où celui-ci avait tant souffert, et c'est à Porto-Santo que naquit son premier-né, Diégo. Sa belle-sœur, la seconde fille du gouverneur ruiné dans cette même île, y épousa un noble marin, Pedro Correa, qui essaya de relever ce gouvernement ruineux. Le hardi navigateur avait rapporté de ses voyages sur la côte de Guinée, aux Açores, etc., beaucoup d'observations. Christophe voulut refaire ces explorations. Il y recueillit divers indices, dont l'école rationaliste et

incrédule a grandement exagéré la valeur, toujours en vue de diminuer l'importance des découvertes du grand homme, dont la foi et la religion gênent les conspirations de la science hostile à l'Église de Dieu, cette passion inspiratrice du génie de Colomb. Son principal biographe protestant, Washington Irving, est contraint d'avouer que tous ces prétendus jalons de la découverte « n'ont dû être connus de Colomb qu'après que son opinion était formée, et ne servirent qu'à la confirmer ».

Dès lors cependant, l'idée du génie avait mûri sous le front pensif du jeune époux de doña Felippa. Nous en avons la preuve surabondante dans les documents exhumés avec la patience du savant, amoureux de la vérité et saintement épris de la gloire de son héros, par M. le comte Roselly de Lorgues, à l'encontre des prétentions d'une critique inspirée par la jalousie et la haine du vrai.

Le moment est venu de le raconter. Mais, auparavant, le regard de l'historien, pieusement ému par cette nouvelle révélation du cœur qui battait dans la poitrine du héros, s'arrête avec une douce complaisance sur la manifestation qu'il en donna à ce moment solennel de son existence, où l'avenir allait déchirer ses voiles, et où, semble-t-il, une âme ordinaire se serait laissée absorber par la gloire de sa légitime ambition.

Une douloureuse nouvelle lui vint du pays natal.

Son vénéré père s'y débattait avec des embarras d'argent fort pénibles. De Gênes, il avait dû transporter sa modeste industrie à Savone, où il vivait avec ses deux fils : Jean Pellegrino, déjà majeur, et un petit enfant, Jacques, le dernier-né. Pellegrino, maladif, le secondait insuffisamment, et le malheureux cardeur dut recourir à l'aide d'un étranger. Des revers de tout genre l'accablèrent en 1470 ; il en arriva à ne plus trouver assez de crédit pour se procurer la laine, matière première de son industrie. Il fallut vendre successivement les petites terres qu'il tenait de ses ancêtres, même celles qui lui appartenaient du chef de sa pieuse femme, qui, après s'être dévouée à l'assistance de son malheureux époux, victime d'une honnêteté irréprochable, finit par succomber. Quarante-six ans d'une union inaltérablement tendre et confiante avaient habitué le vieux cardeur à trouver

dans la vaillante compagne de sa vie le réconfort si nécessaire dans ses infortunes. Il demeura inconsolable.

Christophe se dévoua à ce vieux père, si malheureux et si aimé. On le vit reprendre à Gênes et à Savone son petit commerce de librairie et d'échanges; puis, comme la vente des manuscrits et des cartes marines fut insuffisante, de ses mains habituées au commandement des galères victorieuses il reprit son ancien métier de cardeur, sublime dévouement de la piété filiale, que Dieu allait récompenser.

Pendant que le héros de la Providence se penchait sur l'humble laine qu'il était parvenu à acheter pour la boutique vide, la voix ne cessait de parler à son oreille. L'heure était proche.

CHAPITRE II

LES LUTTES ET LA VICTOIRE

L'heure de Dieu. — Un pourquoi troublant. — Les trois acteurs du grand drame. — Gênes et Venise repoussent l'élu de la Providence. — Il se console sur mer. — Un croquis de la main de Colomb. — En Portugal. — La félonie du roi. — Échec des larrons et dégoût du grand homme. — Il s'enfuit à Gênes orienter un vol définitif. — Isabelle « le grand roi ». — Sa mission en Espagne. — Une halte historique dans un couvent de moines franciscains. — Les entretiens de Colomb et du Père gardien. — L'initiation dans la solitude. — Colomb repoussé à Cordoue. — Son second mariage. — La sentence des docteurs de Salamanque. — Colomb va s'adresser au roi de France. — Juan de Perez de Marchena l'empêche de partir. — Isabelle ramène le fugitif et accepte ses conditions. — Les trois caravelles. — Au nom de Jésus-Christ, marchons !

I

L'heure était venue, en effet.

De toute éternité Dieu avait marqué cette heure, comme il avait choisi l'homme qui la ferait sonner au prix d'efforts inouïs.

Pourquoi tarda-t-elle si longtemps de sonner?

La question trouble nos faibles intelligences, impuissantes à mesurer de leur calcul étroit et forcément borné les infinis de la pensée divine. « Quand on reporte sa pensée quatre cents ans en arrière, et que l'on considère ces milliers d'âmes avant la découverte, se succédant depuis quinze cents ans, vivant sous l'empire absolu du démon, il est impossible, avec un peu de cœur, de ne pas être profondément ému. Eh quoi! le sang divin

avait coulé pour tous, l'étendard de la croix portait l'affranchissement et la civilisation partout, les apôtres s'étaient partagé le monde pour le régénérer, et ces âmes, sœurs des nôtres, se mouraient dans le lointain, par delà la mer Ténébreuse, dans les affres d'une agonie perpétuelle? Et pourtant l'instinct de ces âmes devait les faire soupirer après la délivrance et le jour de la rentrée au bercail paternel. Et Dieu les avait créées, et il était mort pour elles, et il les attendait! N'avait-il pas dit à ses apôtres : *Allez, enseignez* TOUTES *les nations?* Pourquoi ce retard d'un si grand nombre à la bonne nouvelle? s'écrie l'abbé Lyons, traduisant éloquemment la question troublante de nos cœurs; pourquoi?... Dieu est juste; il a ses heures. N'étant pas admis à son conseil, nous devons croire, adorer et nous soumettre. S'il a différé quatre mille ans sa venue, il pouvait la différer quinze cents ans, et nous assimiler à ces peuples. Ses dons sont gratuits; il les donne à qui il lui plaît, à l'heure qu'il a choisie. »

Quoi qu'il en soit des motifs de la sagesse divine dans le choix de cette heure désormais inscrite en brillants caractères au cadran des siècles, observons-le encore avec notre éloquent confrère, « il est impossible de ne pas admettre que Dieu ait voulu la découverte pour l'heure et par l'homme choisis dans ses décrets éternels. Il est impossible de ne pas reconnaître que Satan n'ait fait appel à toutes ses forces pour la contrarier, ne pouvant pas l'empêcher. Dieu était le maître absolu; lui, Satan, n'était qu'un usurpateur; mais un usurpateur de plusieurs milliers de siècles ne pouvait se laisser déposséder sans résistance : elle fut terrible, désespérée. Ne pouvant s'attaquer au Seigneur de la terre, il se mit aux prises avec le héros prédestiné, qui lui fut livré, comme autrefois Job, à la condition qu'il n'attenterait pas à sa vie. C'est pourquoi les lois de l'ordre général ne sont point interrompues au profit de Colomb. Il ne peut éviter ni les dangers ni les souffrances; mais toutefois les secours invisibles ne lui font jamais défaut. Il reconnaît lui-même, dans ses différents écrits, que Satan est l'auteur des plus grands dangers qui le menacent sur mer et sur terre, des iniquités dont on l'abreuve; mais il avoue naïvement aussi que « Sa Haute Majesté », qu'il implorait sans cesse, venait continuellement à son secours. Il est certain que

nous sommes ici en plein surnaturel. La découverte est un drame du plus haut intérêt, dont les principaux acteurs sont : Dieu, Satan et Christophe Colomb. C'est ce que tout lecteur impartial et de bonne foi [1], en présence de ces scènes émouvantes, qui se déroulent en quelques années, sera forcé de reconnaître. Aussi M. Bloy avait raison de dire que la découverte est « une véritable descente aux enfers », et M. le comte Roselly de Lorgues, que « celui qui ne croit pas au surnaturel ne peut comprendre Christophe Colomb ».

II

C'est à sa patrie d'abord que le cœur de Colomb songea, quand l'heure lui sembla venue. Sans doute il devait au Portugal le bonheur de sa vie d'intérieur, mais à Gênes il devait bien davantage; Gênes, le point de l'espace où Dieu plaça son berceau, et où vivaient encore tant d'êtres chers à sa fidélité de souvenir dans l'exil.

C'était en 1476. Il avait atteint sa quarantième année, l'âge parfait où la maturité de l'expérience vient s'ajouter aux élans d'un sang alors dans sa pleine ardeur. Plein de confiance en sa

[1] Le moment est plus que jamais opportun de faire appel à cette impartialité. M. le comte Roselly de Lorgues nous faisait l'honneur de nous l'écrire, à la date du 4 juin 1891 : « (En ce moment) on s'occupe beaucoup de Christophe Colomb, non seulement chez les catholiques, mais chez les protestants et les francs-maçons. Ces derniers le défigurent à plaisir. Puis viennent les pédants bibliographes, qui nient qu'il ait découvert le nouveau continent, lequel, disent-ils, était connu de l'Europe bien des siècles avant sa naissance. L'académie royale d'histoire de Madrid décernera un prix de trente mille francs à l'ouvrage qui rapetissera le mieux l'élu de la Providence... Et c'est le descendant de Colomb qui payera la somme !!! En outre, elle réserve un second prix de quinze mille francs au détracteur qui s'approchera le plus près du premier lauréat. Les francs-maçons italiens, de leur côté, préparent des travestissements de Colomb à bas prix... » L'heure est donc plus opportune que jamais d'opposer à ces conjurations, par lesquelles Satan poursuit dans sa tombe glorieuse l'homme qui l'a vaincu en lui arrachant des millions d'âmes, le récit exact, appuyé sur les documents irréfragables, de l'œuvre telle que l'accomplit l'élu de Dieu.

pensée, il voulut en donner l'honneur au cher pays natal. « Il passa donc à Gênes, dit M. Roselly de Lorgues, rectifiant par les documents authentiques les récits erronés de ses devanciers, et proposa son plan au sénat. Il s'obligeait, si l'on voulait lui fournir quelques navires équipés, à sortir par le détroit de Gibraltar, et à passer vers le couchant dans la mer Océane, jusqu'à ce qu'il eût « trouvé la terre où naissent les épices », et fait ainsi le tour du monde. Mais les raisons cosmographiques sur lesquelles il s'appuyait ne pouvaient être bien appréciées des nobles membres de cette compagnie. Les Génois, habiles autant qu'intrépides dans le bassin de la Méditerranée, ne s'aventuraient guère sur l'Océan. Les progrès que faisaient chaque jour les Portugais dans la géographie ne les avaient pas encore atteints. Ils s'estimaient maîtres profès en fait de navigation, pensaient qu'on ne pouvait les surpasser, et tinrent l'offre de leur compatriote pour une orgueilleuse rêverie. Ils prétextèrent la pénurie du trésor, épuisé par des armements considérables; et, afin de rabaisser peut-être la prétention de Colomb, ils lui dirent que ce désir de découvertes n'était pas une nouveauté pour le sénat; que déjà maint explorateur avait payé par la mort une curiosité téméraire : les archives de la république en faisaient foi. On y lisait, deux cents ans avant la proposition actuellement soumise au conseil, que deux capitaines de la plus haute noblesse, Tedisio Doria et Ugolino Vivaldi, étaient partis pour le grand Océan, sans qu'on eût jamais eu nouvelle de leur sort.

Puisque Gênes se dérobe à l'honneur, du moins le patriote persévérant veut le conserver à l'Italie. Il s'en alla porter ses offres à Venise, où l'accueil fut le même qu'à Gênes.

Pour retremper son courage, l'explorateur, évincé par les cités reines de la Méditerranée, reprit la mer, s'avançant vers les océans polaires. « Au mois de février 1477, il se trouvait à cent lieues par delà l'Islande, et constatait des phénomènes intéressants pour l'hydrographie. Des sombres horizons du nord, des cieux aplatis de cette île lointaine, l'*ultima Thule* des anciens, aux splendides cieux des tropiques, avec sa puissante faculté de généralisation, il rassemblait dans son souvenir les harmonies de la terre et des eaux, cherchant à pénétrer par delà la poésie

des apparences le principe des grandes lois de ce globe. Passant de la contemplation des œuvres de Dieu à l'investigation de celles des hommes, durant ses moments de séjour à terre, il consacrait à compulser les écrits des philosophes, des historiens, des naturalistes, toutes les heures qu'il n'employait pas à copier des manuscrits et à construire des sphères, dont le produit assurait son pain quotidien. »

Ainsi, poursuivant ses voyages, achevant d'acquérir l'expérience de la navigation, s'instruisant de tout ce qui plus tard lui sera d'un si merveilleux secours, exerçant et affinant ses facultés d'observation, de réflexion et d'intuition, il se préparait à remplir le rôle pour lequel Dieu l'avait élu, sans découragement ni défaillance, sûr qu'à l'heure dite il serait entre les mains du Père qui est aux cieux l'instrument de ses miséricordes sur l'homme.

III

S'il avait songé d'abord à la terre natale, repoussé par elle, il devait ensuite offrir au Portugal la gloire refusée par l'orgueil égoïste de la mère patrie.

Alphonse V était mort, laissant le trône au roi Jean ou Joam II.

Colomb l'alla trouver, et l'intelligent monarque, dépassant les préjugés de son entourage, se déclara favorable aux intuitions du génie méconnu par ses courtisans.

Jean demanda à Christophe de fixer ses prétentions.

Or le grand homme visait avant tout un apostolat dans son programme.

Les falsificateurs de l'histoire, travestie en instrument de conjurés contre l'Église et son Christ, l'ont nié effrontément. Tout homme, pourvu qu'il soit sincère, leur opposera avec indignation le témoignage des annales et des monuments contemporains.

Comme la vierge de Domremy, le futur révélateur du globe avait entendu les voix d'en haut, et il obéissait à l'inspiration céleste. Un croquis conservé au palais ducal de Gênes, non point

comme on le croit et le dit d'habitude, de la main même de Colomb, témoigne éloquemment. Dans ce projet de tableau ou de fresque, qui représente allégoriquement le départ de Colomb pour le nouveau monde, le héros est assis sur un char dont les roues à palettes battent une mer agitée. A côté de lui, désignant et ouvrant la voie, est la Providence. La Religion pousse en avant le char marin, que s'efforcent d'arrêter l'Ignorance et l'Envie. Chacune de ces figures est accompagnée d'une inscription qui en désigne le caractère, et l'auteur du dessin y a imité la marque dont Christophe Colomb usait pour signer ses écrits. On y observe son prénom, figuré de manière à en rendre l'étymologie aussi frappante que possible.

Nous étudierons plus tard quelles furent les prétentions dont le roi se montra choqué, et nous lirons à livre ouvert dans cette âme, taxée par le monarque portugais d'excessive et orgueilleuse ambition chez un si mince personnage.

Cependant, dissimulant avec une félonie indigne d'un roi, sur le conseil de ses entours jaloux et perfides, Jean II fit semblant d'étudier les conditions posées par le génie chrétien qu'il avait d'abord ouvertement marchandé.

Celui-ci, confiant comme la loyauté, attendait en paix le résultat de l'enquête, quand un bruit singulier, répandu dans Lisbonne, vint éveiller son attention.

Des matelots, rentrés au port en piteux état, au retour d'une expédition mystérieuse, raillaient ouvertement les idées du Génois. Peu à peu, s'enhardissant, ils racontèrent, dans les tavernes du port, qu'ils venaient tout uniment d'expérimenter le fameux plan de l'aventurier, et payer cher la folle confiance du roi en ces mêmes plans, que le monarque lui avait volés.

Les fanfarons ne se vantaient pas. Jean II avait refusé de payer à leur auteur les fameux plans, mais non de les lui prendre. Mais le roi comme ses complices oublièrent que, s'il était facile d'emprunter, ou mieux de dérober lâchement une idée à Colomb, il l'était moins de lui prendre son plan et son génie. Quelques jours de navigation vers les régions nouvelles épuisèrent les résolutions des forbans. La peur de l'inconnu les terrorisa. Chaque souffle d'un vent ironiquement favorable leur semblait avancer leur

perte. Or ce vent changea tout à coup, et ils acclamèrent la tempête qui les éloignait du but. « La mer enfin les rejeta sur ce même rivage où le futur grand amiral de l'Océan put les voir aborder pâles, tremblants, mais déjà moqueurs comme les lâches. »

Le roi parut éprouver du remords. Il manda Colomb, s'excusa platement, rejetant la responsabilité de sa trahison sur les courtisans. Il s'humilia même, et conjura le grand homme indigné d'oublier tout, pour reprendre à nouveau les négociations. Le noble cœur de Colomb consentit à pardonner, mais non à jouer de nouveau le rôle de dupe. Il retourna à ses travaux et refusa de se prêter aux instances du roi félon.

Tout à coup, vers la fin de 1484, comprenant, à des indices qui ne le trompaient point, que tout se préparait pour lui imposer ce qu'il avait autrefois offert, il s'enfuit secrètement de Lisbonne, emmenant avec lui son fils Diégo.

La mère de ce cher enfant était morte, laissant le deuil dans l'âme du héros, qui, pour trouver quelque consolation, songea de nouveau au rivage natal.

Gênes, hélas! méconnut une fois encore le génie de ce fils obstinément fidèle, et, après avoir reçu la bénédiction du vieux père qui avait foi en lui, il se détermina subitement à se rendre en Espagne. « Comme ces oiseaux voyageurs qu'on voit planer longtemps indécis dans un même espace, et qui tout à coup partent comme une flèche dans une direction qui ne changera plus, de même, selon la belle comparaison de M. de Belloy, Colomb venait enfin d'orienter son vol. »

IV

L'Espagne!... Fier et noble pays, Dieu s'en servait, à cette heure de l'histoire moderne, pour accomplir la menace de l'Apocalypse.

Lorsqu'une région tirée des ténèbres de l'erreur s'obstine à

y vouloir rentrer, la mesure de la grâce une fois comblée, Dieu se lasse et répète le terrible châtiment apocalyptique :

« Je changerai le candélabre de place. »

Or, à ce moment historique, le catholicisme, délaissé par les chrétiens, déprimé par les barbares, depuis longtemps miné dans son essence même, qui est l'unité, par le schisme grec, déclinait en Orient. Cet Orient, d'où nous est venue la lumière de la foi, l'éteignait méchamment chez lui. Alors cette lumière s'en vint éclairer les côtes occidentales de l'Afrique, jusqu'aux extrémités de ce vaste continent, à mesure que les marines espagnole et portugaise poursuivaient leurs découvertes.

A l'époque où nous sommes arrivés, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon régnaient en paix sur la majeure partie de l'Espagne, dans un accord rendu parfait grâce à la souveraine influence qu'Isabelle sut garder sur le roi, qui ne la valait pas, avec une puissance désormais incontestée, après avoir triomphé de toutes les compétitions et de toutes les intrigues.

Mariés en 1469, quand l'un et l'autre n'avaient pour dot que de brillantes espérances, ils s'étaient résolument acheminés, grâce à l'impulsion d'Isabelle, vers un double but : la gloire de la religion et l'unité de la péninsule ibérique, d'où il fallait chasser les Maures.

La guerre de succession fut longue, sanglante. Mais, en 1476, Ferdinand devenait roi titulaire d'Aragon et de Sicile, et Isabelle reine, ou, comme l'histoire appelle cette femme vaillante, « roi » de Castille.

Tranquilles possesseurs de leurs royaumes, ils s'appliquaient à les gouverner avec autant d'énergie que de prudence, toujours dans la pensée, chère surtout à Isabelle, d'y faire régner Jésus-Christ.

Ils voulurent même les étendre par la navigation, et leurs vaisseaux abordèrent aux îles Canaries, dont quelques-unes restèrent en leur pouvoir.

C'était marcher sur les traces, on peut dire même sur les brisées des navigateurs portugais. Il n'en fallait pas davantage pour rallumer au loin des querelles à peine assoupies ou laborieusement éteintes dans les ports d'attache des deux marines.

La modération des royaux époux écarta ce danger. Sous les auspices du pape Sixte IV, intervint un traité par lequel Isabelle et Ferdinand s'engageaient à respecter les conquêtes de leur voisin portugais Alphonse V et de ses prédécesseurs. Par les clauses les plus formelles, ils s'interdisaient absolument les groupes des Açores, de Madère et du Cap-Vert, les côtes de la Guinée, en grande partie découvertes, celles mêmes qui restaient à découvrir. Étaient également réservées les possessions récemment acquises dans le royaume de Fez.

Entre tous les princes de cette époque, l'histoire reconnaissante signale, parmi ceux qui méritèrent le mieux de la religion par leur zèle à réprimer l'hérésie, Ferdinand d'Aragon et sa femme, « le grand roi, » Isabelle la Catholique. Leurs armes, poursuivant l'unité nationale, promouvaient le règne de Jésus-Christ sur les Maures. Rien n'est émouvant comme le récit de cette croisade à l'intérieur, où les soldats de l'armée catholique accomplirent des prodiges de vaillance pour reconquérir Grenade. La lutte fut longue, acharnée. Victoire resta aux Espagnols. Le 2 janvier 1492, après huit mois de siège, la croix de Jésus-Christ brillait au sommet de la plus haute tour de la citadelle, reconquise sur le farouche croissant. L'Espagne entière faisait désormais retour à l'empire chrétien, après avoir subi pendant près de huit cents ans la présence et le fardeau de la domination musulmane.

C'est grain à grain qu'on avait mangé la Grenade, selon la pittoresque expression dont s'était servie Isabelle, en dirigeant elle-même la tactique de cette glorieuse conquête. Isabelle est le bon génie de Ferdinand, qui lui doit sa gloire; car le compagnon de « la plus noble créature qui ait jamais régné sur les hommes », comme le dit Montalembert, était loin de valoir son admirable compagne, qui fut un si grand roi. « Dans sa nature élevée, Isabelle fut la personnification vivante du génie chevaleresque de son époque et de sa nation. Nulle femme ne joignit sur le trône une foi plus sincère à une prudence plus consommée, et n'y fit briller une loyauté plus limpide. Manifestement une sorte de bénédiction parut attachée à ses projets comme à ses actes. Isabelle put toujours faire, lorsqu'elle voulut; et elle voulut

toujours, lorsqu'elle put faire. Le succès justifia chacune de ses entreprises. Elle agrandit son petit royaume, qu'elle avait recueilli dans le dernier abaissement, et l'éleva elle seule au rang de première puissance. En suscitant autour d'elle, pour la servir, de hautes capacités, de sincères dévouements, Dieu permit que la sagesse de ses conseils dépassât encore celle de ses conseillers. Par Isabelle, nous l'avons dit, s'accomplit le principal fait de la politique européenne, l'expulsion du croissant. Et avec Isabelle devait s'opérer l'événement le plus prodigieux de l'humanité, celui qui, en doublant son domaine terrestre, décuple l'horizon de ses investigations scientifiques. »

La digression était nécessaire pour la suite de notre récit. Nous le reprenons.

V

Un voyageur frappait à la porte de ce monastère d'où nous avons déjà contemplé les horizons mystérieux au début de cette histoire. Il était accompagné d'un enfant de sept à huit ans, épuisé de fatigue, incapable d'aller plus loin. Ne demandant rien pour lui-même, l'étranger demandait un peu de pain et d'eau pour son faible compagnon de voyage. Or, à ce moment, devant la loge du frère portier où l'étranger parlementait, passa le supérieur du couvent.

Ce supérieur porte un nom désormais immortel. Il s'appelait le P. Juan Perez de Marchena. Son front rayonnait. Sur ce promontoire, à faible distance du port de Palos, au fond de l'Andalousie, sa vertu et ses rares facultés se mouvaient dans l'immensité des horizons de cette région abrupte et solitaire, où la piété des âges chrétiens avait édifié un couvent, habité pour lors par les franciscains, dédié de tout temps à la sainte Vierge, sous le nom de Santa-Maria de la Robida[1].

[1] Tombé en ruines, le pèlerinage a été relevé avec une sollicitude aussi intelligente que religieuse par M. le duc de Nemours.

Ce moine aurait pu remplir un rôle éminent dans l'Église ou le monde, à la cour même des rois, dans les sciences ou les lettres. C'est pour fuir les honneurs et la renommée qu'il avait cherché la solitude. Une première fois, la grande Isabelle, qui savait distinguer, utiliser et récompenser les hommes, l'avait tiré de son couvent pour profiter de ses lumières, soit au conseil, soit pour elle-même; mais elle avait dû renoncer à le retenir dans les palais et le restituer au cloître. Il était là dans son double élément, la prière et l'étude, qu'il ne comprenait pas en dehors du silence et de la régularité. Par un attrait irrésistible, tous les moments que ses devoirs de supérieur ou de religieux lui laissaient libres, il les employait à cultiver, sans autre guide que lui-même, l'astronomie et la cosmographie. Un observatoire rudimentaire, mais admirablement placé, dominait les constructions monastiques; il y passait avec autant d'application que de bonheur une partie de ses nuits, parfois les nuits entières, continuant ses pieuses méditations dans la contemplation scientifique [1].

Or Santa-Maria de la Robida n'était pas une route et ne pouvait être qu'un but. Par là, nulle communication possible entre les ports de mer et l'intérieur des terres. Pourquoi donc cet étranger s'en venait-il frapper à la porte du monastère? Quel dessein l'avait amené là?

L'historien à qui nous empruntons ce récit, qu'il a tiré des sources originales, l'observe justement, cette halte, qui ne semblait intéresser que la bonté du cœur humain, ou mieux la charité chrétienne, est un événement majeur dans l'histoire de l'humanité.

[1] A cette époque, le monastère se composait de deux cloîtres intérieurs et de trois petits bâtiments, annexés à la construction principale. L'église de Santa-Maria de la Robida était entourée d'une clôture, dont l'espace formait, de chaque côté des murs latéraux, une cour intérieure. L'église, construite en forme de croix, avait trois chapelles. Au-dessus du maître-autel s'élevait une coupole arrondie et entourée d'un rebord en maçonnerie, percé régulièrement de trous à sa base. Cette partie de la toiture, disposée en terrasse, semblait destinée à servir d'observatoire. Cette coupole, badigeonnée d'une chaux éclatante, frappait de loin la vue des bâtiments côtiers et servait de point de reconnaissance aux caboteurs. La haute forêt de pins qui entourait le couvent, du côté de la terre, ne permettait de découvrir cette retraite que du côté de la mer. (Roselly de Lorgues, *op. cit.*, t. Ier, p. 165.)

La souffrance du père qui implorait sa charité émut d'abord l'âme du saint religieux; mais, dans les larmes silencieuses de ce père, il crut entrevoir les éclairs du génie. Il interrogea son hôte et s'enquit de son nom.

C'était Christophe Colomb.

Ce nom n'avait pas encore retenti dans le monde. Il n'éveillait aucune idée dans ce désert. L'homme seul parlait à l'homme. En peu de mots, l'étranger eut exposé le labeur de son existence et les aspirations de sa pensée.

Le moine écoutait, ravi. Il lui semblait qu'il avait entendu lui-même quelque chose d'analogue dans ses longues veilles des belles nuits d'été, au sommet de son observatoire.

Comme l'étranger, ces mers inexplorées, immenses, mystérieuses, semées de fantômes et de terreurs, qui s'étendaient à l'ouest de l'Europe et de l'Afrique, l'obsédaient depuis quelque temps comme une redoutable vision, à laquelle celui qui lui venait d'Italie disait vouloir arracher son secret. Il n'est pas possible, répétait le noble étranger, que ces mers soient sans limites. C'est un mot vide de sens, à l'usage de l'ignorance ou de la peur. Elles ne peuvent pas non plus être absolument désertes. En poussant droit devant soi, sans regarder aux distances, en bravant tous les dangers, on rencontrerait infailliblement d'autres terres, un monde inconnu, peuplé d'êtres humains qui ne possèdent pas la lumière de l'Évangile, qui demeurent là plongés dans les ombres de la mort; ou bien, et d'une manière non moins infaillible, on finirait par arriver aux côtes orientales de l'Asie, et là règnent les mêmes ténèbres. Le globe est incomplet, incomplète dès lors jusqu'ici la rédemption des hommes...

« Qu'on me donne des vaisseaux, s'écriait l'interlocuteur inspiré, des vaisseaux, des équipages, et je ferai l'unité! »

Dès que cette double idée se fut emparée de son âme, elle ne l'avait plus abandonné; elle était devenue le mobile et l'objectif de son existence. Il se savait l'agent prédestiné dont le Ciel voulait se servir pour accomplir son œuvre. Pas un doute dans son esprit, pas une hésitation dans sa conduite. Il parlait du pays des épices, de l'or et des diamants, comme d'une découverte déjà faite, d'un héritage reconquis.

Le moine, répétons-le, était ravi.

Mais Dieu, disait l'étranger, qui veut mettre sa providence au service de l'œuvre, veut que l'on y emploie les moyens humains. Or la science et l'inspiration seront impuissants sans le concours d'un pouvoir humain; il manque encore un corps à l'âme.

Déjà, il est vrai, le Portugal consentait à être ce pouvoir. Mais le Portugal s'en était rendu indigne, et Dieu l'avait rejeté. Il venait donc en Espagne pour se rendre à la cour des rois, pour voir Isabelle, communiquer son plan, conjurer et gagner son procès : la religion et l'humanité parleraient par sa bouche.

Déjà le Père gardien les avait entendues dans le sanctuaire de sa conscience. Tout son être tressaillait à les ouïr s'exprimer au contact de l'air extérieur. Mais les circonstances n'étaient pas alors propices à la réalisation du projet. Tant que ne serait pas terminée la guerre de Grenade, cet autre labeur divin, il fallait attendre. Le P. Juan Perez voulut retenir les mystérieux voyageurs jusqu'à ce que le moment fût venu.

Attendre, se demande M. Bareille, qui a merveilleusement condensé tout ce récit, que nous lui empruntons à peu près en entier; attendre, Colomb le pouvait-il? Les années s'accumulaient sur sa tête, la cinquantième était déjà passée; il ne pouvait, il ne voulait pas emporter un monde dans la tombe.

Il fallut cependant se résigner. Le moine parlait au nom de la prudence éclairée par la foi. De l'attente il fera une préparation.

Dès lors l'étude des Livres saints, des Pères de l'Église, particulièrement de saint Jérôme et de saint Augustin, des grands docteurs du moyen âge, devint pour cet homme supérieur une seconde éducation, une gymnastique intellectuelle, qui le rendaient plus apte à l'accomplissement de son gigantesque dessein. Non content de développer et de fortifier son intelligence, il résolut d'épurer en même temps sa vie par les continuels exercices et les saintes austérités de la piété monastique. Il comprit, en la goûtant, la religion de saint François d'Assise; il s'y rattacha par des liens étroits, en embrassant la règle et en revêtant l'habit du tiers ordre franciscain. Dans ce travail de perfectionnement

moral, le confident de ses pensées sublimes devint aussi celui de sa conscience.

Il ne perdait pas cependant de vue son œuvre : c'est là qu'il puisait son élan et ses énergies.

VI

L'initiation était terminée, mais la guerre contre les Maures durait toujours.

Les deux amis jugèrent ne plus devoir s'arrêter à cet obstacle. Tel fut également l'avis d'un homme qui, dans les derniers temps, partageait leurs délibérations et leurs ardentes sollicitudes : c'était le médecin de la communauté, Garcia Hernandez, dont le nom mérite de trouver ici sa place.

Laissant alors son fils dans la maison hospitalière qui l'avait accueilli, prenant pour lui-même le modeste viatique de l'amitié, muni d'une lettre de recommandation pour le confesseur d'Isabelle la Catholique, Christophe Colomb s'achemina vers Cordoue.

Là résidait alors la cour d'Espagne, se tenant à portée de surveiller les opérations militaires, ou mieux de les diriger et de les animer.

L'arrivée de Colomb à Cordoue fut signalée par une poignante déception.

Loin de prendre sa cause en main, le grave personnage à qui Juan Perez l'avait recommandé ne lui dissimula pas qu'elle n'avait nullement ses sympathies.

Ce confesseur de la reine était Fernando de Talavera, prieur de la congrégation des hiéronymites dans le couvent de Prado, à Valladolid. On ne peut certes pas dire que ce fût un cœur étroit ou soupçonneux, moins encore un esprit dénué d'ampleur et d'élévation. Il inondait de toute son influence, sans hésitation et sans arrière-pensée, le mouvement littéraire qui régnait alors chez les Castillans, sous l'impulsion de leur incomparable souve-

Christophe Colomb et le père Juan Perez de Marchena.

raine. Possédant à fond la théologie, versé dans les lettres, il n'avait malheureusement jamais étudié les sciences mathématiques ou cosmographiques.

Du premier abord il resta persuadé que son ami, le gardien de la Robida, s'était laissé surprendre par un halluciné, sinon par un astucieux famélique. Là-dessus, sans ménagement pour l'illusion, avec quelques égards pour l'infortune, il éloigna le solliciteur, persuadé qu'il rendait aux souverains un grand service, en leur épargnant l'ennui et la perte de temps que ce Génois venait leur apporter.

Terrible était cette nouvelle épreuve. Mais Colomb ne portait point une âme vulgaire. Ni le désespoir ni même le découragement n'entrèrent dans son cœur.

Deux choses cependant lui pesaient, l'inaction et la solitude.

A Cordoue comme à Lisbonne, l'isolement et la vertu lui gagnèrent le dévouement d'une femme jeune, noble et belle, dévouement d'autant plus désintéressé que l'âge et les soucis apparaissaient sur ce visage, toujours grand et noble, mais ravagé par le poids de la lourde pensée qui avait tracé de rudes sillons sur ce front couronné d'une chevelure toute blanche: Les conspirateurs acharnés à détruire la gloire de notre héros ont fait planer d'ignobles soupçons sur la vertu de cette femme. Passons vite sur ces ignominies, que les savants ont discutées avec un soin vengeur, qu'elles ne méritaient pas. Inscrivons avec bonheur et respect le nom de la nouvelle épouse de Colomb, la noble et vertueuse Béatrix Enriquez. Saluons la mère du pieux Fernando, le second fils de Christophe et son futur biographe.

Comme autrefois à Lisbonne, dans la famille portugaise à laquelle il s'était allié, trouvera-t-il dans cette famille espagnole l'intermédiaire dont il a besoin pour pénétrer à la cour? Si telle fut son espérance, une déception amère la suivit de près.

C'est un Italien, ancien nonce à la cour d'Espagne, Antonio Geraldini, qui s'éprit avant tous de son idée et lui tendit résolument la main.

Antonio avait prolongé son séjour en Castille, avec son frère Alexandro, dans un but qui les recommande et les honore l'un et l'autre, pour travailler à l'éducation des infants. Intelligence

d'élite, poète couronné dans sa patrie dès l'âge le plus tendre, Antonio comprenait le génie ; âme généreuse, il ignorait l'envie.

L'influence de l'ancien nonce était grande : il en usa d'abord auprès du cardinal Mendoça, cet illustre archevêque de Tolède, si puissant dans les conseils, qu'on allait jusqu'à l'appeler le troisième roi des Espagnes : il en obtint une audience pour Colomb. C'est la porte de l'avenir qui s'ouvre.

Le grand chancelier demeura tellement frappé de la conception, de l'attitude quasi royale et des religieux sentiments de cet étranger, qu'il ne garda pas pour lui cette confidence, et se crut dans la rigoureuse obligation de le présenter aux rois.

Il y a un point saisissant de ressemblance entre Jeanne d'Arc et Christophe Colomb paraissant devant la majesté souveraine : même simplicité, même conviction inébranlable, égale modestie, l'être humain dans la divine mission. Comme la jeune bergère, le vieux navigateur se déclare envoyé par le Roi des rois; il remplit une céleste ambassade. Chose que les historiens n'ont pas assez observée, que la plupart ont laissée inaperçue avant M. Roselly de Lorgues, le révélateur indique à peine les biens temporels, les immenses richesses, l'extension du pouvoir qui doivent résulter de son entreprise ; il y voit surtout et presque uniquement le salut des âmes, l'œuvre de la rédemption et la gloire du Rédempteur.

A mesure que cet homme parle, la sympathie naît, l'émotion déborde, le jour grandit dans l'âme d'Isabelle. Le coup décisif est porté. Ferdinand lui-même, lui si défiant par calcul, si réservé par caractère, se sent un moment ébranlé ; mais la politique l'emporte : rien ne saurait être décidé sans l'examen préalable d'une commission.

La junte est nommée. Elle se compose des personnages les plus distingués et des plus illustres savants de la péninsule. Fernando de Talavera doit la présider. Elle va se réunir à Salamanque, où les dominicains encore aujourd'hui se glorifient d'avoir eu Colomb pour hôte pendant tout le temps que durèrent les travaux et soutenu sa cause par l'organe de leur savant professeur Diégo de Derza. Les débats seront publics, la scolastique y déploiera ses inépuisables ressources et son terrible arsenal.

Colomb abandonne ses crayons et ses compas pour resaisir son épée.

Le principal historien de Colomb a relevé un détail de cette junte, qui en explique le retentissement énorme qu'eut sa convocation; c'est que la confrérie des barbiers de Salamanque avait sa bannière, son tronc et sa chapelle au couvent de Saint-Étienne, siège des travaux de la commission. Dans leur joie vaniteuse, tous les figaros de l'université semblaient partager l'honneur rendu au couvent des dominicains. On juge si leur loquacité laissait quelque repos à leurs pratiques, et s'il était permis à Salamanque d'ignorer la tenue du docte congrès. Les muletiers et les nourrices savaient au moins qu'un étranger prétendait prouver que la terre est ronde comme une orange, et qu'il y a des pays où les hommes marchent la tête en bas; de plus, qu'en continuant de naviguer tout droit au couchant, on reviendrait par l'orient. Ce bon public s'étonnait peut-être que l'on traitât si sérieusement une pareille facétie.

Dans les débats, Colomb fut admirable de prudence et de modération, de logique et de lucidité. Mais devant de tels juges, préoccupés de résoudre une question de cosmographie par des arguments de métaphysique, il devait fatalement succomber.

Après de longues séances et d'interminables ajournements, la commission royale se prononça pour la négative. Le prieur de Prado avait résumé les débats et formulé la conclusion : la junte condamnait le projet, soit comme chimérique, soit comme impraticable.

A ce moment, du reste, la guerre absorbait l'attention publique; tous les yeux sont fixés sur le siège de Baza, la plus forte place des Maures, le dernier boulevard de leur capitale. Dans son cœur, et parfois devant son entourage, Isabelle a protesté comme l'opinion, qui réagissait déjà contre la sentence des docteurs de Salamanque. La grande reine continuait à témoigner le même intérêt à l'illustre condamné. Seulement elle subordonnait à la prise de Baza la recherche du nouveau monde.

Que fait alors Colomb? Rappelant ses anciennes luttes, il abandonne ses crayons et ses compas pour ressaisir une épée. Il se bat dans les rangs de l'armée chrétienne; il redevient soldat, dans l'espoir de hâter l'heure de la Providence.

Enfin le boulevard est emporté. Hélas! on lui impose une

nouvelle attente : il faut maintenant que la capitale elle-même se soit rendue, qu'un second siège ait abouti, avant de tenter la périlleuse aventure.

C'en était trop : l'héroïsme a ses limites. Puisque l'Espagne se dérobe, Colomb s'adressera à la France.

VII

Il ne voulut pas partir sans avoir revu son ami, le gardien des franciscains de la Robida.

Juan Perez ressentit une inexprimable angoisse, en voyant son ami lui revenir, après six ans d'absence, d'efforts surhumains, de répulsions et de déboires, dans un tel accablement, avec une résolution aussi fatale à sa patrie.

Le moine espagnol fit tant, qu'il obtint un sursis; le monastère, pendant ce temps, sera la consolation et l'espérance. Pour lui, il ne peut, il ne veut pas désespérer de l'Espagne. Il se décida à invoquer ses titres à la confiance de la reine, et, ne se contentant plus de conseiller et d'encourager, il écrit personnellement à Isabelle.

La réponse arrive aussitôt. Isabelle demande, ou mieux commande à son ancien confesseur d'accourir sous les murs de Grenade.

Sur une monture d'emprunt, le père Juan de Perez de Marchena partit donc du couvent en secret, sans lanterne, un peu avant minuit, malgré le péril de tomber dans une embuscade ou un parti de maraudeurs. Il traversa bravement les terres ennemies, se confiant à Dieu; et, faisant diligence, arriva sans encombre à la ville de Santa-Fé.

Le franciscain obtint un plein succès.

Tous les obstacles disparaissent.

Colomb, mandé, accourt à son tour, et fièrement il impose ses conditions.

Signature des lettres patentes conférant à Christophe Colomb ses pouvoirs et ses dignités.

Par lettres authentiques, on le nommera vice-roi des îles et des continents qu'il va découvrir, grand amiral de la mer Océane. Cette double dignité sera transmise à ses descendants.

De plus, il aura la dîme des productions et des trésors de cette autre terre promise.

Ne dirait-on pas un roi dictant ses volontés à son peuple ou traitant avec ses égaux ?

Les rois s'étonnèrent, les courtisans se scandalisèrent de pareilles exigences.

Colomb n'en voulut rien rabattre.

Il lui faut des richesses, déclare-t-il sans détour, des richesses immenses ; car il veut racheter ou reconquérir, à la suite de sa découverte, le tombeau de Jésus-Christ !...

Un sourire accueillit, d'après les récits contemporains, cette parole qui, pour nous, devait être le dernier mot du génie sûr de son œuvre, et de la sainteté qui l'emploie à la réalisation du vœu le plus cher aux vrais croyants.

Alors Ferdinand, au nom de l'Aragon, un royaume héréditaire, repoussa toute participation à ce chimérique projet : soit !

Por Castilla y por Leon
Nuevo mundo hallò Colon !

C'est pour le compte de la Castille que Christophe fera la découverte et la conquête du nouveau monde !

L'héroïque femme de Ferdinand adopte sans restriction pour la couronne de Castille ce que celle d'Aragon a si dédaigneusement refusé. S'il le faut, elle aliénera jusqu'à ses derniers joyaux plutôt que de l'abandonner.

Son intendant des finances, Alonzo de Quintanilla, se range au sentiment de la reine.

Le cardinal Mendoça se prononce dans le même sens, et d'un ton non moins énergique.

Luis de Santangel, receveur général du domaine ecclésiastique dans l'Aragon, s'engage à faire les avances de sa fortune privée, sans autre garantie que l'entreprise même.

Tous ces noms méritent d'être à l'honneur, puisqu'ils furent au péril.

Au moment de ces glorieux pourparlers, le 2 janvier 1492, les chrétiens arboraient leur étendard sur la plus haute tour de l'Alhambra. La petite ville de Santa-Fé avait vaincu la cité superbe de l'islamisme ; la foi des chrétiens triomphait du fanatisme des disciples de Mahomet. Grenade échappait à l'islam. Le 6, fête des Rois, ceux d'Espagne en prenaient solennellement possession, accompagnés du grand capitaine qui marchait à la tête de l'armée, la menant au triomphe comme il l'avait si souvent conduite à la victoire. Mais le triomphateur du jour, ce n'était ni Gonzalve de Cordoue, ni Ferdinand d'Aragon, ni même Isabelle de Castille : c'était Christophe Colomb.

Ce jour-là s'ouvrait devant lui la carrière où nul homme ne l'avait précédé. Encore quelques semaines forcément données à l'organisation de la conquête, et le 17 avril 1492, — une date à retenir, — dans la ville de Santa-Fé, en vue de Grenade reconquise, étaient signées les lettres patentes qui lui conféraient ses pouvoirs et ses dignités. La signature du roi elle-même figure dans ces pièces, détail à noter.

Le 8 mai, par une attention délicate et spontanée de la reine, le fils aîné du grand amiral était nommé page du prince qui devait occuper un jour le trône de Castille.

Le 12 enfin, après son audience de congé, Colomb reprenait le chemin de Palos. Cette petite ville maritime devait lui fournir, selon les ordres d'Isabelle, les trois vaisseaux qu'il avait seulement exigés pour son immense et terrible voyage.

Les habitants de Palos furent plus alarmés que flattés de cette périlleuse distinction. Au gardien de la Robida revient encore la gloire d'avoir calmé leurs terreurs et triomphé de leurs résistances. A la voix du généreux franciscain, la famille des Pinzon donna son concours et entraîna les autres.

Les trois vaisseaux, dont la légende et la poésie ont exagéré la petitesse, étaient en réalité des caravelles capables d'affronter la haute mer, quoique assez disproportionnées à la grandeur inconnue de l'expédition, pour laisser aux marins tout le mérite de leur courage.

La première, entièrement pontée, s'appelait *la Gallega ;* un second baptême la nomma *la Santa-Maria.* Ce navire comptait

déjà de longs services, mais n'était pas dépourvu de solidité, quoique lourd à la marche et d'un tirant d'eau qui lui permettait rarement d'affleurer la terre. Les deux autres gardaient leurs vieux noms, *la Pinta* et *la Nina,* dont la gloire ne sera pas moins immortelle. Ceux-ci n'avaient de pont qu'aux deux extrémités. Ils étaient commandés et manœuvrés de façon vraiment supérieure par les trois frères Pinzon.

L'équipement avait pris un temps considérable. Cent vingt marins étaient cependant réunis, et les dispositions assez complètes. Avant le départ, tous se confessèrent et communièrent, suivant l'exemple de leur chef.

Enfin, le 3 août 1492, un vendredi, chacun se trouvant à son poste, de grand matin, par un vent favorable, debout sur son tillac, Christophe Colomb fit retentir au loin ce cri triomphant :

« Au nom de Jésus-Christ, marchons! »

CHAPITRE III

LA DÉCOUVERTE

Comme Jeanne d'Arc. — La ligne idéale tracée par la main du pape guidée d'en haut. — La vision du Macédonien. — Le journal du bord. — Émouvantes péripéties. — Les efforts de Satan contre le prédestiné. — La mer herbue. — Murmures et plaintes. — Terre ! terre ! — Fausse alerte. — La révolte éclate à bord des caravelles. — Seul contre tous. — Comment Colomb apaise la révolte. — Son exhortation aux équipages à la veille du grand jour. — Il prédit à date fixe la découverte. — La réflexion de Donoso Cortès. — Une page superbe et lumineuse. — Si les prétentions de la critique historique contemporaine pourraient diminuer la gloire de Christophe Colomb. — La veillée des armes. — Colomb aperçoit la lumière. — Le coup de canon. — La date glorieuse du vendredi 12 octobre 1492. — Émotion, chants d'actions de grâces, hommages d'un respect repentant. — On attend le jour. — A la lueur de l'aube, l'île apparaît verdoyante et parfumée. — *Christum ferens !*

I

Certes, l'humble conquérant ne savait pas que le cri de son départ était le même que celui par lequel Jeanne d'Arc inaugurait ses éclatantes victoires. Mais tous deux tirèrent du même amour enthousiaste pour Dieu et pour son Christ le secret de leur vaillance [1].

[1] Comme la bergère de Domremy, le fils de l'artisan génois eut des visions, des songes prophétiques ; comme elle, il entendit des voix, l'appelant à de grandes choses, et, de même que Jeanne, en faisant sacrer Charles VII dans la cathédrale de Reims, rétablit l'unité française, de même Christophe Colomb, en reliant à jamais le nouveau monde à l'ancien monde, restaura l'unité humaine. (O. de Belloy, *Christophe Colomb*, etc., p. 19).

Du haut de son observatoire, le bon franciscain, ému et pleurant de joie, tendait ses mains sacerdotales vers la petite flottille. Il bénissait son ami, le héros chrétien, dont il avait compris le premier les intuitions de génie. Le voilà qui tourne le dos à ces fameuses colonnes qui portaient gravé le *nec plus ultra* de la force antique, cinglait vers l'ouest, et, s'élançant dans les espaces incommensurables, disait à l'avenir par son élan même : *Plus ultra!*

Pendant qu'il cingle ainsi vers l'inconnu, arrêtons-nous sur un acte que l'Esprit qui préside aux destinées de l'Église va inspirer au vicaire de Jésus-Christ.

C'est une des plus éclatantes merveilles de l'action de la papauté, que cette page de l'histoire du monde. Voyons plutôt.

Antérieurement, les causes de rivalité ne manquaient pas. Les sanglantes batailles que les deux royautés d'Espagne et de Portugal, renfermées comme dans un cirque, s'étaient tant de fois livrées sur terre, n'allaient-elles pas ensanglanter les mers ?

Il est impossible d'en douter, si les passions se mêlent aux intérêts.

Colomb l'avait prévu et Isabelle compris. Mais de meilleures inspirations, les sentiments chrétiens, prévalurent dans les conseils des princes.

Jamais, répétons-le, la papauté n'exerça sur eux une plus salutaire influence, n'intervint dans leurs débats avec une telle grandeur.

Pour l'extension du christianisme, le bien de l'humanité, l'honneur même de sa patrie, le souverain pontife, dont l'arbitrage est accepté, trace sur le globe, ouvert alors de part en part, une ligne idéale, où devront expirer toutes les contentions, qui sépare les découvertes déjà faites et celles qui vont s'accomplir.

Cette ligne court d'un pôle à l'autre, en passant à cent lieues au delà des Açores et du Cap-Vert.

Chose merveilleuse ! Ainsi déterminée, la ligne, qui semblait tracée au hasard, ne rencontre aucune terre, pas une pointe de continent, pas une île. Par hasard, diront les esprits légers ou superbes; divine action de l'esprit sur l'Église, répond la foi de ceux qui connaissent avec Bossuet la Providence.

Les Espagnols pourront s'étendre à l'ouest, et les Portugais à

Le bon franciscain, ému et pleurant de joie, tendait ses mains sacerdotales vers la petite flottille.

l'est, en gardant leurs anciennes possessions, si bien que tout conflit soit désormais impossible.

Telle est la portée immense de l'acte posé par Alexandre VI et consacré dans son immortelle bulle *Inter cætera,* « donnée à Rome, près de Saint-Pierre, l'an quatorze cent quatre-vingt-treize de l'Incarnation, le quatrième jour des nones de mai. »

Que, dans la suite, le bouleversement des idées et la marche des nations aient détruit cette barrière, cela n'en amoindrit ni la conception ni le but, quand la science entrevoyait à peine, était encore loin d'avoir admis comme une infaillible donnée la sphéricité de la terre.

Ce progrès accompli, sur cette base désormais inébranlable, faudrait-il au moins qu'elle eût reporté sur l'étonnante projection d'Alexandre un regard d'admiration, en saluant le pape comme un précurseur, s'il lui répugne tant de voir en lui l'organe de la vérité suprême ?...

« Mais point du tout, répond le comte de Maistre ; Marmontel a décidé, en propres termes, que de tous les crimes des Borgia cette bulle fut le plus grand. Cet inconcevable jugement ne doit pas surprendre de la part d'un élève de Voltaire [1]. »

De Maistre poursuit. Il frappe sur un plus moderne voltairien, dont il fait ressortir l'ignorance avec son esprit et sa verve accoutumés. Lui-même cependant ne semble pas à l'aise devant cet acte pontifical, parce qu'il émane d'Alexandre VI. De Maistre n'avait pas en main les documents depuis mis au jour, pour se dérober, au sujet de ce pape, aux erreurs accréditées de son temps. Il se dégage en disant qu'il aimerait mieux lire un autre nom au bas d'une pièce qui fait tant d'honneur à la papauté. Du moins, reste toujours le pape, et l'assistance une fois de plus sensible de Jésus-Christ sur le gouvernement de l'Église confiée à son vicaire en terre.

Mais revenons aux voyageurs.

[1] C'est dans *les Incas,* un roman faux de style et pauvre d'idées, que Marmontel a rendu ce prodigieux oracle.

II

« Or, racontent les Actes des apôtres, Paul, descendu à Troade, eut la nuit cette vision : Un homme de Macédoine se présenta devant lui et lui fit cette prière : Passez en Macédoine, et venez nous secourir. Dès qu'il eut eu cette vision, nous nous disposâmes à passer en Macédoine, ne doutant point que Dieu ne nous y appelât pour y prêcher l'Évangile. »

Lacordaire a éloquemment évoqué la vision du Macédonien, pour expliquer l'expansion de l'apostolat catholique sur le monde. Christophe Colomb entendit, lui aussi, l'appel des idolâtres qui le suppliaient, au delà des mers, de « venir pour les secourir ». Entré dans sa cabine, au sortir du port de Palos, il pria, demandant à Jésus-Christ, dont il écrivait le nom béni à la première page de son journal de bord que nous avons encore, de le rendre moins indigne de son grand apostolat.

Ce journal a été bien des fois réimprimé. Nous le suivrons, en l'abrégeant comme nos devanciers, que nous n'aurons guère qu'à reproduire[1] dans cette émouvante péripétie des événements du bord.

Le premier jour, les caravelles, poussées par une bonne brise, avaient le cap au sud-ouest quart sud.

Le lendemain, samedi, tout alla bien.

Le dimanche 5 août, on franchit plus de quarante lieues.

Mais c'en était déjà trop. Tout ne pouvait pas continuer à marcher ainsi, au gré des vents et de l'équipage. Satan, furieux, veillait contre ce navire envoyé pour le déposséder.

Le lundi, la brise fraîchit sensiblement. Bientôt *la Pinta* fit un signal de détresse : son timon s'était démis, les pièces en étaient désassemblées. Colomb, ne pouvant remédier à l'accident à cause de la houle, parce qu'il ventait grand frais, s'approcha cepen-

[1] Spécialement M. l'abbé Lyons, qui a fort intelligemment utilisé les beaux travaux du comte Roselly de Lorgues.

dant, suivant la coutume des amiraux de Castille en cas semblable. Il reconnut là une machination des propriétaires du navire, qui avaient déjà essayé ce même moyen de retarder le départ, espérant s'y soustraire. Martin Pinzon fit assujettir par des cordages les pièces démontées, et l'on continua à faire route.

Le lendemain la mer grossit ; le gouvernail se disloqua de nouveau. On le rajusta comme on put, et l'on se dirigea sur les Canaries par le rumb qu'indiqua le commandant, malgré les avis contraires des autres capitaines.

On y fit escale pendant près d'un mois.

La *Pinta* fut remise en bon état, et on renouvela les provisions de bord.

Colomb fit appareiller de nouveau le 6 septembre, sans se douter du danger nouveau qui le menaçait.

En apprenant que l'Espagne préparait dans le port de Palos une expédition de découvertes, le roi de Portugal, qui avait vu ses instances rejetées par le héros chrétien, se sentit pris d'une violente colère. Son orgueil n'était pas moins irrité que son ambition. Par expérience, il savait que, sans la personne de Christophe Colomb, tout nouvel effort serait inutile; il n'essaya point de devancer la Castille dans son entreprise, quoique sa flotte fût toute prête, et n'imagina d'autre expédient, pour empêcher le succès de l'Espagne, que d'enlever de vive force l'homme prédestiné. Ordre de s'en saisir fut expédié à tous les gouverneurs des îles portugaises, pendant que trois bâtiments de guerre allaient en croisière dans les eaux des Canaries, où il devait relâcher.

A peine Colomb venait-il de faire appareiller, qu'un bâtiment, venant de l'île de Fer, lui apprit que trois caravelles portugaises croisaient dans ces parages pour l'enlever. Pour comble d'inquiétude, un calme plat, ce terrible calme plat désespoir de la navigation à voiles, le fixait sur les eaux de la Gomera, en vue du pic de Ténériffe, dont les éruptions volcaniques épouvantaient l'équipage.

Cette situation dura du jeudi matin au samedi avant l'aube, et il arriva en vue de l'île de Fer, où l'attendaient les caravelles ennemies. Heureusement une brise s'éleva, qui gonfla les voiles,

et la petite flotte s'éloigna du danger. Dieu protégeait son ambassadeur.

Un danger plus grand l'attendait à son propre bord.

En avançant dans l'inconnu, tandis que son cœur palpitait d'une noble joie et qu'il savourait dans le ravissement et la contemplation les nouveaux aspects et les merveilles de l'Océan, les marins commencèrent à se lamenter au souvenir de la patrie, qu'ils ne comptaient plus revoir. Ils en vinrent aux murmures et aux plaintes articulées, surtout quand, après avoir constaté la variation magnétique de la boussole, ils furent entrés dans cette mer d'herbes qui paraissait sans fin et menaçait de paralyser les caravelles.

Ils se croyaient parvenus à « ces éternels marécages de l'Océan qu'on disait servir de bornes au monde, et de tombeau à la curiosité qui les affrontait. Ces familles de plantes, assemblées en nombre si infini, offraient l'aspect d'un marais incommensurable que le Créateur aurait étendu aux limites de l'Océan, afin d'en interdire l'accès à la témérité des humains. Cette immense et monotone végétation, qui des profondeurs des eaux semblait s'élever comme une menace et peut-être un avertissement du ciel, faisait pâlir les plus intrépides. Il semblait que ces parages inqualifiables eussent été marqués pour dernier terme à la navigation; que ces, herbes salées s'épaississant de plus en plus, une fois les caravelles complètement engagées dans les inflexions de leurs mobiles forêts, le retour serait impossible. Et s'il n'advenait pas qu'on servît de proie aux monstres embusqués sous cette verdure, du moins était-il assuré que, pendant la lutte de la proue contre les vagues herbues, les provisions s'épuiseraient peu à peu, et que la famine avec ses horreurs et l'atrocité de ses conseils serait l'expiation d'une audace maudite.

« L'esprit des matelots se trouvait involontairement traversé d'affreuses images, suite des récits que faisaient leurs marins dans leurs veillées d'hiver, tantôt sur les contrées inhabitables du monde au midi, ou sur le géant sous-marin du nord, le kraken, cet épouvantable polype qui d'un bras se cramponnait à la mer Baltique, tandis que de l'autre il fouillait l'Océan germanique; tantôt sur les friandes sirènes, les moines de mer, les

cruels poissons à tête mitrée, et les monstres anonymes, grands et petits, qui entraînent les navires dans les tourbillons.

« Parmi les officiers, les esprits les plus fermes, sans rien ajouter aux dangers réels, craignaient de voir les quilles donner contre les récifs cachés par cette verdure, et d'échouer, sans faire côte, au milieu de ces prairies d'où il serait impossible de se sauver en canot, car jamais les avirons ne se pourraient dépêtrer de leurs herbes longues et touffues. »

Ni les explications du commandant, ni l'autorité des souverains, ni les indices du voisinage de la terre, n'étaient capables d'arrêter ces esprits irrités.

Martin Pinzon prétendait découvrir la terre à quinze lieues, si l'on gouvernait au nord. Colomb s'y refusa, et le refus de ce Génois irritait l'équipage, surtout lorsqu'il eut constaté la persistance d'un vent d'une extrême douceur qui les poussait vers l'ouest, et dès lors empêcherait jamais leur retour.

Dieu veillait sur son élu. A diverses reprises il le montra, en intervenant d'une façon tellement providentielle, à l'heure du péril imminent, que le héros, de plus en plus confiant au milieu des révoltés, poursuivait sa route, le cœur en haut et le regard vers l'horizon.

III

Le mardi 25 septembre, au coucher du soleil, Martin Pinzon, accourant sur la poupe de la *Pinta,* se mit à crier de toutes ses forces :

« Terre ! terre ! Seigneur, je suis le premier qui l'ai vue ; constatez mes droits à la rente. »

Les matelots, éperdus de joie, poussaient des cris d'enthousiasme. Colomb lui-même s'y laissa gagner, et, tombant à genoux, entonna le *Gloria in excelsis.*

Hélas ! c'était une fausse alerte, et l'abattement fut d'autant plus grand, que l'espoir avait été plus vivement excité.

La distance déjà parcourue épouvantait ces hommes.

Alors les pilotes voulurent louvoyer; Colomb s'y refusa.

C'en était trop. Les murmures prirent le caractère de la haine.

Cette haine, fomentée et entretenue par la peur, les poussa à l'insubordination et à la résistance, d'abord cachée, bientôt ouverte.

Il les voyait se réunir par petits groupes, sous prétexte de se consoler et de s'encourager, mais en réalité pour se communiquer leurs craintes et augmenter leur mécontentement, qu'ils ne prenaient plus la peine de déguiser.

Ce Génois, ce hâbleur!... On n'était pas tenu de se sacrifier à cet étranger, à cet aventurier, dont l'orgueilleuse prétention avait osé résister à tous les savants d'Espagne et trompé la bonne foi des souverains, après avoir hypocritement séduit le bon père franciscain de Palos. Ah! Palos! on ne le reverrait plus, ce cher pays natal, où femmes et enfants attendaient un retour désormais impossible.

Dans ces dispositions, la menace vint tout naturellement à la bouche des révoltés.

« Il n'y a plus à délibérer! Il faut signifier à ce charlatan de reprendre la route d'Europe, et, s'il s'y refuse, nous le précipiterons dans la mer; il sera facile de faire croire à un accident, que personne ne viendra vérifier jamais. »

L'accord régnait entre les trois équipages.

Les trois frères Pinzon semblaient se tenir à l'écart; mais ils n'ignoraient rien de ce qui se tramait, et, bien loin d'étouffer le complot, ils se mirent en pleine révolte, malgré les indices nombreux et presque certains de la proximité de la terre.

Ayant rapproché leurs caravelles de celle du commandant, suivis de leurs hommes armés, ils s'élancèrent sur le pont du navire amiral, et, la fureur au front, le fer à la main, ils sommèrent Colomb de faire incontinent mettre le cap sur la Castille.

Son propre équipage, ses pilotes, ses gens, même les officiers de sa caravelle et le neveu de sa femme, s'étaient joints aux révoltés.

Christophe Colomb était seul contre tous!

Déjà précédemment il avait épuisé ses arguments, ses persua-

Des monstres grands et petits entraînent les navires dans des tourbillons.

sions, ses assurances. Contre cette âpreté de résolution et cette sinistre unanimité de violence, il ne lui reste pas même la ressource d'une objection nouvelle. D'ailleurs, la peur n'écoute pas et ne raisonne point.

Et cependant ce grand homme, serein et résolu, parvint à désarmer la fureur, à calmer l'épouvante, à se soumettre ces esprits irrités, que l'instinct de la conservation décidait au crime. Non seulement il ne céda ni à leurs injonctions ni à leurs menaces, mais il osa leur interdire les protestations et les prières, et, en terminant son admonition, il osa s'écrier, sur le ton du maître :

« Au reste, vos plaintes ne serviront de rien. Je suis parti pour me rendre aux Indes, et j'entends poursuivre ma route, jusqu'à ce que je les trouve par l'assistance de Notre-Seigneur. »

Comment, se demande le défenseur de la gloire du héros chrétien, comment cette exaspération des esprits, cette animosité accrue par le farouche instinct de la conservation, tomba-t-elle soudain devant un étranger, isolé et maudit, dont on n'écoutait plus la parole, dont on avait méconnu le grade, l'autorité, et qui invoquait en vain le nom des rois?

Voilà ce qu'aucun marin, aucun philosophe, aucun homme, pas même Colomb, ne pouvait expliquer humainement.

Aussi notre héros n'attribua-t-il point ce triomphe à la supériorité de son maintien devant la révolte, mais uniquement à Dieu éternel, qui l'avait soutenu seul contre tous.

Ainsi fut dissipée cette révolte avant la fin de la nuit.

IV

Dès l'aube, de nouveaux indices du voisinage de la terre furent aperçus par les trois équipages. Ces signes soutinrent l'espoir des marins durant toute la journée, quoique nulle vapeur à l'horizon ne permît l'illusion d'une terre prochaine.

Colomb fit mettre la barre à l'ouest; puis, le soir, après le chant accoutumé du *Salve regina,* il adressa une touchante allocution aux trois équipages rapprochés, leur rappelant les faveurs dont le Seigneur les avait comblés durant la traversée; il s'efforça d'élever leur cœur à la reconnaissance et leur annonça l'approche de la terre, bien que leurs yeux ne pussent rien découvrir, et il les assura que, cette nuit même, ils atteindraient le but de leur voyage.

Langage étrange, et qui ne s'explique pas, en dehors de la grande donnée que M. Roselly de Lorgues a formulée en style lapidaire. Répétons-le ici avec lui :

Celui qui ne croit pas au surnaturel ne comprendra jamais rien à Christophe Colomb.

Les rationalistes, les libres penseurs, les incrédules négateurs du surnaturel se heurtent ici à un problème, qu'en vain ils essayent de résoudre par des explications naturelles.

Sans doute, dirons-nous avec Donoso Cortès, « l'homme habitué à converser avec Dieu et à s'exercer dans les contemplations divines, toutes circonstances égales d'ailleurs, surpasse les autres ou par l'intelligence et la force de sa raison, ou par la sûreté de son jugement ou par la pénétration et la finesse de son esprit; mais surtout, ajoute le grand penseur espagnol, je n'en sais aucun qui, en circonstances égales, ne l'emporte sur les autres par ce sens pratique et sage qu'on appelle le bon sens. »

Sur quoi, M. Roselly de Lorgues commente, en une page superbe que nous supplions le lecteur de relire avec nous attentivement, dût son impatience de suivre l'intérêt de ce drame passionnant subir quelque épreuve. Mais il s'agit ici beaucoup moins de satisfaire l'imagination surexcitée par ce récit, l'un des plus dramatiques qu'on puisse rêver, que de nourrir son âme et de fortifier sa foi au contact de ces phénomènes d'un ordre supérieur.

La contemplation assidue de la nature ayant persuadé Colomb que la forme sphérique est celle des grands corps de la création, des astres et des mondes, il partit de ce principe que la terre était ronde.

Son mode de conception de l'œuvre divine se proportionnant

à sa notion élevée du Créateur, et sa foi au Rédempteur s'égalant à sa croyance au Verbe, par qui tout a été ordonné, il trouva bientôt, dans sa connaissance des saintes Écritures, la confirmation de ses idées cosmographiques.

Il fut persuadé que, comme le dit la Sagesse, tout ce monde a été fait avec plan et calcul; que nulle part le flambeau du jour n'est destructeur de la vie ; qu'il n'y a point de zones inhabitables; que la mer Ténébreuse ne pouvait séparer à jamais les nations, et priver éternellement certaines races de la connaissance du Verbe.

Colomb croyait fermement qu'elles n'étaient pas vaines les paroles du prophète annonçant que les confins de la terre verraient le salut envoyé de Dieu; que les peuples viendraient des régions de l'aquilon et des terres australes au delà des mers.

Par conséquent, il n'admettait pas que le Créateur eût livré quelque partie de notre habitation en apanage à des monstres, à des brutes invincibles.

De sa confiance en Dieu provenaient sa fermeté, sa patience, sa résolution, sa tranquillité d'âme, les moyens d'entreprendre et d'exécuter son œuvre.

Voilà dans leur simplicité les premiers motifs de Colomb, la base sur laquelle il assit sa détermination de découverte.

Les mathématiques n'ont rien à voir ici.

Les considérations tirées de la géographie ne vinrent qu'à l'appui de ses déductions théologiques.

Pour lui, le calcul ne fut que la vérification et la preuve de l'exactitude de sa croyance catholique en fait de cosmographie [1].

[1] L'impartialité historique nous fait un devoir de noter ici, comme a cru devoir le faire un de nos devanciers, les conclusions d'un travail de M. Lecoy de la Marche, lesquelles d'ailleurs, à les regarder de près, n'infirment en rien la gloire du grand révélateur du nouveau monde.

D'après lui donc, dès le commencement du moyen âge, certains rivages du nouveau continent paraissent avoir été abordés par des moines irlandais. On en oublia le chemin ; mais une tradition vivace se perpétua chez les Européens, suivant laquelle de vastes îles, séjour du bonheur et de l'abondance, auraient existé bien loin, à l'ouest de l'Afrique, auraient même été connues et fréquentées, puis perdues et recherchées en vain. Cette tradition, nous la voyons reproduite, au XIII[e] siècle, dans l'ouvrage de Gervais de Tilbéry. Mais l'auteur de l'*Image du monde* est bien plus précis. On

La science pure ne pouvait guère lui profiter, puisque son plus capital enseignement n'était qu'une erreur. Elle professait alors que la mer occupe seulement la septième partie de la terre, tandis qu'elle couvre réellement plus des deux tiers du globe.

Néanmoins la lucidité de raison, la supériorité du coup d'œil, l'ardeur de la foi, ne suffisent pas à expliquer le merveilleux effort de son entreprise.

Nous devons le dire tout nettement, il serait inutile de vouloir

peut douter, en pesant les paroles de Gervais, qu'elles fassent allusion à l'Amérique; mais comment ne pas reconnaître qu'il s'agit bien réellement d'elle, quand nous entendons Honoré d'Autun nous parler de *la grande île, plus grande que l'Afrique et l'Europe, qui passait pour un lieu de délices, et qui a été entièrement submergée?* Elle n'avait pas été submergée; seulement, un jour, on avait essayé inutilement d'y retourner; une tempête, un courant contraire avait dérouté les marins; on avait navigué longtemps, longtemps, sans retrouver la terre, et on était revenu en disant que la grande île avait disparu. Pourtant elle n'avait pas disparu pour tout le monde. Les Normands, depuis l'an 1000, n'avaient pas cessé de visiter l'Amérique du Nord; ils y avaient pénétré par l'Islande et le Groënland; ils en occupaient la côte orientale; ils la colonisèrent de nouveau aux XIVe et XVe siècles, et leurs possessions ne furent pas ignorées en Europe. On peut lire à ce sujet un intéressant travail de M. Gravier, publié en 1874, et intitulé par son auteur : *Découverte de l'Amérique par les Normands au Xe siècle.* Il renferme de bien curieuses nouveautés. Des sagas scandinaves, des inscriptions récemment retrouvées, des monuments de diverse nature apprennent au lecteur qu'Erik le Rouge, ses compagnons ou ses successeurs descendirent des terres glacées du Nord jusqu'aux régions brûlées du soleil, jusqu'aux environs de l'isthme de Panama; qu'avec eux, sinon avant eux, la croix fut plantée sur ces lointains rivages; qu'on y baptisait, qu'on y récitait le *Pater,* qu'on y voyait des hommes vêtus de blanc faisant des processions, que les habitants payaient la dîme et le denier de Saint-Pierre! On a la liste des évêques de Gardar, en Groënland, depuis 1121 jusqu'en 1448; on sait qu'il y avait dans ce pays un monastère placé sous le vocable de saint Thomas, fondé vers 1244, et qu'à la même époque des prêtres groënlandais, islandais, norvégiens, reculèrent considérablement au sud les limites du règne de l'Évangile.

Nous verrons plus tard que toutes ces données ne sont rien moins qu'acquises définitivement à la critique historique. Le fussent-elles, il n'en ressortirait aucun réel amoindrissement à la gloire du grand révélateur du monde nouveau. Si la connaissance dont on parle était demeurée, à l'état même nébuleux, dans les dépôts de la science et les traditions européennes, on l'eût invoquée au profit des prétentions de Christophe Colomb, et il n'aurait pas eu à lutter contre les savants de son temps encore plus que contre qui que ce soit. Nous attendons donc en paix les révélations dont on nous a menacé, à l'occasion du centenaire. Fussent-elles ce que disent les détracteurs du héraut de l'Évangile, celui-ci n'en resterait pas moins l'élu de la Providence et l'ambassadeur du Christ dans le nouveau monde.

expliquer humainement l'œuvre surhumaine de la découverte. Tous ceux qui ont étudié la vie de Colomb, sans exception aucune, les historiens ses contemporains, les historiographes des Indes, qui eurent les documents officiels sous les yeux, ont été amenés à reconnaître dans les circonstances de l'arrivée de cet homme en Espagne, celles qui l'y retinrent, celles qui permirent l'exécution de son entreprise, un arrangement au-dessus des prévisions mortelles.

A moins de nier radicalement toute action providentielle sur l'humanité, on ne saurait méconnaître la main divine par laquelle fut guidé Colomb. Si jamais la puissance supérieure qui préside au gouvernement des mondes dut se manifester dans celui-ci, ce fut assurément pour l'événement le plus considérable de notre planète.

Lorsqu'on recueille tous les faits et les détails de cette découverte, on trouve forcément, avec Cladera, le savant auteur des *Recherches historiques sur les découvertes des Espagnols dans l'Océan,* qu'il faudrait faire violence à sa raison pour ne pas reconnaître que dans une telle œuvre Colomb tira d'en haut son premier appui.

Lui-même l'avoue, dans son modeste laconisme, quand il dit : Le Rédempteur me disposa la route.

V

Après leur avoir promis que la nuit ne se passerait pas sans qu'ils eussent atteint le but de leur expédition, Colomb recommanda aux pilotes, aux matelots, à tous, de veiller toute la nuit, et il les exhorta à passer tout ce temps en prière, comme une sainte veillée d'armes, parce que certainement avant le jour ils apercevraient quelque île. Outre la prime annoncée par la reine, il promit un pourpoint de velours au premier qui signalerait la terre.

Puis, lui, il se retira dans sa chambre pour faire ce qu'il avait recommandé aux autres.

Que ne dut-il pas se passer en ce moment dans le silence de sa retraite!

Se sentant si près de la réalisation des espérances de toute sa vie, quelle ne dut pas être la ferveur de sa prière!

Cependant la nuit s'avançait, silencieuse et solennelle.

Vers les dix heures, il monta sur la dunette. O bonheur! au loin, il aperçut distinctement une lumière. C'est lui qui devait le premier découvrir cet indice assuré du voisinage attendu.

Il appela un officier, qui, à son tour, lui aussi, distingua cette lumière. Après un intervalle, elle reparut une et deux fois, comme une flamme en mouvement.

La terre est proche!

Sur chaque bord, l'attente était unanime et l'impatience extrême. Électrisés par la solennelle affirmation du commandant, tous les cœurs palpitaient d'espérance. Nul ne doutait plus; pas une paupière ne se ferma. Chacun dévorait l'espace et plongeait dans l'incertitude des ombres son regard avide.

Soudain un éclair brille, et un coup de canon tonne au large. Les équipages bondissent d'allégresse : c'était le signal de la terre!

Un marin de la *Pinta,* nommé Juan Rodriguez Bermezo, l'avait aperçue [1].

L'horloge de la *Santa-Maria* marquait à ce moment deux heures du matin.

C'était un vendredi.

[1] Cet homme crut sa fortune assurée. Il ignorait ce qui s'était passé quelques heures auparavant, alors que Christophe Colomb avait découvert au loin la lumière qui courait sur la terre ferme. Il avait à ce moment appelé secrètement Pierre Guttierez, ancien valet de garde-robe de la reine, qui la vit comme lui. Tous deux alors appelèrent Rodriguez Salcedo, contrôleur militaire de la flotte. Celui-ci ne distingua pas tout d'abord. Mais bientôt ils virent tous trois que cette lumière changeait de place avec ceux qui la portaient, apparemment d'une habitation à l'autre. Sur le témoignage de ces deux hommes, les dix mille maravédis promis par Isabelle furent adjugés à Colomb, auquel ils furent payés, pendant toute sa vie, sur les boucheries de Séville. (Cf. La Harpe, *Abrégé de l'histoire générale des voyages,* t. X, p. 22, édit. de 1780). Nous verrons plus loin ce qu'il en advint de ce jugement et de cette attribution, quelque légitimes qu'ils fussent et quelque délicatesse qu'y apporta le bénéficiaire.

On était au 12 octobre 1492.

Saluons cette date. Au moment où nous écrivons ces lignes, en sens divers le monde se prépare à en célébrer par des fêtes splendides le cinquième centenaire.

Quatre cents ans ont passé sur elle, et nos cœurs tressaillent comme tressaillit le cœur de Christophe Colomb quand le canon retentit dans le silence solennel de cette nuit à jamais bénie, qui apportait au nouveau monde un sauveur.

Comme sur la venue du Rédempteur, la lumière avait paru et réjoui les âmes simples qui en eurent la vision. Réjouis-toi, ô terre enveloppée des ombres de la mort et des ténèbres de l'erreur! voici qu'arrive celui qui t'apporte la bonne nouvelle et te vient rendre participante au banquet de l'Évangile. Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel, et sur la terre paix aux âmes de bonne volonté!

Au bruit de la détonation, Christophe Colomb, se jetant à genoux et levant au ciel ses deux mains tremblantes de joie, tandis que des larmes de reconnaissance inondaient son beau visage transfiguré par l'enthousiasme, entonna le *Te Deum*.

Tous les équipages, transportés de joie, répondirent à la voix de leur chef.

VI

Ce ne fut qu'après avoir satisfait au devoir religieux que ces heureux instruments de la providence de Dieu sur l'humanité délaissée dans le monde inconnu des anciens donnèrent libre cours à l'allégresse dont débordaient tous ces cœurs, au fond, malgré leurs défauts et leurs défaillances, tous fortement imprégnés de l'esprit chrétien, qui les avait soutenus et délivrés du désespoir.

Un mouvement indescriptible s'opéra sur-le-champ dans les trois navires. Les amis se félicitaient, les parents s'embrassaient

en pleurant de joie; tous étaient comme hors d'eux-mêmes, tant la joie transportait les âmes.

Sur l'ordre du commandant, on mit en panne pour attendre le jour.

Avec sa prudence accoutumée, Colomb ordonna aussi à la flottille de se mettre en défense. Qui sait les surprises que réservait le retour du soleil!

Quand les ordres furent accomplis, à bord de la *Santa-Maria,* l'équipage du vaisseau-amiral se présenta tout entier devant son illustre chef, pour lui offrir le respect, ou mieux la religieuse vénération de tous ces hommes, naguère si irrités, et qui aujourd'hui se disputaient à l'envi l'honneur de rendre hommage au génie du héros.

Aux naissantes lueurs du jour, comme racontent les récits contemporains, on vit promptement se dégager des ombres et se dessiner, comme si elle sortait des eaux, une terre efflorescente, dont les bocages, colorés des premiers feux du soleil, exhalaient des parfums inconnus et séduisaient les yeux de leur riante perspective [1].

En avançant, les caravelles reconnurent une île assez étendue, unie et sans apparence de montagnes. D'épaisses forêts bornaient l'horizon. Au milieu des clairières reluisait l'eau pure d'un beau lac. Les ondulations du terrain, recouvert d'une végétation vigoureuse, encadraient une plage spacieuse, vers laquelle, sur l'ordre de Colomb, on se dirigea.

L'île inconnue, et la première découverte, s'appelait Guarrahani dans la langue des indigènes. Elle est au centre de la première ligne des îles Lucayes, et occupe le milieu dans ce groupe allongé qui forme l'archipel de Bahama.

C'est elle qui la première devait entendre la voix du Seigneur,

[1] Les premiers rayons du jour firent reconnaître une île, longue d'environ vingt lieues, plate et remplie d'herbes. La *Pinta,* qui avait continué d'avancer la première, attendit les deux autres caravelles; et tous les équipages, se jetant à genoux devant Colomb, réparèrent par des transports d'admiration et de respect les chagrins qu'ils lui avaient causés. Cet étranger, qu'ils avaient traité avec tant de mépris, devint à leurs yeux le plus grand de tous les hommes, et les excès de leur joie furent portés jusqu'à l'admiration. (*Ibid.,* p. 22).

et la première devait s'incliner à l'ombre de la croix qui apporte le salut au nouveau monde.

Dès que les ancres eurent mordu, tout pénétré de recueillement, revêtu du costume de ses hautes dignités, maintenant acquises devant Dieu et devant les hommes, un manteau écarlate flottant sur ses épaules, et tenant déployée l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur l'étendard royal de l'expédition, Colomb, vrai *Christum ferens,* comme il aimait à signer son prénom prophétique, descendit dans la chaloupe, suivi de son état-major.

Les capitaines de la *Pinta* et de la *Nina,* ayant à la main la bannière de l'entreprise, se placèrent chacun dans son canot, avec un détachement parfaitement armé.

En quelques coups impatients d'avirons, les trois embarcations accostèrent la grève.

CHAPITRE IV

A TRAVERS LES ANTILLES

La prière du débarquement. — Prise de possession. — Vive le grand amiral de l'Océan ! — Hommage au vice-roi. — Les habitants de l'île s'enhardissent. — Observations de Christophe Colomb à leur sujet. — La première croix plantée par Colomb dans le nouveau monde. — Les miracles de la *vraie croix*. — La prière du soir et le retour aux caravelles. — Les quatre premières îles. — L'amiral attaque un léguano. — A la recherche de l'or, et dans quel but. — En route pour Cuba. — La reine des Antilles. — Les messagers envoyés dans l'intérieur reviennent sans avoir trouvé les mines d'or convoitées. — Le tabago. — La croix inattendue présage la défection d'Alonzo Pinzon. — Toujours de bien en mieux. — Un spectacle qui défie la description. — Il faut réserver aux catholiques une conquête faite en vue de la vraie foi. — Découverte de Saint-Domingue. — Le parfum de la « Fleur d'or ». — Colomb reçoit la visite d'un cacique. — La caravelle amirale échoue sur un banc de sable par la négligence de l'officier de quart. — Incidents de sauvetage. — Construction d'un fortin. — Les recommandations d'un père. — Salutaire terreur. — Le cap sur l'Espagne.

I

« Seigneur! Dieu éternel et tout-puissant, qui par ton Verbe sacré as créé le firmament, et la terre, et la mer, que ton nom soit béni et glorifié partout; qu'elle soit exaltée ta majesté, qui a daigné permettre que par ton humble serviteur ton nom sacré soit connu et prêché dans cette autre partie du monde!... »

Rayonnant d'enthousiasme, muet de bonheur, Christophe Colomb le premier s'était élancé sur le rivage avec l'élastique ardeur de la jeunesse. Le bonheur ravivait ses forces. Il avait vingt ans.

Tout aussitôt il se prosterna la face contre terre, adorant l'auteur suprême et le guide miraculeux de cette découverte. Par trois fois, inclinant son front illuminé de l'auréole du génie et de l'héroïsme, il baisa, en l'arrosant de douces larmes, ce sol inconnu où la bonté de Dieu l'avait amené.

Gagnés par son exemple et partageant son émotion, ceux qui l'accompagnaient firent comme lui.

Un crucifix fut élevé en l'air, image de la bonté de ce Sauveur qui venait verser les torrents du Calvaire sur cette terre encore enveloppée des ténèbres de la mort. Colomb tendit en haut ses mains reconnaissantes, et il trouva dans les profondeurs de sa foi cette ardente prière, dont l'histoire a recueilli les premiers accents.

La prière est demeurée célèbre. Par ordre des souverains de Castille, dans les découvertes postérieures, les autres explorateurs, Fernand Cortez, Nunez de Balbo, Pizarre, etc., durent l'employer à leur tour officiellement. Colomb était le grand initiateur, l'apôtre envoyé pour ouvrir la marche et donner le modèle accompli du conquérant tel que Dieu le veut.

Il ne se rassasiait pas d'épancher sa reconnaissance et sa piété. Pour soulager son cœur, il trouvait des accents sublimes, et la prière se déroulait à haute voix comme un torrent d'amour inépuisable. Tout ce que ce grand homme contenait depuis près d'un quart de siècle, tout ce que la souffrance avait fermé jusque-là, s'épanchait maintenant à l'air libre, dans l'extase du triomphe, modestement rapporté à son véritable auteur.

Quand ce fut fini, il se redressa avec majesté, et, déployant dans toute sa largeur l'étendard de l'expédition, il offrit au divin Crucifié, dont l'étendard portait l'image, l'hommage et les prémices de la découverte.

Afin de rendre gloire à Dieu, qui la lui avait montrée après l'avoir sauvé de tant de périls, il imposa à cette île inconnue le nom de celui à qui il venait de la consacrer. C'est le Sauveur qui la lui a montrée, l'île s'appellera San-Salvador.

O aveuglement de l'esprit humain, quand il se livre à l'esprit jaloux de sa grandeur rachetée par le sang d'un Dieu! Ce beau nom d'île Saint-Sauveur ne pouvait trouver grâce devant la

haine satanique du révolté que Jésus venait déposséder de son empire ténébreux. Les pauvres aveugles qui, en se séparant du centre de l'unité catholique, devaient perdre jusqu'à ces notions élémentaires du respect et de la reconnaissance envers le Christ, subissant peut-être sans le savoir l'inspiration de l'ennemi de l'humanité, les protestants anglais, ne trouvèrent pas assez beau, pour figurer sur leurs cartes marines, ce nom de Saint-Sauveur, ils lui en ont substitué sacrilègement un autre, qui rappelle la dégradation de l'homme, quand, pour obéir au démon, il adore celui-ci sous la figure d'un vil animal. Ils l'ont appelée l'île du Chat, *Cat-island !* Mais laissons ces ignominies.

Colomb venait de tirer son épée. Soudain tous les officiers qui l'entourent font ainsi, à son exemple.

Alors, debout au milieu de ce cercle militaire et chevaleresque, à la lueur des glaives chrétiens qui brillaient aux premiers rayons du soleil, il déclara prendre possession de cette terre, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour la couronne de Castille.

Puis, s'adressant au notaire royal qui avait accompagné l'expédition, il le requit, en présence du commissaire de la marine et des capitaines, d'en dresser l'acte dans la forme prescrite par les usages et les règlements.

La prise de possession déclarée, l'heureux commandant ordonna aux charpentiers, munis de leurs haches, de couper deux tiges d'arbres et d'en former une grande croix.

Oh ! la scène sublime ! On dirait d'une page de la Bible ou d'un récit d'Homère. Il y manque pourtant une chose pour en faire une scène évangélique : la célébration de l'adorable sacrifice de nos autels.

Pourquoi le héros chrétien, la grande reine Isabelle, le pieux franciscain de la Robida, semblent-ils avoir négligé d'adjoindre un prêtre à l'expédition? L'histoire ne le dit pas. Colomb devait être le porte-Christ que prophétisait son nom. Nul ne semble avoir partagé à cet égard sa vocation sublime; et Satan rugit, et le Verbe incarné sourit à son « premier missionnaire » dans le nouveau monde.

Mais hâtons-nous de nous en souvenir, comme s'en souvinrent les compagnons du héros.

La découverte est accomplie, les formalités légales sont remplies; elles constatent que toutes les conditions du traité signé avec les rois dans la plaine de Grenade viennent d'être validées par l'événement.

Longue vie au vice-roi des Indes!

Vive le grand amiral de l'Océan!

Gloire, honneur et soumission au gouverneur général des îles et terres fermes découvertes ou à découvrir dans le continent indien!

Tous ces titres sont acquis définitivement à Christophe Colomb.

Le notaire royal l'a constaté; les assistants, transportés d'admiration et d'enthousiasme, les lui donnent par acclamation. En cette qualité, disent les récits contemporains, ils lui prêtèrent serment d'obéissance, et ils ajoutent que plusieurs d'entre eux lui exprimèrent leur regret de leur conduite, le priant d'oublier des menaces inspirées par la peur, et promettant de réparer ces torts impardonnables par un dévouement égal à leur soumission.

Comme on l'a justement observé, après les scènes de la traversée, la conduite des Espagnols était naturelle, quoique le devoir leur en fît une loi. Par le fait de la découverte, Colomb avait droit à leurs hommages. Mais furent-ils sincères? L'enthousiasme spontané, la réalisation d'un espoir réputé impossible, l'aspect d'une nature nouvelle, l'attitude du vainqueur de la mer Ténébreuse, nous permettent d'y ajouter foi. Hélas! viennent les épreuves, les déceptions, l'inconstance du cœur trouvera de nouveaux prétextes à l'insubordination et à la révolte. Satan devait se venger. Malheur à ceux qui ne reculeront pas devant le rôle de ses suppôts! Nous tremblons pour eux, et nous plaignons d'avance le grand homme qui leur fit l'honneur de les associer à sa gloire.

Mais n'anticipons pas.

Colomb ne se rassasiait pas d'épancher sa reconnaissance et sa piété.

II

Tandis que le notaire royal écrivait, les indigènes de l'île s'étaient peu à peu rapprochés. D'abord cachés dans le feuillage, ils s'enhardirent à en sortir. En voyant venir les caravelles, ils avaient cru à l'approche d'animaux étranges. Maintenant que les équipages avaient abordé, ils prirent ces inconnus pour des dieux ou des êtres supérieurs descendus des cieux pour les visiter.

Ranimés par l'expression de sérénité, de grandeur et de bienveillance répandue sur les traits de Colomb, que sa haute stature, son riche costume, l'éclat de ses armes et la déférence de son entourage, leur désignaient comme le chef de ces êtres mystérieux, ils s'avancèrent à petits pas, les uns après les autres; puis osèrent s'approcher avec tremblement et se prosterner devant ces visiteurs étranges. Ils s'enhardirent successivement jusqu'à les toucher, pour s'assurer qu'ils ne faisaient pas un rêve, palpant leurs vêtements, leurs mains, leurs pieds, s'étonnant surtout de leur barbe.

L'amiral les laissait faire. Il souriait à la candeur de ces enfants du monde sauvage. Ses compagnons firent comme lui.

C'est la première fois que ces deux branches si longtemps séparées de la même race humaine, après avoir quitté l'unité d'origine, et grandi, l'une dans la civilisation, l'autre dans la barbarie, loin l'une de l'autre, se trouvaient subitement rapprochées.

Il serait curieux de savoir quelle impression elles produisirent mutuellement l'une sur l'autre. Colomb a prévu le désir de leur postérité à toutes deux, et il a recueilli ses observations en des pages qu'il faut lire pour s'en donner une idée.

« Voulant avant tout, raconte-t-il dans son journal, inspirer de l'amitié aux habitants de cette île, et certain à les voir qu'ils se fieraient mieux à nous, et seraient mieux portés à adopter notre sainte foi, si nous usions pour les y amener plutôt de dou-

ceur que de violence, je donnai à quelques-uns d'entre eux des bonnets de diverses couleurs, et des fils de perles de verre, dont ils se firent aussitôt des colliers. J'y ajoutai d'autres bagatelles, qui les firent si joyeux, si reconnaissants, que nous en fûmes dans l'admiration. Dès qu'ils nous virent remontés dans nos embarcations, ils se jetèrent aussitôt à la nage et vinrent nous offrir des perroquets, du fil de coton, des zagaies et bien d'autres objets encore, en échange desquels nous leur donnions des perles de verre, des grelots et d'autres choses. Ils prenaient tout ce que nous leur donnions, et donnaient tout ce qu'ils avaient. Mais ils me parurent extrêmement pauvres en toute chose...

« Ils sont bien faits et de visage agréable. Leurs cheveux, gros comme des crins de cheval, tombent par devant jusque sur les sourcils. Par derrière, ils en laissent croître une longue mèche. Ces cheveux ne sont pas crépus... Ces hommes sont, en vérité, d'une belle race : ils ont le front et la tête plus larges que les autres naturels que j'ai pu voir dans mes voyages ; leurs yeux sont beaux et grands, leurs jambes très droites, leur taille élevée, leurs mouvements gracieux. Quelques-uns se peignent d'une couleur noirâtre, mais naturellement ils sont de la même couleur que les naturels des îles Canares (les Canaries). Plusieurs se peignent en blanc, en rouge ou de quelque autre couleur, soit le corps tout entier, soit le visage ou les yeux, soit seulement le nez.

« Ils n'ont point d'armes comme nous, et ignorent même ce que c'est. Quand je leur montrais des sabres, ils les prenaient par le tranchant et se coupaient les doigts. Ils ne possèdent point de fer. Leurs zagaies sont des bâtons auxquels s'adapte une dent de poisson ou quelque autre corps dur et aigu.

« Ayant observé que plusieurs avaient sur le corps des cicatrices, je leur demandai par signes comment et par qui ils avaient été blessés, et ils me répondirent de même que les habitants des îles voisines venaient les attaquer pour les prendre, et qu'eux se défendaient. Je pensai qu'en effet on vient de la terre ferme pour les faire prisonniers et esclaves, d'autant qu'ils doivent être des serviteurs fidèles et très doux. Ils répètent vite et facilement ce qu'ils entendent, et je crois qu'il serait aisé de les convertir au christianisme; car il ne me paraît pas qu'ils soient d'aucune secte.

« Le samedi 13 octobre, au point du jour, nous vîmes accourir sur le rivage beaucoup d'hommes jeunes et d'assez grande taille... Ils s'approchèrent de mon navire dans des pirogues faites d'un seul tronc d'arbre, et travaillées d'une manière surprenante pour un pays si pauvre. De ces pirogues, les unes pouvaient porter de quarante à quarante-cinq hommes ; d'autres étaient moins grandes, et quelques-unes si petites, qu'un seul homme y pouvait tenir. Ils n'ont pour aviron qu'une sorte de pelle à boulanger, dont ils se servent fort adroitement. Lorsqu'une de ces pirogues vient à chavirer, tous ceux qui s'y trouvent se jettent à la nage, la redressent et enlèvent l'eau qui y est entrée à l'aide de calebasses, qu'à cet effet ils portent attachées au corps...

« Ayant observé que plusieurs portaient comme ornement un petit grain d'or logé dans un trou qu'ils ont au nez, je parvins à apprendre, toujours par signes, qu'en naviguant au nord de leur île, nous découvririons une terre dont le roi possédait de grands vases d'or et une grande quantité de ce métal... Ayant aussitôt résolu de naviguer dans cette direction, dès l'après-midi du lendemain, je les invitais à m'accompagner ; mais ils refusèrent, d'où je compris que du pays dont ils me parlaient on venait souvent les attaquer...

« Les habitants de cette île sont doux ; il est vrai que, séduits par les objets que nous leur laissons voir, il arrive parfois que, n'ayant rien à offrir en échange, ils les dérobent et se sauvent à la nage en les emportant ; mais ils donnent volontiers tout ce qu'ils possèdent pour nos moindres bagatelles, même pour des morceaux de vaisselle ou de verre cassé : j'ai vu l'un d'eux donner pour trois de nos plus petites pièces de monnaie environ trente livres de coton filé...

« C'est une des productions de cette île ; n'y voulant pas demeurer longtemps, je ne saurais les connaître toutes. Par le même motif, et voulant tenter d'aborder à Cipango, le temps me manque pour faire chercher où les habitants de cette île se procurent l'or qu'ils portent à leur nez.

« Mais voici la nuit, et ils sont tous retournés à terre sur leurs canots. »

La grande préoccupation de l'ambassadeur de Dieu dans le

nouveau monde se fait jour dans un autre document, celui où, parlant officiellement, il exprimait aux rois le fond de sa pensée :

« Je tiens pour dit, sérénissimes princes, que, du moment où des missionnaires parleront leur langue, ils se feront tous chrétiens. J'espère en Notre-Seigneur que Vos Altesses se décideront à y en envoyer quelques-uns, afin de réunir à l'Église des peuples si nombreux. »

Mais ces observations si curieuses et si intéressantes nous ont un peu détourné de l'ordre chronologique, auquel il nous faut revenir en reprenant le récit où nous l'avons laissé, c'est-à-dire au moment où les indigènes enhardis sont accourus auprès de l'amiral.

III

Les charpentiers venaient de terminer leur travail. Colomb, encore tout embrasé de ferveur, le cœur enthousiasmé d'amour pour la bonne nouvelle qu'il venait répandre sur cette terre infidèle, fit agrandir le trou qu'avait creusé la hampe de l'étendard planté sur cette plage acquise à Jésus-Christ. On y dressa la croix, qu'il soutenait de ses mains glorieuses, en chantant l'hymne triomphant *Vexilla regis prodeunt*. Puis, quand le signe sacré fut solidement fixé dans le sol, il entonna le chant de la victoire, le vaillant *Te Deum*.

Telle sera sa manière d'agir dans toutes ses découvertes et ses prises de possession.

Héraclius eut l'insigne honneur de porter la vraie croix sur le Calvaire, Colomb eut celui de planter ce signe sacré dans le nouveau monde.

Dieu se plut à confirmer par des prodiges la confiance et le zèle de son ambassadeur. Bien que ce soit une nouvelle digression, elle trouve ici sa place naturelle.

Donc, lors d'un de ses principaux voyages, Colomb avait fait planter une grande croix sur une hauteur dominant toute la plaine, la ville et le pays d'alentour. C'est au pied de cette croix

que, privé de secours religieux, il allait faire ses prières. Après lui, fidèles à son exemple, les Castillans s'y rendaient aussi. Quelques malades ayant été guéris en touchant ce bois, on y venait en foule de tous côtés. Les indigènes crurent que les étrangers tiraient d'elle toute leur force. Poussés par l'esprit du mal, ils essayèrent de la renverser; mais leurs efforts demeurèrent impuissants. Alors ils l'entourèrent de bois sec et y mirent le feu: elle ne reçut aucune atteinte. Ils en coupèrent des morceaux, le bois renaissait. Ils revinrent de nouveau pour l'abattre; mais, en voyant la sainte Vierge[1] sur un de ses bras, ils s'enfuirent épouvantés, et ne tentèrent plus de la détruire. Les Castillans continuèrent à la vénérer et à la découper, tandis qu'elle se reproduisait sans cesse. Cette reproduction s'arrêta un jour, probablement à la suite de quelque horrible profanation; mais les guérisons continuèrent. Enfin l'évêque fit porter ce qui en restait dans une chapelle de la cathédrale, et fit fermer à trois serrures la boîte qui l'enfermait. La renommée de cette croix s'étendit au loin. Charles-Quint donna des ordres pour le bon emploi des offrandes qui étaient faites à cette occasion, et demanda des indulgences pour les pèlerins. En 1564, un affreux tremblement de terre détruisit la ville; il ne resta debout que la chapelle où se trouvaient les restes de cette croix. Les franciscains et tous ceux qui en possédaient des fragments furent épargnés. Philippe II la fit transporter à Saint-Domingue. Elle est connue sous le nom de la *vraie croix*. Son souvenir et son culte sont perpétués parmi les habitants.

Colomb n'avait pas fait dresser la première croix sur le sol de San-Salvador uniquement pour y laisser sa marque de premier occupant, mais afin de consacrer par ce signe le but de sa découverte, et d'indiquer déjà, sur cette frontière avancée du nouveau monde, qu'il en prenait possession au nom du Rédempteur des hommes, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Mais le jour touchait à son déclin.

C'était le soir de la découverte, la fin d'un jour dont l'anniversaire mérite d'être célébré par la chrétienté comme une de ses

[1] Tous ces détails ont été constatés par procès-verbaux authentiques. Voir CHRISTOPHE COLOMB, *Son apostolat, sa sainteté*, etc. Paris, Plon.

dates les plus glorieuses, comme le ciel l'inscrivit dans les fastes les plus heureuses de la rédemption.

Il fallait regagner le bord des caravelles. Auparavant, l'amiral dit la prière du soir à haute voix devant l'image de la croix. Tout l'équipage lui répondit, avec des accents pénétrés de reconnaissance et de piété.

Puis, reprenant l'étendard de l'expédition triomphante, ce labarum par lequel il avait vaincu les horreurs de la mer Ténébreuse, l'effroi de l'immensité, la terreur de l'inconnu, les caprices des flots et les mutineries des hommes, il retourna sur sa caravelle.

IV

Le lendemain, dès l'aube, les indigènes vinrent, comme nous l'avons vu, échanger divers objets avec les Espagnols. La candeur de ces hommes primitifs touchait le cœur si bon et si compatissant de Christophe Colomb. Mais il avait une mission à remplir, et le temps pressait.

Dès le 14, au point du jour, il fit armer la chaloupe et les canots pour aller reconnaître l'autre côté de l'île, dont, comme il nous l'a déjà raconté lui-même, les habitants, informés de son arrivée, accoururent au-devant des étrangers.

Colomb en retint sept, pour les ramener en Espagne au retour de l'expédition et les faire chrétiens, prémices de son apostolat, qu'il destinait à rapporter eux-mêmes le flambeau de l'Évangile à leurs frères des îles lointaines; puis il fit ouvrir les voiles.

Il se trouvait au milieu d'un archipel. Son embarras était grand entre toutes ces îles. Il en avisa une qui lui parut la plus grande. Il se dirigea vers elle, la nommant Sainte-Marie-de-la-Conception. Après le Fils, la Mère. En débarquant, il en prit possession dans la forme accoutumée, c'est-à-dire en y plantant le signe de la rédemption du monde. Or les indigènes, bons et doux comme ceux de San-Salvador, à qui ils ressemblaient, pleins d'admiration comme ces derniers pour les étrangers miraculeux,

les laissaient parcourir librement leur terre, et leur donnaient avec respect tout ce qu'ils demandaient.

Se dirigeant ensuite vers une autre île, il la nomma Fernan-

Colomb aborde dans l'île de Sainte-Marie-de-la-Conception.

dine, du nom du roi d'Aragon qui avait signé le traité, entraîné par l'exemple de sa vaillante épouse. Là les insulaires, mieux apprivoisés, plus civilisés, même plus rusés, marchandaient au lieu de prendre ce qu'on leur offrait en échange de leurs petits trésors.

Un peu plus loin, il découvrit l'île de Saometo. Il l'appela

Isabelle, le grand nom cher à son cœur reconnaissant de la grande reine de Castille, pour le compte de qui il poursuivait ses pacifiques conquêtes. L'île était supérieure à tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. Il le reconnut en y débarquant. A l'aspect des étrangers, les naturels s'enfuirent précipitamment de leurs cases, emportant tous leurs ornements et n'y laissant que leurs meubles. L'amiral défendit sous des peines sévères de toucher à aucun de ces objets, même le moindre. C'est là que, tout en se promenant au bord d'un lac, Christophe Colomb aperçut un saurien d'aspect horrible, armé de griffes, à écailles hérissées, à la tête hideuse. C'était un léguano, l'iguane d'aspect horrible, quoique inoffensif par ses habitudes. Le voir et l'attaquer fut la même chose pour Colomb, qui ne connaissait pas cet animal; car il importait d'aguerrir l'intrépidité espagnole contre les formes animales, les produits animés de ce sol inconnu. L'iguane se précipita dans le lac; mais, comme l'eau n'était pas très profonde, il l'y poursuivit et l'y tua à coups de lance. Sa peau, que l'on conserva, avait sept pieds de longueur, une dimension que l'inoffensif iguane n'atteint plus de nos jours.

« Mon dessein n'est pas de visiter ces pays si en détail, écrit-il à ce sujet, parce que je n'y parviendrais pas en cinquante ans, et que je veux, au contraire, découvrir le plus que je pourrai des pays nouveaux. »

Puis, hâtons-nous de le dire, parce que ce mobile a été travesti par des historiens hostiles, qui ne savaient pas le but ultérieur auquel il le destinait, Christophe Colomb cherchait à acquérir de l'or, le plus d'or possible.

V

Il cherchait l'or afin d'intéresser l'Espagne à la continuation de l'entreprise, en montrant aux plus incrédules la preuve palpable des découvertes.

Il le cherchait surtout pour commencer le fonds de l'immense

trésor qu'il voulait amasser, nous savons, nous, dans quel but désintéressé et digne de sa grande âme.

Il voulait de l'or, beaucoup d'or, pour délivrer les lieux saints, racheter le tombeau de Jésus-Christ, reprendre la sainte pensée des croisades. Pour cela il aurait tout converti en or. Il s'enquérait diligemment du pays qui le produisait. Jamais, comme on l'a dit, jamais peut-être chrétien ne le désira d'un pareil désir, parce que jamais peut-être nul n'eut une plus noble ambition.

Ne le trouvant pas aussitôt qu'il l'avait espéré, il s'adressait à Dieu, le suppliant de lui montrer, de lui faire trouver de l'or, de lui en indiquer la route et les gisements. Jamais avare ne fut aussi anxieux que ce désintéressé. Dans toutes les îles qu'il a déjà découvertes, cet or le préoccupe.

VI

Enfin les indigènes de l'île Isabelle lui font entendre qu'il en trouvera dans la grande île, à Cuba, et il s'y dirige aussitôt. Après quelques jours de navigation difficile à travers cet archipel, la terre apparut.

« Je ne pouvais, dit naïvement le grand homme, qu'espérer de rencontrer, par l'aide de Notre-Seigneur, l'or là où il naît. »

C'est qu'il connaissait bien le roi d'Aragon, et savait que c'était le meilleur moyen de s'attirer son appui indispensable. Il comprenait quel attrait magique exercerait sur l'Espagne la vue de l'or, cette preuve matérielle et palpable de sa découverte, et il devinait que l'Occident allait se ruer à la conquête de cet or si ardemment convoité. Mais il ne prévoyait pas les excès que la passion de l'or ferait commettre, et il ne pensait actuellement qu'à la civilisation et à la conversion des peuples éloignés de Dieu.

« Quand Vos Altesses sérénissimes, écrivait-il aux rois, auront achevé leur carrière, puisque nous sommes tous mortels, elles

laisseront leurs royaumes dans la plus grande tranquillité, purs d'hérésie et de mauvais levain. »

Il les exhorte à faire évangéliser ces peuplades idolâtres :

« Je prie Dieu de vous accorder une longue vie, un grand accroissement de royaumes et de principautés, et de continuer à vous donner la volonté et les dispositions pour étendre la sainte religion chrétienne. »

Puis il ajoute pour le roi Ferdinand :

« Je me dépêche afin de partir jeudi, au nom de Dieu, et aller au sud-est à la recherche de l'or, des épiceries et des terres à découvrir. »

Pour lui, nous le savons, si dans l'avenir qui le concerne personnellement il osait entrevoir quelque chose, ce n'était que la délivrance des lieux saints.

On avait découvert huit nouvelles îles, qui furent nommées îles de Sable ou d'*Arena,* parce que les caravelles n'y trouvèrent que peu de fond. Il fallait avancer avec les plus grandes précautions dans ces mers basses et semées de rochers. Par prudence, arrivé en face de la grande terre que les Indiens appelaient *Cuba,* l'amiral resta à la cape, et n'entra que le dimanche 28 octobre, au point du jour, dans un grand fleuve.

Là le spectacle qui s'offrit aux yeux des marins de la petite flotte espagnole dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir. Colomb, qui ne tarit pas de louanges dans son journal, avoue qu'il ne vit jamais chose aussi magnifique.

Pendant que les navires étaient au calme dans le havre formé par l'embouchure du fleuve, les chaloupes s'avancèrent pour sonder la passe.

Les habitants qui couvraient le rivage s'enfuirent, et Colomb, de crainte de les alarmer encore davantage, fit défense à ses équipages d'atterrir.

Mais le 29, sur les indications des Indiens qu'il avait à son bord, il leva l'ancre et navigua vers le couchant, pénétrant par les fleuves dans l'intérieur des terres, pour contempler de plus près cette île de Cuba, la reine des Antilles, qu'il déclare lui-même « la plus belle des contrées qu'aient jamais vue les yeux de l'homme ».

Colomb crut avoir abordé dans les parages du continent asiatique, et il crut reconnaître dans Cuba l'île de Cipango. Pour s'en assurer, il résolut d'envoyer au roi de l'île un message, et choisit pour remplir cette délicate mission Luiz de Torres, juif converti et très versé dans la science des langues, auquel il adjoignit un Castillan et deux Indiens.

Au bout de six jours, Luiz de Torres, le Castillan et les deux

Les îles sortaient d'une eau transparente comme des perles d'un écrin splendide.

Indiens revinrent, accompagnés de trois naturels de l'île. Les messagers avaient été reçus comme des êtres descendus du ciel. On avait par tous les moyens tenté de les retenir, et on leur avait prodigué les marques de la plus franche hospitalité. Ils racontaient les particularités curieuses de leur voyage : on les avait fait asseoir sur des sièges garnis d'or; pour aliments, on leur avait offert des racines cuites, d'un goût comparable à celui des châtaignes; ils avaient remarqué une foule d'oiseaux de diverses espèces, parmi lesquels ils n'avaient reconnu que des oies, des perdrix et des rossignols; l'île, disaient-ils encore, ne contenait d'autres animaux que des chiens, qui ne jappaient point. Les plaines étaient semées de maïs, sorte de grains dont ils avaient goûté avec plaisir. Mais, hélas! les messagers n'avaient pu

recueillir aucun indice qui indiquât qu'on fût près du royaume du grand Khan, le maître de l'or; aucun indice non plus qui permît de supposer l'existence des mines d'or annoncées.

En revenant, les messagers avaient rencontré sur leur route quantité de gens, tant hommes que femmes, qui portaient à la main des herbes sèches, renfermées dans une autre feuille également roulée en forme de flageolet. Les porteurs allumaient du feu en frottant rapidement deux morceaux de bois l'un contre l'autre; puis ils s'en servaient pour allumer un bout de ces rouleaux d'herbes sèches, tandis que l'autre bout était dans leur bouche et qu'ils le suçaient en aspirant, faisant ainsi sortir de leurs lèvres un petit nuage de fumée odorante. Les naturels désignaient cette sorte de flageolet ou de grand cigare sous le nom de *tabago,* « tabac, » que nous avons donné à la plante elle-même.

Colomb, qui cherchait de l'or, ne pouvait soupçonner que de l'emploi de cet usage et de cette plante importés en Europe, le vieux monde tirerait des monceaux d'or, par l'impôt qui les grèverait au profit des trésors de l'État.

VII

Les Indiens parlaient d'une île qu'ils nommaient Babèque, où, assuraient-ils, le soir, aux flambeaux, les habitants ramassaient des pierres d'or sur la plage. A la recherche de cette île enchantée Colomb passa bien des jours. A ceux qui lui semblaient incrédules, il répondait imperturbablement :

« Bientôt, *je le sens,* oui, bientôt, j'arriverai aux lieux mêmes où naît l'or. »

Son instinct ne le trompait pas. Il était, en effet, bien peu éloigné du Mexique; mais la sanglante conquête de ces lieux « où naît l'or » était réservée à un autre.

Mais le grand homme n'avait point encore expérimenté le penchant de la race indienne au mensonge, ou du moins à une

exagération qui est moins chez ces peuples l'effet du calcul que d'une imagination vive, avec des moyens d'expressions bornés.

En échange, la magnificence du spectacle où il se trouvait porté dédommageait l'amiral de ses recherches infructueuses à la poursuite des richesses trop vantées par ses guides. Les îles sortaient d'une eau transparente comme des perles au-dessus d'un écrin splendide. Aujourd'hui encore, l'admiration, blasée par l'habitude, s'arrête ravie au milieu de cet archipel, qu'il appela la mer de Notre-Dame.

C'était un vendredi, le 16 novembre; Colomb, débarqué dans une de ces îles verdoyantes, s'apprêtait à en prendre possession selon sa coutume, en y érigeant une croix. O merveille! la croix l'y attendait. Sur un tertre élevé, deux gros madriers, l'un plus long que l'autre, et celui-ci placé en travers du premier, fixèrent tout à coup son regard ému. Les charpentiers assurèrent qu'ils n'auraient pu préparer les deux pièces en de plus justes proportions. Agenouillé, il adora en cet assemblage, qui lui sembla une attention et un encouragement du Ciel, le signe du salut qu'il était venu de si loin apporter à ces îles inconnues; et quand, par son ordre, la croix, solidement assujettie, eut étendu ses bras salutaires sur cette nouvelle conquête, l'homme de Dieu entra en une sorte d'extase, que ses compagnons respectèrent en silence.

On passa le dimanche au pied de cette croix providentielle, puis on reprit l'exploration. Les vents les avaient rapprochés de l'Isabelle. L'amiral craignit que la vue de l'île natale ne déterminât les Indiens de son bord à s'enfuir à la nage. Ces pauvres gens n'y pensaient guère. Ils paraissaient heureux de leur nouveau genre de vie; avec la vivacité de ces mémoires encore neuves, ils avaient retenu et répétaient déjà quelques mots d'espagnol; ils faisaient le signe de la croix, ils s'agenouillaient devant l'image de leur Dieu encore inconnu, crucifié par amour pour leurs âmes; ils récitaient leurs prières les bras en croix, redisaient l'*Ave Maria* et chantaient la prière du bord, *Salve Regina,* avec un recueillement marqué. Ces naïfs enfants des Antilles étaient persuadés qu'ils accompagnaient à la recherche de l'or des hommes venus du ciel, et qui, une fois l'or trouvé, les ramèneraient au cher pays natal.

Tout à coup Colomb comprit pourquoi le Ciel avait placé sur sa route une croix, indice de la cruelle épreuve que la malice des hommes lui préparait.

Ses forces, déjà si restreintes, s'étaient tout à coup trouvées réduites de plus d'un tiers. La plus forte des caravelles après la sienne, celle que commandait Alonzo Pinzon, la *Pinta,* avait disparu, et aux alarmes qu'il en avait d'abord conçues devait bientôt succéder la pénible certitude d'une désertion.

Ce Pinzon, qui, aux termes des miséricordieux et indulgents Mémoires de Colomb, « lui avait déjà fait bien d'autres choses, » depuis l'expédition commencée; ce cupide et envieux Pinzon, sur la foi d'un Indien qui prétendait savoir la route des magnificences de Babèque, avait résolu de chercher le pays de l'or au nord-ouest, et de se réserver à lui seul l'honneur et les profits d'une découverte qui, aux yeux du roi d'Aragon et de bien d'autres, eût éclipsé toutes les autres.

Colomb l'avait quelque temps attendu. Une fois certain de la félonie, il le fit encore chercher, pour la forme, sans laisser voir qu'il crût à une défection que chacun, hélas! tenait pour certaine. Puis il poursuivit son œuvre avec la liberté d'esprit d'un homme supérieur à tout événement. Le prédestiné de la Providence sentait, il savait qu'aucune trahison, pas plus celle d'un Alonzo Pinzon que toutes les trames d'un roi de Portugal, ne prévaudrait jusqu'à une certaine heure contre la puissance invisible qui l'assistait.

Alonzo Pinzon, en effet, après avoir été successivement pour Colomb un patron jaloux et un inférieur sourdement hostile, devait payer cher son premier acte d'insubordination ouverte. Cet homme, qui s'était cru par ses talents, et encore plus par ses richesses, au-dessus de l'obéissance, ne devait recueillir aucun fruit de sa rébellion. Il lui était réservé, à lui Espagnol, à lui un des puissants, un des *ricos hombres* de l'Andalousie, de subir non plus seulement l'ascendant d'un homme de génie, mais la clémence d'un pauvre étranger, qui naguère, sans les Pinzon, n'aurait pu mettre en mer une seule méchante caraque.

Pendant que le traître Alonzo se ménageait laborieusement cette dure épreuve, l'amiral poursuivait le cours de ses explorations.

Cette contrée surpassait en magnificence toutes les autres.

VIII

« Il a plu à Notre-Seigneur de me montrer toujours une chose meilleure que la précédente, et je suis allé de bien en mieux dans toutes mes découvertes. »

Ce qu'il découvrait défie la palette du peintre le plus habile, et pour décrire ces merveilles aujourd'hui si connues, les meilleurs stylistes s'avouent inférieurs en face de cette nature où la grâce s'allie au terrible, et où l'abîme se cache sous les fleurs.

Lui-même le raconte aux rois, avec la simplicité d'une grande âme et après avoir naïvement confessé qu'un moment il craignit de n'avoir pas la force de s'arracher à la contemplation d'un spectacle aussi enchanteur, il ajoutait comme pour se justifier :

« L'aménité de ce fleuve, la limpidité de l'eau qui découvre jusqu'au sable du fond, la multitude des palmiers de diverses formes, les plus élevés, les plus gracieux que j'aie jamais aperçus, et une infinité d'autres arbres hauts et verdoyants, le chant des oiseaux, la fraîcheur des campagnes, donnent à cette contrée, princes sérénissimes, une magnificence si merveilleuse, qu'elle surpasse en charme et en beauté toutes les autres, autant que le jour l'emporte sur la nuit; ce qui me fait dire souvent à mon entourage que, quels que soient mes efforts pour adresser un rapport complet à Vos Altesses, ni ma langue ne pourra dire toute la vérité, ni ma plume l'écrire. Il est certain que je demeure confondu à l'aspect d'une beauté tellement supérieure, que je ne saurais comment l'exprimer. Car je vous ai écrit relativement aux autres régions, au sujet de leurs arbres, de leurs fruits, de leurs herbes, de leurs ports et de toutes leurs qualités, autant que je le pouvais et non que je le devais. Mais, quant à cette terre, tous affirment qu'il est impossible qu'il y ait au monde une autre région plus belle. Maintenant je me tais, désirant que d'autres la voient, qui aiment à la décrire. D'ailleurs je sens combien peu

le mérite d'une telle contrée pourrait être exposé par moi, et combien elle obtiendrait un meilleur sort sur les lèvres ou sous la plume d'un autre. »

Par une miséricordieuse assistance d'en haut, pas un malade à bord des caravelles :

« Grâces à Notre-Seigneur, pas un seul des gens de mon équipage n'a éprouvé jusqu'à ce jour le moindre mal de tête; pas un seul n'a gardé la chambre pour cause de maladie, si ce n'est un vieux matelot qui avait souffert toute sa vie de la gravelle, et qui s'est trouvé guéri le second jour de notre arrivée dans ce pays. »

La vieille Europe trouvera ici des ressources non pareilles :

« Quels seront les bénéfices qu'on pourra retirer de ces contrées, c'est ce que je n'écris pas. Il est certain, seigneurs princes, que là où sont de pareilles terres, il doit y avoir une foule de choses profitables..., et c'est plus tard qu'on pourra savoir les avantages qu'elles pourront procurer. »

Alors, fait observer avec une justesse d'expressions inimitable le vengeur de la gloire de notre héros, « ayant intuitivement une claire notion des ressources infinies de cette contrée, de sa prééminence sur toutes les autres, quand il a contemplé ses harmonies, admiré sa splendeur, vanté autant en poète qu'en naturaliste, et non moins en naturaliste qu'en marin, la richesse de sa végétation, la beauté de ses eaux, de ses ports, Colomb affirme que, par tout ce qu'il a découvert, il vient d'ouvrir de nouvelles voies aux relations humaines; que la chrétienté surtout aura de grands rapports à établir avec ces lointaines régions. Alors, s'abandonnant à l'épanchement de son intuition, illuminé d'en haut, il ose donner un conseil et une sorte de précepte aux souverains ses maîtres. Avec une liberté toute chrétienne, il leur déclare qu'ils ne doivent permettre l'accès d'un séjour si fortuné à aucun étranger, à moins que la pureté de sa foi ne soit hors de doute; parce que cette découverte ayant été faite au nom de Jésus-Christ, pour la gloire du Rédempteur et la dilatation de l'Église, il n'est pas juste que l'hérésie et l'incrédulité jouissent de cette conquête de la foi catholique. »

« Et je dis, s'écrie-t-il fièrement, que Vos Altesses ne doivent permettre à aucun étranger de mettre le pied dans ce pays et d'y

Il n'est pas juste que l'hérésie et l'incrédulité jouissent de cette conquête de la foi catholique.

commercer, s'il n'est chrétien catholique; à aucun Espagnol d'y aborder, s'il n'est pas véritablement chrétien : puisque le projet et l'exécution de cette entreprise n'ont eu d'autre but que l'accroissement et la gloire de la religion chrétienne. »

Ainsi la gloire de Jésus-Christ, l'expansion de son Église, le salut des hommes et le progrès de la civilisation préoccupaient avant tout cette grande âme, à qui ces nobles visées dicteront cette page superbe, où la reconnaissance, la foi et l'amour, éclatent comme un hymne :

« Quoique tout ce que je viens de rapporter semble extraordinaire et inouï, il y aurait encore des choses plus grandes, si j'eusse eu à ma disposition des navires suffisants, comme cela était convenable. Ce n'est pas à mon mérite qu'est due cette grande et vaste entreprise; elle est due à la sainte foi catholique, à la piété et à la religion de nos monarques; car le Seigneur a accordé aux hommes ce que l'intelligence humaine ne pouvait ni concevoir ni atteindre; parce que Dieu écoute les prières de ses serviteurs qui suivent ses préceptes, quelquefois même dans les choses qui paraissent impossibles. C'est ce qui m'est arrivé à moi, qui ai réussi dans une entreprise que jusqu'à présent aucun mortel n'avait osé former; car, quoiqu'on eût déjà écrit et parlé de l'existence de ces îles, tous en parlaient et en écrivaient par conjectures, et sous la forme de doute [1]; mais personne n'assurait les avoir vues, en sorte qu'on les réputait fabuleuses. En conséquence, que le roi, la reine, les princes et leurs royaumes très heureux, de concert avec la chrétienté, rendent grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a accordé une semblable victoire et de si grands succès. Qu'on fasse des processions, qu'on célèbre des fêtes solennelles; que les temples se parent de rameaux et de fleurs; que Jésus-Christ tressaille de joie sur la terre comme il se réjouit dans les cieux, au prochain salut de tant de peuples jus-

[1] Ce témoignage, si explicite et si net, que Christophe Colomb écrit à Raphaël Sanzio, à Rome, en 1493, au moment où les prétendus documents conservés dans la Ville éternelle pouvaient si facilement lui donner un démenti, confirment ce que nous avons déjà dit des prétentions d'une certaine critique contemporaine, qui veut que Colomb ait connu les découvertes antérieures du nouveau monde, dont il se serait servi pour opérer la sienne.

qu'à présent voués à la perdition! Réjouissons-nous également, tant à cause de l'exaltation de notre foi, qu'à cause de l'accroissement des biens temporels dont non seulement l'Espagne, mais toute la chrétienté recueillera les fruits. »

IX

Toujours à la poursuite de l'introuvable Babèque, Colomb vit un jour les Indiens de son bord donner les signes de la terreur. Il les interrogea, et eux, tremblants de peur, lui montrant du doigt l'île sur laquelle le vent les poussait, de s'écrier :

« Canniba! Canniba!... »

Ils lui racontèrent que de cette île, comme d'une aire de vautours, à certains intervalles, partait une expédition d'hommes cruels, qui fondaient sur les Indiens plus doux et moins forts. Ils enlevaient les pauvres prisonniers qu'ils parvenaient à surprendre et les amenaient là, où, à certains jours de fête, on les mangeait comme un régal suprême. Colomb aurait bien voulu aborder et reconnaître d'un peu près à quel point ces récits étaient fondés. Il lui semblait impossible qu'il y eût au monde, même soumis au pouvoir du démon, des êtres raisonnables capables de se nourrir ainsi, par calcul et par un goût horrible, de chair humaine. Du nom indien de l'île *Canniba,* il appelle ces anthropophages du nom de « cannibales », qui leur est resté.

Mais le vent et les courants les portèrent plus loin, au grand contentement des naturels de l'Isabelle. Il vit alors apparaître une île plus grande que les autres.

« C'est *Bohio!* disaient quelques Indiens, « la vaste demeure. »

— *Quisqueya!* reprenaient les autres, « la grande terre » ou « le grand tout ».

— *Haïti! Haïti!* répétaient les plus nombreux, « la haute terre. »

Les pauvres gens n'en connaissaient pas de plus belle ni de

Anacoana, la Fleur d'or.

plus vaste. Colomb lui trouva une vague ressemblance avec l'Andalousie, et pour l'amour de la Castille il l'appela l'île Espagnole, ou, plus aimablement, l'*Hispaniola,* « la petite Espagne. » Plus tard, l'île prit le nom de *Saint-Domingue,* que, pour l'intelligence du récit, nous lui donnerons dès ce moment.

Sautant vivement à terre, l'amiral planta la croix et prit possession, « principalement, dit-il, en signe de Notre-Seigneur Jésus-Christ et en l'honneur de la chrétienté. »

Cependant il lui fut impossible de s'aboucher avec les indigènes. Ceux-ci, du plus loin qu'ils apercevaient les étrangers, s'enfuyaient en criant : « Canniba ! » les prenant pour des anthropophages. Colomb le regrettait amèrement. Tout ce qu'il entrevoyait des mœurs de cette île lui donnait les plus belles espérances. Cette population lui paraissait de race sinon supérieure, du moins plus avancée que celle des îles précédentes. La peau des naturels de Saint-Domingue était plus blanche, leurs traits plus réguliers, plus semblables aux traits européens, et généralement beaux. Ils étaient vêtus, et savaient tant bien que mal cultiver un sol qui fournissait lui-même à la plupart de leurs besoins. La polygamie y était inconnue, et ils habitaient des demeures assez régulières. Leurs huttes, à plus d'un compartiment, souvent accompagnées de galeries rustiques, étaient tenues avec une extrême propreté ; celles des chefs, spacieuses et commodes, n'étaient même pas dépourvues de quelque élégance. De larges et bonnes routes sillonnaient l'île. Enfin un groupe de mille habitations, qu'on rencontre à quatre lieues de la côte, s'il ne répondait pas aux séduisantes descriptions de la fameuse Cipango, pouvait bien à la rigueur passer pour une ville.

Par malheur, la ville était déserte. Les habitants l'avaient complètement abandonnée à l'approche des Espagnols, emportant tout ce qu'ils avaient de plus précieux.

Mais on réussit à s'emparer d'une femme, qui fut amenée à bord de la *Santa-Maria.* « Elle était fort belle et très jeune, et portait aux narines un anneau d'or. » Elle conversa avec les Indiens des caravelles, dont elle entendait le dialecte. L'amiral la traita avec beaucoup de respect, comme les prémices de ce sexe qui le premier aux Indes comprendra la bonne nouvelle, et

contribuera si puissamment à répandre la lumière de l'Évangile parmi ces peuples assis à l'ombre de la mort. Il la fit habiller à l'européenne, parer de verroteries de Venise, de bagues de laiton, et, ainsi parée, la renvoya.

L'épisode mérite que nous y insistions, bien que, selon la remarque de M. de Belloy, dont nous suivons ici les données, l'amiral n'accorde, dans son journal, qu'une mention de quelques lignes à cette femme, qui lui fut d'un si grand secours, comme du reste tout son sexe, dans l'ancien et le nouveau monde. — Ainsi les saintes femmes qui suivaient Jésus, fournissant à ses besoins et à ceux des apôtres. — Pas une seule fois, — cette lacune doit être le fait de las Casas, le terrible abréviateur, — pas une seule fois il ne nomme la belle et touchante Anacoana, dont le nom signifiait « Fleur d'or ».

Le jour ne s'est pas encore fait, pas complètement du moins, sur le rôle capital que joua cette « fleur » sauvage dans l'histoire des premières découvertes de l'amiral; mais ce rôle apparaît de plus en plus grand à mesure qu'on pénètre dans les volumineuses et complètes archives de cette histoire. Plus on y fouille, et plus frais, plus vif s'en dégage le parfum d'Anacoana, la Fleur d'or. Toujours est-il certain que la belle et pure Anacoana, une des reines et prêtresses de Saint-Domingue, fut pour Colomb, dans cette île pleine de mystères et d'abord hostile, une alliée enthousiaste, une protectrice intelligente; en un mot, et toute proportion gardée, une autre Isabelle.

Grâce à elle, il devint sacré; son origine céleste fut un dogme; il fut admis parmi les dieux, les *zémés,* d'une religion beaucoup moins simple qu'il ne paraît l'avoir soupçonné au début.

X

Tout allait donc au mieux, suivant les désirs de Christophe Colomb, quand, raconte M. de Belloy, dont nous continuons à emprunter le récit, fort bien mis en œuvre sur les documents

authentiques, tout à coup l'amiral fit appareiller du port de la Conception, où il se trouvait depuis peu, et se dirigea au nord, vers une terre supposée, qui, au dire des Haïtiens, produisait de l'or en abondance. Les vents le poussèrent sur l'île de la Tortue, une île de peu d'importance comme étendue, mais dont les beautés naturelles le ravirent tellement, qu'il donna le nom de Paradis à une de ses vallées.

Là, soit que l'admiration eût changé le cours de ses idées, soit qu'il commençât à se défier des rapports des naturels, il renonça à chercher de l'or dans ce paradis dont tant de flibustiers devaient bientôt faire un enfer, et, longeant le canal qui sépare l'île de la Tortue de Saint-Domingue, il reprit son exploration des côtes de cette dernière île.

Il les trouva de plus en plus hospitalières, grâce au mot d'ordre et aux impressions semées par les rapides émissaires d'Anacoana [1].

A peine avait-il mouillé dans le port de la Paix, que plus de cinq cents Indiens accoururent joyeusement à sa rencontre, amenant leur roi, et répondant, par cette marque de haute confiance, à l'un des plus vifs désirs de l'amiral.

Bien que ce roi, ou plutôt ce chef de district, qu'ils appelaient un cacique, ne fût pas autrement vêtu que le moindre de ses sujets, la supériorité de son rang se laissait voir au premier abord à ses manières plus libres et plus réservées à la fois.

Colomb le reçut à bord avec les honneurs militaires, et obtint de lui quelques renseignements plus ou moins utiles, entre autres

[1] M. Roselly de Lorgues introduit ici un autre messager, qu'il convient de ne pas omettre. « Le 16, dit-il, l'amiral, en se rapprochant de l'île Espagnole, rencontra un canot conduit par un seul Indien. Il admira l'audace de cet insulaire, qui, sur ce fragile esquif, affrontait un vent si violent. Il le recueillit à son bord avec sa chétive embarcation, le combla de bontés, lui donna des billes de verre, des grelots, des bagues de laiton, et le fit déposer à terre près de la bourgade, sa résidence. Puis il jeta l'ancre dans un port voisin, qu'il appela port de la Paix, et attendit. Ce qu'avait prévu l'amiral se réalisa bientôt. L'Indien, étalant ces dons inconnus, attroupa autour de lui ses compatriotes; il leur vantait la magnificence des hommes descendus du ciel. Pourtant il n'eut pas la joie de leur apprendre une nouvelle. Déjà l'arrivée des voyageurs célestes avait retenti en ces parages; l'annonce de cet événement se propageait promptement d'une bourgade à l'autre. » (*Op. cit.*, t. I, p. 323.)

sur cette éternelle Babèque, où las Casas observe qu'on n'arriva jamais. Évidemment il y eut sur ce point un malentendu qui menace de n'être jamais éclairci.

Un autre cacique, non moins bienveillant, se trouvait en possession d'un morceau d'or gros comme le poing : il le divisa lui-même en plusieurs parcelles, pour faciliter les échanges avec ses hôtes. Il annonça, du reste, qu'il avait envoyé chercher une plus grande quantité du précieux métal. Il parla lui aussi de Babèque comme d'un pays très voisin, et, le soir venu, il se retira dans l'intérieur de l'île, où était son habitation.

Deux jours après il revint, porté à dos d'hommes, dans une sorte de palanquin, suivi d'une nombreuse escorte, et accompagné de deux vieillards, dont l'un était son conseiller et l'autre son précepteur, à ce qu'on crut entendre. Il venait rendre visite à l'amiral, qu'il surprit à bord dînant sous le château de poupe.

Colomb constate que ce cacique ne lui permit pas de se déranger, et qu'invité à prendre part au repas, il n'accepta de chaque mets que juste ce qui était nécessaire pour ne point se montrer impoli. « Il en usa de même pour les boissons, qu'il portait à sa bouche, et que, après y avoir goûté, il passait lui-même aux gens de sa suite. Son air, ses gestes, étaient d'une dignité remarquable. »

Cette dignité et cette discrétion ne résistèrent pas cependant à la vue d'un objet qui, sans doute, dépassait en magnificence tout ce qui avait pu tenter jusqu'alors un prince si bien élevé.

Tandis que Colomb l'entretenait, à l'aide des Indiens de San Salvador, emmenés pour lui servir de truchements, le cacique était devenu tout à coup distrait ; ses yeux se portaient fréquemment, et comme malgré lui, vers la garniture de lit de l'amiral. Celui-ci s'étant empressé de la lui offrir avec une paire de chaussures rouges et un collier de grains d'ambre, la reconnaissance du cacique et de ses officiers n'eut plus de bornes, et l'opinion qu'on s'efforçait de leur donner de l'Espagne et de ses souverains gagna plus au don de cette garniture qu'à tout ce qu'on leur en avait dit. Plus que jamais les deux rois, Ferdinand et Isabelle, furent tenus pour des dieux régnant dans le ciel.

Colomb, par sa douceur, ses vertus et sa sagesse, était bien

propre à faire naître cette persuasion dans l'esprit de ces naïfs insulaires. Hélas ! le temps viendra où le poète leur fera dire :

> Pour moi, je les crois fils de ces dieux malfaisants
> Pour qui nos maux, nos pleurs sont le plus doux encens.
> Loin d'être dieux heureux, ils sont ce que nous sommes :
> Vieux, malades, mortels. Mais, s'ils étaient des hommes,
> Quel germe dans leur cœur peut avoir enfanté
> Un tel excès de rage et de férocité ?...

Encore quelques mois, et, devant l'impuissance du grand homme réduit à pleurer sur de telles horreurs, cette férocité, cette rage, allaient s'abattre sur ce peuple innocent, bon, intelligent, hospitalier. Les malheureux, loin de travailler à corriger les défauts un peu enfantins de ce peuple, et de l'amener doucement à la connaissance du vrai Dieu, qui leur apportait le salut, vont lui rendre odieux ces mêmes étrangers, que la bonté de Colomb leur fit croire descendus des cieux.

En attendant néanmoins, s'il partageait le culte de ses grands, de ses chefs, des caciques et d'Anacoana, pour ces dieux bienfaisants à peu de frais, déjà la malice ordinaire aux petits, jointe à des relations plus fréquentes, plus suivies, et moins gênées par l'étiquette, avaient révélé à ce peuple plusieurs classes parmi ces dieux, et bien des faiblesses chez eux. Déjà il exploitait, entre autres, cette soif de l'or qui les possédait tous indistinctement, pour des motifs divers, élevés chez le grand chef, plus personnels chez les autres. A ce mot « or. », qu'ils avaient toujours à la bouche, il répondit par des indications et des promesses de plus en plus éblouissantes et chimériques.

Tantôt, pour les séduire, les malins insulaires leur affirmaient qu'en tel ou tel lieu régnait un chef dont la bannière était faite d'une immense plaque d'or battu ; tantôt ils parlaient d'un fleuve qui roulait de l'or dans ses sables ; plus loin, à l'est, l'or était si commun, qu'on n'avait qu'à se baisser pour en prendre. Un vieillard plus rusé alla jusqu'à dire qu'une des îles d'où il venait n'était tout entière qu'un rocher d'or.

A ce trait, Colomb dut achever de se convaincre qu'ils le trompaient.

« Quoique ces gens ne demeurent pas loin du lieu où l'or se trouve en abondance, je crois qu'ils n'en ont que très peu, » écrivait-il.

Et, en effet, s'ils en avaient eu davantage, ils l'auraient donné sans hésitation pour des verroteries, des lacets rouges, des aiguilles et principalement de ces grelots, merveille des merveilles, dont le son clair et joyeux exaltait jusqu'au délire leur infatigable passion pour la danse. Pour pouvoir s'attacher aux poignets ou à la cheville du pied ces aiguillons, ces ailes sonores, ces « chuq-chuq », comme ils les nommaient, ils donnaient tout ce qu'ils avaient : des perroquets apprivoisés, des arcs, des flèches travaillées avec un goût barbare et charmant, de tout petits tabliers de coton, du pain de cassave, des fruits, des parfums, des épices et autres denrées de toute sorte.

Peut-être cet or tant cherché se trouve-t-il chez les anthropophages, dans ce pays tant redouté de « Canniba », où les malins insulaires ne seraient sans doute pas fâchés d'envoyer les « hommes du ciel », qui les débarrasseraient de ces cruels voisins.

XI

Ces braves gens, dans leur simplicité, souhaitaient que Colomb et ses Espagnols se décidassent à se fixer au milieu d'eux. Il n'était témoignages de sympathie et de dons de tout genre qu'ils n'imaginassent pour arriver à leurs fins. Le journal de l'amiral et les chroniques de ce premier voyage aux Antilles sont remplis de détails touchants et naïfs; nous n'en rapporterons qu'un, le plus éloquent de tous.

C'était aux environs de la Noël 1492, la veille même de ce saint jour.

Colomb, encouragé par les petits rois qu'il avait vus jusque-là, se dirigeait vers le point où ceux-ci lui avaient annoncé qu'il

Naufrage de la *Santa Maria*.

rencontrerait Guacanagari, le grand cacique. Il naviguait tranquillement, le vent était favorable et le parage sûr. Harassé de fatigue, l'intrépide marin crut pouvoir s'accorder quelques heures de sommeil. Les siens l'imitèrent, et jusqu'à l'officier de quart, qui, malgré les règlements du bord, abandonna à un jeune mousse le soin de tenir la barre. Or le mousse, lui aussi, avait besoin de repos. Il s'endormit sur son gouvernail, et, tandis que les soldats de la croix dormaient, l'ennemi de leur croisade veillait. La caravelle amirale fut insensiblement poussée vers un banc de sable, que la plus élémentaire vigilance eût fait éviter; car, de plus d'une lieue, on entendait le fracas des brisants. Mais tous dormaient à bord de la *Santa Maria*. Le mousse cependant s'éveilla en sursaut, la caravelle venait de toucher, et le choc avait ramené le malheureux imprudent à la réalité. A ses cris, Colomb, réveillé le premier, accourut et appela les pilotes. Ils étaient éperdus de terreur et obéissaient machinalement aux ordres du commandant, seul demeuré calme et confiant au sein de cette catastrophe. Sur son ordre, ils mirent à la mer le canot; mais, au lieu d'exécuter la manœuvre, ils coururent se mettre à l'abri sur la *Nina,* ancrée à quelque distance et en lieu sûr. Le capitaine de ce dernier navire les renvoya honteusement. Mais, pendant ce temps, la *Santa Maria* s'inclinait à vue d'œil et s'allait briser. Colomb, sans se désespérer, se rendit en chaloupe à bord de la *Nina,* fit prévenir ses amis les caciques du malheur qui fondait sur lui, et commença le sauvetage.

Guacanagari, attristé jusqu'à « verser des larmes », accourut lui-même, avec ses deux frères, sur le théâtre de l'échouage. Chacun de ses sujets rivalisait de zèle et de dévouement avec leurs chefs. La *Santa Maria* fut allégée de tout son chargement. Les Indiens se passaient les caisses, les munitions, les agrès, les provisions et les marchandises de tout genre, sans qu'aucun deux songeât à en soustraire la moindre parcelle. Le grand cacique avait mis à la disposition du naufragé deux maisons, les plus grandes de son domaine. Les épaves y furent entassées, sans qu'il y manquât « un bout d'aiguille ».

Colomb était touché au fond de l'âme de ces générosités, disons-le, en disparate avec les usages en pareil cas même dans

le vieux monde civilisé, où les naufrages étaient alors surtout l'occasion d'un pillage éhonté. Dans son admiration, il écrira, sauf à se trouver contraint plus tard de rabattre de cet éloge :

« Ces hommes sont aimants, nullement avides, et si propres à tout, que je ne pense pas qu'il y ait au monde meilleures gens. Leur parler est le plus doux et le plus affable qu'on puisse entendre, et toujours accompagné d'un sourire bienveillant. On peut dire d'eux qu'ils aiment leur prochain comme eux-mêmes. »

Que devait-ce être, pensait-il, lorsque ces natures, si bien douées, se seraient purifiées et embellies au contact de la vraie religion !

En attendant, toujours prêt à élever son cœur en haut et à rechercher les secrets desseins de Celui sans la permission de qui même un seul cheveu ne saurait tomber de notre tête, Colomb se demandait le pourquoi de cette épreuve.

La *Santa Maria* était demeurée intacte, pas un bout de corde n'avait été perdu, tout reposait en lieu sûr.

« Dieu Notre-Seigneur, écrivait le pieux amiral au sortir de cette alerte, m'a fait échouer, afin que je m'établisse en cet endroit. »

Tout conspirait à l'encourager dans ce dessein.

Guacanagari était ravi du projet : maintenant les cannibales pouvaient venir, ils seraient bien reçus. Tous ses sujets ne savaient qu'imaginer pour prouver leur déférence et leur culte pour ces Européens, qu'ils croyaient descendus des cieux. En s'établissant sur ce point, on les instruirait, on achèverait de gagner leur confiance, on en ferait de bons chrétiens et de fidèles tributaires des rois d'Espagne.

L'amiral décida d'élever, en ce lieu, un fortin, premier siège de la puissance espagnole et asile sûr en cas de danger. Le cacique entra avec empressement dans cette vue; par ses ordres les travaux, sous la direction de son puissant ami, secondés par les naturels, toujours prêts à aider de leurs bras à la construction, s'achevèrent avec une merveilleuse promptitude.

Les provisions de bouche, les munitions de guerre, les marchandises d'échange, s'entassèrent au fond, dans une casemate solide. Au sommet du fort, flottait l'étendard de Castille.

Beaucoup s'offraient pour constituer la garnison. Colomb en choisit quarante-deux, entre ceux qu'il estimait les plus sûrs, et il les plaça sous les ordres de Diégo de Arana, avec un lieutenant, Pédro Guttierrez, pour le suppléer en cas d'empêchement. A tous deux il délégua ses pouvoirs.

Rien n'est touchant et sage comme l'allocution qu'il leur adressa avant de les quitter.

« Souvenez-vous, leur dit-il en substance, du but glorieux de la découverte : la propagation de la foi. Étudiez patiemment la langue des insulaires, et gagnez-les au vrai Dieu par vos leçons comme par vos exemples. Au nom des souverains que je représente, obéissez comme à moi-même aux chefs que je vous laisse, investis de tous mes pouvoirs. Ayez toujours les plus grands égards pour mon ami le grand cacique, évitez tout sujet de contestation avec ses sujets, traitez avec respect leur candeur, qu'il faut prendre garde d'abuser; ne vous séparez jamais, ne marchez point non plus isolément, chaque soir rentrez coucher à la citadelle, et surtout, mettant un frein à tout désir de découverte nouvelle en mon absence, ne dépassez pas les États de Guacanagari. »

Puis, se tournant vers le bon cacique, qui pleurait à chaudes larmes, il l'embrassa longuement, comme s'il avait eu le pressentiment des choses qui allaient s'accomplir en son absence.

Car le grand homme avait décidé de s'éloigner pour quelque temps. En Espagne, on devait être impatient de savoir où en était l'expédition, et lui-même, dans l'intérêt de sa découverte, voulait expliquer aux souverains qui la lui confièrent les besoins du monde nouveau qu'il venait de conquérir.

XII

« Je ne voulus pas donner lieu aux tentatives de Satan, qui cherchait à empêcher ce voyage, ainsi qu'il l'avait fait au commencement. »

Cette préoccupation du religieux amiral explique sa conduite vis-à-vis du déserteur.

La Providence l'avait ramené sous ses yeux et en sa puissance, juste au moment où il se disposait à retourner en Europe. Les vents poussèrent la *Pinta* dans les eaux où naviguait alors la *Nina,* que montait Colomb, depuis l'échouement de la caravelle amirale.

Martin Alonzo Pinzon, souple comme les traîtres vaincus, s'excusait, donnant des prétextes absurdes pour colorer sa désertion. Colomb fit semblant de s'en contenter. Mais, comme l'égoïste fuyard ramenait des esclaves, il les fit mettre en liberté, les comblant de dons pour effacer, dans l'esprit de ces infortunés, le souvenir de cette traîtrise.

Plus tard, pensait le sage et prudent amiral, plus tard, quand les rois l'auraient confirmé dans ses charges, en augmentant son prestige, il pourrait « ne plus souffrir les méfaits d'hommes sans délicatesse et sans vertu, qui prétendaient insolemment faire prévaloir leur volonté contre celui qui leur fit tant d'honneur », selon la juste expression des chroniqueurs contemporains.

On était aux premiers jours de janvier 1493.

Avant de cingler vers l'Europe, le hardi conquérant eut l'occasion d'inspirer aux Indiens une terreur salutaire.

Ce fut d'abord aux environs de la petite citadelle, où il laissait ses compagnons armés d'arquebuses et de ces instruments de destruction que les indigènes ne connaissaient point encore. Il voulut leur en donner un aperçu, en dirigeant quelques coups sur la coque entr'ouverte de la caravelle échouée. Au bruit de ces tonnerres inconnus, les indigènes, pris de peur, s'enfuirent, et on eut beaucoup de peine à les ramener auprès de ces terribles engins dont ils n'avaient pas l'idée. Leur crainte révérentielle vis-à-vis des hommes qui disposaient à leur gré de l'éclair et de la foudre s'en accrut, à un point que les colonisateurs ne sauront pas, après le départ de leur sage amiral, résister à la tentation d'en abuser.

L'autre fois, c'était sur la côte de Saint-Domingue.

On avait pris et ramené à bord de la *Nina* un naturel, barbouillé de noir, fièrement campé sur ses reins d'acier, les che-

veux garnis de plumes d'oiseaux de proie. Colomb crut se trouver en présence d'un anthropophage. Mais le fier insulaire répondit dédaigneusement que les mangeurs d'hommes se trouvaient dans la direction de l'est. Colomb le fit ramener à terre, et, comme une soixantaine de ses compagnons l'attendaient, embusqués derrière les arbres, les Espagnols, dociles aux ordres reçus, cherchèrent à entrer en pourparlers avec eux, proposèrent des échanges. Les indigènes firent semblant d'accepter; mais, rusés et méchants comme l'étaient ces Ciguayens, bien différents des autres peuplades de la grande île, ils fondirent sur les marins étrangers, espérant les écraser sous le nombre. Ceux-ci, en effet, étaient seulement au nombre de sept, et leurs assaillants dépassaient soixante. Mais les Européens, armés de leur épée, se mirent sur la défensive. Quelques coups habilement portés suffirent à mettre la bande en déroute.

Colomb s'affligea à cette nouvelle. Son cœur d'apôtre n'aurait pas voulu qu'une seule goutte de sang fût versée, sur cette terre qu'il venait conquérir au Dieu, dont la naissance apportait la paix aux hommes. A la réflexion, il se consola. Cette répression nécessaire imprimerait une salutaire terreur parmi les méchants, et les compagnons laissés au fortin n'en auraient que plus de sécurité.

Cependant la petite flotte, réduite à deux caravelles par la perte de la *Santa Maria,* dépérissait à vue d'œil journellement. Martin Alonzo Pinzon avait laissé envahir, par sa coupable incurie, les membrures de la *Pinta,* que les tariers avaient percée en cent endroits. Le péril s'aggravait chaque jour.

Alors, avec grande foi, il invoqua la sainte Trinité, et, dit son vénérable biographe las Casas, qui a si bien pénétré dans l'âme du fier génie chrétien dont nul peut-être n'a mieux parlé, « malgré la grande quantité d'eau que faisaient les caravelles, il espérait que Notre-Seigneur, l'ayant amené dans sa bonté, daignerait le ramener dans sa miséricorde. »

Le vent s'éleva favorable, et, fort de sa confiance en son Dieu, Christophe Colomb mit le cap sur l'Espagne.

CHAPITRE V

HOSANNA !

Les premières joies du retour. — Tempête. — Les quatre vœux des marins de la *Nina*. — État d'âme de Colomb. — Le message du désespoir. — Le vendredi dans les principaux événements du premier voyage de Christophe Colomb. — Perfidie des Portugais. — Nouvelle tempête plus violente que les autres. — La *Nina* pénètre enfin dans le Tage. — On conseille à Jean II d'assassiner Colomb. — Départ pour l'Espagne. — Ovation naïve des gens de Palos. — L'arrivée furtive du traître. — Le premier embrassement d'arrivée. — Les vœux. — *A don Christophe Colomb notre amiral !* — La marche triomphale. — Devant les rois. — L'ère du Dante close par Christophe Colomb. — Les armoiries. — La légende de l'œuf. — Les murmures de la jalousie et de la haine se mêlent sourdement à l'hosanna. — Élévation du frère de l'amiral. — Comme Jacob, en apprenant la gloire de son fils Joseph. — Fureur d'un matelot. — Sourdes menées des favoris du roi d'Aragon. — Comment la reine de Castille les réprima. — Délicatesse du cœur d'Isabelle. — Le gardien de la Robida à bord du vaisseau-amiral. — A la garde de la Providence !

I

Qu'il va lentement le navire qui ramène au pays !...

L'équipage impatient aurait voulu dévorer l'espace. Revoir tant d'êtres aimés qui, sans doute, désespèrent de retrouver les aventureux partis à la découverte d'un monde imaginaire, raconter à des auditoires ravis les merveilles de la découverte, aux longues soirées d'hiver grouper autour du foyer les voisins et les amis, plus tard pouvoir dire avec une si légitime fierté castillane quand on parlera du grand œuvre : « J'en étais, moi ! » transmettre à ses enfants ce souvenir comme un titre de noblesse et de vail-

lance héréditaire : ces ambitions et d'autres faisaient palpiter les cœurs, durant cette traversée que rien, ce semble, ne saurait retarder, tant les courages sont excités et les bonnes volontés prêtes à tout pour vaincre les obstacles du voyage en avant. Les mers herbues, les parages réputés inaccessibles à l'aller, les matelots les traversent en riant, et les Indiens, joyeux comme des enfants qui vont à l'inconnu, obtiennent souvent permission de se livrer autour des caravelles au plaisir irrésistible de la nage.

Colomb sourit à ces joies naïves et à ces jeux. Lui aussi partage l'impatience du retour. Parfois cependant un nuage passe sur son front serein comme sur le ciel, constamment favorable jusque-là à sa navigation. Pendant qu'il veille sur la marche et paternellement s'occupe de préserver les insulaires contre les périls de la haute mer, une préoccupation, semblable à un pressentiment, se lit sur son noble visage.

Un jour, tandis que les pilotes se croyaient sûrs d'approcher, l'amiral soucieux leur répondit que leurs calculs les trompaient. On n'était pas si proche des côtes castillanes, et la tempête était là...

Elle s'annonça le 12 février par un vent perfide, qui fatigua beaucoup les navires. Les historiens en ont gardé les sinistres détails, que M. Roselly de Lorgues a mis en œuvre avec beaucoup d'exactitude. « La journée fut pénible. Le soir, trois fois des éclairs partirent du nord-est; c'était l'annonce de l'ouragan. L'amiral s'apprêta aussitôt à le bien recevoir. Il fit carguer toutes les toiles, ne conservant qu'une basse voile, diminuée par les ris, surbaissée au grand mât, seulement pour aider à relever la caravelle, que les vagues plongeaient dans leurs sillons. On alla *à arbre sec,* c'est-à-dire à mâts et à cordes. Les flots noircis se mutinaient violemment; l'horizon prenait un aspect formidable; la mer, gonflée et mugissante, creusait d'immenses abîmes en soulevant vers les cieux ses flots, qui s'entrechoquaient incessamment par l'impulsion des vents contraires; les membrures de la *Nina* gémissaient péniblement sous le choc des lames monstrueuses. Toute manœuvre devenant impossible, la caravelle se laissa aller au vent. La *Pinta,* que sa mâture avariée empêchait de lutter plus longtemps, se mit à fuir devant le vent. La nuit,

l'amiral, d'après l'ordonnance de Castille, fit mettre trois lanternes, l'une au-dessus de l'autre, au grand mât où était fixé l'étendard royal, pour indiquer à la *Pinta* de ne conserver aucune voile. Afin d'éviter l'abordage des deux caravelles pendant l'obscurité, il fit hisser une lanterne près du fanal, signal auquel répondit Martin Alonzo Pinzon, et qu'il maintint jusqu'à ce que la violence de l'ouragan l'eût fait disparaître dans le lointain des vallées écumeuses. Loin d'amoindrir l'horreur de la tempête, la lumière ne fit qu'augmenter sa furie. L'amiral n'avait pas quitté le pont; il dirigeait personnellement le navire. La persistance de la tempête, qui redoublait, avait intimidé les marins les plus intrépides. Ils tournaient leurs yeux vers l'amiral, et celui-ci tournait son cœur vers Dieu, unique ressource dans un péril si imminent. »

Le vaillant marin était homme de foi. Il se sentait l'élu de la Providence, et rien ne pouvait ébranler cette intime et ferme croyance. Pieux, il se ressouvint, ou plutôt son âme s'en alla comme naturellement, par une douce habitude, vers l'Étoile mystérieuse qui a sauvé les mariniers de tant de périls; il invita l'équipage à se tourner comme lui vers l'Étoile des mers.

Sur son avis, les marins castillans, tous hommes de foi, se réunirent pour formuler un vœu à Notre-Dame de-Guadeloupe, la Vierge protectrice des Espagnes. On se compta, et, naïf détail qui émeut involontairement le cœur au milieu de l'horreur de la situation, on plaça dans un long bonnet de laine autant de pois chiches qu'il y avait d'hommes à bord. L'un de ces pois fut marqué d'une croix tracée de deux coups de couteau. Celui qui amènerait ce signe devrait accomplir, au nom de tous, le pèlerinage promis, avec un beau cierge du poids de trois livres. L'amiral, comme son rang l'exigeait, tira le premier et ramena la croix.

Cependant la tourmente redoublait de rage. Satan semblait hurler dans l'air, autour de l'élu. Les marins terrifiés demandèrent à faire un second vœu. Celui que le sort désignerait devrait aller jusqu'à Notre-Dame de Lorette, là où Marie tient les grandes assises de sa miséricorde sur les hommes. Le matelot Pedro de Villa fut désigné, et Christophe Colomb prit aussitôt sur lui tous les frais du saint voyage.

Le péril persistant, on fit un autre vœu : celui d'aller passer une nuit en prières devant l'autel miraculeux de sainte Claire, à Moguer, et d'y faire célébrer une messe d'actions de grâces. L'amiral fut encore l'élu du sort.

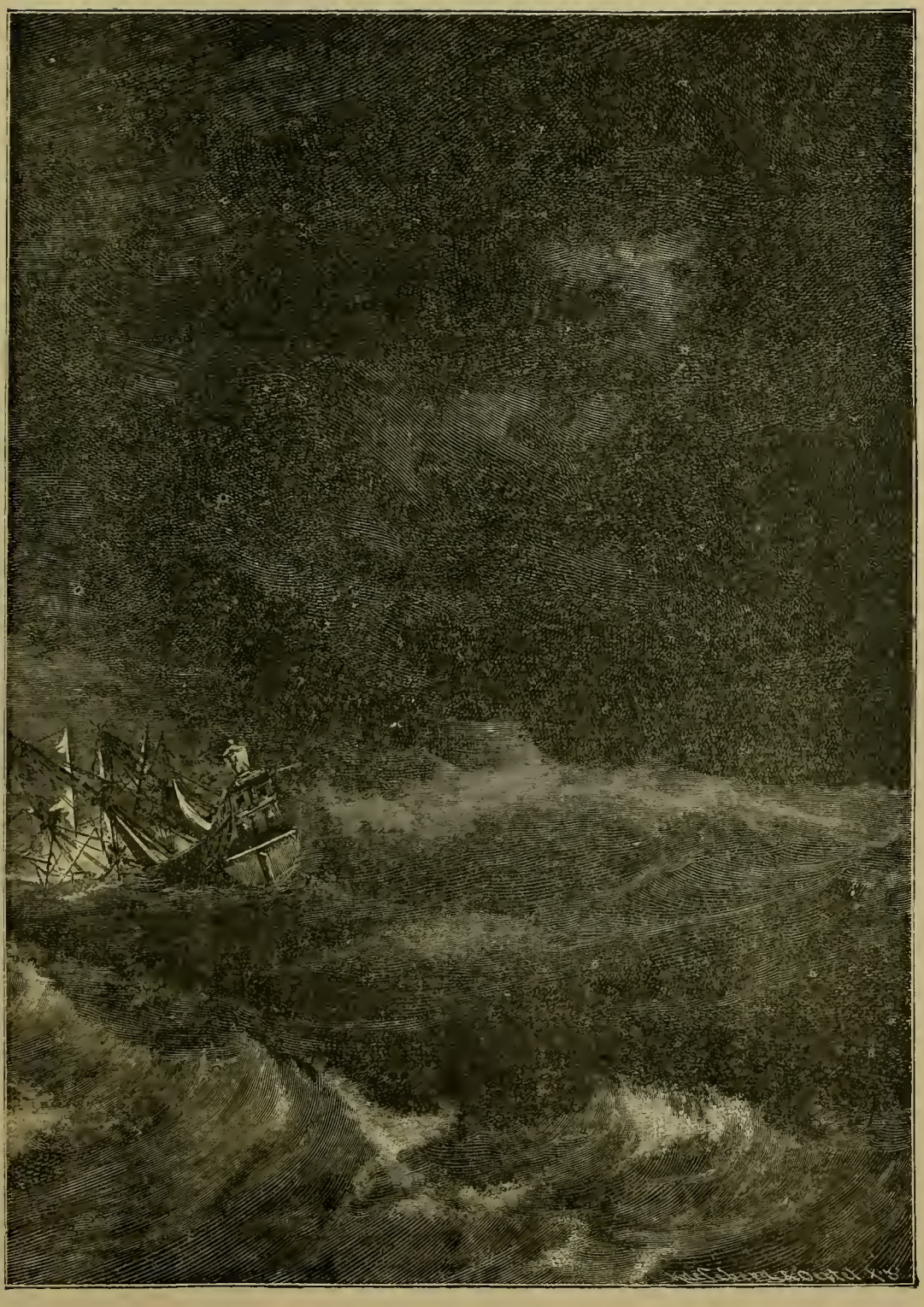
Enfin les matelots émirent la pensée qu'il faudrait s'engager collectivement et promettre de se rendre pieds nus, en costume de pénitence, dans une église dédiée à la sainte Vierge, la plus proche du point où l'on aborderait sous ses maternels auspices.

Pour la première fois le cœur de Colomb se sentit ébranlé. Lui-même l'a confessé, chaque paquet de mer qui venait balayer son bord lui parut le signal de la fin.

« Ma foi était insuffisante, dit-il humblement, et je ne m'abandonnais pas suffisamment à la divine Providence. »

Son historien a pénétré dans les angoisses de cette grande âme et en a lu distinctement le poignant détail. « D'un côté, dit-il, quand Christophe Colomb se rappelait les circonstances prodigieuses de sa découverte, les faveurs que Dieu lui avait faites, en lui accordant un triomphe si grand, lui montrant d'innombrables merveilles, lui faisant découvrir une multitude d'îles, comme s'il eût voulu qu'après tant de contrariétés éprouvées en Castille, toutes ses espérances se trouvassent surpassées, Colomb se rassurait un peu. Quand il descendait au fond de sa conscience et y trouvait, premièrement, son désir de la plus grande gloire de Dieu, il lui semblait impossible que ce Dieu qui l'avait délivré de tout péril dans sa première traversée, alors qu'il devait le plus craindre, et lui avait assujetti la peur et la révolte, le soutenant « seul contre tous », aujourd'hui rendit inutiles les constants miracles de sa bonté et le délaissât dans ce péril suprême. D'autre part, voyant persister la rigueur du Ciel malgré ses prières, l'approche de la destruction devenir plus imminente, il se disait que sans doute, à cause de ses fautes, Dieu pour le punir voulait lui ôter la satisfaction d'apporter lui-même aux rois la nouvelle de la découverte, et le priver de la gloire qui en rejaillirait sur son nom. »

L'éloquent psychologue se complaît dans son analyse et la continue en mélancoliques accents. « Mourir sans avoir révélé les beautés inconnues qui furent dévoilées à son admiration,



Les membrures de la *Nina* gémissaient péniblement sous le choc des lames monstrueuses.

laisser ainsi dans l'ignorance du nouveau monde les nations chrétiennes, et dans l'ignorance du Christ ces peuples nouveaux, était une douleur immense comme sa pensée. Mourir quand il avait touché au rivage de l'or, qu'il savait où gisait la délivrance des lieux saints; mourir avec son triomphe de la vérité, cette conquête cosmographique la plus importante de l'humanité, c'était agoniser par l'âme, par le cœur, par l'esprit; c'était périr trois fois en expirant une seule. S'il avait été seul en danger, il aurait supporté, dit-il, son malheur avec plus de résignation; il avait si souvent vu la mort de près, qu'il ne l'aurait pas plus redouté maintenant qu'en d'autres occasions. Ce qui aggravait encore sa douleur, c'était de songer qu'il causait la perte de tant de gens l'ayant suivi, la plupart, contre leur gré, et qui, dans leur suprême désespoir, à la dernière heure, le maudissaient, l'accusant de leur sort. Il pensait aussi à ses deux jeunes fils, qui faisaient alors leurs études à Cordoue, et allaient devenir orphelins sur une terre étrangère, où ils se trouveraient sans appui; car les rois, ignorant quel service avait rendu leur père, ne se souviendraient plus de ces pauvres enfants. » Enfin il songeait, en frissonnant, au sort réservé à ceux de ses compagnons d'infortune qu'il avait laissés dans le fortin, où ils périraient sans doute, ignorés et massacrés dans leur abandon.

N'y tenant plus, il rentra dans sa cabine.

D'une main fiévreuse il traça, en quelques lignes, le récit de sa découverte, y joignit un autre parchemin où il suppliait celui qui le trouverait de le faire parvenir à la reine Isabelle de Castille, qui, promettait-il en son nom, lui en donnerait mille ducats, l'enveloppa dans une toile cirée, scellée de son sceau, enveloppée elle-même dans un gâteau de cire et placée dans une barrique vide soigneusement close.

Revenant sur le pont, il lança la barrique dans les flots, tandis qu'il en faisait attacher une seconde, renfermant une copie de ce message du désespoir, à l'arrière de la *Nina,* pour le cas où une épave de la caravelle naufragée surnagerait.

L'équipage crut à l'accomplissement de quelque vœu secret, et le vaisseau amiral continuait, en sens divers, à servir de jouet à la tempête.

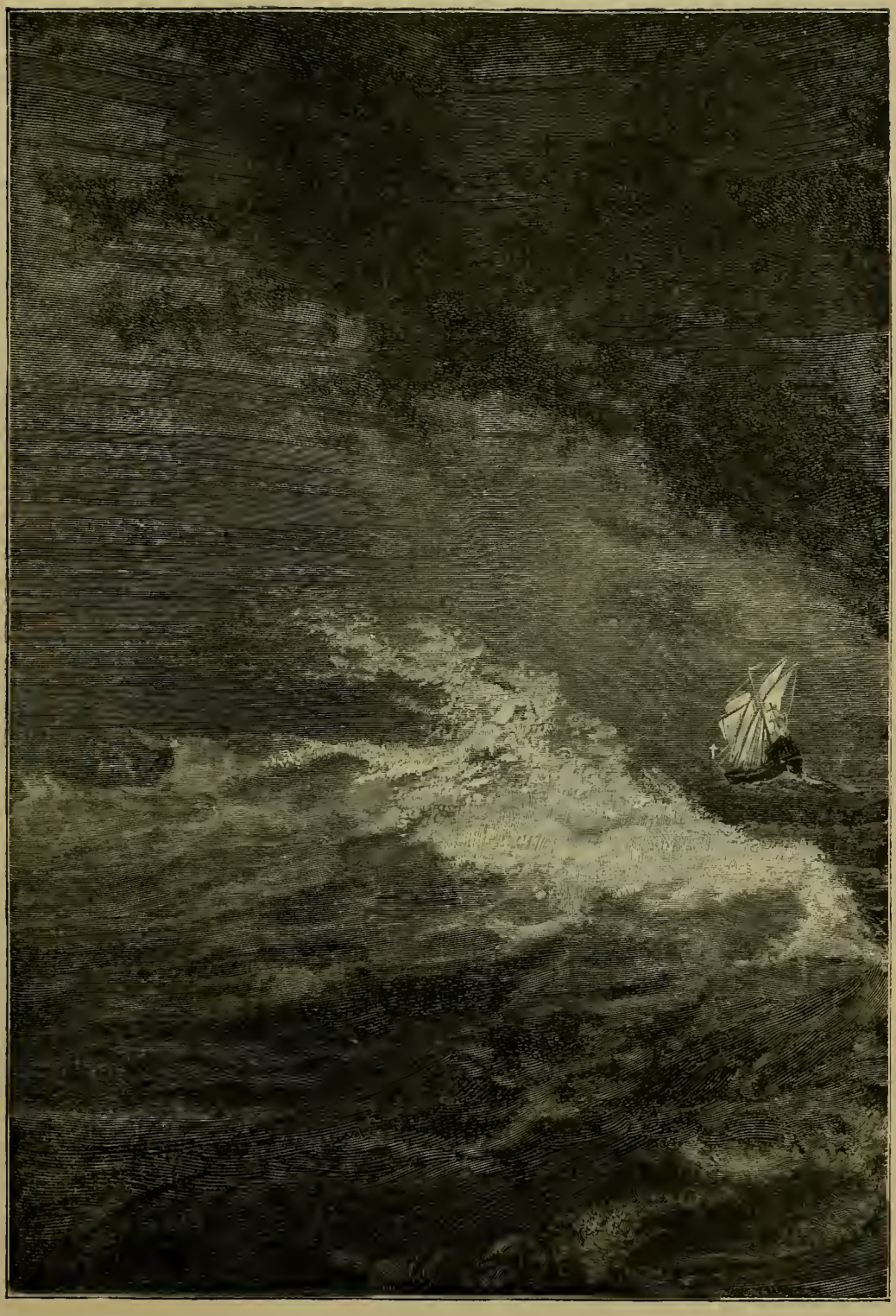
II

Le vendredi 15 février, — toujours un vendredi[1], — on reconnut la terre.

Les mariniers joyeux se croyaient en vue des côtes de Castille. Plus avisé, l'amiral avait reconnu les Açores, et, au prix de manœuvres savantes, finissait par aborder à la plus méridionale de ces îles, Sainte-Marie.

Or les Açores, on s'en souvient, appartiennent au Portugal, et tandis que les habitants de Sainte-Marie, tout à la joie et à l'admiration de ce merveilleux retour, acclamaient les arrivants et louaient Dieu de ce grand œuvre, la haine jalouse préparait ses feux. Elle profita traîtreusement du vœu qu'accomplis-

[1] Le vendredi, jour de la rédemption, jour de la conquête de Jérusalem, jour de la reddition de Grenade, semble marquer les principaux incidents de cette expédition chrétienne. — Le vendredi Colomb ouvre ses voiles. — Le vendredi complète l'importante opération de la variation magnétique. — Le vendredi les premiers signes du nouveau monde, les oiseaux du tropique sont aperçus. — Le vendredi apparaît la Mer d'herbes, ce grand phénomène pélagique. — Le vendredi 12 octobre, on découvre la terre. — Le vendredi, même jour, Colomb pose la première pierre sur ce sol nouveau. — Le vendredi 19 octobre, il écrit qu'il veut être de retour en Castille au mois d'avril ; et c'est au milieu de ce mois désigné qu'il fait son entrée triomphale à Barcelone. — Le vendredi 16 novembre, il trouve une croix toute préparée dans une île déserte de la mer de Notre-Dame. — Le vendredi 30 novembre, il ordonne d'élever une très grande croix au Port-Saint. — Le vendredi 4 janvier, au lever du soleil, il repart pour l'Espagne. — Le vendredi, même jour, dans l'après-midi, la Providence ramène devant lui le capitaine déserteur Martin Alonzo Pinzon. — Le vendredi 25 janvier, la mer lui donne des vivres frais. — Le vendredi 15 février, échappé à la plus affreuse tempête, il aperçoit les Açores. — Le vendredi 22 février, il recouvre son équipage, enlevé par les Portugais. — Le vendredi 8 mars, l'invitation de son ennemi, le roi de Portugal, devient la première attestation de sa gloire. — Le vendredi 15 mars, il rentre à Palos en triomphe. — Alors seulement Colomb remarqua l'étrange coïncidence du jour de son retour avec celui de son départ et des principales circonstances de son voyage. Nous citons les dates ; on en tirera telle conclusion qu'il plaira. Il n'en reste pas moins ce fait, que durant ce voyage les événements capitaux s'accomplirent le vendredi. (Roselly de Lorgues, *op. cit.*, t. I, p. 393.)



Depuis quatre mois régnaient des vents désolateurs.

saient les matelots de la *Nina* au sanctuaire le plus proche de la côte. Pendant que ces braves gens remerciaient l'Étoile des mers de les avoir préservés du naufrage, ils cernèrent la chapelle et les firent prisonniers. Pendant ce temps, le gouverneur de l'île, accompagné de soldats armés, se présentait en vue de la caravelle amirale, et comme Christophe Colomb réclamait fièrement au nom des rois et de son grade, l'insolent gouverneur répliqua que le roi de Portugal se souciait fort peu des ordres de Castille et qu'il eût à obéir.

Huit jours durant, en proie aux plus mortelles alarmes, ballotté par les vents contraires dans un parage à tous égards si peu sûr, Colomb attendit l'heure de la Providence, qui veillait sur lui. Enfin, le 22 février, par un revirement subit, l'équipage captif retournait à bord de la *Nina*, qui évoluait au large, mais au prix des plus cruelles angoisses. Le démon semblait vouloir redoubler de rage, et le Ciel continuait sa lutte contre l'esprit jaloux de la grande découverte. L'extrémité fut telle, que l'équipage, éperdu, supplia son amiral de recourir encore à l'un de ces vœux auxquels il attribuait ses précédentes délivrances. On tira donc au sort pour savoir qui irait, nu-pieds, en habit de pénitence, au sanctuaire de Notre-Dame de la Cinta. Comme toujours, le sort désigna Colomb.

« Ce qui me fit juger, dit-il avec sa candeur ordinaire, que Dieu m'accompagnait toujours, mais voulait que je m'humilie, sans m'enorgueillir des faveurs qu'il m'avait déjà faites. »

De leur côté, les marins promirent de jeûner au pain et à l'eau le premier samedi qui suivrait leur arrivée. « Il fallut, raconte las Casas, reproduit par le fidèle historien de Colomb, aller au gré des flots, sans conserver de voiles, tant était violente la tempête. Le soir, la tourmente redoubla de fureur. De sinistres éclairs sillonnaient le zénith; l'eau tombait du ciel à torrent, les lames frappaient en sens opposé le navire; une montagne d'eau le soulevait dans les airs, tantôt en se creusant en abîme; les vagues l'entraînaient dans les profondeurs de leurs vallées écumantes, et semblaient devoir l'envahir sous leur choc en se rejoignant. Les gémissements des cordages, les craquements des membrures répondaient aux sifflements aigus des vents, aux

détonations de la foudre, dont semblait un écho l'immense brisement des lames. Cet aspect était effroyable, et nulle puissance humaine n'aurait surmonté ce péril. « Mais il plut à Notre-Seigneur d'être en aide à l'amiral et de lui montrer la terre, » dit las Casas. On l'aperçut à minuit. Cependant l'épaisseur de l'obscurité empêchait de reconnaître sur quels parages on se trouvait. Malgré la hardiesse de la manœuvre, l'amiral fit appareiller la grande voile de perroquet, n'ayant aucun autre moyen d'aider la *Nina* à se relever un peu au-dessus des vagues sous lesquelles plongeait tout son avant. L'on tint comme l'on put. Dieu les conserva jusqu'au jour, au milieu des angoisses et des terreurs de cette nuit horrible, nuit de désespoir et de perdition pour les navires en mer. »

En effet, « l'amiral arrivait sur les côtes d'Europe vers la fin d'un hiver désastreux, pendant une de ces grandes commotions de la nature qui bouleversent les couches de l'air, renouvellent l'atmosphère, la surface des eaux, et font ressentir leur formidable impulsion du pôle à l'équateur. Au dire des marins, jamais hiver n'avait été si fécond en naufrages. Depuis quatre mois régnaient des vents désolateurs. L'Océan germanique n'était plus navigable; les bâtiments souffraient dans les ports, bloqués par la tempête. Vingt-cinq navires espagnols avaient péri sur les côtes de Flandre. Partout les grèves se jonchaient de débris. »

Enfin, « au point du jour, à travers l'embrun, sorte de brouillard que produisent le fouettement des vagues et l'abondance de l'écume soulevée dans l'air en poussière humide, l'amiral reconnut le roc élevé de Cintra, près du Tage. La côte du Portugal, d'un abord toujours difficile par une grosse mer, est horriblement dangereuse par la tempête. Aucun avancement des terres, aucune ligne brisée du littoral n'amortit l'impulsion des flots arrivant du large. Les lames, accourant sans obstacle, avec une violence accrue par la distance, se brisaient affreusement sur la côte. L'amiral cependant, quoique nul lamaneur ne pût venir à lui, s'efforça d'entrer dans le fleuve; car il n'avait plus d'autre chance de salut que d'y pénétrer. Les rochers de ces bords, en ce moment tout à fait recouverts par la tuméfaction des vagues et leur nappe d'écume frémissante, trompaient l'œil. Une force

irrésistible portait la *Nina* contre les écueils des bas-fonds et la repoussait de l'embouchure, d'où l'écartaient aussi les flots du fleuve, grossis des pluies et soulevés par des vents contraires. On eût dit qu'une ténébreuse puissance redoublait de fureur pour empêcher d'aborder le malheureux navire, destiné à périr presque en vue du port. »

Cependant, à l'aspect de son naufrage imminent, les habitants de la ville de Cascaïs, située sur l'embouchure du Tage, coururent à l'église, allumèrent des cierges, firent des prières pendant toute la matinée pour l'âme des marins de la pauvre petite caravelle, qui semblait déjà devenue la proie d'une mer impitoyable. Et quand, par l'assistance de Dieu, l'amiral fut entré dans le fleuve, la population entière accourut au rivage, regardant comme un miracle qu'ils eussent été soustraits à une perte inévitable.

III

Hélas! réfugiée dans le Tage, la pauvre petite caravelle castillane était en réalité enfermée dans la gueule du lion ravisseur. Colomb, qui le sentait, se hâta d'écrire aux rois son arrivée; puis il envoya un message à Jean II, pour demander licence de se rendre à Lisbonne.

Entre temps, et pendant que toutes les populations riveraines, attirées par la grande nouvelle, accouraient considérer ces revenants d'un monde inconnu, Barthélemy Diaz sommait Colomb de venir en personne exhiber ses papiers. L'amiral répondit fièrement qu'il n'y irait point et n'enverrait aucun de ses hommes. Cette fermeté de ton adoucit subitement les officiers portugais, qui, après avoir pris connaissance à bord de la *Nina* des lettres patentes que l'amiral voulut bien leur montrer, après avoir pris les ordres de leur chef, accoururent bientôt, avec ce dernier, rendre leurs hommages au révélateur du nouveau monde.

Enfin, le vendredi 8 mars, le roi lui-même écrivait à Colomb

de vouloir bien venir le trouver au Val-Paradis, où la peste confinait pour lors le souverain portugais.

L'amiral s'y rendit, et il fut reçu avec les honneurs d'un roi. Jean II le fit asseoir et couvrir en sa présence. Colomb répondit avec une prudence admirable aux questions dont son ancien ennemi l'accablait. Cependant la bienveillance du roi devenait de plus en plus notoire.

Il réunit son conseil, tandis que l'amiral, fidèle à ses habitudes pieuses, employait le dimanche à prier et à méditer devant son Dieu. Or, tandis qu'il priait, au conseil certains courtisans, jaloux des avantages que la découverte procurait à l'Espagne, proposaient à leur maître de se déshonorer en se l'appropriant.

« Le roi, dit un historien de Jean II, voulut entendre ceux du conseil. Quelques discoureurs, ignorants en géographie, confondant la position des terres, affirmaient que les pays découverts par Colomb appartenaient au Portugal, et opinaient pour que Colomb fût assassiné avant de retourner en Castille, sans quoi il résulterait de graves inconvénients de son entreprise. Ils jugeaient qu'en pareille occurrence l'utile l'emportait sur l'honnête; d'ailleurs, tout bien considéré, ne méritait-il pas ce dernier châtiment, cet homme qui avait osé se jouer d'un si grand prince?... »

Jean II, soit politique, soit humanité, ne voulut pas suivre cet avis sanguinaire. Il préféra retenir les deux Portugais qui faisaient partie de l'équipage de la *Nina,* et préparer, en comptant sur l'aide de ces deux hommes, une expédition où il essayerait de disputer, par la voie des armes, sa conquête à la Castille.

La reine fit, de son côté, à l'amiral le plus aimable accueil. On voulait le retenir encore un peu, et on semblait ne pas se rassasier de le combler des témoignages de l'admiration générale pour son triomphe.

Mais le modeste triomphateur avait d'autres préoccupations. Refusant les offres honorables que le roi lui faisait de le ramener par terre, lui et ses glorieux compagnons, jusqu'en Castille, avec une escorte d'honneur, il remonta sur sa pauvre caravelle amirale, pour reprendre par mer le chemin des Espagnes. La *Nina* avait été à la peine, comme la bannière de Jeanne d'Arc : il fallait qu'elle fût à l'honneur.

IV

Aujourd'hui, par ce règne croissant des chemins de fer, des paquebots-poste, de la vapeur, du télégraphe, etc., nous ne nous faisons plus l'idée des difficultés de communication à la fin du xv^e^ siècle. Le Portugal savait depuis de longs jours la bonne nouvelle, que la Castille l'ignorait encore profondément et restait plongée dans l'angoisse.

Sur les rivages de Palos surtout, on perdait espoir. En vain les mères et les épouses essayaient chaque matin d'interroger l'horizon, le lointain restait muet ou ne leur parlait que de tempêtes et de désespérance. Quand on les questionnait, les vieux marins du port hochaient la tête et refusaient de répondre, ou bien entre eux reprenaient les terribles récits de la mer Ténébreuse.

Tout à coup, le vendredi 15 mars, — toujours le vendredi rédempteur, — ils aperçurent au large une caravelle de forme connue. Ils n'en croyaient pas leurs yeux, et demeuraient haletants et muets de surprise, quand l'un d'eux s'écria :

« La *Nina!* c'est la *Nina!...* »

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre, et en un clin d'œil tout Palos fut sur la grève. On sonnait les cloches, on tirait le canon, on pavoisait le port et les rues.

Colomb, en débarquant, dit l'historien peu suspect Robertson, fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on aurait rendus au roi. Tout le peuple en procession solennelle l'accompagna, lui et sa troupe, à l'église, où ils allèrent remercier Dieu d'avoir couronné d'un si heureux succès le voyage le plus long et le plus important qui eût jamais été entrepris.

Or, pendant que chacun se livrait au pieux transport de cette allégresse, tout à coup la *Nina,* ancrée au port d'attache, vit arriver sa compagne perdue, la *Pinta,* qu'une autre providence ramenait ainsi à point nommé au port. Mais pourquoi ce canot

qui se glisse furtivement, et quel est cet homme qui s'enfuit, en montant vivement de sa yole sur un point écarté de la côte? Cet homme, c'est le traître, plus coupable que ne le croyait l'amiral; car, persuadé que la *Nina* avait péri dans la tourmente, il avait écrit aux rois pour s'attribuer la découverte et leur demander audience, afin de rendre compte de sa prétendue conquête. Quand il vit la caravelle amirale au port, la rage et la confusion le firent se dérober aux triomphes dont il entendait l'éclat solennel; il s'enfuit, en attendant la justice réservée aux Iscariotes de tous les temps.

Du moins les marins de la *Pinta* rejoignirent en hâte ceux de la *Nina,* et à la population de Palos, hier murmurante et désespérée, le pieux amiral pouvait dire, comme le Maître au soir de la Cène :

« Vous le voyez, je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'aviez donnés. »

Ceux qui n'étaient pas de Palos voulaient vite regagner leurs foyers; Colomb les retint, en leur rappelant le vœu de la tempête.

V

Le premier Castillan qui tomba dans les bras de l'heureux triomphateur, au débarquement, ce fut le P. Juan Perez de Marchena.

« Ce n'était point le hasard qui avait amené le digne prieur de la Robida à la rencontre de son ami, dit M. de Belloy. Sept mois et demi s'étaient écoulés depuis le départ de la petite escadre, et déjà, depuis bien des jours, devançant le terme où elle pouvait être raisonnablement attendue, il consumait à son observatoire tout le temps que lui laissaient de libre les devoirs de sa charge. Là, les yeux fixés sur la mer, il passait tour à tour de la prière au calcul et au rêve, tandis que les grains de son rosaire roulaient entre ses doigts, plus souvent distraits qu'il ne l'aurait voulu. On

Venaient ensuite les sept Indiens parés de leurs ornements nationaux.

ne le voyait presque plus descendre à Palos, où chaque regard lui semblait un reproche à l'ami, au protecteur de cet aventurier génois, pour qui la ville était en deuil de tant de marins chers et utiles à leurs familles. Aussi lorsque, dans la matinée du 15 mars 1493, il parut inopinément en haut de la petite ruelle qui mène au port, avant qu'il eût atteint le quai, haletant, suffoqué par l'émotion et la rapidité de sa marche, au point de ne pouvoir parler, un cri d'appel avait déjà couru de maison en maison, et à l'instant, comme par magie, toute la population de la ville était groupée autour de lui. C'est qu'en effet, et comme on l'avait deviné, celui qui le premier avait compris le génie de Colomb, de même il avait le premier reconnu la *Nina* à sa coupe, et le premier encore il avait voulu apporter l'heureuse nouvelle à ceux qu'elle intéressait après lui. »

C'est au sanctuaire desservi par son meilleur ami que l'amiral convie ses équipages à venir accomplir le vœu. Le franciscain avait dit la messe du départ, il célébra la messe du retour.

Après quoi, « Juan Perez et Christophe Colomb, s'étant dérobés à la foule, montèrent ensemble les marches de cet humble observatoire où ils avaient tant de fois ensemble agité les destins du monde; et là enfin commencèrent entre eux de longs et doux entretiens. La scène est aisée à faire revivre : une chambre assez vaste, nue, blanchie à la chaux; de larges arceaux ouvrant sur la mer immense; quelques sièges autour d'une table chargée de sphères, de livres et de plans, auxquels Colomb vient d'ajouter ses propres cartes et son journal de voyage, qu'on n'a pas encore abrégé; enfin, dans la muraille, au-dessus des deux amis, une petite niche, et dans cette niche une statuette de la sainte Vierge, couronnée de fleurs toutes fraîches, et au-dessous de laquelle on lit: *Ave, maris stella.* Là Colomb eut pour confident de son cœur et de son génie un génie, ou du moins un cœur égal au sien, rare concert, et qu'il ne lui fut donné de retrouver ni à la cour, ni sur les mers, ni dans ses relations avec aucun savant laïque; nulle part, en un mot, même dans ce couvent où la plus grande des œuvres maritimes avait mûri. »

Mais il restait bien des vœux à accomplir, et le cœur pieux du grand homme n'eut de repos qu'après les avoir fidèlement tenus.

Nous le voyons avec une joie patriotique, nous, Français, héritiers de cette promesse, quand il se rend à Notre-Dame de Guadeloupe, promettre aux religieux qui desservent ce sanctuaire vénéré de donner le nom de leur saint pèlerinage à l'une des îles qu'il découvrirait, et il tint parole, notre belle colonie de la Guadeloupe le sait.

Nous le suivons encore au couvent de Sainte-Claire, le cher couvent franciscain où l'ombre des deux patriarches d'Assise veille sur les deux grandes familles qu'ils ont données à l'Église de Dieu. Il y passa la nuit en prières, renfermé dans la dévotieuse église, où son âme s'épancha en longs et libres transports devant le Seigneur.

Enfin il put revenir à la Robida, où ce cœur, trop longtemps concentré dans la majesté redoutable de son autorité amirale, se livra aux joies de l'intimité, fortifiant son âme au contact du prêtre, dont le ministère pour elle se double de celui d'un ami, et quel ami!

Au bout de sept jours accordés à cette intimité, l'heure vint de se rendre à Séville, où il devait attendre les ordres des rois.

VI

A don Christophe Colomb, notre amiral de la mer Océane, vice-roi et gouverneur des îles découvertes dans les Indes.

Le message royal du 30 mars 1493 qui rejoignit Colomb à Séville portait cette suscription. Il invitait l'amiral à préparer déjà une seconde expédition et le mandait à Barcelone.

Le même courrier qui laissait cette lettre à Séville en portait une autre à Palos, où le traître, qui en fut écrasé, abrégea sa triste vie déshonorée.

Au reçu de l'ordre des rois, Colomb partit.

Tout son voyage, disent les chroniqueurs, fut pour lui un continuel triomphe. Les grands chemins et les campagnes reten-

tissaient des acclamations des peuples, qui quittaient tout pour le voir. On sortait au-devant de lui de toutes les villes par où il devait passer.

Utilisant avec beaucoup de soin les données de la chronique, le grand historien de l'amiral a décrit l'étrange cortège qui accompagna le triomphe.

« Ce cortège, dit-il, moins pompeux qu'étrange, s'ouvrait par les marins de la *Nina* sous les armes, escortant l'étendard royal de l'expédition, que portait un pilote. Puis venaient des matelots chargés, ceux-ci de rames et d'arbres inconnus, d'énormes calebasses, de roseaux gigantesques, de fougères arborescentes ; ceux-là de coton brut, de piment, de cocos, de gingembre ; d'autres de couronnes d'or, de bracelets, de ceintures, de masques d'or, de couronnes de plumes, de conques superbes, de lances, d'épées en bois de fer, d'arcs et de flèches sans acier. On portait des végétaux et des animaux inconnus, quelques-uns vivants, la plupart empaillés : des agoutis, des coris, des guascos, de grands lézards, des serpents à brillante écaille, des carets, des alligators, des flamants roses. L'aspect horrible de deux monstres, attachés sur des pieux, mélangeait d'effroi la curiosité : c'étaient deux iguanes [1]. On les étalait au milieu des cris et des mouvements de quarante sortes de perroquets, qui s'agitaient sur leurs perchoirs et jasaient en langue barbare. Venaient ensuite les sept Indiens [2], parés de leurs ornements nationaux, et soigneusement peints en blanc et en rouge. Ils précédaient le petit état-major de l'expédition. Arrivait enfin l'amiral dans le costume de ses dignités, montant un cheval qu'il maniait avec aisance. Derrière lui, ses trois écuyers s'efforçaient de contenir la foule ardente à se précipiter sur ses pas. A tout instant, étourdis et presque effrayés de la bruyante curiosité qu'ils excitaient, les sept Indiens regardaient leur protecteur l'amiral, dont le sourire rassurait leur faiblesse. »

[1] Le plus grand de ces iguanes, tué par Colomb le 21 octobre 1492, avait sept pieds de longueur ; l'autre, tué par Martin Alonzo Pinzon, le lendemain 22 octobre, n'avait que quatre pieds de long. Nous avons déjà dit que ce monstre, d'ailleurs inoffensif, n'atteint plus aujourd'hui cette longueur.

[2] Plusieurs des Indiens de Cuba n'avaient pu résister aux souffrances de cette pénible traversée ; d'autres étaient restés malades à Palos.

L'histoire l'a constaté : ce n'était pas surtout pour voir les Indiens et les choses étonnantes, portées à découvert dans leur cortège, que se formait cette affluence ; une curiosité plus noble justifiait cet empressement.

Chacun voulait contempler l'amiral !

Chacun voulait graver dans son souvenir les traits de l'homme favorisé du Ciel qui avait franchi la mer Ténébreuse et reculé les bornes de la terre. Tous les bras s'agitaient, tous les fronts se découvraient à son approche ; c'était une immense salutation. Les mères le montraient à leurs jeunes enfants, et priaient tout haut pour lui.

Il s'avançait ainsi à petites journées, comblé de marques d'admiration et d'enthousiasme, recevant les applaudissements et les bénédictions des foules.

Sans doute le héros chrétien, doucement ému de ces démonstrations, rapportait à Dieu seul ce triomphe. Toutefois cet empressement incomparable des populations lui était une confirmation de la grandeur de l'œuvre pour laquelle la Providence l'avait daigné choisir.

Ainsi pendant quelques mois encore tout réussira à l'homme du jour. Admiré de toute l'Espagne, encensé par toute l'Europe ; chanté même par les Maures, sur les rives africaines où il a contribué à les refouler ; salué, dans tout l'éclat de son triomphe, par ce même sénat de Gênes, qui naguère l'avait traité de si haut ; consulté, conseillé, béni par la cour de Rome, qui elle du moins ne l'abandonnera jamais, il se montrera aussi affable dans le succès qu'on l'a vu fier et résolu dans la disgrâce, et charmera le ciel et la terre par son exquise modestie.

De Séville à Barcelone, la voix du peuple, écho de la voix de Dieu, avait acclamé l'ambassadeur du Ciel, le révélateur du nouveau monde.

La terrible étiquette espagnole devait elle-même fléchir devant cet entraînement de l'opinion, vague irrésistible qui entraînait rois et peuples.

VII

Enfin, le 15 avril, Colomb entrait à Barcelone.

La population était allée au-devant de lui bien avant sur la route. Les principaux entre les jeunes gens de la ville l'escortèrent à cheval, et hors des portes il trouva une députation de la cour, envoyée pour le recevoir.

Au palais royal, une vaste salle, en vue de tout le peuple, disposée pour donner plus d'éclat à la réception, se terminait par un dais splendide, recouvrant une estrade richement décorée. On y voyait deux trônes, une banquette de velours rouge et un fauteuil. Il resta vide, quand les rois eurent pris place sur les trônes et le prince royal sur la banquette, attendant l'arrivée du triomphateur.

Il parut, modeste sous son costume magnifique, et, fidèle aux lois de l'étiquette, il s'avança pour baiser la main des souverains et fléchir le genou devant les augustes représentants du pouvoir. Mais eux, comme mus par un élan irrésistible, ne le voulurent pas souffrir. Oubliant toutes les lois si rigoureuses de l'étiquette espagnole, ils s'étaient levés et s'avançaient au-devant de l'humble révélateur du nouveau monde.

Isabelle surtout, comme transportée d'un saint enthousiasme, lui montrant le riche fauteuil, lui dit d'un ton d'inspirée :

« Don Christophe Colomb, couvrez-vous devant vos rois ; asseyez-vous près d'eux. Asseyez-vous, amiral de l'Océan et vice-roi du nouveau monde. »

Le peuple applaudissait, mais le modeste triomphateur résistait.

Le dernier mot resta à la reine de Castille. Elle ne s'assit, dit le P. Ventura, qui tire de cet épisode un beau thème de louanges à la *femme catholique*, qu'après que, sur son ordre, Colomb se fût couvert comme un grand d'Espagne, et se fût assis le premier dans un fauteuil qu'on avait placé exprès devant le trône.

Alors, après avoir reçu leurs compliments, sur le commandement qu'ils lui en firent, le révélateur fit à ses souverains le récit de sa découverte.

Il s'exprima en termes clairs, sans emphase, rapportant à Dieu toute gloire, et louant Notre-Seigneur, dont il montra la miséricorde se levant comme une lumière venue d'Orient sur ces peuples assis à l'ombre de la mort. Il décrivit les règnes nouveaux acquis à la science, à l'industrie et au commerce, dont il rapportait, au prix de tant de souffrances, les curieux spécimens exhibés à ce moment en spectacle devant tous. Puis, après avoir répondu avec une exquise et charmante modestie aux questions que les rois ne se rassasiaient pas de lui poser, il recueillit les acclamations de tous, tandis que son cœur s'élevait en haut, et rapportait à Dieu des ovations que son âme, éclairée d'en haut, put peut-être prévoir se changer à bref délai en d'autres cris.

On l'a dit avec raison, cette noble scène qui, suivant le bon et saint évêque de Chiapa (il en était), fit éprouver aux assistants un avant-goût des délices du paradis; ce *Te Deum* chanté par tout un peuple à genoux, c'était le chant du cygne de la chevalerie chrétienne, l'ère du Dante close par Christophe Colomb. Encore un peu de temps, et ni l'un ni l'autre de ces deux fraternels génies ne sera plus compris, même des siens. Et en cela on verra une fois de plus à quel point les règles de l'art sont en quelque sorte calquées sur les voies de la Providence. S'il se rencontre jamais un poète, une langue, des circonstances, un auditoire dignes de produire et d'entendre un poème sur Christophe Colomb, on en trouvera le plan tout tracé dans la vie que Dieu lui a faite avec ce même art qui a fait le monde. Quelle grandeur et quelle suite dans l'idée! quel ordre dans la marche des faits! quelle unité dans le caractère du héros! quelle harmonie dans tout l'ensemble, et que de variété dans les détails! Enfin quel art, si l'on ose s'exprimer ainsi, dans la disposition des contrastes!...

Mais reprenons le récit des événements.

Isabelle surtout se montrait ravie, son noble visage rayonnait d'enthousiasme, et la ferveur illuminait ses traits royaux en les transfigurant.

« Grande dame, lui avait dit Christophe Colomb, donnez-moi des navires, et, l'heure venue, je vous les rendrai avec un monde à la remorque. »

Cette parole que le poète met sur les lèvres de l'élu de Dieu, Isabelle, la reine, ou plutôt, comme dit l'histoire, le roi de Castille, s'en souvenait, et remerciait le Ciel de l'avoir choisie pour instrument de ses miséricordes sur ce monde « amené à la remorque » des pauvres petites caravelles, dont les représentants émerveillés assistaient à l'ovation triomphale de tout ce bon peuple.

Tout le monde alors, raconte l'abréviateur des Mémoires du triomphateur, se mit à genoux, à l'exemple du roi et de la reine, qui rendaient grâces au Ciel les larmes dans les yeux, et les hymnes de joie furent chantés par la musique de la chapelle royale; hymnes de funeste augure, ajoute mélancoliquement le vieux narrateur, qui servaient comme de prélude aux gémissements funèbres dont bientôt allait retentir ce nouvel et malheureux hémisphère, qui ne fut connu de l'autre que pour se voir peu de temps après couvert de deuil et souillé de carnage.

VIII

Depuis ce grand jour, le roi ne parut plus dans la ville sans avoir à sa droite le prince d'Espagne son fils, et Colomb à sa gauche. Ferdinand alors tirait gloire de l'homme dédaigné naguère, et qu'au fond du cœur, hélas ! il ne cessait point de jalouser.

Seule la reine de Castille le traitait avec un sincère respect. Elle lui créa des armoiries, en l'autorisant à écarteler, dans son modeste blason primitif, les armes royales de Castille et de Léon avec les siennes propres.

A l'exemple de leurs maîtres, les grands d'Espagne se disputaient l'honneur de traiter à leur table le vice-roi des Indes.

Le cardinal Pierre Gonzalès Mendozza, cet homme si distingué par son mérite encore plus que par son rang et sa naissance, fut le premier qui le traita dans un festin, où non seulement il lui fit prendre la première place, mais il le fit servir à plats couverts, comme un roi, avec ordre de ne lui rien présenter qu'on n'en eût fait l'essai : un usage de l'étiquette souveraine que tous les seigneurs observèrent en le traitant à leur tour.

C'est à ce banquet que se serait passé le fameux incident, dit de l'œuf de Christophe Colomb.

« Un des convives, racontent les auteurs de la légende, lui ayant demandé fort impertinemment s'il pensait qu'à son défaut un autre n'aurait pas pu faire la découverte, l'amiral se fit apporter un œuf et proposa à l'assistance de trouver le moyen de le faire tenir debout. Personne n'y ayant réussi, il prit l'œuf, et, l'appuyant assez vivement pour en écraser le bout, il le fit tenir debout sur l'extrémité brisée. »

Outre qu'elle ne prouve rien et n'est au fond qu'une tricherie, l'action, ou plutôt la farce grossière attribuée au noble amiral ne serait qu'un tour d'escamotage maladroit et ridicule. Quand on a pénétré, comme nous l'avons fait déjà, dans l'intime de ce grand homme, on trouve dans cette historiette un tel contraste avec sa noblesse naturelle, qu'il faut la reléguer avec indignation dans le domaine des fantaisies inventées par l'esprit de secte pour amoindrir cette grandeur du génie, et rougir pour notre littérature qu'elle ait trouvé grâce devant quelques-uns chez nous.

L'histoire, qui s'occupe surtout des choses du dehors, néglige tous ces documents « humains », alors qu'il nous serait si doux de connaître les revoirs du grand homme avec sa chère et chrétienne épouse, avec les siens!... Du moins recueillons pieusement les quelques traits qui nous en restent.

Isabelle de Castille ayant voulu honorer le frère de l'amiral, celui-ci le manda auprès de lui. Diégo (Jacques) Colomb, qui va jouer un si beau rôle auprès de son illustre frère, résidait pour lors à Gênes, non loin de leur vieux père, travaillant humblement du métier de cardeur, qu'il quitta avec la même simplicité pour devenir don Diégo, aide de camp du grand amiral de l'Océan, futur gouverneur général pour le vice-roi des Indes.

Le vieux patriarche, qu'il embrassa avec amour avant de le quitter peut-être pour toujours, le chargea de porter sa bénédiction à ce fils de sa droite, qui venait d'illustrer à jamais le nom humilié des Colomb. Tel jadis le patriarche Jacob se réjouit, en apprenant l'élévation de son fils Joseph.

Don Diégo, en arrivant à Barcelone, fut tout de suite placé au rang des plus grands seigneurs. A la cérémonie du baptême des sept Indiens, qui avaient demandé à embrasser la religion du bon amiral, il fut l'un des parrains choisis parmi l'élite de la noblesse espagnole. Touchant détail de cette solennité : Christophe Colomb ne fut le parrain d'aucun des sept néophytes, « l'Église catholique n'admettant pas le père à servir de parrain à son fils. »

IX

Au milieu de toutes ces ovations, une oreille attentive aurait perçu la note sourde de l'envie et de la haine. Écoutez. Ce matelot qui prétendait avoir le premier reconnu la terre, Juan Rodriguez Bermejo, furieux de voir que la prime promise par Isabelle était, sur les témoignages que nous avons cités, adjugée à son amiral, ne put contenir sa fureur, dont les sectaires se font encore l'écho à travers les siècles, comme si, avec les charges accablantes qui pesaient dès lors sur lui, Christophe Colomb eût dû rejeter une allocation qui lui était due. Dans son dépit, le matelot passa aux Maures et se fit mahométan.

Plus adroit que Bermejo, Juan de Soria, ordonnateur et contrôleur de la marine, abusait de son titre pour entraver toutes les dispositions prises par l'amiral. Enhardi par la secrète connivence d'un favori de Ferdinand, l'ordonnateur Fonseca, Juan de Soria en vint à dépasser toutes les bornes de l'insolence, et se mit à traiter de haut l'amiral de l'Océan. Il fallut qu'à trois reprises Isabelle intervînt pour rappeler l'insolent envieux au sentiment des convenances et à la justice.

Cependant Colomb préparait, dans le calme de sa belle âme et de son génie, toutes choses en vue de son nouveau départ.

Dieu lui ménagea, au milieu des épreuves chagrines de la jalousie, une de ces consolations comme le cœur délicat d'Isabelle pouvait seul les trouver.

La grande reine savait quel rôle avait joué le gardien de la Rabida, et quelle place ce savant religieux tenait dans le cœur de l'amiral. Sans consulter personne, et au moment où le P. Juan Perez de Marchena y songeait le moins, elle lui expédia un brevet pour l'attacher au service de Colomb, non point à titre d'aumônier ou de chapelain, comme cela eût semblé naturel; mais, sans doute pour assurer au vénérable franciscain un titre de plus à la considération des gens de l'escadre, à titre d'astronome de l'expédition :

« Parce qu'il est bon astronome, écrit-elle officiellement à l'amiral, et parce qu'il m'a toujours paru en entière conformité de sentiments avec vous! »

Nous verrons plus tard quelle grâce la Providence ménageait à ce digne, pieux et docte représentant de la famille franciscaine, qui accompagna, à bord du vaisseau amiral, la seconde expédition de Colomb, avec d'autres religieux de son saint ordre.

Pour lui, disent les traditions recueillies par l'histoire dans les annales de l'ordre séraphique, « son inclination naturelle, son devoir d'obéir au choix de la reine, l'espoir de sauver quelques âmes, ne fût-ce que par le baptême des petits enfants, son désir de complaire à Colomb, sa curiosité des œuvres de Dieu inconnues dans nos latitudes, surtout l'esprit de l'ordre franciscain, perpétuant la pensée de son séraphique instituteur, le portaient à cette navigation. » Il quitta donc son cher couvent, son humble observatoire, où tant de fois il avait regardé au loin vers cette mer Ténébreuse, ses enfants spirituels et les âmes habituées à recourir à ses conseils révérés, et, joyeux, il partit, en compagnie d'un ami devenu illustre, à la conquête des âmes. Sa position à bord du vaisseau amiral et dans l'état-major de Colomb l'associera aux premiers débarquements du vice-roi; nous verrons pourquoi la Providence le voulut ainsi.

Mais, hélas! tout est occasion d'épreuve et par conséquent de

mérite à ceux que Dieu aime de prédilection. L'histoire est muette sur ce point, parce que le journal du second voyage de Christophe Colomb s'est perdu. Mais, quand on a sondé les mystères du pauvre cœur humain, on comprend et on devine comment la présence du bien-aimé franciscain aux côtés de l'amiral a pu devenir un prétexte et une source de dissentiments avec d'autres qui jalouseront cette intimité et cette influence.

Dans leurs conversations, Colomb et le franciscain avaient sans doute admiré les vues de la Providence là où d'autres n'auront vu que le pur jeu des lois aveugles du hasard. A ceux-là, comme aux rationalistes contemporains, Zoïles envieux et acharnés à détruire, s'ils le pouvaient, le caractère surnaturel de cette mission unique dans les fastes de l'humanité, d'avance les deux amis ont répondu en proclamant leur foi inébranlable aux décrets providentiels, cette même foi qu'un protestant, Washington Irwing, est contraint de saluer, peut-être sans le vouloir, quand il constate comment, par les seules ressources naturelles, Colomb n'eût jamais pu arriver à ses fins, spécialement dans ce trait relevé par l'historien hérétique : « Tels furent les dangers et les obstacles dont son retour en Europe fut accompagné, que, s'il lui en était survenu la dixième partie en allant, ses compagnons, épouvantés et factieux, se seraient soulevés en masse contre l'entreprise, et il n'aurait jamais découvert le nouveau monde. »

CHAPITRE VI

LE SECOND VOYAGE

Contraste entre les deux départs. — Les empressés. — Le feu Saint-Elme et l'orage du 23 octobre. — Voici la terre ! — Une première messe aux Antilles. — Colomb navigue avec une incroyable dextérité à travers des îles inconnues. — La Guadeloupe. — Angoisses. — Funèbre découverte. — Tout a péri. — Le récit du cacique. — Comment les victimes furent les artisans de leur perte. — La première ville bâtie par les Espagnols dans le nouveau monde. — La contagion et ses causes. — Colomb renvoie la flotte en Espagne. — Mécontentement et conjuration. — Les défaillances de qui on aurait dû le moins en attendre. — Voyage d'exploration. — Hardi projet de voyage autour du monde. — Le contemplateur. — Le vieux cacique. — L'interrogation inattendue. — Quelle pensée guide Colomb dans le dessein qu'il conçoit d'attaquer l'anthropophagie dans ses repaires. — Dieu ne permet pas à son messager pacifique d'accomplir cette œuvre. — Il tombe dans un état de léthargie absolu. — Ce qu'était don Barthélemy Colomb, que Dieu envoyait à l'aide de l'amiral. — Il est sauvé !

I

Quelle différence entre le second départ et le premier !

L'an dernier, c'est comme furtivement, au milieu du deuil et des alarmes, que Christophe Colomb partait du port de Palos à la recherche de l'inconnu. Cette fois, les acclamations, les hommages, la joie universelle, l'accompagnent au port de Cadix, d'où il doit s'élancer à la poursuite de sa conquête.

L'année dernière, trois humbles caravelles portaient au nouveau monde les ambitions inquiètes de l'ancien. Cette fois, trois

grandes caraques et quatorze caravelles, en tout dix-sept voiles, formeront l'escadre du grand amiral. C'est sur la plus haute qu'il arbore, à côté de l'étendard royal, son pavillon. Elle s'appelle la *Gracieuse Marie,* en espagnol *Galanta Maria*, parce que Colomb, fidèle à sa tendre dévotion envers la Mère de Dieu, veut placer son voyage et son commandement sous la protection de l'Étoile des mers.

La sollicitude la plus prévoyante entassait sur l'escadre tout ce qui, de nature à se reproduire, pouvait faciliter l'acclimatation des règnes animaux et végétaux de l'ancien monde dans le nouveau. Des ouvriers et des praticiens de tout genre, de tout état, s'en iraient là-bas apprendre aux indigènes comment on utilise les produits du sol et comment on s'installe pour en profiter.

Tout un monde se case à bord de la flotte. Cinq cents mariniers ou soldats y prennent la place du labeur maritime, et, près d'eux, des foules demandent à partir pour le pays des épices et de l'or, à leurs propres frais. On en admit jusqu'à sept cents, tout ce que pouvaient raisonnablement porter les navires, sans trop gêner la manœuvre. Les évincés malheureux ne se consolaient pas de leur exclusion. Quelques-uns parvinrent à se cacher derrière les caisses, les marchandises, les ballots, jusqu'au fond de la cale; quand on sera en pleine mer, les acharnés colonisateurs, à moitié asphyxiés, sortiront de leurs cachettes : on les compta, il s'en trouva plus de trois cents!

Une seule crainte dominait tout ce monde : l'amiral, rhumatisant et goutteux, se trouvait bien malade au moment où, les préparatifs terminés, l'escadre n'attendait plus que le signal du départ. Or, sans Christophe Colomb, ses premiers compagnons le leur avaient dit aussi bien que la déconvenue des Portugais, « il ne faut pas songer à retraverser ces mers redoutables : » son génie et la protection miraculeuse du Ciel sur lui garantissent l'heureuse traversée, tandis que, sans ce double secours, l'insuccès est certain.

Mais, au jour dit, — c'était le 25 septembre 1493, — l'amiral se trouva tout à coup rétabli. En présence de ses deux fils, qui le saluaient du rivage, les yeux mouillés de douces larmes, plein de confiance et d'enthousiasme, il donna l'ordre d'appareiller.

Au lever du jour on aperçut l'île que Colomb appela *la Dominique*.

Chaque capitaine avait reçu un pli cacheté, à ouvrir au cas où les vents contraires viendraient à séparer leur navire du reste de la flotte : le pli indiquait la route à suivre pour arriver directement à Saint-Domingue. Cette fois, Colomb gouvernait beaucoup plus avant dans le sud qu'au précédent voyage. Au lieu d'aborder de suite à sa première découverte, il voulait surprendre chez eux ces terribles Caraïbes, ces mangeurs de chair humaine, dont ses amis les caciques témoignaient une si profonde terreur.

La route fut belle. Un jour seulement, le 26 octobre, un orage subit éclata, qui donna lieu au phénomène électrique depuis si bien analysé par la science. C'était le feu Saint-Elme (ailleurs appelé le feu Saint-Nicolas), ce météore lumineux qui se manifeste quelquefois en mer par un temps d'orage et se présente en forme de flammes ou vapeurs lumineuses, voltigeant aux extrémités des vergues et des mâts. Les anciens avaient donné à ce phénomène d'électricité le nom de Castor et Pollux. Ils en tiraient des présages. Les matelots castillans avaient retenu la tradition, et, tout joyeux à l'apparition du météore, ils s'écrièrent que les navires, caressés par ce feu protecteur, ne pouvaient plus sombrer.

II

Les capitaines et les pilotes se croyaient encore loin de la terre quand, guidé par son merveilleux pressentiment, à la variation des brises, à la couleur des vagues et jusqu'à la nature des pluies, l'amiral en sentit l'approche.

A tout événement, il fit mettre en panne et préparer les munitions de bataille. On approchait du pays redouté par toutes les Antilles.

Au lever du jour, le dimanche 3 novembre, on aperçut l'île que Colomb appela *la Dominique,* et puis une autre à laquelle il donna le nom du vaisseau amiral, nom qu'elle a gardé jusqu'à

ce jour, francisé de l'espagnol, ce qui tend à écarter l'idée de la protection sous laquelle le pieux marin l'a placée [1].

Ile fortunée, le doigt mystérieux de la Providence l'avait marquée de toute éternité pour être la première à réaliser la prophétie de Malachie, annonçant qu'un jour viendra où le vrai sacrifice sera offert à Dieu par toute la terre et ne s'y interrompra jamais.

L'ami de Colomb, — cette attention du Dieu de l'Eucharistie lui était bien due, — le père Juan Perez de Marchena, fut le premier prêtre catholique qui toucha de son pied béni la terre assise à l'ombre de la mort. Il bénit solennellement la croix salutaire qui en venait prendre possession; puis, au milieu du silence de la nature et des hommes, il offrit, pour la première fois, au Très-Haut l'adorable sacrifice qui perpétue, à travers le temps et l'espace, l'holocauste sanglant du Calvaire [2].

De là, on se porta sur la plus grande des îles du groupe. Colomb, se souvenant de la promesse faite aux religieux de la Vierge miraculeuse de Guadeloupe, imposa à la grande île ce nom béni, qu'elle garde encore. Le capitaine que l'amiral y envoya revint le visage empreint d'une invincible horreur. Il n'avait trouvé personne dans les cases, délaissées par les féroces naturels; mais, par contre, à côté de pauvres petits enfants abandonnés par les lâches cannibales, il avait découvert des jambes et des bras humains à moitié dévorés et réservés sans doute pour la provision du lendemain.

Avec une précision vraiment prodigieuse, Colomb était arrivé en droite ligne au centre même du quartier général des anthro-

[1] C'est l'île de *Marie-Galante*. Colomb lui donna le nom de son vaisseau *Maria Galanta*, qui se traduit littéralement en français par *la Gracieuse Marie*.

[2] Son amour de la nature, l'esprit de saint François d'Assise qui l'animait pour le salut des âmes, ses rapports avec le héros de la découverte, le choix qu'avait fait de lui la reine, tout lui faisait un devoir d'entreprendre ce voyage. Il était donc juste que ce franciscain, qui le premier avait deviné Christophe Colomb, accueilli son infortune, partagé sa théorie, pressenti le nouveau monde, prié Dieu et supplié la reine pour sa découverte, fût le premier à célébrer les saints mystères dans l'immensité de l'Océan, et le premier à bénir ces rivages inconnus au nom de Jésus-Christ notre Rédempteur. (Lyons, *Christophe Colomb, d'après les travaux historiques du comte Roselly de Lorgues*, p. 134.)

pophages. Sa grande âme compatissante frémit d'indignation au récit de son officier, et il se promit de poursuivre les féroces fuyards. Toutes les battues restèrent d'abord infructueuses.

Il fallait user de prudence avec ces rusés sauvages. Pour l'avoir oublié, un contrôleur de marine, Diego Marquez, laissa pendant deux jours l'amiral dans les plus mortelles angoisses. Il était, sans permission, descendu à terre avec huit hommes, et n'avait plus reparu. Pour imprimer une terreur salutaire autour de lui, Colomb fit semblant de les abandonner à leur malheureux sort, et donna l'ordre du départ.

Cependant, cédant aux instances sur lesquelles il comptait bien, Colomb consentit à attendre. De nouvelles battues, accompagnées de feux de file et de fanfares éclatantes, n'amenèrent aucun indice des malheureux déserteurs. Par contre, elles augmentèrent l'horreur de la situation. Colomb lui-même découvrit, dans une habitation, un crâne humain qui servait d'ustensile de cuisine : on en trouva nombre d'autres un peu partout, et jusqu'à un cou d'homme qui cuisait tranquillement dans une espèce de marmite, sur un feu doux, comme un horrible pot au feu de barbares.

Les femmes qu'il fit prisonnières lui apprirent que ces sauvages engraissaient les enfants enlevés aux peuplades voisines ou nés sur l'île de mères non indigènes, afin de les dévorer quand ils étaient à point. Ces monstres ne réservaient que leurs propres enfants issus de femmes nées dans leur île.

Que seront devenus Diego Marquez et ses compagnons? Hélas! il n'était que trop aisé de le deviner; et, au bout de huit jours, tous, sauf l'amiral, habitué à espérer contre l'espérance, chacun était persuadé de leur malheureux sort. Tout à coup on les vit apparaître, exténués, dans un état pitoyable, conduits par des enfants qu'ils trouvèrent sur leur chemin. Ils avaient perdu la route, et l'épaisseur des forêts ne leur avait plus permis d'apercevoir une étoile pour s'orienter. Colomb, au fond de l'âme délivré d'une affreuse angoisse, garda un front sévère, mit le contrôleur aux arrêts et punit les autres. Il fallait maintenir la discipline.

De la Guadeloupe, on fit voile sur l'île que Colomb appela

Montserrat, toujours en l'honneur de l'auguste Reine des cieux, vénérée dans le sanctuaire de ce nom en Espagne. Hélas! l'île était déserte, « les Caraïbes en avaient mangé tous les habitants. »

Toujours inattingibles, ces Caraïbes! Un jour on en prit, ou plutôt on en surprit un. Encore fallut-il l'embrocher littéralement d'un coup de lance, pour se défendre de ses flèches empoisonnées. Il mourut en arrivant à bord.

L'amiral cependant courait des bordées, et distribuait des noms aux îles vertes qu'on rencontrait sur la route, *Sainte-Marie-de-la-Rotonde, Sainte-Marie-l'Ancienne, Sainte-Croix, Sainte-Ursule, les Onze-Mille-Vierges,* un enchevêtrement, un dédale. Les marins, déjà venus à Saint-Domingue, ne s'y reconnaissaient pas du tout. Seul Christophe Colomb manœuvrait avec une dextérité, une sûreté émerveillantes. Il se retrouvait partout, là où nul n'apercevait rien que des écueils et des passages sans issue. « On n'en alla pas moins, dit le docte Chanca, avec la grâce de Dieu et la science de l'amiral, par une route aussi directe que si nous eussions suivi un chemin connu et frayé. »

III

« Voici bien l'emplacement où nous avons construit le fortin! »

C'est en tremblant que Colomb écoutait ses premiers compagnons reconnaître le lieu où, en effet, ils construisirent, avec le concours des caciques amis, la petite citadelle où, sous la sauvegarde du pavillon national, les premiers colonisateurs des Antilles attendaient le retour de leur chef. Mais pourquoi aucun d'eux n'est-il encore apparu? Pourquoi la petite forteresse castillane n'a-t-elle pas répondu aux salves de l'escadre, annonçant son retour?

Nous sommes au 22 novembre, à la date que l'amiral a fixée en annonçant qu'on arriverait ce jour-là même à l'embouchure du Fleuve-d'Or, dans ce même golfe de Samana, où il avait laissé, onze mois auparavant, la petite garnison espagnole.

Le cœur angoissé, en proie à une étreinte douloureuse, il fit détacher une chaloupe et l'envoya en reconnaissance. Horreur! le premier objet que les braves matelots qui la montaient rencontrèrent, ce fut, attaché à deux troncs d'arbres disposés sans doute par une sacrilège ironie en forme de croix, un cadavre dont l'état de putréfaction ne permettait pas de distinguer la race. Il en fut de même d'un second, d'un troisième, de plusieurs autres, jusqu'à ce qu'enfin la barbe qui tenait encore aux chairs de l'un d'eux ne permît plus aucun doute à ce triste égard. Tous ces crucifiés étaient bien des Européens, que le courant du fleuve portait comme en procession au-devant de leurs frères, revenus trop tard pour les sauver.

Partout d'ailleurs le silence, un silence de mort autour de ces cadavres. La chaloupe revint au mouillage. Colomb était atterré.

Tout à coup, sur le minuit, des voix douces prononcèrent son nom. C'étaient deux Indiens, montés sur une frêle barque, qui l'appelaient. On leur indiqua le vaisseau amiral. Ils refusèrent d'y monter, jusqu'à ce que leur ami, le grand chef des Castillans, se fût montré à eux et leur eût reproché leur méfiance.

Par eux, à travers beaucoup de réticences et après bien des récits contradictoires, on finit par savoir quelque chose de la triste vérité.

Les malheureux colons, par leur insolence, leur tyrannie et leur inconduite, avaient irrité les paisibles sujets de Guacanagari. Les ordres du commandant Diego de Araña avaient été méprisés, et son autorité méconnue. Le grand cacique cependant avait tout supporté, les brigandages et les violences, attendant toujours le retour de son ami. Mais un jour, les lieutenants Pedro Guttierez et Escovedo, après avoir tué un indigène, étaient passés, avec neuf de leurs compagnons, dans les États du cacique de Cibao, Caonabo, de qui dépendaient les mines d'or. Celui-ci les avait fait mettre à mort; et, craignant pour ses richesses, il avait résolu d'exterminer tous les étrangers. A la tête d'une troupe puissante, il était venu assiéger le fortin, que défendaient seuls le brave Diego de Araña et dix des siens qui lui étaient restés fidèles. Il avait plusieurs fois été repoussé; mais, profitant de ce que les Espagnols ne posaient point de sentinelles,

confiants dans leurs retranchements et leur artillerie, Caonabo tenta l'assaut pendant une nuit, tomba sur les Castillans endormis et les égorgea; puis il mit le feu au fortin. Guacanagari s'élança à la défense de ses alliés et de ses hôtes, mais il fut défait par Caonabo, et dangereusement blessé de la main même de ce cacique.

Tel fut le récit des Indiens.

Bien que Colomb n'ajoutât pas entièrement foi à ce qu'on lui rapportait, et qu'il eût même trouvé des raisons de soupçonner Guacanagari lui-même des violences attribuées à Caonabo, il se refusa pourtant à le faire arrêter et châtier, ainsi que certains, dans son conseil, l'y engageaient. Il lui semblait qu'une justice aussi hâtive pourrait risquer de frapper un innocent et que le temps lui apprendrait infailliblement à connaître le coupable. Aussi, sur l'invitation que celui-ci lui en fit transmettre, ne fit-il pas difficulté de se rendre à la case de Guacanagari, qui recommença le récit de la prise du fort et du massacre des Espagnols, en même temps qu'il lui montrait ses prétendues blessures. Celles-ci n'empêchèrent point le cacique de venir à bord de la flotte, dont le chiffre imposant parut le frapper d'admiration. Or, à bord du vaisseau amiral, se trouvaient les malheureuses délivrées des mains des cannibales. A l'insu de tous, le rusé cacique leur fit un signe, et, la nuit suivante, elles s'enfuirent à la nage vers lui. Colomb les réclama. Son messager ne trouva plus personne. Guacanagari lui-même avait disparu, fortifiant ainsi les préventions de ceux qui le soupçonnaient du massacre.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de ces soupçons sur lesquels l'avenir nous donnera une révélation inattendue, celle-là même que Colomb avait pressentie par un de ces secrets instincts qui tant de fois lui révélèrent la vérité, il devenait évident que les malheureuses victimes de la vengeance ou de la cruauté avaient elles-mêmes consommé leur perte par un inconcevable aveuglement. L'amiral leur avait assuré une protection suffisante. Par les ressources dont ils disposaient, ils pouvaient suffire à tous les besoins de la vie; d'ailleurs, la générosité de Guacanagari y pourvoyait abondamment et satisfaisait, hélas! jusqu'à

leurs caprices, malgré les recommandations si sages, quoique austères, de l'amiral. En suivant ces recommandations, ils eussent conservé leur premier ascendant sur l'esprit de ces peuples, qui les croyaient immortels. Ils eussent pu les rendre chrétiens, les préparer à se faire les vassaux heureux de la Castille. Toutefois, même après avoir imprudemment détruit le prestige que la conduite de Colomb leur avait conquis, leurs désordres, leur oppression seraient restés encore impunis, s'ils avaient au moins pratiqué la dernière de ses recommandations : celle de ne jamais se séparer, ni coucher hors du fortin [1].

IV

Mais il fallait songer à réparer ce malheur. Colomb, avec sa vaillance et son indomptable confiance en Dieu, se mit à l'œuvre. Il avait d'abord songé à relever le fortin de ses ruines et à lui donner plus d'étendue et plus de solidité, afin d'en faire, sur la côte de Saint-Domingue, une citadelle avancée de la civilisation espagnole. Mais l'air était malsain, et le point qu'il avait fallu choisir d'abord, par la nécessité des abordages, ne fournissait ni pierres ni matériaux suffisants.

Il donna l'ordre de rebrousser chemin vers un lieu admirablement situé, où une tempête violente obligea les caravelles à chercher un abri. On y trouva l'emplacement désiré. Les pierres propres à la construction s'offrirent de toutes parts aux bâtisseurs. Le port était excellent. Du rivage on découvrait de fertiles plaines ; de belles forêts s'étendaient dans l'intérieur. Inutile d'aller plus loin.

C'est là que, vers la fin de décembre 1493, débarquèrent enfin

[1] Ce nonobstant vécurent ainsi ce pendant qu'ils furent unis et demeurèrent ensemble. Mais, sitôt qu'ils furent désobéissants à leur capitaine, et qu'ils entrèrent en pays, petit à petit, écartés et séparés les uns des autres, furent tous occis et massacrés. (Oviedo y Valdez, *Hist. des Indes*, liv. II, chap. xii.)

les hommes et les animaux, les uns et les autres également fatigués d'une navigation qui durait depuis près de trois mois, pendant laquelle la prudence du commandant, obligé de parer aux éventualités du débarquement, les avait soumis à une ration exiguë. Ce fut, disent les mémoires, avec d'inexprimables délices que la plupart des Espagnols, étrangers à la mer, prirent possession de la verdure, des ombrages odorants et des fruits inconnus de cette contrée, où, sous un feuillage toujours vert, les oiseaux faisaient leurs nids comme au printemps dans notre Europe.

On renferma d'abord les munitions, les provisions et les marchandises dans des maisons de bois, qui furent promptement élevées.

Aussitôt s'éleva une ville, la première qu'aient fondée les Espagnols dans le nouveau monde. La première pierre en fut posée au nom de la Trinité sainte. Mais, quand il fallut lui donner un nom, en reconnaissance de la bienveillance que lui avait toujours témoignée l'admirable reine de Castille, Colomb l'appela l'*Isabelle*.

L'amiral, on le sait, fut toujours et en tout un grand chrétien.

Le premier édifice dont il pressa la construction fut l'église : gagner des âmes à Jésus-Christ, c'était son idéal. L'église était en pierre, ainsi qu'un magasin et quelques bâtiments publics. Les maisons des Espagnols furent simplement faites de bois, de terre et de chaux.

Autour de la ville, les ensemencements et les plantations prospéraient dans des conditions inouïes. La fécondité du sol semblait incroyable. Les légumes germaient en trois jours et arrivaient à maturité dans trois semaines. Le 30 mars, jour de Pâques, un laboureur offrit à l'amiral des épis mûrs du blé semé à la fin de janvier. On était certain d'obtenir deux récoltes par an.

Mais ne devançons pas les événements.

Chacun s'était prêté à concourir au travail commun ; mais, de plus, avec les habitudes de vie civilisée que les émigrants apportaient aux Antilles, chacun aussi avait cherché à se donner au plus tôt une demeure en propre.

En peu de semaines, la cité d'Isabelle prit l'aspect d'une petite ville d'Europe. Les Castillans étaient enchantés.

Rassurés par l'affabilité de l'amiral, les Indiens prêtaient leur concours aux Espagnols, et, dans leur naïveté persistante, ils se trouvaient magnifiquement payés par quelques bagatelles d'Europe.

Bientôt, grâce à tous ces concours, les eaux, les pierres, la chaux, les bois de charpente, rien n'y manquant, s'élevait, pour devenir un jour la capitale espagnole de Saint-Domingue, une vraie cité, qui, le 6 janvier, jour anniversaire de la prise de Grenade, avait reçu le nom d'Isabelle.

Deux mois avaient suffi pour improviser cette ville avec ses défenses.

V

Colomb pour cela s'était prodigué. Il tomba malade.

Sa maladie ne contribua pas peu à affaiblir le courage des plus hardis chevaliers de l'expédition, d'autant qu'une autre cause de découragement commençait, spectre hideux, de les épouvanter.

La vie des gens de mer est dure. Ajoutez à ce premier élément la mauvaise qualité des provisions, puis les influences morbides d'un climat nouveau. Les gentilshommes espagnols furent bientôt pris de peur quand éclata la « contagion », comme on disait alors par euphémisme toutes les fois qu'une peste ou épidémie contagieuse venait à se déclarer.

Toujours la même cause, à travers les siècles, parce que toujours l'appât sordide du gain amènera des fournisseurs sans conscience à trahir les plus élémentaires devoirs de l'humanité et du patriotisme, en vendant des semelles de carton et des conserves pourries.

Colomb était malade au moment de l'embarquement à Cadix. Il n'avait pu vérifier par lui-même l'installation de tout le matériel. Jean de Soria en profita pour commettre déjà ces spéculations immorales, ces connivences frauduleuses, qu'on a si souvent

et dans tous les temps reprochées aux administrations des armées de terre et de mer.

Quand, au débarquement, en emmagasinant les denrées à la petite ville d'Isabelle, on vérifia les approvisionnements avant de les classer, l'amiral reconnut avec horreur que la plupart des vivres étaient avariés, ou en quantité moindre que la cote n'en portait. Le meilleur du vin avait coulé des futailles mal cerclées. L'effectif des médicaments n'était point en rapport avec l'état dressé par le médecin en chef. Les bestiaux de choix se trouvaient remplacés par d'autres, chétifs, de race inférieure. Aux magnifiques chevaux que l'amiral avait passés en revue à Séville, l'âpreté sordide des maquignons avait frauduleusement substitué de pauvres cavales, après qu'ils eurent touché le haut prix des premiers.

Dès lors le noble cœur de Christophe Colomb conçut pour Juan de Soria une répugnance instinctive, et celui-ci devint l'implacable ennemi du héros chrétien.

Ainsi la fraude des bureaux de Séville vint tout à coup et à peu près irrémédiablement compromettre la prospérité de la colonie naissante. Il y eut chez les colonisateurs de cruels désenchantements et d'amers découragements, du moins chez ceux que leur éducation ne préparait point à ces dures épreuves. Les marins, les soldats, les paysans, plus aguerris ou plus vite rétablis, terminèrent bon nombre de maisons avant la fin de janvier, et l'amiral put faire entourer la cité d'une sorte de rempart en pierres sèches, selon la mode arabe.

VI

Dans cette extrémité et en face des périls qui menaçaient dans son berceau la colonisation naissante, Colomb se décida à un grand parti.

Profitant de la saison favorable au voyage de retour, et pressé par la nécessité d'obtenir sans retard d'autres approvisionne-

ments, il se hâta de renvoyer la flotte, dont il ne retint que cinq navires, destinés au service des colonies et à de nouvelles découvertes.

Il plaça la flotte sous le commandement d'Antonio de Torrès, à qui il remit un mémoire que le fidèle commandant devait présenter lui-même en mains propres aux rois, avec des morceaux d'or natif.

Ce document précieux, nous l'avons encore. En marge, on lit avec émotion les annotations des souverains. C'est le meilleur témoignage de la haute supériorité de Colomb en matière de gouvernement et d'administration publique. Cet homme était fait pour gouverner, et d'instinct il se montrait économiste supérieur à son siècle. Puis, à travers la prudence humaine, on sent percer cette indomptable foi en la Providence qui fut le fond même du génie chrétien de Colomb, le vrai secret de sa sublimité. Aussi l'acquiescement royal vient-il à chaque paragraphe confirmer la justesse et la précision du chef de la jeune colonie. Des plus minutieux détails financiers aux plus grands efforts sociaux, rien n'échappe à ce grand esprit. Point d'homme plus positif, plus exactement pratique, malgré la poétique grandeur de ses vues.

La flotte mit à la voile le 2 février 1494.

Par ordre de l'amiral, elle emmenait en Espagne les Indiens, hommes, femmes et enfants, qu'il avait pris aux îles où vivaient les anthropophages. Il comptait qu'une fois chrétiens, ces malheureux pourraient revenir et servir d'interprètes : habitués à courir par toutes les îles de l'archipel, ils étaient familiarisés avec les divers idiomes.

Mais, quand la flotte fut partie, un morne désespoir s'empara de ces hommes de plaisir, venus pour ramasser des trésors au milieu des fleurs et des voluptés. Un prétendu métallurgiste ignorant et bavard, Firmin Zedo, accrut le découragement en décriant, du haut de sa faconde pédante, l'île dont il était dégoûté.

Bientôt le mécontentement fut à peu près général. Il ne fallait plus qu'un chef pour le transformer en sédition. Cet agent de désordre existait. Ce fut un fonctionnaire choisi par les rois, dont il avait surpris la confiance pour la trahir, le lieutenant des payeurs généraux, Bernal Diaz de Pise, secondé par un certain

Gaspard Ferris, qui prétextait de sa qualité d'Aragonais pour se prétendre exempt d'obéissance vis-à-vis de la reine de Castille.

Pendant que Colomb était malade, Bernal Diaz imagina d'ouvrir une sorte d'enquête sur l'amiral, faisant certifier par les intéressés qu'il trompait les rois, parce qu'il n'y avait rien à espérer dans cette île sans ressources.

On devait, en conséquence, s'emparer des bâtiments pendant la nuit et se mettre en révolte ouverte.

Subitement rétabli, l'amiral fut vite au courant de la conjuration, et en fit résolument saisir le principal auteur, sur lequel on trouva les preuves de sa trahison écrites de sa propre main. Colomb aurait pu le passer immédiatement par les armes, il se borna à s'assurer de la personne du traître et à l'envoyer en Espagne avec les pièces de la procédure, pour que les rois fissent eux-même justice.

Les historiens protestants ont constaté cette modération, avouant que les coupables ne furent pas punis « avec la rigueur que méritait leur faute ». Hélas! cette modération même tournera contre le grand homme. De ce jour datent des accusations et des rancunes implacables. Même ceux qui auraient été les premières victimes de cette lâche désertion se tournèrent contre celui dont la fermeté clémente venait de les sauver du péril où avaient succombé les pauvres massacrés du fortin. C'est que l'orgueil castillan se révoltait de voir un hidalgo puni par un étranger, un Génois. Les conjurés étaient puissamment apparentés, leurs familles se soulèveraient et écraseraient sans peine le chef absent.

Cependant Colomb, tranquille dans sa magnanimité, continuait à poursuivre son plan. Seulement, pour prévenir le retour de pareils complots, il fit porter à bord de la principale des caravelles qui lui restait les munitions, l'artillerie des autres navires, et il en confia la garde à un équipage dévoué.

Puis, laissant le commandement des cinq navires à son frère don Diégo, pour occuper les mécontents, il se mit à leur tête et s'avança résolument vers les montagnes.

VII

C'étaient les montagnes de Cibao.

Là, on s'en souvient, gisaient, d'après les Indiens, les mines d'or, et le roi s'appelait Caonabo, c'est-à-dire « le seigneur de la maison d'or » ; le terrible Caonabo, à qui, d'après le récit du cacique ami, on devait attribuer la ruine de la citadelle.

Les fiers Castillans préféraient courir les hasards de cette aventure que de continuer à travailler comme de vils manants.

L'historiographe espagnol l'a constaté, non sans quelque besoin d'en excuser Colomb. « Il fallut, dit-il, dresser des moulins pour moudre le blé. Mais, comme les soldats et gens de travail étaient faibles et malades, il fallut de nécessité que la noblesse y travaillât, ce qui les affligeait autant que la mort... Cependant l'amiral, voyant tous ces mécontentements, fut obligé d'user de contrainte, pour que son peuple ne périt pas faute de travailler aux ouvrages publics. »

Il nous faut ici, quelque répugnance que nous y ayons, parler d'une fâcheuse hostilité qui gêna souvent le pieux amiral, surtout à ce moment critique. En le faisant, nous rappellerons à nos lecteurs chrétiens que les fautes sont personnelles, et qu'il serait injuste de faire rejaillir sur l'Église elle-même les responsabilités encourues par quelques-uns de ses ministres. Loin de là, c'est un argument, et non des moindres, en faveur de la divinité de cette Église, qui résiste depuis bientôt vingt siècles à bien d'autres défaillances de ceux qui devraient le mieux servir ses intérêts.

M. Roselly de Lorgues a scrupuleusement étudié ce détail malheureux. Nous donnons ici le résumé qu'a fait de ses savantes recherches M. l'abbé Lyons :

« Le P. Bernard Boïl, Catalan, moine bénédictin de Montserrat, fort accrédité à la cour pour son savoir, ne tenait pas sa mission de vicaire apostolique du pape, mais de Ferdinand, qui, abusant d'une ressemblance de nom, avait osé sacrilègement le

substituer au zélé franciscain désigné par le souverain pontife. Aussi, en s'embarquant, il avait obéi comme il serait allé à des négociations de diplomatie, dont il avait le goût. Dès son arrivée, jusqu'alors plein de considération pour Colomb, il fut en dissentiment avec lui dans l'affaire du fortin. Se flattant de connaître les hommes, il certifiait que Guacanagari était complice des meurtriers, et qu'il méritait une punition exemplaire, tandis que l'amiral ne pouvait croire à sa complicité. De là l'inimitié pour Colomb. Ce germe, caché sous des formes polies, perça dès que le danger de manquer de vivres obligea l'amiral à rationner les colons, sans exception aucune. Il se produisit d'une manière affligeante, jusqu'à pousser ouvertement à la désobéissance et à la révolte, lorsqu'il contraignit au travail d'urgence les hidalgos et les volontaires qui n'étaient pas à la solde royale. Les choses en vinrent même au point que le P. Boïl frappa d'excommunication le vice-roi, et mit en interdit l'église. Colomb supprima complètement la ration : l'excommunication et l'interdit furent levés. Enfin le vicaire apostolique, dégoûté, écrivit à la reine pour demander son rappel. »

Pendant que, s'oubliant à un rare degré de légèreté, celui qui aurait dû le plus seconder par son influence l'autorité de l'amiral se permettait de le blâmer, de le censurer publiquement, l'accusant même de « cruauté », un nouveau sujet de panique se répandit parmi les colons. On leur annonçait que le terrible cacique Caonabo se disposait à les surprendre, comme il avait fait du fortin.

Colomb sourit à ces menaces, et la panique s'apaisa quand on sut à l'Isabelle qu'un seul cavalier de la garnison du fort de Saint-Thomas avait mis en fuite quatre cents sauvages : les naïfs insulaires avaient été épouvantés des mouvements et de la rapidité de son cheval.

« J'ai eu raison de placer le fort sous le patronage de saint Thomas, le patron des incrédules, » put se dire le vice-roi.

D'autres sujets de crainte le préoccupaient bien autrement.

Il regardait du côté du Portugal, c'est de là que le péril viendrait sans doute et bientôt. Les Portugais, jaloux et envieux, ne tarderaient pas à venir contrecarrer la conquête castillane.

« Ne nous laissons pas devancer, s'écria-t-il, et en avant, pour Léon et pour Castille ! »

Toujours prudent, avant de s'élancer à de nouvelles découvertes, prévoyant qu'il serait absent longtemps, il institua à Isabelle un conseil, où il fit entrer, avec sa générosité habituelle, le P. Boïl, ce même vicaire apostolique dont il avait eu tant à se plaindre, avec Fernandez Corroël, Alphonse de Carvajal et Jean de Luzan. Son frère dévoué, qui avait fait ses preuves, don Diégo, présiderait le conseil.

VIII

Dans ce voyage; qui devait marquer une des plus fameuses étapes de sa belle vie, Colomb n'avait guère avec lui que des gens de Palos. Le petit port d'où l'étendard royal de l'expédition partait la première fois vers l'inconnu fournira au héros les vaillants dont il a besoin aujourd'hui plus que jamais. Cette fois, ce n'est plus l'angoisse ni la terreur du début pour ces braves compagnons, d'autant qu'à côté d'eux, presque à leur tête, tout près du chef glorieux, marche le généreux et bon gardien de la sainte Rabida, dont l'amiral n'a garde de se séparer. Le franciscain l'assistera, l'éclairera de ses doctes conseils, et, quand un mal terrible sera venu le frapper, le ramènera au port d'attache.

Colomb montait, comme à la première expédition, la *Nina*. Mais sa dévotion franciscaine l'a porté à changer ce nom banal; elle s'appelle maintenant la *Santa-Chiara*.

Le 24 avril, il levait l'ancre, et, ne consultant que sa fidèle confiance en son ami, il vint mouiller devant les possessions du cacique disparu. Guacanagari, pensait-il, reviendra à lui, et ils reprendront leurs cordiales relations. Le cacique ne reparut point à l'approche de Colomb; il s'était enfoncé dans ses forêts. Quel était donc ce mystère? Pas un naturel ne paraissait.

Tout à coup, dans une exploration, les soldats de l'amiral tombèrent au milieu des apprêts d'un vrai festin. La table était mise,

et pas un convive n'apparaissait au loin. Les Espagnols, un peu à jeun de vivres frais, estimèrent la rencontre bonne et firent honneur au festin providentiel. Cependant les insulaires regardaient d'un monticule, où l'on finit par les apercevoir. On leur fit signe fort amicalement. L'un d'eux se risqua, et par lui on rassura les autres. Ils se montrèrent d'ailleurs enchantés de l'excellent appétit des invités sur lesquels ils ne comptaient point, et dirent en riant qu'une bonne pêche leur permettrait de recommencer à peu de frais. Colomb ne l'entendit point ainsi. Il voulut payer son écot, et ses présents achevèrent de regagner la confiance perdue.

Dès lors une foule d'indigènes suivaient l'expédition, offrant à tout instant des provisions excellentes, que l'équipage payait avec ses clochettes, de plus en plus appréciées de ces peuples enfants. Quand on leur demandait d'où ils tiraient l'or de leurs parures sauvages, invariablement ils indiquaient le sud. La petite flottille s'y dirigea.

Quelle est donc cette île, plus belle qu'aucune, dont les hautes montagnes profilent leur cime d'un bleu pâle sur l'azur profond du ciel? L'île est merveilleusement belle, c'était la Jamaïque. Mais des hommes moins endurants l'habitent, et avec des cris terribles ils tentent de s'opposer au débarquement. Colomb parut n'y point prendre garde. Mais, comme les insulaires persistaient à lancer leurs flèches, d'ailleurs amorties par les boucliers et les cuirasses, il se décida à commander une décharge, qui mit les récalcitrants en déroute.

L'histoire a noté l'intervention inattendue d'un chien, venu là de son chef, et que le goût batailleur lança à la poursuite des fuyards, épouvantés de ses aboiements furieux et de ses morsures. Le succès de ce chien donna l'idée d'employer ses congénères en pareille occurrence. On sait quel abus barbare les conquérants devaient en faire plus tard, dans la chasse à l'Indien.

Tranquille du côté des assiégés, l'amiral poursuivit sa route à travers une foule d'îlots verdoyants, que pour cela il appela les Jardins de la reine. Il naviguait fort dextrement à travers ces écueils, au grand effroi de ses hommes, qui le conjuraient de sortir de là. Mais lui, ravi du spectacle, poursuivait le cours de

ses observations. Son fils Ferdinand les a notées. « Les caprices de l'atmosphère, dit l'historien de l'amiral, présentaient une fixité périodique bien faite pour surprendre ce grand observateur. Chaque matin le vent venait de l'est, chaque soir de l'ouest; et à l'entrée de la nuit des nuages sinistres arrivaient de l'occident, se développaient sur le zénith, portant dans leurs profondeurs des éclairs suivis de tonnerres. Mais, dès que la lune paraissait à l'horizon, ces menaçantes apparences s'évanouissaient bientôt. Cette singularité atmosphérique, ce nombre prodigieux de petites îles, l'inclinaient à croire qu'il était dans l'archipel des cinq mille îlots, situé à l'extrémité de l'Inde, dont parlent Marco Polo et Mandeville ; et quoique les caravelles eussent touché plusieurs fois, malgré les précautions des pilotes, il ne voulait pas abandonner cette contrée avant de l'avoir parfaitement reconnue. »

Tous, à bord de la flottille, restèrent persuadés que Cuba formait le commencement des Indes. Cette donnée fit concevoir à Colomb un audacieux itinéraire, qui l'eût ramené en Espagne par l'Asie et la Méditerranée.

Dieu seul et les anges savaient alors la forme du nouveau continent, l'immensité de la mer Pacifique, la distance qui séparait Cuba des côtes de la Chine et de l'archipel indien. L'erreur de Colomb, quand il conçut ce voyage de circumnavigation, ce voyage autour du monde, était inévitable. Elle sert du moins à mettre en relief la fécondité de son génie et la hardiesse de ses inductions.

La première idée du célèbre tour du monde éclate dans son premier plan impraticable, auquel du reste le manque de vivres, le délabrement de ses caravelles et l'accablement de ses équipages l'obligeaient à renoncer.

Il ne céda qu'à l'impérieuse nécessité. Ses navires ébranlés par les fréquentes secousses, ses quilles labourées par les coraux en touchant les bas-fonds, ses amarres usées, ses voiles déchirées et à demi pourries, ses provisions consommées, son biscuit avarié, contraignirent sa résolution. Il fallut rebrousser chemin.

A travers ces périls, dit admirablement M. Roselly de Lorgues, à qui nous empruntons cet exact et poétique récit, pendant qu'il

disputait ses nefs aux bancs de madrépores, aux labyrinthes de lithophytes, dans lesquels les avait engagées son ardente perquisition des secrets de ce monde, le poète égalait en lui le naturaliste; et, tout en se défiant de ces aspects dangereux, il se délectait aux parfums qui s'épandaient sur les vagues houleuses.

Pour dédommagement de ses fatigues durant le cours de cette navigation, le contemplateur de la création fut ensuite convié aux grands spectacles de la nature. A mesure qu'il retrouvait les eaux profondes et transparentes des côtes de Cuba, des scènes animées vivifiaient les profondeurs de l'Océan.

Un jour, il vit s'élever à la surface des flots une multitude innombrable de tortues aux larges écailles, qui, pareille à une armée en marche, suivait une direction unique et comme sous l'ordre d'un chef, allait se dirigeant au nord. Cette population s'avançait régulièrement et couvrait au loin la mer de ses carapaces. Telle était l'affluence de la tribu cuirassée, que ses foules mouvantes retardaient la marche des caravelles. Les proues heurtaient en vain cette épaisse migration. C'était le moment de la ponte. Des abîmes lointains, mystérieusement convoquée sur ces parages, la peuplade des chéloniens allait aborder en même temps la côte méridionale de Cuba, et y déposer dans le sable ses œufs, que le soleil devait faire éclore.

Le lendemain une scène différente remplit l'horizon de mouvements et de cris: des phalanges d'oiseaux pélagiques traversaient les airs, des bandes de grues se suivaient, des vols de corbeaux marins se succédaient par troupes. C'était une caravane aérienne, une migration immense; ils venaient des archipels de l'île des Sires et des Jardins de la reine, des îles plus éloignées des Caïmans; et, comme s'ils avaient un rendez-vous à jour fixe, ils se dirigeaient en passant par Cuba vers un point inconnu.

Ce passage fut suivi de l'arrivée silencieuse, mais éclatante, des plus légers hôtes de l'air. Des papillons aux ailes richement diaprées se déployèrent dans l'atmosphère en mobile tenture. Cette frêle nation égarait son vol incertain au large dans les airs; sa masse compacte, passant au-dessus des navires, interceptait les rayons du soleil. Cette multitude, se poussant elle-même et chassée par la brise, se heurtait contre les mâts, les cordages,

et nombre de blessés restaient sur le tillac des caravelles. Leurs nuées se succédaient sans interruption. Mais, le soir, le vent d'ouest et les fortes ondées qui le suivaient dispersèrent dans l'espace cette fragile population.

Colomb poursuivait le cours de ses observations.

Enfin, le 6 juillet, on prit terre pour remercier Dieu de sa protection signalée à travers des dangers si continus. Colomb fit dresser un autel sous les ombrages du cap le plus voisin, et l'adorable sacrifice y fut solennellement célébré.

Ici se place un épisode qui a donné lieu aux plus brillants

écrivains, aux émules de Chateaubriand, de tracer tant d'autres récits émouvants comme des idylles du monde nouveau. Celui-là du moins est pleinement authentique.

IX

Pendant que le prêtre célébrait au milieu des marins recueillis, à genoux sur la terre étrangère, se ressouvenant de la patrie et priant pour qu'il plût au Seigneur de les tirer encore des autres périls qui les attendaient, un homme, un vieillard d'aspect vénérable, un vieux cacique, à pas lents, comme pour ne pas troubler le silence de l'auguste cérémonie, descendait vers le tertre où l'on disait la messe. Il ne savait pas ce qu'était ce sacrifice non sanglant, qui amène Dieu sur l'autel; mais son instinct religieux révélait à cette âme droite, conservée pure au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, comme autrefois Raguel parmi les nations païennes, que ce qui se passait là rapprochait le ciel de la terre.

Il se tint debout, respectueusement silencieux et visiblement recueilli lui-même jusqu'à la fin de la messe. S'approchant alors de Colomb, le beau vieillard le salua avec un profond respect, et lui offrit une corbeille de fruits magnifiques. Heureux de les voir acceptés avec tant de cordialité, le vieux cacique s'assit à côté de l'amiral, et par le moyen de l'interprète Diégo, il s'établit entre eux ce touchant dialogue :

« Il est juste, disait le juste du nouveau monde, de rendre grâce à Dieu des biens qu'il vous accorde. Il paraît que c'est là votre façon, à vous autres, de lui rendre hommage. C'est bien. »

Puis, après avoir paru se recueillir, il ajouta gravement :

« Il m'a été dit que tu avais précédemment parcouru avec ta puissance ces contrées, qui auparavant t'étaient inconnues, répandant une grande frayeur parmi les populations. Mais ne t'enorgueillis pas de cela. Rappelle-toi, je te le recommande et t'en prie, qu'au sortir du corps l'âme trouve deux routes : l'une conduisant à une demeure fétide et ténébreuse, préparée

pour ceux qui ont désolé leurs semblables; l'autre menant à un séjour délicieux et fortuné, disposé pour ceux qui pendant leur vie aimèrent la paix et la maintinrent parmi les hommes. »

Et comme il voyait Colomb attentif et ému, le vieux cacique conclut, en un ton inspiré :

« Par conséquent, si tu te crois mortel et penses que chacun sera rétribué selon ses œuvres, ne fais aucun mal à personne. »

Transporté d'une sainte joie en trouvant de pareilles croyances sur une terre qu'il pensait entièrement vouée à l'erreur et au démon, le pieux révélateur du nouveau monde ne put retenir ses larmes, et il répondit :

« Je me réjouis fort de te voir si bien instruit de cette grande vérité. Oui, tu as bien dit, notre âme ne meurt jamais. »

Puis, comme le cacique écoutait avec une attention grave :

« Sache donc, reprit Colomb, et apprends-le à tous les habitants de cette terre, que les rois de Castille, vos seigneurs et les miens, m'ont envoyé pour savoir s'il y avait dans ce pays des hommes qui fissent du mal aux autres, comme on le dit des Caraïbes. J'ai ordre de corriger cet usage inhumain, et de faire régner la paix entre tous les habitants des îles. »

Ravi de ce qu'il entendait dire de la grandeur et de la puissance des rois dont le grand amiral se disait seulement l'envoyé, le vieux cacique, fondant en larmes, et croyant que ces hommes étaient vraiment descendus du ciel vers lui, suppliait Colomb de l'emmener au pays dont il entendait tant de merveilles.

Les enfants du vieillard, sa femme, accourus, se jetèrent à leur tour aux pieds de ce juste, le conjurant de ne pas les abandonner.

Colomb, ému, contemplait cette scène, et ses compagnons avec lui.

Le fleuve sur le bord duquel on se trouvait alors, en souvenir de cet épisode, fut appelé le fleuve de la Messe.

Le cacique parti, dès que l'amiral, encore sous le coup de l'émotion intense qui l'avait saisi, se fut remis à naviguer, une tempête effroyable vint le surprendre. Il crut un instant que cette fois tout était bien fini, et plus tard, quand il racontait sa navigation à la reine, arrivé à ce point, il s'écrie :

« Fasse Notre-Seigneur que mes fatigues profitent à son saint service et à celui de Vos Altesses ! Quant à moi, jamais l'intérêt ne me ferait plus m'exposer à tant de fatigues et de périls. Il ne se passe pas de jours que je n'approche à tout moment de la mort. »

Une fois sorti de la tourmente, il mit son cap sur ce qu'il sentait instinctivement devoir être une des côtes de Saint-Domingue, ou, comme il disait alors de son nom primitif, de l'Espagnole.

Il était dit que le merveilleux se mêlerait toujours à ce voyage, l'un des plus émouvants qu'il eût faits jusqu'alors. Pendant qu'il suivait sa route, à travers des périls inouïs, à tout moment arrêté par le mauvais état de ses navires, voilà que, d'un canot qui s'approche de sa caravelle amirale, une voix, celle d'un cacique, s'élève, qui dit en castillan :

« Amiral ! amiral ! d'où conjecturez-vous que ce cap doit être de l'Espagnole ? »

Il ne le savait pas, en effet, et il était venu là en droite ligne.

Son projet était de pousser directement jusqu'aux îles Caraïbes.

Nous laissons encore la parole au grand historien de notre héros. Nul n'a mieux lu dans les secrets de cette carrière extraordinaire, et nul ne dira jamais mieux la subite éclipse qu'il plut au Seigneur de lui faire subir.

X

En considérant cette race impie, qui depuis des siècles désolait les splendides séjours que la Providence avait préparés pour la paix et le bonheur de ses enfants; en se rappelant sa violation permanente des lois de l'humanité, sa gourmandise homicide, l'impunité dont s'enorgueillissait sa barbarie, ses coupes réglées parmi les populations pacifiques qui frémissaient d'horreur à leur seul nom, il résolut d'assujettir cette race entière, de la

contraindre à travailler au profit des peuplades inoffensives qu'elle s'était habituée à dévorer; et, par l'accomplissement de cette justice, d'attirer la reconnaissance des insulaires aux chrétiens, dont ils embrasseraient avec empressement la foi.

En attendant que la reine statuât à l'égard de ces féroces déprédateurs, il voulait au moins, avec ses caravelles et ses embarcations, parcourir l'archipel caraïbe, fouiller les repaires des mangeurs d'hommes, incendier leurs cases, leurs canots, pour les empêcher de poursuivre plus longtemps leurs forfaits.

Il espérait au moins les frapper d'impuissance par une croisière qui les obligerait à se séquestrer dans leurs îles, et à les cultiver, au lieu d'y transporter, pour l'y engraisser, du bétail d'hommes.

Après avoir essuyé de nouvelles tempêtes, le 24 septembre, l'amiral reconnut le cap le plus oriental de l'Espagnole (Saint-Domingue) et lui donna le nom de l'archange Raphaël.

Malgré le délabrement des caravelles, la mer s'étant radoucie, il se dirigeait sur les Caraïbes, dont il lui tardait d'abolir l'empire.

Mais Dieu sans doute ne voulait pas que son serviteur, messager de la paix, la douce colombe, emblème de la régénération spirituelle, accomplît une mission de châtiment et de punition vengeresse!

Dès qu'ils eurent dépassé l'île Mona, portés par un vent favorable vers les repaires des cannibales, la puissance invisible qui l'avait jusque-là soutenu lui fut soudain retirée.

Alors Colomb, abandonné aux lois de la nature, en subit les conditions.

Il y avait, ce jour-là même, cinq mois révolus qu'il était parti.

Pendant cent cinquante jours consécutifs, son interrogation de la nature, son investigation des eaux, de l'air, du sol, sa contemplation des œuvres de Dieu, ses rapides élans vers l'auteur de ces merveilles, ses tentatives pour pénétrer les secrets de ce monde, les efforts de son intelligence pour résoudre les interprétations contradictoires des indigènes et atteindre quelque vérité géographique, sa lutte prolongée contre les éléments, entretenant son âme, son esprit, son corps dans une triple acti-

vité, avaient épuisé ses forces. Le sentiment de sa responsabilité, la nécessité de diriger constamment lui-même cette difficultueuse navigation, dont une partie ne fut qu'un long sauvetage, l'avaient emporté sur les besoins de son âge, ses douleurs, fruits de ses labeurs maritimes, le manque de nourriture, la privation absolue de sommeil. Les difficultés semblaient, ainsi que les périls, raviver son énergie. Mais, à ce moment, la mer était belle et la brise excellente, sa vigueur s'évanouit tout d'un coup.

La nature avait repris ses droits.

Chacun de ses organes entra dans un sommeil simultané. Son cerveau, comme ses yeux et ses jarrets, cédèrent à une fatigue qui dépassait les ressources humaines. L'épuisement étant général, la réparation devait l'être aussi. Il y eut donc suspension absolue des facultés physiques et morales.

C'était une léthargie complète.

Sans les lentes pulsations du cœur et la flexibilité des membres, on eût cru que cette âme sublime était retournée vers son Créateur.

Dans ces circonstances, les pilotes, laissés à leur propre conseil, considérant l'impossibilité de naviguer par le travers des Caraïbes avec des caravelles fracassées, à demi noyées et presque sans gréement, mirent le cap sur l'Isabelle.

XI

Pendant que la *Santa-Chiara* ramenait, dans son château de poupe, le corps immobile, sans conscience, comme inanimé, du grand amiral, la Providence avait amené à l'Isabelle le second frère de Colomb, don Barthélemy. Depuis huit ans ils étaient restés sans nouvelles l'un de l'autre.

Comme ce frère va jouer un rôle important dans la suite de cette histoire, il convient d'en dire quelque chose, avant de poursuivre cette narration.

« Barthélemy Colomb était parti de Lisbonne, dans le courant

de l'année 1485, pour aller, de la part de son frère, proposer au roi d'Angleterre la découverte qu'avait refusé d'entreprendre le Portugal. Le navire qu'il montait fut pris par les pirates, qui le dépouillèrent complètement, l'emmenèrent et l'abandonnèrent sur un rivage inconnu, où il eut à lutter contre la misère, avant d'aborder au but. Ce ne fut qu'après sept ans qu'il obtint une audience du roi Henri VII. Le monarque goûta ce plan, accueillit cette idée, déclara se charger de tous les frais de l'entreprise, et fit avec lui un projet de traité. Barthélemy partit aussitôt pour aller chercher son frère.

« Pendant qu'il se rendait en Espagne, passant par Paris, la nouvelle de la découverte et de la réception triomphale de Colomb parvenait à Londres. Le roi de France, Charles VIII, l'accueillit avec honneur, lui apprit lui-même cet événement, et lui fit accepter cent écus d'or pour l'aider à traverser la France.

« Malgré sa hâte, lorsqu'il arriva à Séville, Colomb venait de repartir.

« Il alla prendre ses deux neveux chez sa belle-sœur et les présenta à la cour, à Valladolid, où la reine les garda.

« Barthélemy réunissait tant de qualités, qu'il plut beaucoup à Ferdinand. Isabelle lui donna des lettres de noblesse et le commandement de trois navires, qui devaient ravitailler la colonie. Il mit à la voile aussitôt que l'archidiacre Fonseca, chargé de ce soin, en eut terminé l'armement.

« Mais, quand il atteignit Saint-Domingue, l'amiral venait de partir pour Cuba. »

Cependant les marins de l'expédition ramenaient ce frère tant aimé et si péniblement recherché, « comme demi-mort, à la cité d'Isabelle. »

Mais cette défection d'un corps trop longtemps surmené par une volonté infatigable, cette espèce de catalepsie, qui jetait une inexprimable angoisse dans l'âme de ses fidèles, ne devait être que passagère.

Elle n'en durait pas moins depuis cinq longs jours et autant de nuits, lorsque tout à coup, au milieu des limbes où flottait la pensée du malade, s'ébaucha en lui la perception d'un lieu distinct, avec celle d'une voix connue et aimée.

Il fit un effort surhumain, comme s'il eût rompu des chaînes. On le vit se dresser sur son séant, ouvrir les yeux et les refermer aussitôt, en versant des larmes. A bout de forces, comme anéanti, il laissa retomber sa tête languissante sur la robuste épaule de son frère Barthélemy.

« Il t'a reconnu! s'écria Diégo. Il vivra.

— Il pleure, murmurait le moine remerciant Dieu, il pleure! Il est sauvé. »

Colomb était bien sauvé en effet.

Pour dominer une situation dont les difficultés surhumaines n'avaient pas peu contribué à l'abattre, il se sentait comme doublé par la présence inespérée de ce frère que la Providence lui envoyait à point, de ce frère qu'il savait aussi énergique, aussi intelligent que dévoué.

Il en avait grand besoin, car le spectacle qui va se dérouler sous ses yeux est lamentable.

CHAPITRE VII

NOUVELLES D'ESPAGNE

Les délicates attentions d'Isabelle. — Missives royales. — La première lettre arrivée d'Espagne au nouveau monde. — Perfidie et lâche abandon. — Les Indiens se révoltent. — Où Guacanagari reparaît. — Une ruse de guerre. — Une poignée d'Espagnols met en fuite les masses indiennes. — Organisation des tributs. — En Espagne on écoute les délations des déserteurs. — Isabelle, troublée, se rassure aux récits de don Diégo. — L'enquête et le choix de l'enquêteur. — Perfides calculs de ce dernier. — La grande modestie de l'accusé. — Un premier ouragan. — Préservation de la caravelle amirale. — Un adelantado. — Les vents alizés. — L'amazone qui se dévoue au service de Caonabo. — Le calme. — Mort du fier cacique. — Colomb prédit le prochain arrivage. — Sous l'habit du tiers ordre franciscain. — Le lapidaire de Burgos. — Une lettre digne de Bossuet. — Ce qu'il faut en conclure. — « J'arrive avec un chargement d'or! » — Colomb refuse un apanage. — Les difficultés de l'armement. — On ouvre la porte des prisons. — Le majorat. — Paraphe religieux. — Un piège pharisaïque. — Comment Colomb châtie l'impudence d'un vil séide de ses ennemis. — Si l'amiral était d'un caractère emporté.

I

La femme au grand cœur, que les annales d'Espagne appellent « le roi », Isabelle, sous les mystérieuses ogives de l'Alhambra, reconquis par la croix sur le croissant, songeait au héros qu'elle eut la gloire de deviner la première et de soutenir, seule, contre tant de préventions et d'animosités jalouses.

Un document mis au jour par M. Roselly de Lorgues nous la montre préparant de ses mains royales une sorte de trousseau

princier, digne de son vice-roi dans les Indes. Tout ce que cette délicatesse, à laquelle nos mères nous ont initiés dès la plus tendre enfance, tout ce que l'ingénieuse délicatesse du cœur sait imaginer d'attentions touchantes est là, jusqu'à ces ornements de détail qui devaient montrer à l'amiral combien cette reine attentionnée avait observé ses goûts et ses moindres attraits.

Déjà Barthélemy lui avait parlé des sollicitudes d'Isabelle. Il en eut la preuve surabondante à l'arrivée des quatre caravelles que lui amenait de sa part Antonio de Torres, avec un approvisionnement complet et, cette fois, surveillé avec une royale sévérité.

Les missives qui accompagnaient l'envoi témoignaient d'une déférence flatteuse. On eût dit que les souverains d'Aragon et de Castille, abaissant l'orgueil national devant le génie, traitaient d'égal à égal avec leur vice-roi.

Ils confirmaient toutes ses nominations, lui rendaient compte des nouvelles conventions prises avec le Portugal au sujet de la délimitation des découvertes; et, prévoyant que Colomb pourrait, comme le pape, y trouver à redire, ils ajoutaient, comme pour s'excuser :

« Si vous aviez été présent, nous aurions pris votre avis. »

Tout l'état-major recevait l'ordre de redoubler de soumission envers le vice-roi. Il n'était pas jusqu'au père Boïl qui n'eût sa part d'exhortations, hélas ! bien nécessaires et qui furent bien peu efficaces, comme nous l'allons voir.

La reine avait joint aux dépêches une lettre particulière, où se révèle son grand cœur de chrétienne; c'est vraiment Isabelle la Catholique qui écrivait, à la date du 16 août 1494 :

« Nous avons eu un grand plaisir à apprendre les choses que vous nous avez écrites, et pour tout cela nous rendons de vives actions de grâces à Notre-Seigneur. Nous espérons qu'avec son aide cette œuvre, qui est la vôtre, sera cause que notre sainte foi catholique recevra une grande extension. »

C'est la première lettre arrivée d'Espagne au nouveau monde. Il nous plaît d'y relever cet hommage à l'apostolat catholique, et ce premier hymne à la propagation de la foi.

L'âme ardente de Colomb tressaillit à cet écho royal de sa

pensée la plus chère, comme son cœur trouva une intime consolation à lire ce qui suivait :

« Et dans tout ceci, l'une des principales satisfactions que nous goûtions est de sentir que cette entreprise a été conçue, mise au jour et exécutée par votre génie, votre habileté, votre labeur. Et il nous paraît que tout ce que, dès les premières ouvertures, vous nous aviez annoncé devoir arriver, s'est effectué en majeure partie, avec autant de précision que si vous l'eussiez vu s'accomplir avant de nous le dire. »

Suivaient des questions faites sur un ton aimable et enjoué. C'est vraiment comme un roi qui converse avec un frère couronné et ami.

II

Il fallait cette consolation pour adoucir la blessure faite au grand cœur du vice-roi par une honteuse et cruelle déception.

Le commandant en qui il avait mis tant de confiance, Pedro Margarit, trahissant l'honneur militaire en son absence, s'était insurgé contre le conseil du gouvernement laissé par l'amiral à Isabelle. Au lieu de reconnaître l'île en une série d'explorations telles que Colomb les lui avait marquées, il s'établit à peu de distance, campa dans une sorte de retranchement d'où il soumettait les insulaires à des vexations abominables. Don Diégo Colomb voulut y mettre ordre. Le commandant s'insurgea ouvertement, et, s'emparant des navires amenés par don Barthélemy, il complota de s'enfuir avec un autre Catalan comme lui, celui-là membre du conseil, et qui payait de cette ingratitude la générosité de Colomb envers ses précédents abandons. C'était ce père Boïl, qui ne cessait de souffler le vent de la révolte autour de lui, jusque parmi ses confrères, abusant ainsi d'une mission sacrée à laquelle, comme on l'a vu, il n'était pas appelé du Ciel.

L'intrépide et savant défenseur de la mémoire de Colomb contre toutes les calomnies tirées par l'esprit d'erreur des pam-

phlets aigrement perfides de ses détracteurs le rappelle hardiment à cette occasion : « La première mission dans le nouveau monde fut stérile parce que celui qui la dirigeait n'était pas appelé d'en haut, il n'avait point consulté Dieu. Il était venu parmi les sauvages sur l'ordre de la cour, comme à une mission diplomatique. Ce fait, au début de la découverte, prouve que nul n'est prophète si Dieu ne l'a choisi; que le ministère de l'Évangile n'a pas été départi à tous indistinctement. L'apostolat ne se confère point par nomination royale. Il faut une vocation spéciale pour une mission spéciale, exigeant des grâces exceptionnelles. Pendant que le père Boïl n'avait éprouvé qu'ennui, sécheresse et dégoût de ses fonctions; que, sans faire aucun bien, il avait coopéré au mal, un pauvre moine franciscain et un religieux de Saint-Jérôme, qui étaient venus, eux, entraînés par une vocation véritable, en moins d'un an savaient déjà la langue la plus répandue de l'île, et éprouvaient la consolation de publier la gloire de Jésus-Christ, les dogmes de l'Église, parmi les différentes peuplades, en s'adressant aux chefs, aux caciques eux-mêmes. »

Quand ils furent partis avec leurs complices, sans même que le commandant eût pris la peine de se substituer un lieutenant après son départ, les soldats, livrés à eux-mêmes, se débandèrent et commencèrent un pillage effréné.

Indignés de cet abus criant de la force, les caciques se coalisèrent pour reconquérir leur indépendance. Laissant en dehors de leur complot le cacique Guacanagari, suspect parce qu'il conservait à Colomb une évidente sympathie, ils se placèrent sous l'autorité du farouche Caonabo. Celui-ci, voulant punir le cacique fidèle, fondit une nuit sur Guacanagari; et, sachant bien qu'il le prenait par le point le plus sensible, lui enleva cette épouse dont la fuite du bord de la caravelle amirale détermina la défection du cacique.

Le coup fait, il s'en alla bravement assiéger, à la façon indienne, la garnison du fort Saint-Thomas, où cinquante hommes, éprouvés par la rigueur du climat, obéissaient au commandant d'Ojéda. Trente jours durant, presque sans vivres, la garnison fidèle tint bon contre les perfides assauts des troupes féroces du « seigneur de la maison d'or ».

Caonabo, rusé comme il convenait à un chef de sa tribu, finit un soir par tenter un coup de maître. Se glissant comme un reptile sous les hautes herbes, il pénétra jusque dans l'Isabelle, en observa les points vulnérables, et en rapporta toute espèce de remarques fatales à la sécurité des Espagnols. Le terrible partisan se retirait l'œil en feu, sûr de sa vengeance et déjà triomphant, quand il aurait pu rencontrer sur sa route furtive un autre cacique, celui-là resté fidèle malgré les apparences. C'était Guacanagari.

Surmontant une crainte justifiée par ses apparentes défections et les soupçons terribles qui pesaient sur lui, Guacanagari insista pour voir l'amiral. « Il parut à son chevet, se montra profondément affecté de le trouver malade. Il revint sur les tragiques événements du fortin, protesta de nouveau avec larmes qu'il n'avait pu empêcher ce malheur, lui rappela qu'il était son ami; c'est pourquoi les autres caciques le traitaient en adversaire. Il lui apprit le complot formé pour l'extermination des Espagnols, lui demanda son assistance contre ses voisins devenus ses ennemis; et sentant renaître, en le voyant, sa première affection, lui offrit de le seconder par tous ses moyens. »

Il fallait à tout prix rompre la ligue dont on lui révélait la périlleuse formation. Colomb comprit que ce serait bien difficile, avec le petit nombre de soldats dont il disposait. Or l'on était en cas de guerre, et les Indiens ne comprenaient pas une autre manière de la faire que l'emploi de la ruse et des surprises. Il tentera ce moyen.

Précédemment, tandis qu'il rôdait autour de l'Isabelle, Caonabo avait eu un moment de stupeur. Tout d'un coup le son de l'Angélus avait interrompu tous les travaux. Qu'était donc cette cloche, aux vibrations sonores, assez puissante pour se faire ainsi obéir? De retour dans ses cases, il parlait sans cesse de la *turrey* mystérieuse, qu'il aurait tant voulu entendre encore une fois avant de mourir.

L'amiral imagina d'utiliser cette impression du « seigneur de la maison d'or ». Bravement Ojéda, avec neuf cavaliers résolus, alla trouver Caonabo et l'invita à venir faire amitié avec les Espagnols à Isabelle même, où Colomb lui ferait présent du fameux *turrey*. Le rusé cacique devait succomber à la tentation; mais,

prétextant de sa haute dignité, il voulut une nombreuse escorte des siens, bien armés et l'œil ouvert. Ojéda y consentit. Puis, sortant de sa valise une jolie collection de menottes d'acier, dont les facettes brillaient au soleil, il répondit aux questions du trop curieux Caonabo que c'étaient là des bracelets, dont les rois se paraient dans les grandes occasions en Espagne. Le cacique voulut être traité comme un roi espagnol. Ojéda le garrotta ainsi de la meilleure grâce du monde, puis le prit en croupe sur son cheval, qui, en caracolant devant les Indiens ébahis de la nouveauté du carrousel, élargissait le cercle de l'escorte gênante, tant et si bien que, prenant à la fin une tangente, Ojéda finit par s'enfuir au triple galop, emmenant son prisonnier, suivi de neuf autres cavaliers qui tenaient en respect le farouche captif.

Caonabo, transporté d'admiration pour ce tour de maître, se montra dès lors comme l'esclave soumis de celui qui l'avait pris, et, tandis qu'il dédaignait de regarder même l'amiral, malgré les avances de ce dernier, toutes les fois qu'Ojéda paraissait devant lui, il se levait et le saluait respectueusement.

Cette capture mit le comble à la fureur des Indiens. Anacoana, « la fleur d'or, » que la bravoure de Caonabo avait gagnée au point qu'elle voulut être son épouse, épanchait sa douleur en une série de chants sauvages, empreints d'une inexprimable mélancolie. Des interprètes s'en allaient les chanter un peu partout, et tous ces peuples n'eurent plus qu'une pensée : délivrer le cacique et écraser les Espagnols.

« Quand donc retournerez-vous au ciel? » disaient-ils naïvement à ces derniers, lorsqu'ils se trouvaient en contact avec eux. Voyant qu'ils ne songeaient pas à s'en retourner, mais qu'ils se fortifiaient de plus en plus dans leur cité, ils tentèrent de les étouffer sous le nombre.

Ils étaient cent mille réunis, et Colomb disposait de vingt chevaux, de deux cents fantassins et de quelques chiens corses. Avec cette poignée de soldats et beaucoup de tactique, la victoire pouvait encore être disputée, pensa-t-il, à la condition que les masses ennemies ne songent pas à envelopper « la poignée de grains de maïs » à laquelle les éclaireurs indiens avaient pittoresquement comparé le petit bataillon espagnol.

La tactique l'emporta, et les Indiens, terrifiés, se jetaient à genoux, demandant grâce. L'impression fut si profonde, que depuis lors un Espagnol isolé pouvait circuler impunément dans l'île. Les indigènes se prosternaient devant lui et se mettaient à ses ordres.

Christophe Colomb profita de la victoire pour organiser les tributs à payer par ces peuples. Il fallait de l'or surtout, on s'en souvient. Mais, dit l'historien officiel Herrera, « comme l'amiral était étranger, seul, peu favorisé des ministres des rois catholiques, il reconnaissait que ce qu'il devait plutôt conserver était les richesses; ainsi il faisait plus d'état de l'or que de toute autre chose. Quant au reste, il faisait les actions d'un véritable chrétien, craignant Dieu; en sorte qu'il modéra les tributs. »

III

Les déserteurs cependant étaient arrivés en Espagne.

La reine n'en pouvait croire ses oreilles...

Eh quoi! cet homme, ce héros, ce génie, en qui elle avait mis toute sa confiance, ne serait donc qu'un vulgaire aventurier, un menteur, cruel, sans bonne foi, trahissant les rois et sa patrie adoptive au profit d'une ambition personnelle devant laquelle tous les moyens sont bons!

Cela résultait des témoignages les plus écrasants.

Ainsi parlaient les deux survenants, échappés à grand'peine aux tyranniques exigences du vice-roi. Ainsi parlaient Fonseca et Juan de Soria, les plus hauts fonctionnaires de la cour. Ainsi parlait Pedro Margarit, celui-là même que Colomb avait signalé à sa bienveillance comme digne de toute la confiance des souverains.

Tout cela était accablant, et la plus élémentaire prudence commandait à Isabelle de faire taire son cœur, pour étudier avec impartialité une situation qu'on lui peignait aussi lamentable. Accablée de douleur, elle se résolut à une enquête.

A ce moment solennel de l'existence du grand révélateur des contrées nouvelles, apparaît, pour la première fois dans l'histoire, le nom de l'homme qui devait recueillir devant la postérité l'honneur immérité d'attacher ce nom à la découverte.

Le nouveau monde ne s'appellera pas la Colombie, comme l'eût voulu la justice et comme ne saurait le permettre la malice jalouse du dominateur que le porte-Christ venait déposséder. Il s'appellera l'Amérique !

Améric Vespuce, qui servira ainsi d'instrument à la vengeance satanique devant l'histoire, apparaît aujourd'hui dans ce récit. C'est le premier commis de Juanoto Berardi, avec qui Isabelle passe le contrat pour le nolis de l'expédition décidée dans les conseils royaux, après les dénonciations accablantes des déserteurs.

Tout à coup néanmoins arrive don Diégo Colomb, qui apporte de l'or et des produits nouveaux. Isabelle le manda en sa présence. Anxieuse, haletante, elle va enfin savoir la vérité.

Don Diégo n'eut aucune peine à démontrer la fausseté des récriminations intéressées qui accablaient son trop généreux frère. Plus rien, aux yeux de la reine, heureuse de cette lumière, ne subsiste de cette accumulation de mensonges. Mais d'où provient donc cette animosité implacable? Il est du devoir d'un roi sage et prudent de s'en éclaircir. Pour y arriver, Isabelle résolut de confier à un homme éclairé, signalé par Colomb lui-même pour sa sagesse, le soin de voir enfin toutes choses par lui-même et de lui en rendre un compte exact, détaillé et impartial.

C'était l'intendant Juan Aguado.

La reine l'avait nommé, croyant être agréable à Colomb. Elle ne savait pas que, pendant qu'elle donnait à son envoyé une sorte de pouvoir discrétionnaire en le chargeant des plus explicites témoignages de sa confiance intime envers le vice-roi, Juan Aguado, circonvenu par Fonseca et par tous ces puissants contrôleurs dont l'amiral avait dû démasquer la mauvaise foi, partait pour le nouveau monde, l'âme enfiellée et bien résolu à perdre le grand homme, coupable devant tous ces conjurés d'avoir su gagner la confiance de leur souveraine.

Quand il arriva, en l'absence de Christophe Colomb, occupé

à réprimer les dernières révoltes des frères de Caonabo, il affecta de se poser en maître absolu, méprisant en public les titres de don Barthélemy, bouleversant toutes choses, parlant tout haut du vice-roi comme d'un subalterne qu'il venait enfin mettre à la raison. Ces airs de matamore avaient un but, perfidement calculé.

Le délégué castillan savait bien qu'un accusé, quand il a raison au fond, doit se garder de se donner des torts de forme dans sa défense, parce que l'accusateur en profitera pour lui aliéner l'esprit des juges. Il espérait, en poussant à bout la patience de Colomb, l'amener à un éclat qui l'eût perdu.

Le misérable avait compté sans l'héroïque vertu de sa victime, qui, en rentrant de l'expédition, s'inclina humblement devant le caractère dont ses lettres patentes revêtaient l'indigne envoyé d'Isabelle, et, dit le chroniqueur officiel lui-même, « souffrit son insolence avec grande modestie. »

Aguado était furieux. Telle la douceur d'agneau de Jésus devant ses accusateurs exaspérait ces cœurs de tigre. Il commença une instruction. Par ses soins, tous les mécontents furent invités à venir déposer contre le vice-roi. Les Indiens eux-mêmes furent convoqués. Des émissaires s'en allaient dans l'île, disant aux indigènes :

« Il est arrivé un jeune amiral qui doit tuer le vieux! »

Et les malheureux Indiens venaient déposer contre celui qui les avait protégés contre l'avidité inhumaine des Espagnols!

Pendant que ces indignités s'accomplissaient, éclata sur l'Isabelle une de ces tourmentes inconnues jusque-là aux Européens, et à laquelle ils donnèrent le nom que les naturels prononcèrent à son apparition :

« Hurracan!... Hurracan!... »

Ce cri retentissait sur toutes les lèvres indiennes à l'approche du typhon, qui prit dès lors le nom d' « ouragan », sous lequel on désignera désormais les plus affreuses perturbations de l'atmosphère.

« C'était une de ces convulsions effrayantes de la nature dont le caractère destructeur rappelle les éruptions précédées de tremblements de terre. De mémoire d'homme, on n'avait ouï raconter pareille perturbation. Un combat de typhons eut lieu dans

l'atmosphère. La plus violente des trombes traversa la côte nord-ouest, arrachant, déracinant comme des herbes les arbres géants; elle enleva les navires amarrés dans le port, les plongea dans les flots à plusieurs reprises, et les enfouit disloqués au fond des eaux. Dès que cessa ce terrible phénomène des airs, une enflure subite souleva la mer. Les flots se dressaient mugissants vers le ciel obscurci. Tout à coup, par un raz de marée, ils franchirent l'éternelle barrière imposée à leur courroux, et s'avancèrent dans l'intérieur des terres, inondant les pays plats de la côte. Les Espagnols croyaient que c'était la fin du monde; les Indiens voyaient dans ce chaos le châtiment des crimes de leurs tyrans. »

Quand ce fut fini, on courut au port. Les quatre caravelles amenées par Aguado avaient disparu. Des trois autres, une seule avait finalement résisté, au prix de dislocations lamentables, et c'était la petite caravelle amirale, l'ancienne *Nina*, la *Santa-Chiara*, que le pavillon vice-royal semble avoir disputée à la rage des éléments soulevés par une puissance ennemie, toujours la même, celle qui s'acharne à la perte du héros porte-Christ.

IV

Devant les agissements de l'envoyé plénipotentiaire, Colomb dut se rendre à l'évidence. Don Diégo était un défenseur insuffisant en Castille. Seul le vice-roi lui-même pourrait confondre la calomnie. Il se décida à partir, l'âme attristée, et profondément dégoûté de l'instabilité d'une faveur royale à qui il suffisait de perfides dénonciations pour être au moins ébranlée, sinon détruite.

Tandis qu'il roulait ses pensées découragées dans son esprit, un autre déserteur, bien coupable puisqu'il avait délaissé ses frères et abusé de la confiance naïve d'une Indienne pour s'en aller vivre sous le toit de celle-ci, comme l'un des insulaires,

apparut tout à coup dans la ville, se jetant aux pieds de l'amiral et lui révélant un mystère que l'Indienne lui avait découvert : l'existence de mines d'or dans le voisinage.

C'était encore la Providence qui, à point nommé, sur le coup d'un départ imminent, lui envoyait ainsi l'argument auquel l'Espagne sera le plus sensible, la preuve palpable de l'existence de cet or tant convoité.

Suivant son usage, constaté par l'historiographe royal, « lorsqu'on lui portait quelque objet de prix, il s'agenouillait dans son oratoire et rendait grâces à Dieu. »

Mais, cette fois, l'action de grâces fut plus fervente encore que de coutume. Maintenant il peut mettre à la voile.

Auparavant il avait réglé toutes choses, nommé son lieutenant général, en espagnol « adelantado », son frère don Barthélemy, qui n'est plus connu désormais dans les chroniques sous un autre nom. Nous le lui donnerons nous-même dans la suite de ce récit.

A côté de l'adelantado, il organisa fortement le ministère de l'apostolat, dès lors puissamment contrecarré par les prêtres intéressés et jaloux des fausses divinités que la croix venait déposséder au nouveau monde.

Encore une fois il peut partir. Mais la science à cette époque ne savait point encore, ce que le moindre hydrographe sait aujourd'hui par cœur, l'existence des vents alizés.

« Alizé » est un vieux mot qui signifie « uni, régulier ».

Il se dit de certains vents qui, dans les mers ouvertes et au large des côtes, soufflent perpétuellement dans la même direction, ou qui s'étendent des deux côtés de l'équateur jusqu'au 30ᵉ degré de latitude environ. La direction générale des vents alizés est celle de l'est à l'ouest, en inclinant un peu vers le nord au-dessus de l'équateur, et vers le sud au-dessous. Cette direction constante résulte de ce que l'air, sans cesse échauffé par le sol à l'équateur, s'élève dans l'atmosphère en laissant un vide qui est rempli par de l'air venu du nord ou du sud. Cet air, animé d'une vitesse absolue moindre que celle des régions équatoriales, produit, pour l'observateur placé à l'équateur, en vertu des lois du mouvement relatif, l'effet d'un courant d'air venant de l'est; et

c'est la combinaison de ce mouvement apparent avec le mouvement réel du nord au sud ou du sud au nord, dont cet air est animé, qui explique la direction constante des vents alizés[1].

Voilà ce qu'on ignorait le 10 mars 1496, quand les deux navires que Christophe Colomb emmenait avec lui en Castille reçurent l'ordre d'appareiller. On ne savait point encore qu'il fallait gouverner directement au nord, pour rencontrer les vents alizés qui favorisent le retour en Europe.

Douze jours durant il fallut louvoyer et se fatiguer beaucoup, au grand désespoir des mariniers et à la grande terreur des hidalgos désenchantés et des mécontents, qui demandaient à rentrer au pays. Aguado montait une caravelle neuve, Colomb restait fidèle à la vieille caravelle que l'ouragan avait épargnée.

Après une lutte des plus fatigantes, il fallut aborder aux côtes des Caraïbes, où les fières et terribles amazones les accueillirent fort mal. Mais ne voilà-t-il pas que l'une d'elles, apercevant le grand Caonabo, que l'amiral emmenait en Castille, tomba tout à coup aux pieds du superbe « seigneur de la maison d'or », protestant qu'elle ne voulait plus quitter l'époux de la célèbre Anacoana? Le malheureux, dit-elle, n'a ni esclave ni femme pour le servir!... Elle ne put résister à la vue de cette majesté sauvage ainsi délaissée, et, oubliant elle-même en un instant ses enfants, le cacique son époux, son pays, sa tribu, elle voulut se consacrer à soulager les ennuis du héros, dont les hauts faits électrisaient son imagination.

V

Du temps où la voile et le vent disposaient du sort des navires, avant que la vapeur eût fait oublier cette condition première de la navigation, les vieux marins s'en souviennent, rien n'était redoutable comme ce qu'ils appelaient « la bonace ». Les voiles

[1] La prédominance des vents d'ouest dans nos climats n'est que le contre-coup du phénomène des vents alizés.

« Dans trois jours nous mouillerons dans les eaux du cap Saint-Vincent. »

pendaient flasques le long des mâts, et pas un souffle ne les agitait. Perdu, immobile au milieu de l'Océan immense, le bâtiment n'avançait pas et semblait ancré dans l'immensité. Lorsque ce calme se prolongeait, le capitaine, soucieux, se demandait comment il suffirait, avec les provisions mesurées à bord, à la nourriture de l'équipage. Il fallait rationner le vin, le biscuit, quelquefois l'eau elle-même. Alors c'étaient des murmures, des découragements, en attendant le désespoir. Périr ainsi, faute d'un peu de brise, tandis que, dans un autre parage, on lutta contre un si affreux déchaînement des vents en colère !

Cette épreuve ne pouvait manquer au navigateur-apôtre. Après l'ouragan, la bonace. Il fallut réduire les rations, à peine de quoi ne pas mourir de faim. Les hidalgos fainéants, les aventuriers déçus, que Colomb rapatriait, n'en pouvaient supporter l'idée. Du murmure ils passèrent à la barbarie.

Il y avait là trente Indiens, bouches inutiles. On pourrait les tuer, bien plus, s'en nourrir, comme ces cannibales qu'on n'avait pu réduire. La proposition en fut faite dans un comité secret et adoptée, après quelques jours d'hésitation. Les conspirateurs ne purent si bien dissimuler leur dessein, que l'amiral n'en soupçonnât quelque chose. Alors lui, si doux et si indulgent d'ordinaire, entra dans une colère sainte.

Ces Indiens, il n'avait couru après eux, à travers tant de périls et de souffrances, que pour les racheter et les sauver... Ils sont ses enfants, et il les prend sous sa sauvegarde. Malheur à qui touchera un cheveu de leur tête !

« D'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton inspiré, la peur est mauvaise conseillère, chrétiens dégénérés ! Sachez-le donc, dans trois jours nous mouillerons dans les eaux du cap Saint-Vincent ! »

A cette annonce, les pilotes poussèrent les hauts cris. On était, disaient-ils, égaré dans l'incommensurable Océan : comment mesurer le point de la route ? Les plus avisés se croyaient près des Açores. Colomb les laissa se disputer contre sa prédiction, et se rendit auprès du fier cacique, qui se mourait.

Drapé dans sa muette colère, dédaignant de répondre aux avances affectueuses de l'homme qui avait sans pitié interrompu le cours de ses barbares forfaits, Caonabo se renfermait dans un

morne silence. Rien ne l'en pouvait tirer, pas même le dévouement sauvage de l'amazone roulée à ses pieds comme une esclave obéissante. Il mourut ainsi, laissant cette malheureuse sans espoir de revenir jamais dans son île, où sa défection lui ménageait une mort cruelle, la mort des déserteurs. Elle mourut, elle aussi, de douleur et de chagrin, dans l'exil, où sans doute le bon père Juan Perez de la Marchena, le consolateur des Indiens embarqués sur la *Santa-Chiara,* adoucit ses derniers instants, en lui révélant, nouvelle Samaritaine, le don du ciel.

Cependant les pilotes continuaient leur débat :

« Nous sommes près des côtes d'Angleterre, disait l'un.

— Non, sur les parages de la Gallia, répliquait l'autre.

— Vous vous trompez, assurait un autre, nous touchons au canal des Flandres. »

Sans daigner discuter avec ces fantaisistes obstinés, l'amiral fit continuer le même rumb ou aire de vent; car un peu de brise enflait les voiles, après un mois de stationnement sur place. En maugréant contre le Génois ignorant, auquel le caprice royal les obligeait d'obéir, les pilotes castillans poursuivirent la route, et le troisième jour, au point de l'aube, ravis, éperdus d'admiration, ils reconnurent le cap que leur avait annoncé cet homme extraordinaire, qu'à partir de ce moment, disent les chroniques contemporaines, ils tinrent pour « très savant et devin dans les choses de la navigation ». Les envieux, à bout d'explications, prétendirent qu'il recevait des révélations diaboliques et devait à la magie ses intuitions soudaines et humainement inexplicables.

VI

Quand ils débarquèrent à Cadix, les esprits étaient retournés. Qu'il invoque leur témoignage auprès des souverains, et Colomb verra s'il a sauvé des ingrats. Maintenant leurs yeux sont dessillés. Ils savent à quoi s'en tenir sur les mobiles du triste enquê-

teur qui le calomnie. Si Colomb se tait, ils iront, eux tout seuls, trouver les rois et leur dénoncer l'injustice d'Aguado. Dussent-ils errer autour du palais fermé par l'inexorable étiquette espagnole, un jour viendra où Ferdinand et Isabelle les trouveront sur leur passage, criant la vérité et demandant justice.

Colomb les remercia, en souriant avec tristesse. Il savait maintenant à quoi s'en tenir sur la valeur et la solidité des faveurs humaines : l'*Hosanna* est trop près du *Crucifige* pour lui faire illusion. Il renvoya les heureux passagers dans leurs foyers. Pour lui, sans se hâter de courir, comme on l'a cru longtemps sur la foi d'Herrera, à la cour, où il se borne à mander son arrivée, il s'en alla, joyeux de souffrir, pour prier dans l'asile monacal que son cœur aimait.

Avec son ami le gardien de la Rabida, ils remontèrent sur l'observatoire de Palos, et, après de longues journées passées dans la prière et le recueillement, ils s'en venaient, le soir, loin des bruits de ce monde, en face du ciel étoilé et de la mer aimée, parler des miséricordes du Seigneur sur le monde.

Sa barbe avait poussé, et, sur la robe grossière du tertiaire franciscain, l'amiral, dépouillé des insignes de sa dignité quasi royale, passait le cher et humble cordon du séraphique Père, dont il s'honorait plus d'être le fils dévot que d'être le vice-roi des Indes. Cet habit si cher à sa piété, il le portait même hors du couvent, et les contemporains assurent l'avoir souvent rencontré, ainsi vêtu, dans les rues de Séville.

Enfin l'ordre arriva de Burgos, où se trouvaient pour lors les souverains de Castille et d'Aragon. Colomb s'y rendit aussitôt, sans forfanterie, mais sans fausse humilité, non comme un accusé, mais comme un serviteur loyal et irréprochable.

Le langage de leur vice-roi, ses récits simples et francs, ce qu'il apportait en témoignage de son dire, touchèrent le cœur des rois. Isabelle se montrait fière du héros de sa royale confiance. Ferdinand ne pouvait s'empêcher d'être sensible aux minerais d'or que Colomb rapportait dans ses mains. Une fois encore la malice des calomniateurs fut confondue, et, à leur grand dépit, l'innocent inculpé se vit traité devant eux avec tous les honneurs princiers.

Avec cette délicatesse dont nous avons déjà surpris tant de preuves éloquentes, Isabelle imagina en ce moment d'aboucher le héros chrétien avec l'homme du monde le mieux fait pour le comprendre et l'encourager dans sa vaste mission.

Les historiens ont négligé ce détail, si glorieux pour Christophe Colomb; mais le sagace avocat de notre grand homme a su tirer des limbes de l'histoire cette page si belle et si éloquente dans sa naïve simplicité.

L'homme le plus savant de son époque, Jaime Ferrer, était lapidaire. Initié à toutes les sciences de son temps, il avait beaucoup voyagé, beaucoup observé et tout retenu. Érudit et modeste, l'épiscopat l'estimait, la reine le recevait et le consultait. Elle lui conféra le titre de don, et, lorsque fut engagée la célèbre discussion sur les réclamations dirigées par le Portugal contre la ligue de la démarcation papale, le grand cardinal d'Espagne avait eu recours aux lumières de son ami le lapidaire de Burgos. Jaime Ferrer rédigea un rapport adressé à la reine de Castille, où cet homme droit et éclairé disait, en parlant de Christophe Colomb :

« Je crois que, dans ses hauts et mystérieux desseins, la divine Providence l'a choisi comme son mandataire pour cette œuvre, qui ne semble être qu'une introduction et une préparation aux choses que cette même divine Providence se réserve de nous découvrir pour sa gloire, le salut et le bonheur du monde. »

Isabelle, ravie de ce témoignage, manda Ferrer à sa cour, lui conféra la noblesse, l'attacha au service de son fils, et finalement lui demanda, comme un service personnel, d'entrer en relations avec le révélateur du nouveau monde.

La lettre écrite par don Jaime Ferrer à Christophe Colomb semble tombée de la plume avec laquelle Bossuet écrivit cet hymne à la Providence de Dieu sur les annales humaines, qui s'appelle le *Discours sur l'histoire universelle*. A la lire, on voit une fois de plus comment « les hommes de génie sont toujours contemporains entre eux ». Donc le Bossuet du xv^e^ siècle, écrivant à l'ambassadeur de Dieu sous les cieux inconnus, s'exprime en termes respectueux empreints tout à la fois d'une vénération sensible et d'une sainte liberté.

« La divine et infaillible Providence, dit-il à Colomb, envoya

le grand Thomas d'Occident en Orient pour promulguer aux Indes notre sainte loi catholique; et vous, seigneur, il vous a envoyé par le côté opposé, d'Orient en Occident, afin que, par la divine volonté, vous arriviez jusqu'à atteindre l'Orient, les parties extrêmes de l'Inde supérieure, pour que les peuples, qui n'ont pas entendu Thomas, connaissent la loi du salut, et que s'accomplisse ce mot du prophète : Leur parole retentira sur toute la terre. *In omnem terram exivit sonus eorum.* »

Puis le digne correspondant du grand homme n'hésite pas à ajouter :

« Je ne crois point errer, Monseigneur, en disant que vous remplissez un office d'apôtre, d'ambassadeur de Dieu, envoyé par les décrets divins révéler son saint nom aux régions où la vérité reste inconnue. Il n'eût pas été inférieur aux convenances, à la dignité et à l'importance de votre mission, qu'un pape ou un cardinal de Rome prît en ces contrées une part de vos glorieux travaux. Mais le poids des grandes affaires retient le pape, et le cardinal ne peut encore suivre un pareil chemin... Pourtant il est très sûr que, dans un but semblable au vôtre, seigneur, le prince de la milice apostolique vint à Rome, et que ses coopérateurs, ces vases d'élection, s'en allèrent de par le monde, s'exténuant, harassés, leurs sandales usées, leurs tuniques trouées, leurs corps amaigris par les dangers, les privations, les fatigues des voyages durant lesquels souvent ils mangèrent un pain d'amertume. »

Continuant son analyse de ce magnifique document, le comte Roselly de Lorgues montre don Jaime Ferrer déclarant au révélateur du globe qu'il doit s'attendre aussi à des souffrances, à des épreuves, ces marques d'élection et de prédilection céleste. « Sa franchise catholique, sa droiture d'intention, enhardissent le lapidaire de Burgos jusqu'à donner un pieux conseil à l'ambassadeur de Dieu, et à le mettre en garde contre l'humaine faiblesse. Il lui dit qu'après ces grandes choses, quand il repassera en son esprit les résultats de son glorieux ministère, il ait à s'agenouiller comme le prophète incliné sur sa harpe, et à s'écrier du fond du cœur : « Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à votre « seul nom, donnez la gloire. » *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* Cette courageuse recommandation d'hu-

milité nous paraît toute une révélation de l'âme du lapidaire : on reconnaît bien à ce trait le chrétien admirable s'adressant au chrétien qu'il admire. »

Continuant sa lettre, don Jaime Ferrer ajoute :

« Monseigneur, il est très sûr que, par leur nature, les choses temporelles ne sont ni mauvaises ni opposées aux choses spirituelles, quand on sait en bien user, et selon la fin pour laquelle Dieu les créa. »

Après avoir développé ce beau principe de haute métaphysique morale, le savant lapidaire engage Colomb à poursuivre ses recherches, et lui prédit que Dieu et son Église en retireront d'immenses avantages au spirituel, tandis que le vieux monde y trouvera ses profits temporels.

Cela dit modestement, le correspondant du vice-roi des Indes en vient à l'objet de sa mission auprès de celui qu'il ne cesse cependant de traiter avec un respect infini, comme le ministre de la Providence céleste.

« La reine m'a ordonné d'écrire à Votre Seigneurie, etc. »

Avec l'exhumateur de cette belle missive, nous tirerons plusieurs conclusions, fort importantes pour notre histoire :

1° Le caractère surhumain du rôle de Christophe Colomb est affirmé par le plus savant cosmographe de cette époque, l'esprit le plus richement cultivé et l'un des plus sincèrement catholiques de l'Espagne.

2° Trois ans avant la découverte du nouveau continent[1], et tandis que le premier essai de circumnavigation tenté par Colomb était encore ignoré en Castille, don Jaime Ferrer le considérait déjà comme réalisé.

3° Le lapidaire de Burgos est le premier laïque qui ait déclaré, comme conséquence naturelle de cette entreprise, la jonction de l'Orient avec l'Occident, et la diffusion de l'Évangile sur tout le globe.

4° Il est également le premier qui ait reconnu la mission confiée au messager du salut, d'accomplir les prophéties concernant les nations lointaines.

[1] La découverte de la terre ferme fut faite le 1er août 1498 par don Christophe Colomb, et don Jaime Ferrer lui avait écrit, pour la première fois, le 5 août 1495.

5° N'oublions pas enfin que ce pénétrant esprit, alors que depuis son triomphe à Barcelone Colomb n'avait encore rencontré que des honneurs et des hommages, lui promettait déjà, sous le voile de l'allusion, de cruelles épreuves, et lui annonçait qu'il aurait à traîner sa croix à la suite de notre Rédempteur dans l'épineux sentier des souffrances.

L'imagination aime à se représenter l'amiral, venu à Burgos, en conférence avec le savant et pieux lapidaire, sous les auspices de la grande reine qui les a mis en relations. Comme avec le gardien de la Rabida, dont le nom disparaît maintenant de cette histoire, Colomb s'entretient avec don Jaime Ferrer. Il y puise un réconfort précieux pour continuer son œuvre providentielle; il y trouve surtout la consolation dont il va avoir besoin, car l'ennemi guette dans l'ombre.

VII

« J'arrive avec un chargement d'or! »

En recevant cette dépêche d'Alonzo Niño, qui ramenait trois caravelles de Saint-Domingue, le roi d'Aragon ne se possédait plus de joie. Puisque l'Espagne est si riche, plus n'est besoin de retrancher aux dépenses ordinaires de l'intérieur pour parer à celles d'une expédition nouvelle, que sollicite Colomb. Celle-là sera payée par le splendide chargement qui arrive à point.

Ferdinand dès lors affecta à d'autres emplois les économies réservées sur le trésor et attendit, non sans impatience, le « chargement d'or » annoncé.

Or ce chargement, c'étaient trois cents Indiens, faits prisonniers par les Espagnols et amenés par Alonzo pour être vendus comme esclaves, selon le droit de la guerre. Voilà ce qu'il appelait de l'or!

Le roi irrité, la reine déçue, l'opinion publique fatiguée de ces déconvenues, l'ennemi qui guette l'occasion, ne tardèrent pas à

éclater. Alonzo était le coupable, c'est Colomb qui fut puni, ou, comme il dit lui-même, « accablé de reproches. »

« Jamais, assuraient les gens de finances, les conseillers royaux, les hommes d'État, jamais les rois ne couvriront leurs dépenses. »

Christophe Colomb se vit encore sur le point d'être délaissé.

Dans son abandon il tourna, après Dieu, ses regards vers la reine, qui, raconte-t-il lui-même, lui répondit, « avec ce grand cœur qu'on lui connaît : »

« Ne faites pas la moindre attention à ces propos, parce que ma volonté est de poursuivre cette entreprise et de la soutenir, dût-on n'en retirer que des pierres et des rochers. Je ne m'arrête point à la dépense et considère comme bien employé ce qui a été dépensé et ce que je dépenserai encore, parce que je crois que notre sainte foi s'étendra, que mes royaumes s'augmenteront. »

La grande reine ajoutait ces paroles significatives, qui réconfortèrent le cœur de Colomb :

« Ceux qui dénigrent l'entreprise ne sont point amis de ma couronne royale. »

Pour prouver à l'homme de sa droite sa royale satisfaction, elle résolut de lui constituer un apanage.

Dans l'île où il s'est établi, Christophe Colomb désignera un espace de terre de cinquante lieues de long sur vingt-cinq de large, qui sera érigé en duché ou en marquisat, et qui constituera la principauté du révélateur du nouveau monde.

Avec sa grande âme, et de peur que la possession du sol ne le détournât de ses vues de circumnavigation et de délivrance des lieux saints, Colomb refusa la dotation royale.

Autour des rois on se méprit sur le sens de ce refus; Isabelle le comprit, et sa confiance au génie de Colomb se doubla de vénération pour sa vertu.

On continuait cependant, mais avec une lenteur désespérante, les préparatifs de ce troisième voyage qui devait être l'occasion de scènes si diverses, vraie épopée du génie luttant contre l'adversité au milieu de conquêtes immortelles.

Or les plus courageux se dérobaient aux instances de Colomb

et de ses questions. Un jeune page du roi d'Aragon l'écrivait avec une naïveté significative :

« Et parce que ceux qui s'en étaient allés avec l'amiral... s'en retournaient malades, défaits et de si mauvaise couleur, qu'ils semblaient plus morts que vifs, cette terre et pays des Indes fut tellement décriée, qu'on ne trouvait personne qui y voulût venir. Car, à la vérité, j'en ai vu plusieurs de ceux qui lors retournèrent en Castille, si défaits, qu'il m'est avis que, si le roi m'eût donné ces Indes, pour être tels qu'ils étaient, je ne me fusse délibéré d'y venir. »

Les offres cependant étaient bien séduisantes.

Les rois avaient décidé de faire passer à Saint-Domingue un corps de recrue de trois cents hommes, composé de quarante cavaliers, cent fantassins, soixante matelots, vingt ouvriers en or, cinquante laboureurs et vingt artisans de professions diverses : les uns et les autres recevaient une haute paye, plus la subsistance sur une très large échelle. On enverrait de plus des religieux pour le service divin et pour la conversion des indigènes; des médecins, des chirurgiens et des apothicaires, pour étudier, connaître et guérir les maladies qui avaient emporté tant de monde; enfin jusqu'à des musiciens et des joueurs d'instruments, pour bannir la tristesse, ce fléau ordinaire des colonies lointaines.

Outre ces trois cents personnes, qui devaient être entretenues aux dépens des rois, l'amiral eut la permission d'en emmener cinq cents à ses propres frais.

Il fut en outre permis à tous ceux qui voudraient passer aux Indes, sans aucune solde, de s'embarquer sur sa flotte, avec cette séduisante perspective qu'ils auraient le tiers de tout l'or qu'ils pouvaient découvrir et qu'ils ne payeraient au trésor royal que la dixième partie de tous les autres profits du commerce.

Ces avantages furent paralysés par les menées souterraines des envieux de Colomb. Exploitant avec une perfide habileté le triste état des revenants, ils décourageaient les partants.

Alors il fallut recourir à une extrémité des plus dangereuses pour l'avenir de la conquête. Puisque les hommes libres s'y refusent, ouvrons les prisons !

Les galériens, les condamnés à mort, les scélérats de toute bande, furent invités à choisir entre leur condamnation et une libération entière au bout de deux ans pour les condamnés à mort et d'un an de séjour aux Indes pour les autres.

Nous verrons ce qu'il advint de cette mesure, rendue nécessaire par la malice des implacables ennemis de Colomb.

Ceux-ci entravaient de leur mieux les préparatifs. L'amiral, découragé par le mauvais vouloir des bureaux, dut lui-même pourvoir à tout. On le vit courir les boutiques pour acheter les provisions, débattre les prix, s'assurer de la qualité des vivres, et à grand'peine parvint-il à armer deux caravelles, au lieu des huit promises. Décidé à lutter jusqu'au bout, il expédia à son frère ces deux premiers navires, et resta encore à poursuivre le complément de sa nouvelle expédition, qu'il pressentait devoir être capitale dans sa vie.

VIII

La nation espagnole en deuil pleurait sur la mort prématurée du prince royal, ravi à l'affection de ses futurs sujets et à la tendresse de ses royaux parents.

Isabelle, dont ce coup avait instantanément ruiné la florissante santé, voulut, comme si elle avait prévu ce qu'il en serait après elle du grand homme, qu'il songeât enfin à sa postérité.

La grande reine avait déjà pris dans sa maison les deux fils de l'amiral en qualité de pages. Elle voulut que le sort et la noblesse transmise par leur glorieux père à ces deux enfants fussent assurés par un acte solennel et authentique.

Après y avoir mûrement réfléchi, Colomb se décida à constituer un majorat, sorte de testament qui devait perpétuer dans sa descendance le souvenir de sa découverte et le produit de ses labeurs.

Il l'institua le 22 février 1498, en vertu d'une autorisation

royale du 23 avril 1497, et il plaça l'exécution de ses volontés sous la sauvegarde du chef de l'Église.

Le caractère religieux de ce majorat éclate dès le début et jusque dans le paraphe que le possesseur du majorat devra signer, après Colomb lui-même.

Or cette formule, composée d'initiales, était une prière.

Voici comment il était disposé :

S.

S. A. S.

X. M. J.

XPO FERENS.

Ces sept initiales signifiaient :

SERVUS.

SUPPLEX. ALTISSIMI. SALVATORIS.

XPISTUS. MARIA. JOSEPH.

CHRISTO FERENS

Le fondateur du majorat l'institue au nom de la très sainte Trinité, qui lui donna, dit-il, d'abord l'idée et ensuite la parfaite compréhension de son plan de découverte.

Il oblige ses descendants à préparer les moyens de délivrer le saint sépulcre, et de veiller aux intérêts du pouvoir temporel des papes.

Il leur impose la dîme à Dieu dans ses pauvres, de soulager les malades par l'établissement d'un vaste hôpital des mieux ordonnés, de fonder un vrai séminaire des missions étrangères pour la conversion des peuples idolâtres, et d'ériger une église en l'honneur de l'Immaculée Conception de Marie, dans la magnifique plaine royale de la grande île.

Voilà ce que le messager de la croix imposa à ses descendants.

On y voit l'objet de ses préoccupations constantes et comme le pressentiment de l'hérésie luthérienne qui réduira la papauté à compter sur les vrais fidèles, desquels Colomb veut que sa postérité soit toujours.

IX

Enfin, après un an de fatigues, de démarches, de déceptions, l'amiral fut en mesure de repartir.

Ce départ exaspérait les bureaux, en particulier l'ordonnateur en chef Juan de Fonseca et ses affidés. On résolut de lui tendre un de ces pièges comme les pharisiens en tendirent si souvent au Sauveur Jésus, le plaçant dans la plus terrible des alternatives en le compromettant à coup sûr, quel que fût le parti qu'il se résignât à adopter.

Nous laissons la parole à M. Roselly de Lorgues, qui a admirablement tiré au clair cet épisode, travesti comme tant d'autres par les historiens conjurés contre la renommée du grand homme.

Un certain Juif, qui avait trouvé avantageux de recevoir le baptême, Jimeno de Bribiesca, déjà devenu officier payeur, voulant faire rapidement son chemin et s'assurer l'appui de son patron don Juan de Fonseca, se dévoua à ce triste rôle.

Dans plusieurs circonstances, ce Jimeno s'était essayé à braver et à offenser l'amiral.

Le jour de l'embarquement, il le suivit sur le port, en l'injuriant de la manière la plus révoltante; il paraît même qu'il osa, par comble de bravade, le relancer sur son bord, et l'y provoquer par ses outrageuses vociférations.

On sait qu'au moment de s'embarquer, Colomb se recommandait plus spécialement à Dieu et à la sainte Vierge, et se disposait à son entreprise par des actes particuliers de piété. Son cœur à cet instant surabondait d'émotion chrétienne. Il se trouvait donc tout prêt au pardon, par conséquent à supporter plus aisément l'injure.

Mais aujourd'hui l'outrage était si grief, si odieux, par sa persistance et sa forfanterie, que le vieux marin se rappela ce qu'il devait à son rang d'amiral.

L'impunité, cette fois, pouvait entraîner des conséquences désastreuses.

L'offense avait lieu sous les yeux de toute l'escadre, de la foule encombrant les quais, des criminels, des bandits embarqués; ceux-ci allaient prendre sa patience pour faiblesse et poltronnerie.

Au moment du départ, il importait, peut-être au salut des navires et au maintien de la discipline fondée sur le respect de la force, de prouver sur-le-champ que l'âge n'avait point anéanti la vigueur de l'amiral, et qu'il ne saurait pas moins faire respecter sa personne qu'exécuter ses commandements.

L'ex-Juif qui s'acharnait contre lui était l'émissaire de cette coterie de sycophantes qui avait toujours entravé ses entreprises. Il ajoutait sa bassesse personnelle aux indignités de ses patrons. L'excès de son impudence transporta d'une sainte colère l'amiral. On le raillait, enhardi par sa mansuétude; on le bafouait comme un vieillard impuissant et débile; il ressaisit soudain les forces de sa jeunesse.

Moins usé par ses soixante-deux hivers que par quarante et un ans d'incessante navigation, le patriarche de l'Océan, grandi majestueusement par l'indignation, fit un pas vers son insulteur, et, levant sa frémissante main, l'abattit sur sa face impudente.

Le misérable tomba comme assommé.

L'amiral se borna simplement à châtier du pied ce vil aboyeur, qui s'enfuit au milieu des huées, cachant sous une humiliation et ses feintes larmes le secret de sa joie.

Dès ce moment, en effet, la fortune de l'ex-Juif était faite.

Il convient d'insister sur cet épisode, car il nous donne la clef d'une des principales accusations dirigées par l'école rationaliste contre le pieux héros.

C'est à tort, dit un éloquent et sagace panégyriste, que les écrivains d'une certaine école se sont plu à considérer le châtiment infligé à Jimeno par l'amiral comme l'indice de son caractère emporté; c'était tout simplement de la police de bord.

Colomb ne céda ni à la vivacité ni à l'irritation de l'amour-propre. Il fit ce qu'il avait à faire, suivant les mœurs des gens de mer de son époque et la nécessité du moment.

Quelle qu'eût été dans cette circonstance l'attitude de Colomb, la prudence la mieux réfléchie n'eût pu le préserver de l'écueil insidieusement préparé sous ses pas avec une astuce infernale.

S'il se bornait à faire chasser Jimeno par ses écuyers, il semblait se défier de ses forces, accuser sa vieillesse; cette modération le tuait moralement, il perdait son ascendant personnel sur l'escadre et les malfaiteurs qu'elle emportait. C'est ce que voulaient ses ennemis.

S'il réprimait lui-même l'insolence, n'eût-il donné qu'une gourmade, il y avait matière suffisante à l'inculper de voies de fait, de violence corporelle, de rage et de brutalité. Par cela même, toutes les accusations de Boïl, de Margarit, de Juan Aguado sur sa violence et sa cruauté, étaient prouvées sans réplique.

Cet incident, qu'avait fait naître don Juan de Fonseca, fut amplement commenté à la cour par ses soins et ceux de ses partisans.

« Puisque, sur le sol même de l'Espagne, dans un port des rois catholiques, l'amiral traitait ainsi un de leurs officiers, que ne devait-il pas oser dans ces régions lointaines, où son autorité s'exerçait sans contrôle? »

Jimeno, l'infâme sbire de Fonseca, obtint la compatissance et l'intérêt de la cour. On plaignit, on consola l'insulteur, on l'indemnisa de son désagrément, et l'offensé fut réprouvé par l'opinion publique. Il n'était plus là pour se défendre.

L'amiral avait levé l'ancre, recevant pour adieux l'outrage et emportant le pressentiment du blâme dont on l'accablerait absent.

Levant sa frémissante main, Colomb l'abattit sur sa face impudente.

CHAPITRE VIII

LA DÉCOUVERTE DU CONTINENT

Le mot du maréchal de Villars. — Les horreurs d'un calme plat. — Le triple sommet. — Une invite sans résultat. — La découverte du continent. — César dicte son improvisation. — Les intuitions du génie. — Sept grandes découvertes scientifiques. — Récompense de la foi. — Témoignage de Quinet et de Villemain. — Chez la reine Anacoana. — Une scène du temps des patriarches. — Une solde royale qui manque le but. — Théorie des courants marins. — Don Barthélemy accourt au-devant de son frère. — Lettre de l'amiral au chef des rebelles. — L'humiliation est à son comble. — Voici l'heure de la puissance des ténèbres ! — Arrivée et révolte d'un ancien protégé de Colomb. — Comme au jardin des Oliviers. — Pourquoi crains-tu, homme de peu de foi ? — Comment la voix d'en haut pourvoit à tout. — Répression des rebelles. — Développement et prospérité de la colonie. — La ville de Saint-Domingue. — L'avenir est assuré. — L'oiseau de proie se prépare à fondre sur sa victime.

I

On raconte que, lorsque le maréchal de Villars prit congé de Louis XIV pour aller combattre le périlleux combat où se jouait une terrible partie, il dit au roi :

« Sire, je vais combattre vos ennemis, et je vous laisse au milieu des miens ! »

Colomb aurait pu parler comme Villars.

Tandis qu'il voguait vers ce but glorieux, qu'il estimait égal et même supérieur à la découverte du premier voyage, l'amiral pressentait, ayant laissé son honneur aux mains de pharisiens jaloux et haineux, qu'il courait à sa perte.

Ce que nous allons raconter, comme l'ont observé des maîtres en l'art d'écrire, M. Villemain entre autres, a l'intensité poignante d'un drame. Aucune épopée humaine, disent-ils, n'égale celle-là, avec ces contrastes qui transportaient d'enthousiasme et d'indignation le génie des Homère, des Sophocle, des Dante et des Camoëns. Ce n'est pas de l'histoire, c'est de la plus haute poésie, avec la certitude en plus du fait vécu et authentique.

C'était le 30 mars 1498. Les six caravelles, parties au nom de la Trinité sainte, s'en allaient à la recherche d'une terre nouvelle, à qui le pieux vice-roi promettait d'imposer ce nom trois fois saint. Cette fois, ce ne sont plus des îles qu'il veut trouver, mais bien un continent, ce nouveau continent qu'il trouvera, il en est sûr, en sondant les espaces inconnus de l'Océan au midi.

Après avoir pourvu aux besoins de ceux qui attendaient son retour à Saint-Domingue, en dirigeant sur eux trois de ses caravelles, il mit, avec les trois autres, son cap sur la zone inconnue, toujours au nom de la très sainte Trinité.

Surmontant les douleurs atroces d'une attaque de goutte qui paralysait ses mouvements, Colomb, qui prévoyait des dangers jusque-là inconnus, se tenait, à force d'héroïsme, debout, comme pour les regarder bien en face et affermir le moral des siens devant cette implacable coalition des éléments conjurés.

Après les herbes, en effet, voici la région encore inconnue des calmes, ces calmes énervants que la marine à vapeur dédaigne, et qui furent pendant des siècles la terreur des plus fins voiliers.

Il le décrit, dans la relation de son troisième voyage, ce calme désespérant et meurtrier, qui vint au début le défier dans son entreprise.

« Le premier jour, un soleil que ne tempérait le voile d'aucune vapeur sembla torréfier l'espace. Tout brûlait; le goudron se liquéfiait. Heureusement, le lendemain, d'épais nuages couvrirent le ciel; il tomba quelques ondées de pluie en larges gouttes. Cependant la chaleur restait suffocante. Sous l'influence de cette ardeur jointe à l'humidité, les vivres s'altéraient rapidement; la corruption se mettait dans les salaisons. Le lard fondait comme devant le feu. Le blé se ridait et semblait se rôtir. Le bois des

douves se desséchant, l'assemblage n'était plus comprimé par les cercles, et le vin et l'eau s'échappaient des fentes élargies. Malgré le péril, telle était cette asphyxiante chaleur, qu'il n'y avait personne qui osât descendre sous le pont pour réparer les tonneaux et avoir soin des vivres. Cette incandescence dura huit jours, sans qu'il fût possible, à cause du manque absolu des vents, de s'y soustraire. »

Comme toujours, l'amiral s'adressa à Dieu, il se ressouvint d'avoir trouvé un grand changement dans la température, chaque fois qu'il avait passé à cent lieues à l'ouest des Açores, au point désigné providentiellement par la fameuse ligne de démarcation papale.

« D'après cela, dit-il, je résolus, s'il plaisait à Notre-Seigneur de m'envoyer du vent et un temps propice pour me tirer des parages où je me trouvais, de ne pas pousser plus avant au midi, toutefois sans rétrograder, mais de naviguer au couchant jusqu'à ce que j'eusse rencontré la température que j'avais trouvée quand j'étais dans le parallèle des Canaries, et alors d'aller plus au sud. Il plut au Seigneur, au bout de ces huit jours, de m'accorder un bon vent d'est, et je me dirigeai au couchant. Pendant dix-sept jours, Dieu Notre-Seigneur me donna ce bon vent. »

Oui, mais les équipages mouraient de soif, et les vivres pourris ne suffisaient plus à les nourrir. La détresse à bord était extrême. Colomb comptait sur un miracle.

II

Le miracle lui vint, car il a toujours considéré comme miraculeuses les circonstances de temps, de lieu, d'aspect, coïncidant avec son vœu de consacrer à la sainte Trinité la première terre qu'il découvrirait à ce troisième et capital voyage.

Or, le 31 juillet, à l'heure de midi, son domestique, Alonzo Perez Nizzardo, étant monté par hasard dans les huniers, poussa un cri qui attira l'amiral.

« Je vois à l'occident, s'écriait Alonzo, trois sommets de montagnes réunis à une même base. »

C'était la figure de la Trinité des personnes en l'unité de substance, la terre montrée au loin par le doigt de Dieu, elle portera le nom sacro-saint de l'adorable Trinité.

Pénétré d'admiration, l'amiral épanche sa reconnaissance dans le sein de ce Dieu miséricordieux; puis, modeste comme toujours, sans révéler que c'est à son serviteur intime que la révélation a été montrée, il écrit dans sa relation :

« Et comme Sa Haute Majesté a toujours usé de miséricorde envers moi, un matelot monta par hasard au hunier et aperçut au couchant trois montagnes réunies; nous dîmes le *Salve regina* et d'autres prières et rendîmes des actions de grâces à Notre-Seigneur. »

On débarqua au pied de cette image de la Trinité sainte. On y put renouveler la provision d'eau; et, après avoir planté la croix conquérante, l'amiral regardait au loin s'il n'apercevait pas quelqu'un de ces hommes à qui sa venue présageait la lumière d'en haut. Il ne vit rien.

Mais le lendemain, comme il raconte dans sa relation aux rois catholiques, arriva de l'est une embarcation montée par vingt-quatre hommes tous jeunes, armés d'arcs, de flèches, ayant chacun leur bouclier, la tête couverte d'un mouchoir de coton peint de diverses couleurs, et portant aussi un pareil tissu autour des reins. Ils avaient les cheveux noirs, longs, et taillés presque à la mode d'Espagne. Leur peau était plus blanche que celle des insulaires qu'on avait déjà rencontrés. Lorsque le canot fut à la portée de la voix, les rameurs s'arrêtèrent et hélèrent la caravelle de l'amiral, où personne ne comprit leurs paroles. L'amiral leur fit signe d'arriver. La défiance paraissait les retenir. Pendant plus de deux heures ils furent en observation, parfois s'approchant pour examiner les miroirs, les bassins de métal, les cuirasses reluisantes et autres objets brillants qu'on étalait afin de les attirer; puis tout à coup s'éloignant de nouveau au moment où ils étaient le plus rapprochés. L'amiral, voulant les gagner par l'attrait d'un gai spectacle, réunit sur le gaillard d'avant tous les jeunes matelots pour les faire danser au son

de la flûte et du tambourin. Mais, dès que les Indiens virent exécuter les premiers pas, déposant aussitôt leurs avirons, ils passèrent aux bras leurs boucliers, saisirent leurs arcs et commencèrent l'attaque. D'après leur habitude d'entrer en campagne par une danse de guerre, ils avaient vu dans ce joyeux exercice des étrangers un prélude hostile, et ils acceptaient le prétendu défi. A cette brusque agression, l'amiral répondit par deux coups d'arbalète, ce qui suffit pour modérer l'ardeur des assaillants. Ils allèrent se ranger vers la poupe de la caravelle voisine, dont le pilote descendit bravement dans leur canot, donna une casaque et un bonnet écarlate à celui qui lui parut le chef. Ils lui firent signe de venir à terre, qu'on lui donnerait tout ce qu'il voudrait, et s'en allèrent l'attendre au rivage. Le pilote, n'osant s'y rendre sans avoir obtenu la permission de l'amiral, passa à son bord pour la demander. Dès que ces gens-là le virent remonter sur le navire où l'on avait dansé, soupçonnant quelque trahison, ils se jetèrent dans leur canot et s'enfuirent à toutes rames.

En vain l'amiral, poursuivant ses explorations, cherchait à atteindre ces indigènes fuyards, il ne parvenait même pas à les apercevoir de loin. C'est que, par l'exercice obligé dès l'enfance de leurs principaux sens, les Indiens acquéraient une telle supériorité dans la portée de la vue, la finesse de l'ouïe, la subtilité de l'odorat, qu'ils apercevaient les étrangers avant d'en être vus, entendaient leurs pas, reconnaissaient leurs traces, et ainsi se dérobaient à leur rencontre.

Tandis qu'il avançait, l'amiral rencontra un courant violent, dont le bruit était terrible. A minuit, il entendit un horrible grondement qui s'élevait du midi. La mer, soulevée comme une montagne, arrivait sur eux, menaçant de les engloutir. On se crut perdu sans ressource. Dieu vint encore à leur aide. Mais l'amiral garda le souvenir de ce danger et donna le nom de Bouche-de-Serpent à ce périlleux passage.

Colomb était en face de l'Orénoque.

L'embouchure de l'Orénoque, d'une étendue d'environ cinquante lieues, est parsemée d'îles et d'îlots de diverses grandeurs, qui masquent la vue du fleuve et ressemblaient à la terre ferme.

Cette vue d'ensemble avait pour le découvreur du nouveau monde quelque chose de nouveau, d'étranger, d'inexplicable : il pressentait la présence du continent. Dans cette pensée, au lieu de donner un nom collectif à ces îles, il appela la contrée Terre-de-Grâce, parce que, disait-il, c'est la grâce de Dieu qui m'y a seule conduit.

L'eau était douce. Cette constatation le confirma dans son idée. Il fit pousser aussitôt vers l'est-nord-est. Enfin l'on aperçut un terrain déboisé et mis en culture.

Retenu à son bord par une cruelle ophtalmie, contractée à braver les nuits dangereuses, il fit descendre un détachement, conduit par un homme vertueux, le maître d'hôtel de l'amiral.

Le nom de cet homme mérite d'être conservé à l'histoire. Il se nommait Pierre de Terreros.

Le premier, Pierre de Terreros a foulé la terre ferme du continent nouveau, dont il prit possession, au nom de l'amiral vice-roi, par la plantation d'une croix.

C'était le 5 août 1498.

Arrêtons-nous ici, car aussi bien nous sommes en présence d'un trait de génie éclairé par la foi et de l'un des plus grands événements historiques de l'humanité.

Retenu à son bord par la cécité qui le menaçait, il dictait son journal, sorte de rapport ou de relation adressé aux rois catholiques.

L'un de ses deux secrétaires, Diégo de Alvarado ou Bernard de Ibarra, recueillait avidement la dictée du grand homme. C'était l'improvisation de César.

De cette dictée du génie, l'esprit confondu déduit que Colomb venait de faire les plus grandes découvertes scientifiques se rapportant au globe terrestre.

Recueillons-les à la suite de son sagace et fidèle panégyriste.

En face de l'Orénoque, en constatant la douceur de l'eau, il a compris qu'il était en présence d'un fleuve, et l'immensité de son embouchure lui fait deviner un continent distinct de l'Asie.

Il a constaté que la terre en cet endroit est plus relevée que celle d'où il est parti, ce qui le conduit à la découverte du ren-

flement équatorial, affirmant que la terre n'est pas tout à fait ronde [1].

En troisième lieu, ainsi qu'à la qualité de l'eau il avait deviné le caractère de la terre, au mouvement des flots il avait deviné une des lois générales du globe : le grand fleuve de l'Océan, ou courant équatorial, d'Orient en Occident, auquel il attribuait la dislocation de quelques îles de la terre ferme.

Il affirmait encore, sans savoir sur quoi il s'appuyait, que par delà cette grande terre, d'où s'échappait ce fleuve immense, se trouvait encore l'Océan.

Ah! oui, vraiment, Christophe Colomb apercevait infiniment plus par les yeux de l'esprit que par la marche des caravelles.

M. Roselly de Lorgues a soigneusement relevé, vers la fin de son savant travail, les grandes découvertes d'ordre scientifique de son héros. Pour n'y plus revenir, et bien que quelques-unes ne se dessinent que plus tard, nous saisissons l'occasion de les énumérer ici.

Elles sont au nombre de sept :

1° L'influence qu'exerce la longitude sur la déclinaison de l'aiguille aimantée ;

2° L'inflexion qu'éprouvent les lignes isothermes en poursuivant le tracé des courbes depuis les côtes orientales de l'Europe jusqu'aux rivages orientaux du nouveau monde ;

3° La grande position du banc de fucus flottant dans le bassin de l'océan Atlantique, bercail neptunien, où s'abritent, se préparent et se forment les bandes de poissons destinés à notre alimentation ;

4° La direction générale du courant des mers tropicales ;

5° Les causes géologiques de la configuration de l'archipel des Antilles ;

6° Le renflement équatorial impliquant l'aplatissement des pôles ;

7° L'équilibre continental du globe, qu'aucun cosmographe ou physicien n'avait supposé.

[1] Nous devons ajouter, pour être complet, que Colomb supposait, en outre, ce qui a été soutenu d'ailleurs par d'autres savants, que le paradis terrestre pouvait bien avoir été situé dans cette contrée.

Ainsi, en sus de sa découverte du nouveau monde, l'humanité doit à Christophe Colomb ces sept indications, dont une seule, la moindre, eût à coup sûr suffi pour illustrer toute une académie de savants.

Or ces conquêtes n'étaient pas les conséquences, le fruit d'une science acquise; c'était la récompense d'une persévérante assiduité, jointe à une merveilleuse puissance d'observation qui lui permettait de comparer et de saisir la raison des phénomènes de ce monde.

Mais alors, si, comme l'assurent tous les savants avec Humboldt, il n'était pas appuyé par la science, qui donc lui révélait tous les secrets de ces causes jusque-là dérobés à la perquisition humaine?

Disons-le sans crainte, ces intuitions du génie sont la récompense de la foi.

Les rationalistes ne l'avoueront point, et pourtant ils n'osent pas sourire devant cette affirmation des croyants. Les plus prévenus s'inclinent devant le secret de ce mystère.

« Dans sa concision, s'écriait en 1843 Edgard Quinet en plein collège de France, le journal de Colomb a je ne sais quoi de mystérieux, de sublime, de religieux comme le grand Océan au milieu duquel il est écrit. »

De son côté, un maître en l'art de dire, le célèbre M. Villemain, ne craignit pas de constater ce même caractère dans un de ses plus beaux récits d'histoire littéraire.

« Je n'hésite pas à le dire, écrit-il, cet étranger, qui n'apprit l'espagnol que tard dans ses audiences et dans ses placets, pour faire agréer la découverte d'un nouveau monde, Colomb a été, dans son siècle, l'homme le plus éloquent de l'Espagne. C'est qu'il avait de grandes idées, qui emportaient avec elles des expressions sublimes. C'est qu'il avait surtout de l'enthousiasme. *Spiritus Dei ferebatur super aquas.* Les formes extérieures de l'art, les phrases longues et savantes, n'avaient pas manqué jusque-là dans les chroniques espagnoles. Avec lui commence le sublime, la simplicité dans la grandeur. »

III

« Le mercredi 30 mai, je partis, au nom de la très sainte Trinité, de la ville de San-Lucar, souffrant encore des fatigues de mes premiers voyages. A mon précédent retour des Indes, j'avais espéré goûter un peu de repos en Espagne, mais je n'y trouvai que chagrins et tourments. »

C'est en ces termes que débute la relation du troisième voyage, dont Villemain a proclamé la sereine et surnaturelle sublimité.

La croix poursuivait le héros de la croix : ainsi Dieu, qui aime les siens, leur donne à partager le sort qu'il a choisi pour ses amis, ses disciples, ses apôtres, sa mère et pour lui-même!

La croix le suivit au retour dans ces Indes qu'il aimait tant.

Il nous faut, pour l'entendre, jeter un regard en arrière, et d'abord retrouver cette femme extraordinaire, que la sauvage bravoure du cacique, « seigneur de la maison d'or, » avait bien pu aveugler au point de la jeter aux pieds de ce barbare comme une esclave soumise, mais à qui la supériorité de sa rare intelligence devait ouvrir les yeux.

Or le frère de Christophe Colomb ne le comprit point au début.

La capture et la mort de Caonabo lui avait semblé un abîme ouvert entre les Européens et la veuve de ce barbare, et cette erreur lui avait fait négliger une femme au pouvoir de laquelle il ne croyait d'ailleurs que médiocrement.

Heureusement il reconnut sa faute avant qu'elle devînt irréparable, et aussitôt, conciliant la courtoisie à la politique, il partit avec un corps de troupes le plus nombreux et le mieux armé possible, afin de donner à sa visite cette pompe guerrière que cette femme supérieure devait apprécier plus encore qu'une autre.

Anacoana fut vivement flattée de cet hommage. Cette héroïne, qui avait su comprendre le génie de Christophe Colomb, mais qu'avait éloignée de lui pour longtemps la prise de Caonabo, n'avait pas les mêmes raisons pour tenir rigueur à don Barthélemy.

L'intérêt même de sa nation, périodiquement décimée par les Caraïbes, lui conseillait de ressaisir, par l'adelantado quelque chose de sa première influence sur l'amiral. En se retirant, comme elle l'avait fait, chez son frère le cacique Behechio, elle avait obéi à des convenances senties et observées même chez des peuples enfants; mais on peut croire qu'elle s'était aisément consolée de la perte d'un homme qu'elle n'avait jamais pu rallier à sa politique ni dépouiller des instincts féroces du Caraïbe. Plus tard, la haute intelligence dont elle était douée lui avait fait pressentir, à travers les divisions des Européens, le triomphe définitif de l'autorité légitime, et, quant aux faibles encouragements qu'elle avait donnés aux rebelles dont nous allons parler, ce n'avait été de sa part qu'un premier avertissement à l'adresse de Barthélemy, dont elle se voyait négligée.

Une politique non moins féminine, c'est-à-dire non moins adroite, la fit d'abord rester passive, lorsque le cacique son frère, prenant autrement la visite militaire des Espagnols, eut levé quarante mille guerriers, qu'il expédia à la rencontre de Barthélemy. Bientôt cependant, satisfaite d'une démonstration qui rendait à celui-ci politesse pour politesse, elle décida son frère à rappeler ses troupes, et ne songea plus qu'à faire à l'adelantado une réception digne d'elle et de lui.

La splendide flore des Antilles fit les frais d'élégance de toutes les fêtes données aux Espagnols. La reine elle-même, dans une sorte de représentation dramatique [1], dont la musique et les vers

[1] La reine Anacoana n'était pas seulement le premier poète de l'île; elle en formait encore la poésie la plus suave. Sa personne, sa vie, ses conceptions tenaient de l'enchantement. Elle était inspiratrice avant d'être inspirée. On lui devait des ballades et ballets, des poésies parlées et chantées, enrichies de pas chorégraphiques, rehaussées d'une pantomime savante. Le crédit littéraire d'Anacoana rendait nationaux les mythes de son invention; et tous les souverains de l'île se trouvaient tributaires de sa chorégraphie. Reine de la langue, du cérémonial, des jeux et des plaisirs, elle avait fait

étaient de sa composition, parut au milieu de ces nymphes sous un costume de fleurs, mais de fleurs assemblées avec un art qui eût rendu jalouses les premières faiseuses de Séville et de Burgos.

Au reste, conclut justement le biographe à qui nous empruntons ce tableau, ces enchantements enfantins servaient chez Anacoana une politique haute et loyale.

En prenant congé de Behechio et de son aimable sœur, don Barthélemy avait voué à cette Isabelle du nouveau monde autant de confiance et de respect que d'admiration.

Désormais Anacoana sera, pour l'adelantado, une fidèle alliée, et ce n'est pas chez elle que les révoltés trouveront les secours et la complicité dont ils ont besoin.

L'irritation fermentait chez ceux-ci dès avant le départ du vice-roi, qui avait écarté du travail si envié des mines d'or les mauvais chrétiens rués sur l'île comme sur une proie livrée à leur brutalité et à leurs pires convoitises.

Don Barthélemy les avait longtemps maîtrisés en élevant sur les ruines la forteresse qu'il baptisa du nom de Saint-Christophe; puis, un peu plus loin, une autre forteresse dédiée à saint Domingue, l'illustre Espagnol dont le nom resta à l'île tout entière. Mais, se tournant vers la partie encore insoumise, les mécontents s'efforçaient d'y nouer des intelligences et d'y trouver des complices dans la personne des caciques indépendants.

L'adelantado courut au plus pressé, et nous venons de voir quel succès couronna sa démarche près d'Anacoana et de son frère. Restait à brider un autre cacique puissant, Guarionex, que tous les efforts des missionnaires n'avaient pu gagner à la cause de l'Évangile, dont l'éloignaient les violateurs des saintes lois que leurs prêtres cherchaient à introduire chez lui. Guarionex fut fait prisonnier. Alors se passa une de ces scènes comme en raconte Homère, et digne des temps patriarcaux. « Les sujets de Guarionex se réunirent au nombre d'environ cinq mille, et s'approchèrent de la demeure où était détenu l'infortuné monarque. Ils

adopter l'étiquette à sa cour, mis à la mode ses parures, ses meubles, ses fleurs préférées. (Roselly de Lorgues, *Christophe Colomb, histoire de sa vie et de ses voyages*, édit. de 1856, t. I, p. 39 et suiv.)

n'avaient pour armes que leurs gémissements; ils passaient les nuits et les jours à hurler de douleur, couchés sur la terre. Ne pouvant le délivrer, ils lui prouvaient du moins leur attachement par ces témoignages de désolation. Don Barthélemy, touché de leurs larmes et peut-être aussi fort importuné de leurs hurlements affectueux, ne pouvant se résoudre à sévir contre une affliction si naturelle, ne voulant pas non plus punir de mort un vaincu fatalement poussé au combat par les sollicitations de son entourage, pour changer soudain en ivresse la désolation de ce peuple, lui rendit son débonnaire monarque. »

L'enthousiasme fut grand et le succès complet.

Anacoana, qui le sut, s'en montra fort réjouie, et, quand l'adelantado repassa par ses États, ce fut une ovation magnifique. C'est alors que se passa la naïve scène rapportée par les chroniqueurs.

La reine avait manifesté l'intention de visiter la caravelle royale de don Barthélemy; celui-ci fit aussitôt approcher ses plus beaux canots, et Anacoana monta sur sa chaloupe. Or, au moment où la chaloupe approcha de la caravelle, l'artillerie fit les saluts en usage pour les souverains. Au bruit de la détonation, les Indiennes tombèrent comme mortes le long des bancs. Anacoana s'était instinctivement jetée contre l'adelantado, qui la prit comme en un élan de protection. Rassurée, la reine se remit aussitôt et rit de sa frayeur. Elle monta sur la caravelle, accompagnée du cacique Behechio son frère, en visita l'aménagement intérieur avec un étonnement indicible. L'adelantado leur fit plusieurs cadeaux, préparés à leur intention, commanda quelques manœuvres, fit virer de bord, s'éloigna de la terre, puis revint au mouillage et ramena la reine sur la grève dans sa chaloupe, au bruit des salves, qui maintenant, bien loin de l'effrayer, encensaient son orgueil.

IV

L'amiral s'était orienté tout droit sur Saint-Domingue, ville que don Barthélemy avait dû, savait-il, faire construire pendant son absence. Mais les courants et les vents d'est l'entraînèrent fort au-dessous; et, quand il pensait toucher le port dans l'embouchure de l'Ozama, il se trouva devant la petite île Beata.

Il s'étonna d'abord de cette erreur de calcul. Mais sa réflexion y trouva bientôt la preuve et la confirmation de sa découverte du grand courant pélagique, dont le moment est venu de dire un mot.

On appelle « courants marins » des déplacements d'énormes masses d'eau qui suivent une direction constante. Ce sont des fleuves qui roulent leurs eaux dans un lit formé par les eaux de la mer, tranchant par leur couleur ou leur température avec celle de leurs rives liquides. Ils charrient de grandes masses de débris végétaux, des sables, des vases, qu'ils répartissent sur le fond des mers.

Il y a deux courants généraux :

1° Le « grand courant équatorial », qui se dirige de l'est à l'ouest, d'un côté entre l'Amérique et la Chine, de l'autre entre l'Europe et l'Amérique. Il est dû à ce fait que, le mouvement de rotation de la terre, entraînant avec moins de rapidité les océans que les bords, les eaux se trouvent animées ainsi d'un mouvement relatif inverse.

2° Le « grand courant polaire », échange constant entre les eaux froides du pôle et les eaux chaudes de l'équateur : ce courant est déterminé par la différence des températures. Ces deux courants agissent l'un sur l'autre et en même temps donnent naissance à des courants secondaires, qui presque toujours se dédoublent en un « courant superficiel » et un « courant profond », se dirigeant en sens contraire [1].

[1] Le plus remarquable de ces courants secondaires dans l'océan Atlantique est le Gulf-Stream, qui, traversant l'Atlantique à la hauteur du Sénégal, remonte ensuite

Les courants marins sont permanents : ils n'ont pas sensiblement varié depuis les commencements de ce qu'on est convenu d'appeler l'époque géologique actuelle.

Colomb devina cette théorie, aujourd'hui acquise à la science.

Craignant d'être longtemps retardé par le vent contraire et la force du courant, il envoya une embarcation au rivage chercher un Indien qui se chargeât de porter, à travers les montagnes, un message à l'adelantado, et, pour lui, il continua de faire voile vers le port.

Quelques jours après, il vit venir à lui une caravelle qui manœuvrait pour le joindre.

C'était son frère, don Barthélemy Colomb, qui accourait tendrement à sa rencontre.

Hélas! plus que jamais le dévouement de Barthélemy était nécessaire à son frère aîné.

Depuis son départ des îles du cap Vert, l'amiral, dévoré par la fièvre, travaillé par la goutte et atteint d'une ophtalmie des plus douloureuses, n'avait éprouvé aucun relâche dans ses souffrances.

Il arrivait pâle, amaigri, presque aveugle, aspirant de tous ses membres au repos du cœur, au sommeil de l'esprit.

Et pourtant l'ingratitude, le crime qui, durant son absence,

vers le golfe du Mexique et de là vers Terre-Neuve, puis, quittant les côtes d'Amérique, va se perdre dans les régions polaires, au nord de la Scandinavie. C'est aux eaux chaudes de ce courant que certains ports de ces contrées boréales doivent d'être libres de glaces toute l'année. C'est à ces mêmes eaux qu'est due, sans nul doute, l'existence, aux environs du pôle, de cette immense mer libre que plusieurs voyageurs ont entrevue, mais dont la route est constamment fermée par les glaces. Sur les côtes de France, il y a une ramification du Gulf-Stream, le « courant de Renell », qui marche du sud au nord en contournant les terres; une autre branche du Gulf-Stream pénètre dans la Manche et de là dans la mer du Nord. Ce courant élève considérablement la température du continent européen. La France, par exemple, est à la latitude du Canada et du Labrador, dont les climats sont beaucoup plus froids; quant à l'Angleterre et à la Suède, elles correspondent à des pays tout à fait inhabitables. D'un autre côté, c'est à la condensation des vapeurs émises par les eaux chaudes du Gulf-Stream dans les régions froides de Terre-Neuve, qu'on attribue la production de ces mouvements giratoires de l'atmosphère connus sous le nom de « tourbillons », et qui, poussés en Europe par les vents d'ouest, y sont la cause principale des mauvais temps et des orages.

avaient mis l'île en conflagration, n'allaient pas lui permettre une heure de quiétude et de calme réparateur.

Lorsque l'adelantado lui eut raconté ces horreurs, le pieux ambassadeur de Dieu sur la terre nouvelle comprit que ce que le lapidaire de Burgos lui avait prédit de tribulations et de dures épreuves allait se réaliser.

Les mesures prises par don Barthélemy, en exécution des ordres de son illustre frère, avaient éveillé, chez les hidalgos et les Espagnols fainéants et libertins, une haine farouche dont un traître, Roldan, profita pour soulever la colonie contre ses chefs, Christophe et Barthélemy Colomb.

Rien n'est beau comme la lettre par laquelle l'amiral essaya tout d'abord, en arrivant, de ramener l'esprit du rebelle.

V

Colomb écrivait à Roldan :

« Cher ami, mon premier soin en arrivant dans cette capitale, après avoir embrassé mon frère, fut de demander de vos nouvelles. Vous ne sauriez douter qu'après ma famille vous n'ayez depuis longtemps occupé la principale place dans mon cœur; et j'ai toujours tellement compté sur le vôtre, qu'il n'est rien dont je ne me fusse entièrement reposé sur vous. Jugez par là de ma douleur, en apprenant que vous étiez brouillé avec les personnes du monde qui me touchent de plus près et me doivent être les plus chères. On me consola néanmoins, en me disant que vous attendiez mon retour avec ardeur; je me flattai alors que vos premiers sentiments à mon égard n'étaient point changés, et je m'attendais qu'aussitôt que vous sauriez mon arrivée, vous ne tarderiez pas à vous rendre auprès de moi. Ne vous voyant point paraître, et craignant que vous n'appréhendiez quelque ressentiment de ma part, je vous envoyai Ballester, pour vous donner toutes les assurances que vous pouviez désirer. Le peu de succès

de cette démarche a mis le comble à mon chagrin. Et d'où vous peuvent venir ces défiances que vous témoigniez avoir de moi ? Enfin vous m'avez demandé Carvajal, je vous l'envoie : ouvrez-lui votre cœur, et marquez-lui ce que je puis faire pour regagner votre confiance. Mais, au nom de Dieu, songez à ce que vous devez à la patrie, aux rois nos souverains seigneurs, à Dieu, à vous-même ; prenez soin de votre réputation, et jugez plus sainement de toutes choses que vous n'avez fait par le passé ; considérez avec attention l'abîme que vous creusez sous vos pieds, et ne persistez pas plus longtemps dans une résolution désespérée. Je vous ai présenté à Leurs Altesses comme un homme de la colonie sur qui Elles pouvaient plus sûrement compter : il y va de mon honneur et du vôtre qu'un témoignage si avantageux ne soit pas démenti par votre conduite ; hâtez-vous donc de vous remontrer tel que je vous ai autrefois connu. J'arrête les navires, qui sont tout prêts à partir, dans l'espérance que, par une prompte et parfaite soumission, vous me mettrez en liberté de confirmer tout le bien que j'ai dit de vous. — Je prie le Seigneur qu'il vous ait en sa sainte garde. »

Roldan fut touché, mais ses complices le tenaient prisonnier. Colomb comprit qu'il faudrait composer avec cette révolte, si contagieuse, que les deux capitaines demeurés fidèles commençaient à douter de leurs hommes, circonvenus par ceux de Roldan. Partout où il se présentait, l'amiral ne rencontrait que timidité tremblant de se compromettre, ou insubordination plus ou moins affichée, avec accompagnement de moqueries et parfois même de menaces.

Au moment où il était arrivé, tous demandaient à rentrer en Espagne. Mais quand, pour débarrasser l'île de leur turbulence, il eut mis à leur diposition cinq caravelles chargées de les rapatrier, il eut beau les faire attendre sur leurs ancres : aucun des mécontents ne songeait maintenant à s'embarquer.

Les navires partirent sans eux, emportant, avec un peu d'or, des perles et des échantillons des produits indigènes, un rapport de l'amiral qui exposait, sans ambages ni formules diplomatiques, la situation critique où il se trouvait et la manière dont il pourrait y remédier. Il terminait en demandant avec instances

quelques religieux de mérite, et l'envoi d'un juge habile, capable d'appliquer la légalité et de faire observer le droit.

Après le départ des caravelles, à plusieurs reprises dont le récit serait fastidieux, par l'intermédiaire d'habiles officiers de mer, des négociations furent entamées avec les révoltés et leur chef, sans avoir jamais pu aboutir, tant les exigences étaient exorbitantes. A la suite d'un long échange de propositions invariablement blessantes pour sa dignité, renonçant aux intermédiaires, Colomb se résolut à imiter le pasteur de l'Évangile, qui s'en va lui-même à la recherche de la brebis égarée. Il vint au-devant de Roldan avec deux caravelles, dans le port d'Azua, quartier général du rebelle.

Loin de se montrer touché d'une bonté à laquelle il avait perdu tous droits, l'insurgé monta sur la caravelle amirale, et d'un ton hautain, comme s'il eût été le vainqueur, il posa son ultimatum, plus humiliant que jamais. Il fallait en finir; par amour de la paix, l'amiral, subissant l'empire des circonstances, souscrivit aux prétentions de la révolte, à l'arrogance et aux dures volontés de son ancien domestique, auxquelles, afin que rien ne manquât aux humiliations prédites par le lapidaire de Burgos, les complices ajoutèrent des stipulations dérisoires, vrai comble de l'impudence et de l'insulte.

Le cœur se soulève au récit de ces outrages. On est confondu et indigné, quand on lit ces choses dans les chroniques du XVI^e^ siècle, écrites sous l'impression des événements et souvent par des adversaires prévenus contre le révélateur du nouveau monde. Imaginons-nous, en effet, le héros chrétien, le grand homme, le génie, réduit à contester et à débattre avec de pareils misérables, contraint d'accepter les conditions d'un serviteur ingrat, menacé dans son pouvoir et dans son existence même par des hidalgos dévergondés, des soldats ennemis de la discipline, des ouvriers fainéants, des reclusionnaires et des forçats auxquels il avait procuré le facile moyen de devoir à eux-mêmes leur réhabilitation !

Du moins un peu d'aide lui viendra-t-il d'Espagne... Non, il faut que la mesure soit comble. Au lieu du secours qu'il attendait des rois, Colomb reçut une réponse écrite sous l'inspiration haineuse de Fonseca.

Ainsi son rapport si précis, si exact, si noble, n'avait point convaincu les souverains. Ainsi la supériorité du génie, la hauteur de ses vues, tant de prodiges accomplis, tant d'efforts déployés pour la grandeur et la gloire des Espagnes, son zèle pour répandre la foi : tout cela, mis en balance avec les dires de vils pervers, ne comptait pas, et c'est la haine seule qui avait droit de se faire entendre.

Ah ! c'est donc l'heure de la puissance des ténèbres.

VI

A la pensée de ce trait de ressemblance de plus avec le divin Maître, le pieux vice-roi se résolut à poursuivre un plan de réorganisation.

Mais voilà que des bruits inquiétants, comme un vent d'orage, arrivent du nord-ouest de l'île. Une révolte générale des insulaires se prépare. Plus impatients du joug que leurs compatriotes, les Ciguayens se lèvent en armes.

Don Barthélemy dut quitter son frère pour s'opposer à la révolte des peuplades; Saint-Domingue reste sans défense, et une autre nouvelle, non moins terrible, arrive du côté opposé de l'île.

Quatre caravelles viennent d'y paraître, montées par un ancien protégé de l'amiral, devenu la créature de Fonseca, Alonzo de Ojeda.

Sans souci des privilèges solennellement réservés par contrat royal au vice-roi, le misérable revient d'explorer la côte de Paria, au golfe des Perles. Il y a fait une razzia sanglante, il en rapporte de l'or et des esclaves.

Enhardi par le succès de sa félonie, Alonzo de Ojeda, enivré d'orgueil, songea à s'emparer du pouvoir. Il s'adressa à la fierté native des Espagnols, remua la fibre nationale et leur offrit de les débarrasser de la tyrannie des Colomb.

« Ces étrangers, disait-il, tombés dans la disgrâce du roi, n'ont résisté jusqu'ici que grâce à la protection obstinée de la reine. Mais la santé d'Isabelle décline à vue d'œil, et les Génois n'ont plus rien à prétendre ; car mon patron, don Juan de Fonseca, est devenu le vrai maître des Indes, témoin la lettre que le vice-roi disgracié a reçu en réponse de ses rapports désespérés. »

Ojeda se disait en outre autorisé à prendre le gouvernement de l'île, et, s'ils veulent le suivre, les rebelles sont assurés d'obéir à la vraie pensée du roi Ferdinand, en marchant immédiatement avec lui sur Saint-Domingue, la citadelle ouverte où Colomb s'efforce en vain de maintenir un simulacre d'autorité.

Heureux de cette occasion de désordre, les anciens compagnons de Roldan, habitués à la révolte, applaudirent au nouvel ambitieux, sans s'inquiéter de savoir ce qu'en penserait leur ancien chef. Avec une bande composée des plus audacieux, Ojeda se dirigea sur les habitations des timides ou des paisibles, et voulut les contraindre à grossir son parti.

Or l'amiral se trouvait seul, son frère avait dû emmener les troupes disponibles. Aucune ressource pour faire face à tant de périls, c'est-à-dire il en restait une, mais celle-là était le pire des dangers et le comble de l'humiliation : se mettre sous la protection du traître Roldan. Mais, s'il tente ce moyen désespéré, y a-t-il lieu de douter que les deux chefs de rebelles ne s'entendent, pour se partager les dépouilles du vaincu, après l'avoir exterminé !... Déjà l'indice ordinaire des révolutions et des coups d'État se manifeste autour de lui. Comme à la Passion, après la trahison de Judas, les meilleurs et les plus fidèles se dérobent peu à peu et s'enfuient de ce nouveau jardin des Olives, où la révolte est triomphante.

Christophe Colomb fit à ce moment un retour suprême au dedans de son âme. La constatation fut terrible.

Comment fermer les yeux, et, devant cet arrivage des ennemis du dehors venant réveiller la révolte assoupie à point nommé, en fortifiant le soulèvement indigène, comment méconnaître l'influence des bureaux de Séville ?

Il se rappelait l'ingratitude de la cour, la constante malveillance du roi Ferdinand ; il voyait son autorité sans appui en

Espagne, sans respect dans l'île, sans force exécutive, sa vie et celle de ses frères incessamment menacées par des bandits habitués à tous les crimes ; il sentait son isolement ; il voyait le malheur des Indiens, repoussés du christianisme par les excès des chrétiens impies...

Alors le révélateur du globe éprouva une grande satiété des hommes. Comme au jardin de Gethsémani son divin Maître, humilié jusqu'à l'amertume, chancelant sous l'accablement de tant d'afflictions, cette grande âme, qui tant de fois avait terrassé l'effroi, maîtrisé l'épouvante, conjuré et assoupli le péril, fut gagnée d'une tristesse mortelle.

Or ce jour était l'anniversaire de la naissance du Sauveur des hommes, le 25 décembre 1499.

Jusque-là invaincue, la vaillance de Christophe défaillit tout à coup. Son esprit frémit d'horreur à la vue du meurtre qui se préparait. Il ne voulut pas être assassiné.

L'instinct de la conservation survécut seul, et pour la première fois le grand homme songea à sa vie. Il se résolut à se jeter sur une caravelle avec ses frères et à fuir à travers l'Océan la rage de ses ennemis.

Mais au milieu des plus sinistres appréhensions de ses officiers et des mortelles angoisses de son cœur, cette Providence qui tant de fois lui avait prouvé par des témoignages incontestables, quoique muets, sa vigilance tutélaire, vint personnellement à son secours.

Dieu daigna parler à son serviteur éperdu.

Il entendit une voix d'en haut, et la voix disait :

« O homme de peu de foi, relève-toi ! que crains-tu ? Ne suis-je pas là ? Prends courage, ne t'abandonne pas à la tristesse et à la crainte : je pourvoirai à tout. »

VII

« Je pourvoirai à tout, » avait dit la voix [1], et le soir de Noël n'était pas venu, que l'annonce mystérieuse était accomplie.

Avant la fin du jour, on apprenait à Saint-Domingue la découverte de mines d'or immenses.

De plus Roldan, loin de vouloir partager le pouvoir usurpé par Ojeda, venait se jeter aux pieds du vice-roi, et, après avoir obtenu son pardon, il ne songea plus qu'à repousser de l'île ce rival dangereux. Il s'était résolu de lui-même à soutenir désormais franchement l'autorité de l'amiral, d'où la sienne tirait sa force, comme grand juge.

La lutte fut vive entre les deux adversaires, dignes l'un de l'autre par la ruse, l'audace et la force physique. Finalement, après une série d'incidents dramatiques, le grand juge contraignit l'agent de Fonseca et des bureaux à se rembarquer.

Mais alors surgit un autre péril.

Voyant le grand juge assurer l'exécution des volontés de l'amiral et travailler au rétablissement de l'ordre qu'il avait tant contribué à troubler, ses anciens complices le prirent en haine ardente. Ils le déclarèrent traître et résolurent de lui crever les yeux avant de le tuer, et d'assassiner aussi l'amiral.

Roldan sut leur projet, et se mit à les suivre sans qu'ils s'en doutassent.

Une nuit où les principaux conjurés s'étaient rendus au lieu de la convocation qu'ils croyaient secrète, le grand juge, homme hardi, robuste, fort habile aux armes, avec sept serviteurs et trois soldats résolus, arriva soudain à l'improviste, fondit sur le conciliabule, s'empara des chefs et les emmena enchaînés à la citadelle de Saint-Domingue.

[1] M. Roselly de Lorgues, dont nous suivons à peu près textuellement le récit abrégé, a démontré surabondamment le caractère prodigieux de cette intervention.

Le châtiment fut prompt, inflexible. On le reprochera plus tard à l'amiral, et il fut l'œuvre du grand juge. Colomb n'aurait pas voulu qu'il y eût du sang versé.

Les rebelles, intimidés, prirent la fuite. Les bons se rassurèrent, et les indigènes rentrèrent sous l'obéissance de la Castille. Ils recommencèrent à payer les tributs.

Paisibles et rassurés, les colons purent entreprendre les grands travaux de culture auxquels les encourageait l'amiral. On multipliait les plantations; les troupeaux s'accroissaient à vue d'œil. La tranquillité régnait dans toute l'île, et un Espagnol, même isolé, pouvait la traverser avec sécurité, sans armes. Déjà même un certain nombre d'Indiens commençaient à se vêtir et à vivre à l'européenne. Ils demandaient le baptême.

Tout l'avenir de la colonie de Saint-Domingue s'annonçait sous les plus heureux présages.

La capitale, création presque spontanée, prenait une extension rapide.

Construite sur le plan de Christophe Colomb, mais en son absence par son frère don Barthélemy, la ville de Saint-Domingue témoignait d'un merveilleux talent d'ingénieur et d'architecte. Le site était admirablement choisi. D'un abord et d'une défense également faciles, abritée contre la violence des vents, jouissant d'ombrages délicieux, alimentée d'une eau excellente, cette capitale improvisée réunissait les conditions de séjour les plus favorables.

La sûreté, la commodité, la salubrité, l'agrément, toutes ces conditions réunies permettaient aux Européens de s'acclimater aisément.

Puis, comme dans l'esprit de son fondateur Saint-Domingue, siège de la vice-royauté des Indes, devait devenir le foyer de la propagande chrétienne dans le nouveau monde, Christophe Colomb avait ordonné d'établir là un séminaire, ou, comme on disait alors, une université de théologie pour les prêtres destinés à évangéliser ces pauvres peuplades idolâtres, auxquelles le révélateur du globe, on s'en souvient, vrai porte-Christ, comme le présageait son nom, venait apporter la lumière divine.

Sous l'impulsion créatrice du vice-roi des Indes, l'agriculture,

mise en honneur, se développait elle aussi progressivement. De jour en jour de nouvelles plantations s'étendaient sur des terrains jusque-là verdoyants, mais totalement improductifs.

En même temps Colomb faisait bâtir dans la plaine qu'il avait dédiée à l'Immaculée Conception, une vaste forteresse qui allait bientôt devenir l'origine d'une ville épiscopale.

La prospérité montait à son comble. Pour l'affermir, voilà qu'on découvrait des gisements aurifères en abondance, et la richesse devenait chose commune dans toute l'île.

Christophe Colomb s'était assuré qu'avant trois ans les seuls droits royaux perçus dans l'île s'élèveraient, pour le moins, à soixante millions de produit annuel.

Il ne se trompait point, car cinq ans après ces droits dépassaient cent millions.

Mais l'ennemi veillait au delà des mers, comme un oiseau de proie tout prêt à se précipiter sur sa victime.

Déjà, en effet, par l'influence des bureaux de Séville, en ce moment-là même, s'était accompli un événement qui allait changer la destinée des Indiens, détruire les plus douces espérances de Colomb, éloigner de l'Évangile ces peuples enfants et livrer leur race au désespoir et à l'extermination.

CHAPITRE IX

DANS LES FERS

Paga! paga! — Le réquisitoire. — La défense. — Comment Isabelle se laisse circonvenir. — Nomination de Bobadilla. — L'arrivée du nouveau gouverneur à Saint-Domingue. — Insolence et tyrannie. — Comment Christophe Colomb fut amené à se soumettre. — La cédule royale. — Colomb dans les fers ! — La race de Bobadilla est toujours la même. — Pourquoi Bobadilla ne fit point mettre à mort l'amiral. — Un noble cœur. — Colomb se refuse aux instances de celui-ci. — Sa lettre à doña Juana. — Réparation. — L'audience et les larmes d'Isabelle. — Il n'y a point eu de faute commise ! — Ce qui se passait à Saint-Domingue depuis le départ de Colomb. — Ovando remplace Bobadilla. — La poésie console la vieillesse. — Retour du souvenir vers les splendeurs d'outre-mer. — Les jouissances de la contemplation que l'homme-animal ne perçoit pas. — L'intuition du génie. — L'isthme. — Son fils et ses frères, à la veille du départ. — La suprême aventure.

I

Il nous faut maintenant revenir en arrière.

Christophe Colomb quitte le port, où il vient d'essuyer et de châtier l'outrage d'un vil séide du haineux et jaloux Fonseca.

Repoussé dédaigneusement du pied, l'ex-Juif Jimeno de Bribiesca s'est enfui, au milieu des huées, dissimulant sa joie secrète sous une feinte confusion.

L'insulteur savait que son action serait récompensée, elle le fut. Fonseca le nomma payeur général de la marine. Aux yeux de l'ordonnateur, toute injure faite aux Colomb méritait d'être récompensée comme un service rendu à la couronne.

L'ordonnateur lui-même n'était guère qu'un instrument, la responsabilité remontait plus haut. Au-dessus de Fonseca il y avait, sur le trône même, un esprit aigri, que les lauriers de Colomb empêchaient de dormir. Au mépris des conventions, le roi d'Aragon Ferdinand rognait de son mieux les privilèges accordés à l'amiral. Il lui contestait mesquinement le titre de vice-roi et affectait de ne plus le lui donner.

Seule Isabelle, — et c'était un grief de plus aux yeux du souverain envieux, — persévérait à honorer le grand homme et à prôner ses services. On résolut d'attiser le feu de la haine chez le roi et de perdre enfin ce Génois trop heureux dans l'esprit de la reine.

Entrant dans la pensée du complot, les bureaux de la marine, ces bureaux où dans tous les ministères on a de tout temps dissimulé tant de mauvais vouloir, se refusèrent, sous divers prétextes, à payer la solde des émigrants revenus de Saint-Domingue, les excitant en sous main à l'aller réclamer aux souverains eux-mêmes, à Grenade.

Dès lors le roi ne pouvait sortir de l'Alhambra sans être entouré de gens plus ou moins déguenillés, qui lui criaient, comme à un mauvais débiteur :

« Payez! payez! *Paga ! paga !* »

Rien n'eût été plus aisé à Ferdinand que de faire disperser cette tourbe immonde. Il tolérait son impudence, parce qu'elle devait lui servir à aliéner au noble révélateur du globe la popularité dont il était jaloux.

Enhardis par l'impunité, les mêmes hurleurs se portaient dans les cours du palais, et, quand leur office de pages de la reine obligeait les deux enfants de Colomb à les traverser, c'étaient de nouveaux hurlements :

« Voici, criaient-ils avec des huées, voici les fils de l'amiral des moucherons, de celui qui a trouvé les terres de vanité et de mensonge pour le malheur et la sépulture des gentilshommes castillans ! »

Isabelle devait finir par prêter l'oreille à ces vociférations. Elle en demanda la raison. Alors les délégués de ces criailleurs, choisis avec soin parmi les beaux parleurs de cette bande de

fainéants, s'en allèrent hardiment à l'audience de la reine, et l'un d'eux, plus habile et plus roué, prononça un véritable réquisitoire, préparé avec soin dans les termes qui devaient impressionner la digne et juste reine de Castille.

Nous n'en dissimulerons rien, car aussi bien le moment est venu de connaître l'accusation et de lui opposer une défense définitive, puisque, entre les plans du centenaire qui se prépare, au moment où nous écrivons ces pages, figure, dit-on, la prétention de faire revivre les blâmes des ennemis contemporains du grand homme, afin de diminuer sa gloire, qui offusque ses ennemis posthumes.

Voici donc les griefs, tels que les chroniques nous les ont révélés, en résumant le discours du dénonciateur admis au tribunal de la reine de Castille :

« Nous nous plaignons de la misère où nous a réduits l'amiral, après nous avoir accablés de corvées et de mauvais traitements.

« Il est responsable de l'état de maladie où nous sommes réduits, comme il l'est de notre pauvreté.

« Il veut faire mourir tous les vrais hidalgos, afin que, n'ayant plus sous ses ordres que des gens sans aveu, il lui devienne facile de les insurger contre les rois et de se déclarer souverain indépendant. Dans ce but il a pris ses mesures, d'accord avec certains caciques.

« Il empêche de travailler aux mines, de peur que l'on ne connaisse trop tôt les richesses qu'il se réserve pour lui seul.

« C'est ainsi, dans le même ordre d'idées, qu'il avait d'abord espéré cacher le gisement des perles, et ne s'est décidé à en parler qu'après avoir su que sa découverte transpirait dans le public.

« Son avidité sordide n'a d'égale que son insupportable superbe.

« Il n'a pas de meilleure joie que d'humilier les Castillans, surtout les gentilshommes, qu'il a en horreur.

« Pendant la disette, lorsque ces derniers demandaient la permission d'aller chercher à manger, l'amiral la leur accordait, se réservant de la nier ensuite, afin d'avoir un prétexte pour les faire pendre.

« Enfin, et cette dernière accusation devait impressionner le

plus vivement le cœur de la pieuse reine, il empêchait les prêtres et les religieux de donner le baptême aux Indiens qu'ils en jugeaient dignes, parce qu'il aimait mieux pouvoir les faire esclaves que chrétiens. »

On le voit, nous n'avons rien dissimulé des griefs : écoutons maintenant la défense, et finissons-en une bonne fois avec les calomnies anciennes et nouvelles.

L'éminent avocat que la Providence a suscité de nos jours pour venger la mémoire de l'illustre accusé consacre de longues pages à cette victorieuse défense. Nous ne saurions la reproduire ici, même en l'abrégeant. Disons-en cependant quelque chose, assez du moins pour en fixer les conclusions.

1° Colomb s'était promis de ne jamais « toucher à un cheveu » de ses administrés. Jamais, dans ses expéditions maritimes, il ne fit passer un homme devant un conseil de guerre. Jamais il ne commanda une exécution à mort. S'il y en eut, comme celle du révolté Adrien de Mogica, ce fut sans aucun ordre de sa part, mais pendant son absence, par un excès de pouvoir du grand juge Roldan, qui se hâta de faire exécuter sa sentence, se méfiant de l'indulgence du vice-roi, à son avis excessive et fatale aux intérêts de la colonie.

2° Jamais il ne trafiqua des Indiens. S'il en envoya quelques-uns en Espagne, c'est qu'ils s'étaient insurgés et rendus coupables de meurtre. Il agissait ainsi dans leur intérêt, pour faciliter leur conversion. C'est dans le même but qu'il voulait réduire les Caraïbes. Quant à ceux qu'il soumettait aux corvées, ils restaient les sujets de leurs caciques et donnaient leur travail en payement de l'impôt.

3° Il est faux qu'il eût défendu de les baptiser. Mais, se méfiant à bon droit des ruses de ces enfants des forêts, il défendit uniquement de leur donner le baptême sans préparation et sur leur seule demande.

4° Le reproche d'incapacité et d'impéritie administrative ne tient pas mieux que les autres. On ne peut citer un seul fait précis. Colomb gouvernait dans des circonstances tout à fait nouvelles, imprévues, sans précédent ; et cependant, nous l'affirmons, il ne commit aucune faute. Dieu l'assistait visiblement ; et,

s'il y eut des abus, ce n'est pas à lui qu'on doit les imputer, mais à l'adelantado et aux gouverneurs, ces derniers surtout se trouvant gênés dans leur cupidité par son irréprochable administration.

II

Cependant Isabelle, rendue perplexe par l'unanimité des plaignants, résolut de donner satisfaction au vœu qu'avait exprimé l'amiral lui-même, quand il demandait l'envoi d'un juge.

Elle estima, comme Colomb, nécessaire, pour remédier à une situation aussi tendue, de nommer un magistrat qui irait rendre la justice dans l'île et devrait commencer par informer contre les rebelles.

Ce parti était sage, conforme en définitive aux désirs de Christophe Colomb. La reine s'y arrêta.

Mais, hélas ! au lieu d'un jurisconsulte qu'avait demandé l'amiral, l'influence fatale du roi Ferdinand fit choisir un homme d'épée.

Ce fut le commandeur François de Bobadilla, qui jouissait de l'estime de Fonseca et d'un grand crédit à la cour.

Avant M. Roselly de Lorgues, tous les écrivains ont affirmé que ce qui perdit Colomb auprès de la reine, ce fut l'arrivée des deux caravelles qui ramenaient les mécontents, accompagnés d'une cargaison d'esclaves.

C'est là encore une de ces nombreuses erreurs historiques, provenant de la façon superficielle avec laquelle, avant les doctes recherches du guide consciencieux que nous suivons dans ce livre, on a toujours traité l'histoire du révélateur du nouveau monde. Qu'on en juge par un simple rapprochement de dates.

Les mesures prises contre Colomb étaient à la date des 21 mars, 21 et 26 mai 1499, tandis que l'arrivée des deux caravelles chargées d'esclaves n'eut lieu qu'en décembre de la même année.

Ce ne fut donc pas l'envoi de cette cargaison humaine qui put motiver les dispositions concertées contre l'amiral depuis plus de six mois.

Ce qui perdit Colomb, ce fut le voyage de la reine Isabelle, encore indécise, à Séville.

A Séville, tous les fonctionnaires supérieurs de la marine et des colonies, appuyés de la bureaucratie entière, n'avaient qu'une seule voix contre l'amiral des Indes.

A Séville, l'accusation contre Colomb était si compacte, l'opinion publique si fortement prononcée; elle s'insinuait et circonvenait tellement, par tous les rapports et à tous les degrés de la hiérarchie administrative, que la reine elle-même finit par céder au nombre.

La défection de l'attachement de la reine de Castille, jusque-là si fidèle à son amiral, fut le triomphe de l'ordonnateur Juan de Fonseca.

Colomb dès lors se trouvait condamné sans avoir été entendu et jugé sur la seule déposition de ses ennemis.

Ceux-ci certifiaient que l'amiral, se jouant de la liberté des Indiens, avait fait cadeau à chaque Castillan de quelques indigènes pour en battre monnaie, en les vendant sur les marchés de l'Andalousie.

L'âme généreuse d'Isabelle se révolta, à l'idée d'un pareil dédain de l'humanité.

On rapporte que, dans un transport d'indignation et sous l'impression du premier mouvement, elle se serait écriée :

« De quel droit l'amiral des Indes dispose-t-il ainsi de mes sujets? Qui donc lui a permis de faire des libéralités de cette espèce? »

Aussitôt elle fit publier à Séville, à Grenade et en d'autres cités, cet ordre formel :

« Quiconque aura reçu des esclaves de l'amiral devra les rendre, pour être renvoyés aux Indes! »

Le crieur public ajoutait, d'une voix de tonnerre :

« Et ce, sous peine de mort!... »

La voix retentissait joyeusement dans l'âme haineuse des conspirateurs, acharnés à la perte du héros :

« Cette fois, se disaient-ils, nous le tenons, il est bien perdu ! »

Sans doute on conçoit la juste indignation de la reine à l'idée d'une pareille violation des droits les plus sacrés. Mais comment cette femme de si haute intelligence put-elle admettre, un seul instant, que l'amiral se fût rendu coupable de pareille forfaiture, elle qui avait lu si avant dans cette âme héroïque?

Il faut croire que les suppôts de Juan de Fonseca poussèrent l'audace jusqu'à fabriquer des preuves matérielles du crime dont ils accusaient Christophe Colomb.

Isabelle une fois entourée de ce réseau d'inimitiés, hypocritement dérobées à sa clairvoyance, la déchéance devait suivre de près la désaffection.

Dès ce moment aucune des demandes faites par l'amiral ne lui est accordée.

On lui refuse l'envoi de son fils aîné don Diego, dont il a réclamé le concours, et qu'il voulait préparer au gouvernement qu'il devait exercer un jour, suivant les conventions solennelles signées au camp de Santa-Fé, devant Grenade, avant son départ pour la découverte.

Déjà, en droit, on le regarde comme dépossédé de sa vice-royauté, pour cause de forfaiture.

En fait on annule d'un trait de plume les traités qui obligeaient envers lui la Castille.

Violant les privilèges concédés à l'amiral par traité solennel, les rois accordent une licence à Rodrigo de Bastidas pour faire des découvertes dans les Indes occidentales.

Quinze jours après, une autre licence d'expédition de découverte est consentie au commandeur Alonzo Vilez de Mendoza. Et, dans un texte, on voit que les droits de Christobal Guerra et d'Alonzo de Ojeda étaient mis sur le même rang que ceux de Christophe Colomb.

Vers la fin de juin 1499, le commandeur Bobadilla fit voile pour Saint-Domingue.

Le xv^e^ siècle, qui avait salué l'un des plus grands événements de l'histoire, en finissant, allait voir s'accomplir l'une de ses plus grandes iniquités.

III

Par delà les mers, le héros chrétien, désormais tranquille et maître de la situation, poursuivait son œuvre de colonisateur, à l'entière satisfaction de tous. Les révoltés eux-mêmes, en s'inclinant sous cette main ferme et douce, se reprenaient à l'espérance et entrevoyaient l'heure prochaine où, réhabilités par la discipline, ils auraient fait oublier un douloureux passé.

Tout à coup, au milieu de ce labeur universel, la vigie du fort Saint-Domingue annonça l'apparition au large de deux caravelles portant pavillon de Castille. Don Diégo, plein de joie, pensant qu'elles amenaient le fils de l'amiral, que son illustre frère attendait avec une paternelle impatience, envoya au-devant des navires un canot d'honneur. L'embarcation accosta et demanda le nom du commandant.

« Le commandeur François de Bobadilla, répondit une voix dure, et c'est moi-même qui vous parle. Je suis commissaire royal, je viens juger les rebelles! »

La réponse, rapportée à terre, jeta l'épouvante chez les anciens insurgés. Tous étaient persuadés qu'eux seuls seraient en cause.

Le lendemain, en effet, qui était le mardi 24 août 1499, Bobadilla, ayant fait lire son mandat royal par notaire, prit un ton de menace, et, à la grande stupéfaction de tous les colons réunis sur la place de l'église, réclama la délivrance immédiate des accusés détenus en prison. Il s'adressait, en parlant ainsi, à don Diégo Colomb, qui répondit :

« Le vice-roi des Indes a des provisions et titres supérieurs à la commission dont M. le commandeur argue. En l'absence de Sa Seigneurie, je n'ai point le pouvoir d'obtempérer à cette réquisition. Que le commandeur veuille bien me donner copie de ses titres, je les enverrai à l'amiral, de qui tout dépend dans l'île. »

Bobadilla alors prit un air dédaigneux pour répondre au frère du vice-roi :

« Puisque vous n'avez aucun pouvoir d'agir, il est au moins inutile de vous délivrer la copie demandée. Du reste, je ferai bientôt valoir une autre autorité que celle de juge suprême, pour que j'aie le droit de commander à tous ici, même à l'amiral. »

Le lendemain, l'insolent commandeur fit publier les actes, surpris à la bonne foi d'Isabelle, qui le constituaient gouverneur général des îles et terre ferme, et lui conférant un pouvoir sans bornes.

L'assistance n'en croyait pas ses oreilles et pensait, comme don Diégo, que Bobadilla aurait fabriqué ces lettres-patentes, dans la nuit du mardi au mercredi, pour soutenir son rôle d'impudent usurpateur.

Aussi, quand il eut sommé de nouveau le frère du vice-roi de lui livrer les prisonniers détenus dans la forteresse, sur ses ordres et sur ceux de ces frères, pour cause de révolte, Diégo refusa nettement, déclarant qu'il ne pouvait en disposer sans l'autorisation de Colomb.

« Je vous ferai connaître, s'écria Bobadilla furieux, que vous et lui devez m'obéir ! »

Et il lança à l'assaut de la forteresse les marins qu'il avait amenés d'Espagne.

Après ce beau début, le commandeur n'eut garde de s'arrêter en si brillant chemin. Enivré d'orgueil et rendu furieux par la résistance, il s'empara de force de la propre maison de l'amiral, saisit ses papiers, détruisit les dossiers préparés pour la défense de son gouvernement, confisqua ses meubles, prit de force tous les ustensiles et linges si délicatement préparés par la reine pour le service du vice-roi, s'empara de ses chevaux et fit main basse sur tous les objets rares et les échantillons curieux réunis par Christophe Colomb, ainsi que sur les pépites, lingots et pièces d'or que l'amiral avait récoltés en vue de son prochain retour en Espagne, pour les présenter aux rois et achever de convaincre Ferdinand que la découverte du nouveau monde serait une fortune immense pour l'Aragon et la Castille.

Puis, sans aucune formalité, Bobadilla fit arrêter don Diégo et

le fit jeter dans une de ses caravelles, avec l'ordre de le mettre aux fers.

Tout le monde était stupéfait, on croyait rêver, et il ne fallait pas prêter beaucoup l'oreille pour surprendre des bruits de murmure contre ces procédés tyranniques.

Il les entendit, et, pour se rendre les gens de guerre favorables, le rusé commandeur publia un édit réglant la solde militaire et la paye des engagés.

Enfin, pour attirer tout le monde à son parti, il fit publier que la recherche de l'or dans les mines serait libre pendant vingt années, à la seule condition de payer aux rois la vingtième partie de celui qu'on pourrait extraire.

Il ajouta qu'il contraindrait bien Colomb à donner satisfaction à tous ceux qui avaient contre lui quelque sujet de plainte.

Après cet appel à l'insurrection contre le vice-roi, Bobadilla tint registre ouvert à toutes les accusations portées contre les Colomb. Il reçut, avec un empressement significatif et un sourire plein d'encouragement, toutes les dépositions, toutes les dénonciations, même les plus calomnieuses et les plus manifestement mensongères, comme les plus futiles.

Le sycophante ne reculait devant rien, ni devant la ruine du principe d'autorité que ses agissements révolutionnaires foulaient aux pieds, ni devant la ruine de la colonie et des intérêts royaux eux-mêmes, pour se garer contre la possibilité et la probabilité d'une résistance sérieuse de la part de celui qu'il venait ainsi injustement déposséder.

Christophe Colomb à ce moment, — et Bobadilla le savait bien, — était en mesure de résister avec avantage à une lettre de cachet qui ne pouvait qu'avoir été méprise. Guarionex, Behechio, Guacanagari, et avec ces caciques amis tous les Indiens, sur un mot de lui, sur un signe d'Anacoana, se seraient soulevés contre l'usurpateur.

Pour parer à cette difficulté, le forban songea à exploiter les sentiments religieux de l'amiral.

Don Diégo, avant d'être incarcéré, avait eu le temps d'envoyer à son frère un message, qui décida celui-ci à se mettre en route. Or, tandis qu'il cheminait, un huissier à verge vint au-devant de

lui, et lui remit copie des lettres de créance du nouveau gouverneur. Colomb avait répondu que, les pouvoirs donnés à Bobadilla étant en contradiction formelle avec les privilèges irrévocables qu'il avait lui-même obtenus des souverains, il exigeait que les sujets de la couronne d'Espagne demeurassent dans la soumission qu'ils lui devaient, jusqu'à ce qu'il en eût référé à Ferdinand et à Isabelle.

Effrayé de cette fermeté qu'il redoutait, François Bobadilla songea, comme nous l'avons dit, à exploiter la piété de l'amiral et sa religion de tertiaire franciscain.

IV

Le vice-roi était près d'arriver, quand il vit venir au-devant de lui un bon religieux de l'ordre séraphique, le père Juan de Trasina, qui n'avait pu se dérober à cette triste mission. Colomb l'accueillit avec un affectueux respect, l'écouta lui raconter ce qui s'était passé à Séville et ce qui venait de se produire à Saint-Domingue, et comme ce récit semblait un songe horrible, pour achever de convaincre le héros chrétien de la triste réalité, il mit sous ses yeux la fameuse lettre de créance, d'un laconisme terrifiant, que l'histoire a recueilli, comme un des plus insignes monuments de l'injustice humaine.

La lettre disait :

« Don Christophe Colomb, notre amiral de la mer Océane, nous avons ordonné au commandeur François de Bobadilla, porteur du présent, de vous dire de notre part certaines choses dont il est chargé. Nous vous prions d'y ajouter foi et créance, et d'agir conséquemment. »

Au premier moment, disent les biographes, devant cette iniquité renversante qui aurait égaré la raison de tout autre mortel, Colomb fut abîmé de tristesse et rougit de honte pour les rois.

Mais, s'ils étouffaient la reconnaissance, oubliaient leurs promesses et faussaient leur parole, le héros, lui, respectait ses serments. Il résolut de ne point rompre l'obéissance, et de donner chrétiennement l'exemple de la soumission à l'autorité même injuste. Son cœur néanmoins gémissait en secret; car cette Isabelle, toujours si grande, si généreuse et si pure, s'était laissée surprendre par les ennemis de sa gloire. Il en souffrait pour elle bien plus que pour lui.

Une fois résolu à entrer dans la voie des humiliations, le généreux imitateur du Christ abreuvé d'ignominies n'oublia rien pour boire jusqu'à la lie le calice amer. Lui-même le racontera plus tard avec une noble simplicité, pour ne pas offusquer la superbe du nouveau gouverneur, il prit la route de Saint-Domingue à cheval, sans escorte, presque sans domestiques, n'ayant pour ceinturon que son cordon de Saint-François et pour arme que son bréviaire.

Ce fut ainsi, entre la prière, la poésie des psaumes et la contemplation aimée de la nature équinoxiale, que le disciple de la croix, pleinement résigné à la volonté divine, vint humblement au-devant de son ennemi.

Bobadilla, averti de cette arrivée, n'en pouvait croire au récit de son messager.

Quoi! les rois manquaient à leur parole! En donnant à Bobadilla de pareils pouvoirs, ils faussaient la promesse solennelle faite au vice-roi des Indes; ils le dépossédaient sans procès d'une dignité qui lui appartenait légitimement, de par les conventions les plus sacrées, de par les travaux et les dangers inouïs que lui avaient valus ses découvertes, de par les droits plus inaliénables encore que lui avaient mérités sa persévérance et son génie. Colomb savait, pensait, croyait tout cela : il avait en main tous les moyens de se révolter et de rompre ses engagements vis-à-vis de ceux qui violaient ainsi leurs serments, et il se soumettait!

Le misérable n'y pouvait croire, et, lorsque l'amiral venait ainsi se présenter devant lui avec la confiance que lui donnait sa vertu, Bobadilla fut un moment saisi de stupéfaction.

Mais bientôt, remis de sa surprise, il se vengea de la peur qui

le glaçait encore en imaginant une mesure qui semble encore un songe fatigant, après cinq siècles écoulés.

Il ordonna de mettre les fers aux pieds et aux mains du révélateur du nouveau monde!

Colomb, n'ayant opposé aucune résistance aux argousins de Bobadilla, les suivit dans la prison.

Mais, dit son éloquent panégyriste, quand il s'agit d'attacher des fers à ces pieds qui avaient conduit la Castille à la conquête du nouveau monde, tous les cœurs s'émurent d'indignation. Parmi les officiers et les gardes du gouverneur, nul ne se sentit la force d'accomplir cet ordre exécrable. La douleur comprimée étouffait toutes les voix; ils se révoltaient secrètement contre leur dégradante obéissance. La sérénité du calme de ce héros imposait un douloureux respect. Les chaînes, bien qu'apportées en sa présence, gisaient sur les dalles du cachot, sans qu'aucun des assistants osât les soulever. Devant un tel outrage, les geôliers eux-mêmes reculaient comme à l'idée d'un sacrilège. L'ordre barbare du gouverneur ne pouvait donc s'exécuter, quand vint s'offrir gaiement pour ce forfait, non point un séide de Bobadilla, un Indien stupide ou haineux, mais un homme de la maison de l'amiral, son propre cuisinier. Cet infâme s'infligea allègrement cette honte, et, avec une impudente prestesse, riva les fers de son maître. Las Casas le connaissait, il se nommait Espinosa.

A quelques jours de là, don Barthélemy, que l'amiral avait exhorté à l'imiter dans sa soumission, arrivait, lui aussi, à Saint-Domingue, et sans autre forme de procès, sans qu'on daignât lui dire pourquoi, il se voyait arrêter, emprisonner et charger de fers à bord d'une caravelle.

Les trois frères, tenus au secret, avaient été incarcérés, chacun à distance des deux autres, sans pouvoir communiquer.

Encore une fois, même après cinq cents ans écoulés, on n'en peut croire ses oreilles ni ses yeux, quand on entend ou qu'on lit le récit de cette page d'histoire humaine. Puis on se prend mélancoliquement à redire avec l'un des plus attachants biographes contemporains de Colomb :

La race des Bobadilla est la même en tout temps et en tout

pays : chez elle, l'ineptie, ou du moins l'imprévoyance, égale toujours la bassesse et la cruauté.

Celui qui fit enchaîner Christophe Colomb ne soupçonnait guère sans doute que, par un traitement aussi barbare, il ajoutait à la gloire de sa victime le trait le mieux fait pour la rendre un jour populaire.

Encore moins soupçonnait-il qu'avec ces mêmes fers dont il chargeait le révélateur du nouveau monde, il se rivait lui-même à tout jamais au piédestal de ce héros.

Au moins le simple bon sens aurait-il pu lui rappeler que toute rigueur inutile porte avec elle sa condamnation, et qu'une respectueuse intimation d'avoir à se rendre en Espagne n'eût pas trouvé Colomb moins soumis que ces ridicules ferrailles dont ses ennemis, les premiers, rougirent de le voir accablé.

Mais la rage et la peur avaient tellement aveuglé cet agent des rancunes bureaucratiques, qu'il s'imagina avoir fait merveille en entendant les huées dont la lie du peuple honorait les chaînes de Colomb et de ses frères.

Cet homme, qui cependant était chrétien, qui avait entendu le récit de la Passion, ne se rappela point Barabbas, quand il vit porter en triomphe le cuisinier de l'amiral, le seul être qui, en l'absence du bourreau, se fût présenté pour river les fers de son maître, de son bienfaiteur !

V

Au moment de son arrestation, l'illustre victime n'avait sur lui qu'un vêtement fort léger, à cause de la chaleur du jour. Bobadilla s'empara de tous ses habits, même du « sago » dont les Castillans se servent en guise de pardessus. Ainsi, sur la pierre de son cachot, le prisonnier rhumatisant et goutteux souffrirait même du froid. Il souffrit encore de la mauvaise nourriture qu'on lui jetait avec dédain, comme à un vil criminel.

L'amiral protesta qu'il ne quitterait jamais ses chaînes que sur l'ordre du roi et de la reine.

Bobadilla n'oubliait rien pour faire croire à la culpabilité du captif de sa haine. Il lui laissait ignorer de quels crimes on l'accusait; mais il en composait, hors de tout contrôle, un dossier monstrueux.

Au lieu d'appréhender au corps, comme le portaient ses instructions et les ordres formels de la reine, les insurgés, il les appela au contraire à son aide et les invita à déposer contre l'amiral et ses frères. Alors, disent les chroniques, tous ceux que la clairvoyance de Colomb avait troublés dans leurs rapines, leur conduite licencieuse, leur tyrannie contre les Indiens ou leurs malversations, commencèrent à formuler leurs plaintes. Il y eut entre eux émulation de haine, concours de diffamation. Le directeur de l'hôpital, Diégo Ortiz, se signala par son impudence. L'amiral, dans sa sollicitude pour les malades, surveillait la qualité des vivres, des médicaments, l'emploi du matériel et des approvisionnements, faisait vérifier la comptabilité : c'est pourquoi Diégo Ortiz, non content des placards injurieux affichés sur les murs de Saint-Domingue, se mit à lire en public les aigres élucubrations de sa haine.

D'autres l'imitèrent, en écrivant des pamphlets et des satires. L'opinion s'affermissait au gré de Bobadilla, joyeux, quand les Espagnols de la colonie, excités par tant de moyens, s'en allaient sur les remparts injurier l'amiral prisonnier, ou sonner triomphalement du cor sous les deux caravelles qui gardaient ses deux frères enchaînés.

« Des emportements si peu ménagés, observent les contemporains [1], firent craindre pour la vie des trois frères. Leur procès fut instruit. Bobadilla semblait avoir été trop loin pour s'imposer des bornes, ou si la facilité qu'ils auraient à détruire des accusations vagues, dont la plupart ne regardaient même que leurs intentions, parut lui causer de l'embarras, c'était un motif de plus pour se défaire de trois ennemis dont la justification entraînait infailliblement sa perte. Cependant il n'osa pousser l'audace jusqu'à faire conduire au supplice un grand officier de la couronne; et, se contentant de rendre un arrêt de mort contre lui

[1] Cf. La Harpe, *Abrégé de l'histoire générale des Voyages*, t. X, p. 121 et suiv.

et ses frères, il prit le parti de les envoyer en Espagne, avec l'instruction de leur procès, dans l'idée apparemment que le nombre et l'uniformité des dépositions, l'importance des articles et la qualité des accusateurs, dont la plupart avaient eu d'étroites liaisons avec les accusés, feraient confirmer la sentence. »

Pour assurer la stricte exécution de ses ordres, Bobadilla choisit un jeune officier, Alonzo de Vallejo, qu'il avait amené avec lui d'Espagne, un neveu de son ami Cervantès, un protégé familier de Fonseca, élevé dans la maison de celui-ci.

Quand Christophe Colomb le vit entrer dans son cachot, il crut sa dernière heure venue. L'appareil militaire, les gardes qui l'entouraient, l'air embarrassé du jeune officier, confirmèrent ses appréhensions. Tristement alors il dit :

« Vallejo, où me conduis-tu?

— A bord de la *Gorda,* monseigneur, qui va partir pour l'Espagne. »

L'amiral, à demi convaincu par la nuance de respect qu'il crut saisir dans la réponse du jeune marin, le regarda bien fixement et reprit :

« Vallejo, ce que tu me dis là est-il bien véritable? »

Vallejo, qui, malgré ses protecteurs, était un vrai gentilhomme, répliqua :

« Par la vie de Votre Seigneurie, je jure que je la mène à la caravelle pour s'embarquer. »

Christophe Colomb, à cette réponse faite d'un ton loyal et ferme, se sentit soulagé d'un poids énorme. Il redoutait d'être exécuté sans jugement, comme il avait été incarcéré sans procédure, et de laisser après lui ses enfants ensevelis sous l'opprobre dont ses adversaires auraient accablé sa mémoire.

VI

Cet Alonzo de Vallejo était un noble cœur.

Durant le trajet de la forteresse à la *Gorda,* il frémissait d'indignation, en entendant les huées d'une vile populace ameutée sur le passage du grand homme chargé de fers. S'il dut dissimuler sa colère pour mieux accomplir le dessein qu'il nourrissait au fond de l'âme, une fois à son bord, il n'eut rien de plus pressé que de faire partager ses impressions au maître de la *Gorda,* le vieux marin Andrès Martin, indigné lui aussi de voir dans les fers le maître des gens de mer, le vainqueur de la mer Ténébreuse, si résigné dans son infortune.

Dès que le port fut hors de vue, tous deux s'approchèrent respectueusement de l'illustre captif, le priant de leur permettre de le débarrasser de ses chaînes.

Mais, ô sublimité de la vertu! Colomb, grandi encore par l'injustice, purifié par la persécution comme l'or que le feu épure dans son creuset, refusa cet allègement.

Pas même à cette distance, dans la liberté de l'Océan et sous la responsabilité du capitaine, il ne voulut paraître contrevenir aux ordres donnés par le mandataire des souverains. Malgré les souffrances que les fers occasionnaient à ses membres endoloris, il les garda, ne reconnaissant qu'aux rois, au nom desquels on l'en avait chargé, le pouvoir de l'en délivrer.

Bien qu'écrivant au milieu d'une secte triomphante d'ennemis acharnés après la mémoire du héros chrétien, la Harpe le proclamait en plein siècle d'incrédulité :

« L'amiral protesta qu'il ne quitterait jamais ses chaînes que par l'ordre du roi et de la reine. On assure qu'il ne cessa jamais de conserver ses fers, et qu'il ordonna même par un testament qu'après sa mort on les mît avec lui dans un tombeau, comme un monument de la reconnaissance dont le monde paye les ser-

vices. Il est difficile, sans doute, de refuser quelques larmes à l'intérêt qu'inspire une âme fière et sensible, si profondément blessée; à cet ordre d'un grand homme, qui veut emporter ses injures et ses maux jusque dans la sépulture, qui veut que les outrages de la haine soient placés à côté de sa cendre, et qu'on ne puisse approcher de sa tombe sans plaindre le sort du génie et sans abhorrer l'ingratitude : et quel spectacle pourrait mieux rappeler l'un et l'autre, que Colomb sortant, en cheveux blancs et les fers aux pieds, de ces mêmes vaisseaux à qui seul il avait enseigné la route d'un nouveau monde! »

Mais si, dans une sublime inspiration de l'esprit d'obéissance envers l'autorité même la plus injustement exercée, le héros de la croix se refuse au moindre adoucissement des mesures iniques prises à son égard, son cœur se répand en une expansion admirable, adressée à une vertueuse femme qui, ayant nourri de son lait le fils d'Isabelle, jouissait auprès de la souveraine d'un juste crédit.

Cette lettre ou mémoire, adressée à dona Juaña de la Torre, mériterait d'être reproduite en entier, et c'est bien à contre-cœur que nous nous voyons réduits à une simple analyse, à cause de sa longueur :

« Si c'est une nouveauté, dit dans sa noble simplicité l'amiral, de me plaindre du monde, son habitude de maltraiter est fort ancienne. Il m'a livré mille combats, et j'ai résisté à tous jusqu'à ce moment, où n'ont pu me servir ni armes ni conseils. C'est avec barbarie qu'il m'a coulé à fond. »

Mais, tout « coulé à fond » qu'il paraisse, le héros de l'Évangile, contempteur du monde victorieux, ne se laisse point abattre; car il espère en Celui qui a vaincu le monde.

« L'espérance dans Celui qui nous a tous créés me soutient, dit-il; son secours fut toujours très prompt. Il n'y a pas longtemps, étant encore plus abaissé, il me releva de son bras divin, me disant : « O homme de peu de foi, relève-toi; c'est moi, sois sans crainte. »

Puis il rappelle à sa vertueuse correspondante qu'il a été comme poussé du dehors à venir « servir ces princes avec une affection intime et leur rendre des services inouis ».

« Dieu, dit-il, me fit le messager du nouveau ciel et de la nouvelle terre dont il parlait dans l'Apocalypse par la bouche de saint Jean, après en avoir parlé par celle d'Isaïe, et il me montra le lieu où on devait les trouver. Tous se montrèrent incrédules. Mais le Seigneur donna à la reine, ma souveraine maîtresse, l'esprit d'intelligence, lui accorda le courage nécessaire, et la rendit héritière de tout ce monde nouveau, comme étant sa fille chère et bien-aimée. »

Le revirement actuel de l'opinion publique n'aura qu'un temps.

« Les affaires que j'ai conduites, affirme-t-il dans sa grande et inébranlable foi, sont de celles qui ne peuvent que gagner de jour en jour dans l'estime des hommes. »

Aujourd'hui la plus vile plèbe se croit en droit de l'insulter.

« Mais, grâce à Dieu, on le contera quelque jour de par le monde à qui aura le pouvoir de ne le point souffrir. »

Après cet appel à la chaire de Pierre, suprême dispensatrice du droit et de la vérité dont elle a la garde en ce monde, et où nous aimons à trouver une allusion prophétique au jugement que tant d'âmes généreuses sollicitent aujourd'hui auprès du tribunal sacré de la papauté, il fait remarquer, avec une noble et ferme simplicité, qu'on ne saurait le juger « comme un gouverneur envoyé dans une ville ou dans une province administrée régulièrement, et où les lois existantes peuvent être exécutées à la lettre, sans péril pour la chose publique ».

« Je dois être jugé comme un capitaine envoyé d'Espagne pour conquérir jusqu'aux Indes une nation nombreuse et guerrière, dont les coutumes et la religion sont en tout opposées aux nôtres, dont les individus vivent épars sur les hauteurs sans agglomérations régulières. Dans les Indes, il n'y a ni villes ni traités politiques... »

Puis, sans récriminer, sans se plaindre de la reine, qui l'a ainsi abandonné au caprice de ses ennemis, il relève sa noble tête et termine ainsi sa lettre :

« Dieu, Notre-Seigneur, reste avec sa puissance et sa science comme auparavant, et il châtie surtout l'ingratitude! »

VII

La traversée fut rapide ; on eût dit que les vents propices, obéissant à l'ordre des anges préposés à la garde du sublime captif, se hâtaient d'abréger cette captivité.

On entra le 20 novembre dans la rade de Cadix, d'où les conducteurs de Colomb, de plus en plus touchés par son héroïsme, se hâtèrent de faire parvenir sa lettre à Grenade, où les rois pour lors résidaient.

Grenade valait mieux que Séville.

A Séville, régnaient en maîtres les bureaucrates, ennemis jurés de l'amiral.

A Grenade, le triomphe de la croix sur le croissant avait accompagné le glorieux départ de Colomb ; le peuple s'en souvenait, et la convention solennelle signée là entre les souverains et leur vice-roi vivait dans toutes les mémoires.

Lorsque dona Juaña de la Torre eut porté à la connaissance d'Isabelle la noble missive de Christophe Colomb, la grande reine, pénétrée de douleur, laissa exhaler une royale indignation, voyant comment on avait traduit ses ordres et trahi sa confiance.

Quelques instants après un courrier extraordinaire, dépêché à Cadix, portait à Alonzo l'ordre d'avoir à détacher immédiatement les fers que la noble victime portait encore, de lui compter deux mille ducats d'or pour parer à ses premiers besoins et à ceux de ses dignes frères. Puis le courrier remit à l'amiral une lettre écrite par Isabelle, qu'elle avait fait signer aussi par Ferdinand, déplorant une offense que les rois disaient les atteindre personnellement.

Colomb partit alors pour Grenade, où la cour l'attendait. Mais, en homme qui avait le sentiment juste des situations délicates, il fit route, puis se présenta devant les deux rois, non plus, comme précédemment, sous l'humble bure du tertiaire francis-

cain, mais en seigneur castillan, en amiral, en vice-roi, avec le brillant costume de ses dignités méconnues, avec le regard calme et assuré que comportaient son rang, son grade, ses services, son caractère.

Ferdinand put lui savoir peu gré de cette noble attitude; il eut du moins l'habileté de n'en rien laisser paraître.

C'était le 17 décembre 1500, huit ans après la découverte du nouveau monde, qu'eut lieu la réception de Colomb, accompagné de ses deux frères, à l'audience royale.

La réception fut toute d'apparat. Elle n'était, à proprement parler, qu'une réparation publique de l'injustice commise, au nom des rois, contre l'homme auquel ils devaient tant. Ils le lui dirent devant toute la cour, marquant leur amer déplaisir des insultes dont leur indigne envoyé avait osé accabler le héros.

Cependant, dit Charlevoix, « l'amiral parla peu en présence du roi, qu'il savait bien n'être pas dans ses intérêts. »

Il laissa déborder le trop plein de son cœur dans une audience particulière que la reine voulut lui donner, après l'audience publique.

Dans cette entrevue, Christophe Colomb se présenta seul. A l'aspect du héros, Isabelle, se rappelant l'indignité des mauvais traitements qu'il avait subis en son nom, se sentit remuée au fond du cœur, et les larmes remplirent ses yeux. « Quand le vénérable vieillard surprit sous la paupière de sa reine la marque de cette émotion, dans laquelle l'admiration se confondait avec l'attendrissement et la douleur, il essaya vainement de trouver un mot pour accuser ou se défendre. Cette âme aimante et virginale, en dépit des années, par l'éternelle fraîcheur de ses impressions, ne put rencontrer une parole. L'homme qui avait supporté inébranlable les coups de la fortune ne put contenir plus longtemps les sentiments renfermés dans son sein; un sanglot ouvrit sa poitrine, il laissa échapper le trésor de ses larmes. Colomb et Isabelle pleurèrent à la fois, sans proférer un seul mot. Ce fut après cette communauté d'attendrissement et la muette éloquence du colloque de leurs âmes, que le révélateur du nouveau monde confondit en quelques paroles le système entier de ses accusateurs. Les larmes d'Isabelle furent un baume

souverain pour le cœur du héros. La reine catholique lui promit de punir son outrage, de réparer toutes les injustices. »

Mais l'histoire nous a conservé, sinon peut-être les termes précis, du moins le sens des douces paroles d'Isabelle.

« Vous voyez, fit-elle avec une infinie douceur, et d'une voix encore mouillée de larmes, combien je suis touchée du traitement qu'on vous a fait. Je n'omettrai rien pour vous le faire oublier, je n'ignore pas les services que vous m'avez rendus, et je continuerai de les récompenser.

En venant aussitôt à l'indigne trahison de son délégué, la noble reine daigna se justifier auprès de la victime de Bobadilla :

« Je connais vos ennemis, et j'ai pénétré les artifices qu'ils emploient pour vous détruire; mais comptez sur moi. Tout le monde se plaignait de vous, ajouta-t-elle mélancoliquement, et personne ne parlait en votre faveur. Je n'ai donc pu me dispenser d'envoyer un commissaire, que j'ai chargé de prendre des informations et de me les communiquer, avec ordre de modérer une autorité qu'on vous accusait de porter trop loin. Dans la supposition que vous fussiez coupable de tous les crimes dont vous étiez accusé, il devait succéder au gouvernement général, et vous envoyer en Espagne, pour y rendre compte de votre conduite; mais ces instructions ne portaient rien de plus. Je reconnais que j'ai fait un mauvais choix; j'y mettrai ordre, et je ferai de Bobadilla un exemple qui apprendra aux autres à ne point dépasser leurs pouvoirs. »

Puis, révélant une détermination à laquelle sans doute les instances du roi, ennemi personnel du grand homme, n'étaient point étrangères, Isabelle termina l'audience en lui disant :

« Je ne puis vous promettre de vous rétablir aussitôt dans votre gouvernement. Les esprits y sont trop aigris contre vous : il faut leur donner le temps de revenir. A l'égard de votre charge d'amiral, mon intention n'a jamais été de vous en ôter la possession ni l'exercice; laissez faire le reste au temps, et fiez-vous à moi! »

VIII

Le plaidoyer *pro domo sua* devenait, ce semble, inutile, après ces royales assurances. Colomb crut qu'il devait à son honneur, à cette bonne renommée dont l'Esprit-Saint recommanda d'avoir soin, à l'avenir et à la sécurité de ses enfants, de rédiger la plaidoirie inutile.

C'est un récit net, loyal, simple et grand.

Christophe Colomb y rappelle comment il est venu offrir aux rois sa future découverte :

« Alors, dit-il, notre Rédempteur me disposa la route. J'ai placé sous la puissance de Leurs Altesses des terres plus grandes que l'Afrique et l'Europe... Il y a lieu de penser que la sainte Église y prospérera grandement. En sept années, j'ai accompli cette conquête par la volonté divine. Au moment où j'espérais obtenir des récompenses et du repos, je me suis vu soudain saisir, charger de fers, au détriment de mon honneur et des envies de Leurs Altesses... »

Puis, après avoir rappelé comment il a tout laissé, patrie, femme, enfants, pour servir les souverains d'Aragon et de Castille, il ajoute, avec la noble et chrétienne fierté d'une bonne conscience :

« Il n'y a point eu de faute commise... »

Mais, encore une fois, tout plaidoyer était inutile, et, si la vérité n'eût pas éclaté éblouissante à tous les yeux à Grenade, les nouvelles venues de Saint-Domingue auraient dessillé les aveugles. Nous laissons à cet égard la parole aux contemporains.

« Rien, disent-ils, ne servit tant à justifier l'amiral, dans l'esprit de ceux qui jugeaient de lui sans passion, que la conduite de Bobadilla.

« Il s'efforça d'abord d'augmenter de plus en plus la haine

qu'on portait là-bas à Colomb. A la réserve de quelques officiers, tout le reste n'était qu'un assemblage de la plus vile canaille ou d'un grand nombre de criminels, sortis des prisons de Castille, sans mœurs, sans religion, et qui, n'étant venus de si loin que pour s'enrichir, se persuadaient que les lois n'étaient pas faites pour eux. D'ailleurs, malgré toutes les précautions de la reine, il s'en trouvait de toutes les provinces d'Espagne, entre lesquelles on sait qu'il y a des antipathies insurmontables, source de querelles et de divisions d'autant plus funestes dans un nouvel établissement, qu'il s'y trouve toujours des mécontents, et que les lois y sont moins en vigueur. En affectant une conduite toute contraire à celle de l'amiral, le nouveau gouverneur commit de grandes fautes. Prendre une méthode tout opposée à celle des Colomb, c'était se déclarer pour les brigands. Bobadilla donna tellement dans cet excès, qu'on entendait les plus honnêtes gens se dire entre eux tous les jours qu'ils étaient bien malheureux d'avoir fait leur devoir, puisque c'était un titre pour être exclu des grâces.

« Le commandant ne traita pas les insulaires avec plus de prudence et d'équité. Après avoir réduit les droits du prince à l'onzième, et donné la liberté de faire travailler aux mines, il fallait, pour ne rien faire perdre au domaine, que les particuliers tirassent une prodigieuse quantité d'or. Aussi les caciques se virent-ils contraints de fournir à chaque Espagnol un certain nombre de leurs sujets, qui faisaient l'office de tant de bêtes de charge. Enfin, pour retenir ces malheureux sous le joug, on fit un dénombrement de tous les insulaires, qui furent rédigés par classes, et distribués suivant le degré de faveur où l'on était dans l'esprit du gouverneur. Ainsi l'île entière se trouva réduite au plus dur esclavage, ce qui n'était pas le moyen d'inspirer de l'affection pour le christianisme et pour la domination des rois catholiques. Mais Bobadilla ne pensait qu'à s'attacher les Castillans qui étaient sous ses ordres, et en même temps à faire de gros envois d'or en Espagne, pour se rendre nécessaire et confirmer les soupçons qu'il avait répandus sur la fidélité de l'amiral.

« Il en coûta la vie à un si grand nombre d'indigènes, qu'en peu d'années l'île parut déserte. On ne lit point sans horreur,

dans le récit même des Espagnols, les traitements barbares auxquels ces infortunés furent assujettis. Cette inhumanité pouvait d'autant moins être justifiée, qu'elle était bien inutile.

« Jamais on n'avait trouvé de mines plus abondantes, ni d'un or plus pur.

« Un esclave, qui était à déjeuner sur les bords de la rivière, s'avisa de frapper la terre d'un bâton, et sentit quelque chose de fort dur : il le découvrit entièrement, c'était de l'or. Un grand cri qu'il jeta, dans l'étonnement de voir si un gros gain, fit accourir aussitôt ses maîtres. Ils ne le virent pas avec moins d'amiration, et, transportés de joie, ils firent tuer un porc, le firent servir à leurs amis sur ce grain, qui se trouva assez grand pour le tenir tout entier, et se vantèrent d'être plus magnifiques en vaisselle que les rois catholiques. Bobadilla l'acheta pour Leurs Majestés. Il pesait trois mille six cents écus d'or, et les orfèvres, après l'avoir examiné, jugèrent qu'il n'y en aurait que trois cents de diminution dans la fonte. On y voyait encore quelques petites veines de pierre, veines qui n'étaient guère que des taches, et qui avaient peu de profondeur. Cette découverte étant sans exemple, on peut juger combien elle anima les espérances de ceux qui s'occupaient à la même recherche.

IX

Nous continuons le récit, emprunté par la Harpe aux témoins du temps, avant de reprendre l'histoire de Christophe Colomb, que tous ces épisodes du reste justifient et vengent.

« On apprit donc à la cour la manière dont les habitants de l'île étaient traités, et le roi et la reine en conçurent une égale indignation. Le rappel de Bobadilla était déjà résolu, comme une satisfaction que Leurs Majestés croyaient devoir à l'amiral.

Elles nommèrent pour succéder au gouvernement de l'île don Nicolas Ovando, commandeur de Larez, de l'ordre d'Alcantara.

« Ses provisions ne furent que pour deux ans. On lui fit équiper une flotte de trente-deux voiles, sur laquelle on embarqua deux mille cinq cents hommes, sans y comprendre les équipages, pour remplacer dans l'île quantité de gens dont la reine voulait purger la colonie.

« Entre les nouveaux colons, on comptait plusieurs gentilshommes, tous sujets de la couronne de Castille. Isabelle se confirmait de plus en plus dans la résolution d'exclure du nouveau monde tous ceux qui n'étaient pas nés Castillans. Cependant, après sa mort, on ne mit plus de distinction entre les Castillans et les Aragonais, et, sous Charles-Quint, tous les sujets des différents États qui composaient la monarchie espagnole obtinrent la même liberté.

« Comme la cour était résolue de rappeler particulièrement le grand juge Roldan, et que l'administration de la justice convenait mal à un homme de guerre chargé d'ailleurs du gouvernement général, elle nomma, pour cette importante fonction, Alphonse Maldonat, habile jurisconsulte.

« Les instructions de ces deux officiers suprêmes furent dressées avec des soins qui répondaient aux vues des rois. Celles d'Ovando portaient particulièrement d'examiner la conduite et les comptes du commandeur de Bobadilla, de le renvoyer par la même flotte, et d'apporter toute son attention à faire dédommager l'amiral et ses frères de tous les torts qu'ils avaient soufferts.

« Ovando s'embarqua[1] le 13 février. Une tempête, qu'il essuya près des Canaries, dissipa sa flotte et fit périr un de ses plus grands navires, avec cent cinquante hommes. Tous les autres se

[1] M. Roselly de Lorgues observe justement que, si Colomb avait pu s'abaisser à l'envie, il n'aurait pas remarqué sans déplaisir et sans soupçon cet appareil guerrier, ce déploiement de forces accordé à un intérimaire. Le contrôleur de la marine, qui lui avait autrefois refusé le passage gratuit pour un seul domestique, ne faisait aucune difficulté pour les dix gardes du corps à cheval et les douze gardes à pied du nouveau gouverneur, qui amenait avec lui des officiers de haut rang, et marchait entouré d'une telle pompe, que le vice-roi n'aurait pas osé en avoir la pensée. Évidemment le gouverneur transitoire était autrement favorisé que le gouverneur à titre perpétuel et héréditaire.

rejoignirent à la Gomera, qui était le rendez-vous général, où l'on acheta un navire pour remplacer celui qui avait été submergé. Quantité d'Espagnols, habitants des Canaries, en formèrent l'équipage. Ensuite Ovando partagea sa flotte en deux bandes, prit sous ses ordres celle qu'il crut la meilleure à la voile, et laissa le reste sous ceux d'André de Torrez, qui devait tout commander au retour. Il arriva, le 15 avril, au port de Saint-Domingue.

« Bobadilla s'attendait peu à recevoir sitôt un successeur. Cependant il vint le recevoir sur le rivage et le conduisit à la forteresse, où les nouvelles provisions furent lues devant tous les officiers de la colonie. Ovando fut aussitôt reconnu et salué sous tous ses titres, tandis que Bobadilla se vit en un moment abandonné. Cependant il fut toujours honorablement traité.

« Roldan fut moins ménagé. Le nouveau gouverneur, après avoir informé contre lui et contre ses principaux complices, les fit tous arrêter et les distribua sur la flotte, pour être conduits en Espagne, avec l'instruction de leur procès.

« Aussitôt les indigènes furent déclarés libres par une ordonnance du roi et de la reine, qui portait également qu'on payerait au domaine la moitié de l'or qu'on tirerait des mines, et que, pour le passé, on s'en tiendrait au tiers, suivant les règlements de l'amiral.

« A la vérité, cette ordonnance ne fut pas plus tôt en exécution, que le profit des mines cessa tout d'un coup. Toutes les offres qu'on fit aux insulaires n'eurent sur eux aucun pouvoir, lorsqu'ils se crurent assurés qu'on ne pouvait les forcer au travail. Ils préférèrent une vie tranquille, dans leur première simplicité, à la fatigue de recueillir des biens dont ils ne faisaient aucun cas. D'ailleurs, tout le monde fut révolté qu'on obligeât de payer aux souverains la moitié de ce qui coûtait tant de peine et de dépense. Une partie des Castillans qui étaient arrivés avec la flotte s'offrirent pour remplacer ceux qui s'étaient retirés, mais ils ne furent pas longtemps à s'en repentir; l'ouvrage le plus facile était fait. Il fallait déjà creuser bien loin pour trouver de l'or. Les nouveaux ouvriers manquaient d'expérience, et les maladies dont ils furent attaqués en emportèrent un grand nombre. Ils

se dégoûtèrent d'une entreprise qui les accablait sans les enrichir.

« Le mauvais succès des Ordonnances fit juger au gouverneur qu'elles demandaient quelque modération. Il écrivit à la cour, pour engager les rois à se contenter du tiers, et cette espérance rendit le courage à quelques ouvriers. Ses représentations furent écoutées; mais, dans la suite, il fallut se relâcher encore. On se borna au cinquième des métaux, ainsi que des perles et des pierres précieuses, règlement qui a toujours subsisté depuis. »

Mais il est temps de revenir à Christophe Colomb.

X

Les déceptions avaient achevé de purifier son âme.

Comme Thérèse, la séraphique Espagnole, en songeant à l'ingratitude et à la malice des hommes, il se répétait :

« Ne te trouble de rien!

« Ne t'inquiète de rien!

« Tout passe!

« Dieu seul reste!... »

Tantôt renfermé chez ses amis les franciscains de Grenade, tantôt abrité sous le pittoresque couvent de cet ordre à Zubia, d'où son regard inspiré embrassait à la fois l'étendue de la Vega, cette merveille de la végétation européenne, et l'Alhambra et l'Albacuyn, ces prodiges de l'architecture mozarabique, il conversait avec les docteurs de la théologie, relisait la *Somme* de l'Ange de l'école, se plongeait avec délices dans les bains salutaires de l'Écriture révélée, chantait avec le psalmiste, planait avec les prophètes et demandait à l'Apocalypse les lumières de la découverte qu'il avait eu mission d'en haut d'opérer.

Parfois, dans l'intervalle de ses recherches théologiques ou scripturaires, le contemplateur du Verbe, électrisé par la poésie biblique et les hymnes de la liturgie, essayait de traduire en vers

Sauf les pauvres volontaires d'Assise, personne ne troublait sa solitude.

les émotions de sa piété. Poète par l'inspiration, il l'eût été dans sa langue natale peut-être à l'égal de Dante; il le fut dans sa langue d'adoption. Le peu qui nous en reste témoigne du ton grave et solennel de ses élévations : on y respire le désenchantement du monde, les profondeurs de la foi, les élans du ciel.

Ainsi, sur le déclin de leur vie, les plus grandes âmes ont aimé à chanter leur sœur. Comme l'adolescence, la vieillesse aime la poésie et le rythme. Tel Bossuet, après avoir proclamé le néant des grandeurs humaines sur le cercueil des rois, se renfermait, dans la solitude de son évêché, pour traduire en vers les psaumes de David.

Dans les livres saints, le sublime exégète, toujours fidèle à sa grande mission, recherchait surtout les textes sur lesquels, sans crainte d'être taxé d'imprudence, il appuierait ses nobles revendications.

Le saint sépulcre!... On se souvient qu'il l'avait en vue dès le premier départ au port de Palos. Il ne le perdait jamais du regard.

Le sépulcre du Sauveur doit être la propriété de son vicaire en terre. C'est au siège apostolique qu'il appartient de veiller sur cette grande relique du Verbe fait chair.

Colomb avait trouvé cette solution de la question des lieux saints, champ de bataille des nations depuis tant de siècles.

Pour y arriver, il calculait le revenu de ses dîmes, de ses privilèges au nouveau monde, dont l'or fournirait les cent mille fantassins et les dix mille cavaliers avec qui il comptait opérer la dernière et définitive croisade.

Hélas! à ce moment le révélateur du globe n'avait pas même, dans sa pauvre escarcelle, une obole à offrir au prêtre et à donner aux pauvres; pas un toit lui appartenant pour abriter sa tête vénérable, obligée d'implorer l'hospitalité des enfants de Saint-François. L'Europe entière parlait de sa détresse, et les grands d'Espagne, autrefois si empressés à lui faire cortège, passaient dédaigneusement à côté de sa misère. Sauf les pauvres volontaires d'Assise, personne ne troublait sa solitude, et son âme, saintement éprise du ciel, en profitait pour s'élever plus facilement en haut.

M. Roselly de Lorgues, qui a merveilleusement pénétré dans l'intérieur de ce grand cœur, nous décrit les contemplations de son esprit. « Lorsque, dit-il, dans le silence de son isolement, entre les intervalles de la prière, se recueillant en lui-même, Colomb s'abandonnait à la saveur du souvenir, il lui semblait écouter encore, au fond des lointains échos de l'âme, les sonores harmonies de la poésie équatoriale ou les frémissements des souffles alizés et les sévères accents des harmonies pélagiques. D'un simple retour vers sa mémoire, il voyait dans sa fidèle empreinte apparaître à la fois, depuis les brumeuses mélancolies de l'Océan germanique et les glaces des mers polaires jusqu'aux splendeurs des Antilles, les magnificences de la flore équinoxiale. Les îles Fortunées, les Açores, l'archipel du cap Vert, les grandioses aspects de la terre ferme, la majesté de l'Orénoque, le golfe des Perles, le ciel éclatant de la Trinité, les constellations australes : tout ce qu'avaient aperçu ses yeux, tout ce qu'avaient deviné ses intuitions s'unissait à ce qu'il entrevoyait en espérance. L'immensité de ses investigations se déroulait entière, simultanément, dans sa vision, comme un seul tableau. Et sa conception du Créateur se déployant sublime s'élevait en proportion de cet inexprimable infini. Comme Dieu avait daigné lui conserver, malgré ses années, ses fatigues, ses accablements d'esprit et du corps, toute la vivacité d'émotions de la jeunesse, Colomb le remerciait de cette bonté. Il appréciait dignement ce bienfait de l'âme, possession du génie chrétien que nul souverain ne pouvait suspendre ou détruire. Il lui semblait même, dans son humilité, qu'une si douce jouissance n'était pas due à un pécheur tel que lui; car précisément les meilleurs chrétiens sont les moins satisfaits d'eux-mêmes, et il écrivait avec une édifiante candeur, en se rappelant les bontés de sa Haute Majesté : « J'entrai tout petit à la mer pour m'adonner à la navigation, et j'ai continué jusqu'à ce jour. Cette carrière porte qui la suit à vouloir pénétrer les secrets de ce monde... Quoique je sois un très grand pécheur, la compassion et la miséricorde de Notre-Seigneur, que j'ai toujours implorées, couvrant mes fautes, m'ont tout à fait comblé. J'ai trouvé la plus suave consolation à mettre mon bonheur dans la contemplation du merveilleux aspect de

son œuvre. » Cette vaste contemplation dont, seul sur la terre, Colomb avait alors le privilège, était en effet la plus grande jouissance de l'admirateur du Verbe divin. Cette satisfaction pure n'est point un don fait indistinctement à toute créature mortelle. Les natures grossières, charnelles, les instincts cupides et matériels la conçoivent peu, et, malgré la perfection des sens, l'animalité ne la connaît pas. Les sereines voluptés de la contemplation semblent participer de l'infini : l'impie et l'incrédule ne l'ont point classé parmi leurs plaisirs. »

Alors, par une intuition du génie, l'idée lui vint qu'à travers l'inconnu dont il avait à peine touché les bords, devait se trouver un point rétréci, servant de communication à ces régions inexplorées.

Ce point, il l'indiquait à Isabelle avec une précision étonnante ; il ne se trompait qu'en en faisant un détroit de mer, tandis que l'industrie humaine n'avait point encore transformé en un passage maritime ce détroit de terre.

C'est l'isthme de Panama!

La reine de Castille s'émerveilla de cette grandiose pensée, et elle donna à son vice-roi toutes les autorisations nécessaires.

Fernando, le second fils de l'amiral, celui-là même qui devait être son historien si fidèle et si aimant, partira avec lui, tandis que les titres et privilèges de son père, copiés en double dans les formes, reposeront à l'abri des malversations jalouses, sous la garde des bons franciscains.

Don Diégo, le second frère de Christophe Colomb, de plus en plus dégoûté du monde, venait d'embrasser le saint état de la cléricature. Quant à l'adelantado, il résista longtemps aux instances de son glorieux aîné. Il l'aimait trop pour ne pas finir par céder. Il consentit à tenter cette suprême aventure, par dévouement fraternel.

Le pieux amiral, persuadé qu'une fois le passage découvert plus rien ne s'opposerait à la circumnavigation rêvée, pour aller à la délivrance des lieux saints, son grand objectif, avec une ardeur apostolique il s'élança à la découverte.

Il avait alors soixante-six ans.

CHAPITRE X

LE DERNIER VOYAGE

La plus noble de toutes ses entreprises. — La Croix du sud. — La mer. — Les siens ne l'ont pas reçu. — Colomb prédit une tempête. — Elle éclate terrible et confond les ennemis du vieil amiral. — Le caractère surnaturel de cette prédiction et de son accomplissement. — Les angoisses de Colomb. — Colomb en face de l'isthme de Panama. — Il fait connaissance avec un véritable orage pélagique. — La trombe. — Comment le pieux amiral la conjure. — Comme Job. — Diégo Mendez avertit Colomb de la conspiration des Indiens. — Arrestation et fuite du quibian. — La vision sublime. — Satan redouble de rage contre le héraut de Dieu. — Colomb échoue à la Jamaïque. — La *lettera rarissima*. — Héroïque tentative de Diégo Mendez. — Comment Ovando réduisit à l'obéissance les indigènes et leur malheureuse reine Anacoana. — Révolte à bord de l'escadre amirale. — L'épisode de l'éclipse de lune ramené à sa vraie physionomie par M. Roselly de Lorgues. — Orlando envoie épier Colomb dans un abri de naufragé. — Les rebelles attaquent l'amiral. — Ils sont vaincus, et leur chef fait prisonnier. — Clémence de Christophe Colomb.

I

« Ce fut la plus noble et la plus avantageuse de toutes. »

Christophe Colomb qualifiait ainsi lui-même la quatrième de ses expéditions, celle qui devait être la dernière et que la plupart des historiens semblent avoir dédaigné de raconter.

Il partit avec quatre caravelles, montant la *Capitane*, avec un état-major choisi avec le plus grand soin, mais sans pouvoir éviter l'immixtion de quelques Judas dans l'équipage : le disciple de la croix ne devait jamais cesser d'être traité comme le Maître.

Or, lorsqu'il voulut partir, un vent contraire semblait vouloir immobiliser sa flotte au port de Cadix. Il attendait patiemment l'heure de Dieu, quand quelqu'un lui dit que les Maures bloquaient une forteresse catholique, sur les côtes du Maroc. Aussitôt, se fiant à Dieu, il fit sonner de la trompette et mettre à la voile malgré le vent. Il arriva rapidement près des navires musulmans, qui, à la vue de son guidon amiral, prirent peur et levèrent le blocus.

Le ciel, récompensant son courage, lui donna des souffles favorables, et il pouvait écrire de la Grande-Canarie, le 24 avril 1502 :

« Notre-Seigneur me donna ensuite un si bon temps, que j'arrivai ici en quatre jours. Je poursuivai mon voyage au nom de la sainte Trinité, de qui j'espère la victoire. »

La victoire! C'est donc comme au combat qu'il dirige sa quatrième expédition, ce grand milicien du Christ, qui voyait dans les oppositions suscitées à son dessein l'esprit de ténèbres luttant contre l'esprit de lumière, Satan contre l'Église.

Bientôt, en effet, les senteurs balsamiques des Antilles arrivèrent à l'escadre, joyeuse de cette traversée favorisée du ciel.

Pour lui il avait levé les yeux au firmament, et son âme avait tressailli, quand du côté de l'Orient il vit se dégager peu à peu quatre magnifiques étoiles, brillant du plus pur éclat.

« La Croix du sud[1]! » dit-il avec une sorte d'enthousiasme.

Ceux qui ont voyagé dans les latitudes méridionales savent l'impression de surprise, de joie solennelle qu'on éprouve, lorsque tout à coup cette reine des constellations se découvre aux regards. La pureté de ses rayons, la grandeur de ses étoiles, le vif éclat dont elles brillent, saisissent la pensée en même temps que les yeux. Surtout cette forme qui rappelle l'instrument du salut, le trône sur lequel un Dieu daigna s'asseoir pour racheter le monde au prix de son sang, ce signe sacré de la croix, l'admiration du ciel et de la terre, tout en rappelant au chrétien les bienfaits qu'il a reçus par la rédemption, éveille en lui un enthousiasme pieux et comme une religieuse vénération. Que la nuit soit sombre

[1] La Croix du sud, constellation australe, qui contient dix-sept étoiles. C'est au moyen de quatre des étoiles de cette constellation que les navigateurs trouvent le pôle sud.

et laisse paraître, entre deux nuages, sa constellation favorite, ou qu'elle soit pure et montre ses milliers d'étoiles, comme pour mieux faire ressortir l'éclat de celle-ci : il n'est personne qui puisse retenir un mouvement de respectueuse admiration en voyant la première fois la Croix du sud.

A l'aspect de sa constellation préférée, le pieux marin laissa éclater sa joie. Ce cœur de septuagénaire battait toujours comme à vingt ans.

La mer continuait à exciter ses chauds enthousiasmes, et volontiers il l'eût chantée avec le poète :

« Oui, ô mer, vous êtes belle dans votre étendue, libre dans vos caprices, glorieuse dans votre indépendance! On peut, à juste titre, vous appeler le miroir des grandeurs de Dieu. Nulle part il ne voit mieux qu'en vous éclater sa puissance, sa force, sa majesté, son immensité ; soit que, paisible comme un enfant endormi, vous reproduisiez sur votre limpide surface le ciel bleu et ses milliers d'étoiles; soit que vous étaliez vos flots azurés aux rayons du soleil; soit que, pleine d'un sublime courroux, vous vous agitiez avec transport, comme un malade dans son lit : oui, vous êtes toujours la bien-aimée du Seigneur, le reflet de ses éternelles beautés. Seule vous ne passez pas, vous ne vous ridez pas, vous ne vieillissez jamais; quand la main du temps renverse tout, change tout sur la terre, elle n'ose vous faire sentir ses coups; les vallées se comblent, les montagnes s'affaissent; vous, vous restez toujours la même, aussi vive, aussi fraîche, aussi jeune que le jour où l'Esprit-Saint vous fécondait, en vous choisissant pour confidente de ses conseils. En sorte que, dans ce perpétuel changement des choses d'ici-bas, il n'est que deux choses qui ne s'altèrent jamais : le ciel, qui se mire en vous, et vous, où le ciel se mire : deux immensités dignes l'une de l'autre, et bien faites pour se contempler. »

II

Favorisée par un temps constamment propice, la flottille arrivait, le 15 juin 1502, à la Martinique, et, le jour suivant, à la Dominique, à Santa-Cruz et à Porto-Rico.

De là, une de ses caravelles répondant mal à sa destination, l'amiral, afin de l'y mieux adapter ou de l'échanger avec retour contre une meilleure, vint jeter l'ancre en vue de Saint-Domingue, et demanda aux autorités de cette ville par lui fondée la permission d'y relâcher pour avaries.

Cette autorisation, qu'on eût accordée au plus obscur pilote, Nicolas de Ovando la refusa à Christophe Colomb.

« Quel homme, écrivait-il plus tard à ce sujet aux rois des Espagnes, quel homme, en comptant Job lui-même, fut jamais plus malheureux que moi? Ces mêmes ports que j'avais découverts au péril de ma vie, on m'y refusa, en ces douloureuses circonstances, un refuge contre la mort qui nous menaçait, moi, mes amis, mon frère et mon jeune fils. »

Ces derniers mots font allusion à l'un des actes les plus merveilleux de la vie du grand génie chrétien.

Alors que rien ne pouvait humainement la faire présager, l'amiral prédit à Ovando une tempête furieuse, et, se vengeant à sa manière, le conjura de ne point laisser appareiller une flotte qui, à ce moment même, se disposait à rapatrier, avec Bobadilla et ses richesses, nombre d'hidalgos mécontents et découragés, à ce qu'ils prétendaient, mais en réalité gorgés d'or à leur suffisance.

Sur cette flotte, Ovando embarquait, entre autres trésors, la fameuse pépite d'or, la plus grande dont l'histoire ait fait mention, et que nous avons déjà décrite. Ferdinand l'attendait avec impatience, et les marins, avec les passagers, se riaient des pré-

dictions du « faux prophète », comme ils l'appelaient en ricanant, insinuant que l'âge arrivait pour lui où l'homme le plus fier commence à radoter.

Repoussé de Saint-Domingue, Colomb, qui savait bien l'épouvante prochaine, chercha un abri pour sa flottille, qu'il enferma tant bien que mal dans une petite anse assez fermée, où il attendit l'ouragan.

Cependant la flotte espagnole, se riant de la prophétie du radoteur, partait fièrement et s'avançait sous le cap Raphaël, quand, à des signes certains, les pilotes comprirent l'approche de la tourmente.

Jamais, de mémoire de marin, la tempête n'atteignit un pareil degré de fureur. On eût dit que le ciel, conjuré avec la mer et les vents, voulait venger le mépris de son prophète. Les chroniqueurs renoncent à décrire l'angoisse qu'éprouvèrent tous les équipages et les passagers, quand des signes trop certains leur apprirent que les vaisseaux étaient perdus. A bord de celui que montait Bobadilla, chargé de veiller sur le fameux pain d'or, déjà un des mâts était brisé, plusieurs voiles étaient emportées, la cale commençait à s'emplir sous l'action incessante de lames énormes. La mer, soulevée en montagnes, semblait se faire un jeu de ballotter le frêle bâtiment, en attendant qu'elle le dévorât. Quelques éclairs illuminaient seuls ces scènes de désolation et de terreur. Et rien peut-être n'est plus sinistre que ces lueurs subites, paraissant pour éclairer le désastre, puis disparaissant pour tout replonger dans l'obscurité. Le craquement des vergues, le sifflement du vent dans les voiles et les cordages, le bruit tantôt aigre et tantôt sourd du tonnerre, se mêlaient aux cris des capitaines et aux lamentations des matelots. Car, à cette heure critique, les plus mâles courages faiblissent. Tel qui, dans les moments de calme, semble doué d'une force invincible de caractère, ne sait plus, en ces terribles circonstances, résister aux tentations de l'abattement et du désespoir. De plus, la situation morale des navigants n'était certainement point sans influence sur la disposition actuelle de leurs esprits. Quoi qu'en dise l'impie, philosophant au coin du feu, le meilleur rempart contre les terreurs de la mort, c'est une conscience pure. Si bien que l'âme

dépravée ait cru effacer en elle les impressions de la foi, elle n'a cependant que rarement réussi à les oblitérer tout à fait, à supposer qu'elle ait pu, pendant de longues années, outrager, blasphémer, nier même un Dieu bon, jamais elle ne vient à bout de se débarrasser de l'idée d'un Dieu juste. Les éléments eux-mêmes prennent alors un aspect si effrayant, qu'ils réveillent forcément la pensée de ce Dieu vengeur; et quand les beautés de la nature, l'éclat du soleil, l'harmonie des astres, les splendeurs du jour et de la nuit ne sauront plus dire à l'homme : « Aime et adore Dieu; » toujours le rugissement du tonnerre, les tremblements de la terre, les fureurs de l'ouragan, les ravages de la peste, les éruptions du volcan, sauront lui dire : « Crains et tremble! »

Enfin le désastre en vint au point que le sort de la flotte sembla désespéré. Toutes les manœuvres devenaient inutiles, toutes les ressources de l'art étaient épuisées. Déjà la plus grande partie des riches cargaisons avait été jetée à la mer : la mer jalouse avalait d'une bouchée ce qui avait coûté tant de peines à acquérir : elle se plaisait, la cruelle, à bercer sur ses vagues vengeresses les produits de la rapine et de l'injustice. Quand un éclair fendait la nue, on voyait en quelque sorte les ballots danser autour des navires, comme pour leur insulter et comme pour dire : « Bien mal acquis ne profite pas. »

Mais, dans ces heures de suprême angoisse, nul ne songeait plus à regretter de telles pertes. Les malheureux ne voyaient plus que la mort assise, hideuse, sur les tillacs, et tenant pour chacun sa faux levée. On n'écoutait plus la voix des chefs : on ne l'entendait plus, à travers cet affreux tumulte de la mer et du ciel en fureur. L'unique souci qui préoccupât, c'était le soin de sa propre vie. On vit alors cette troupe d'hommes, souillés de tant de vices, se jeter à genoux de tous côtés, joindre les mains, lever les bras au ciel, dans l'attitude du désespoir; crier, pleurer, supplier; mêler aux bruits de la tempête les lambeaux de prières qu'ils retrouvaient dans leur mémoire; essayer enfin, par tous les moyens que l'effroi leur suggérait, de calmer l'inflexible justice d'un Dieu outragé.

Bobadilla surtout se montrait éperdu. Le remords lui arrachait des cris de désespoir, et peut-être plus d'une fois, parmi

les jeux de la lumière et des ombres, crut-il découvrir un spectre vengeur qui le désignait du doigt à la fureur de la tempête.

La *Capitane*, si merveilleusement encombrée d'or, malgré ses solides charpentes, fut fracassée, ouverte, dépecée, puis engloutie sans rémission dans l'abîme. De tout ce qu'elle portait, hommes et trésors, rien ne reparut.

Plus de vingt-six caravelles, toutes chargées d'or, dépouilles des malheureux Indiens, furent brisées et ensevelies dans les gouffres des vagues; d'autres, emportées dans les sillons écumeux de l'Océan, furent entraînées sous des parallèles inconnus, et s'en allèrent sombrer plus loin.

De toute cette brillante flotte il ne revint à Saint-Domingue que deux ou trois bâtiments à demi noyés, tandis que le plus chétif, l'*Aiguille,* continuait sa route vers la Castille, où il porta la nouvelle du désastre, lequel mit en fureur le roi Ferdinand et valut à l'inhumain gouverneur des reproches terribles, pour avoir refusé l'entrée à Colomb et négligé sa prédiction. C'est que l'*Aiguille* portait tout le bien de l'amiral, qui consistait en quatre mille pesos; et ce fut le premier qui arriva en Castille, comme par la permission de Dieu, dit l'historiographe royal Herrera.

Dans cette terrible journée avaient péri, sans en excepter un seul, les traîtres, les calomniateurs, les ennemis jurés de l'amiral.

« Là, dit l'historiographe déjà cité, là prit fin François de Bobadilla, celui qui avait envoyé l'amiral et ses frères, les fers aux pieds, sans l'accuser, ni lui donner lieu de se défendre; là prit fin aussi le rebelle François Roldan et quantité de ses complices, qui s'étaient soulevés contre les rois, contre l'amiral, dont ils avaient mangé le pain, et qui avaient tyrannisé les Indiens; là périt aussi le cacique Guarionex, qui avait opiniâtrément refusé l'Évangile; les deux mille pesos furent submergés avec ce grain d'or d'une grosseur prodigieuse. »

Ce discernement effrayant de la tempête a frappé tous les contemporains, comme les a frappés aussi le caractère, qualifié de miraculeux par l'humble amiral lui-même, de la prédiction de cette tempête.

Cette prédiction, même avec le progrès de la météorologie mo-

derne, était humainement impossible, et un savant de nos jours, le baron de Bonnefons, l'a ouvertement proclamé :

« Nous nous croyons fondé, écrit-il dans sa *Vie de l'amiral*, à n'admettre l'infaillibilité absolue d'aucun homme, d'aucun instrument météorologique, d'aucune donnée préalable, d'aucun signe précurseur, en ce qui concerne toute prédiction ou toute annonce sur le temps qu'il fera, non seulement deux jours, mais même deux heures à l'avance. Que Colomb, par exemple, en cette occasion, ait remarqué que les nuages des régions supérieures avaient une marche assez prononcée à l'encontre de celle des nuages plus voisins de la terre; qu'il ait observé que les vents alizés faiblissaient, que par intervalles les brises de l'ouest prenaient de l'ascendant ou toute autre indication pratique, et qu'il ait cru prudent de prendre ses précautions et de se mettre à l'abri, nous le concevons facilement, d'autant qu'en marin consommé Colomb avait l'habitude, qui est celle de tous les chefs prudents, d'avoir toujours la pensée préoccupée de sa route, de son navire, de l'état du ciel et des probabilités du moment! Mais, quant à déclarer publiquement qu'une tempête devait éclater dans deux jours, nous croyons que c'est au-dessus des facultés humaines, et que ni Colomb ni personne au monde n'a jamais pu le prédire avec certitude. »

C'est donc encore une fois le cas de répéter ici la grande et profonde parole de son grand historien, M. le comte Roselly de Lorgues :

« Celui qui ne croit pas au surnaturel ne peut comprendre Colomb! »

L'amiral n'apprit tout cela que plus tard. Il ignora longtemps la perte de la flotte, lorsqu'il avait à grand'peine pu rallier ses propres navires, ayant beaucoup souffert de la tempête dans un abri insuffisant, et alors que Saint-Domingue eût pu si facilement lui offrir le refuge que le gouverneur inhumain lui refusa.

Entraîné vers la côte méridionale de Cuba, par ce même courant équatorial qu'il avait découvert à son précédent voyage, puis rejeté au large par une série de tempêtes, pendant quatre-vingts jours, ses yeux ne virent ni le soleil ni les étoiles; ses vaisseaux étaient entr'ouverts, ses voiles emportées en lambeaux; cordages,

agrès, chaloupes, tout était perdu ; ses meilleurs matelots, malades, consternés, se confessaient les uns aux autres ; les plus intrépides perdaient courage.

« Mais, écrivait-il aux deux rois, ce qui déchirait le plus cruellement mon âme, c'était mon fils, dont l'extrême jeunesse ajoutait à mon désespoir et que je voyais en proie à plus de peines, plus de tourments qu'aucun de nous. Dieu sans doute, et non pas un autre, lui prêtait une telle force. Seul il ranimait le courage et la patience des marins dans leurs durs travaux. On eût cru voir en lui un pilote vieilli parmi les tempêtes, chose incroyable, inouïe, et qui mêlait du moins quelque douceur à des peines qui seules m'auraient accablé. »

Il ajoute, un peu plus bas :

« Ce n'est pas tout. Un souvenir qui m'arrache *le cœur par les épaules,* c'est que j'ai laissé en Espagne le plus jeune de mes fils, don Diégo, privé de son père et dénué de toute fortune ; mais j'espère qu'il trouvera en Vos Altesses des princes justes et reconnaissants qui lui rendront avec usure ce dont votre service l'a privé. »

Quand il laissait ainsi déborder ses angoisses paternelles, Colomb venait d'être poussé sur les côtes de la terre ferme, à la hauteur du cap Honduras.

Un mois après, le 14 septembre 1502, il avait exploré ces mêmes côtes jusqu'au cap Gracias-a-Dios, et le surlendemain il mouillait près de la bouche d'un fleuve, que la perte d'un canot avec tous ses hommes lui fit appeler la rivière du Désastre.

III

Colomb se trouvait enfin parvenu à ce point du globe que ses pressentiments lui avaient désigné comme devant lui livrer passage pour pénétrer dans la mer du Midi et y porter la croix, qu'il voulait porter triomphalement autour du monde, amené par lui au Calvaire reconquis avec l'or du nouveau continent.

Il suivait anxieusement les moindres sinuosités du littoral de Chagres, cherchant le passage, en face même de Panama.

Panama! ce nom qui retentit si douloureusement dans tant de cœurs français en cette fin de siècle où nous écrivons, Colomb, avant bien d'autres qui lui devaient emprunter leurs vues ambitieuses, en pressentit l'importance.

Le premier il a deviné, avec l'instinct du génie, ce point géographique, objet depuis quatre siècles de tant de vœux, ce terrain que les géologues de France, d'Angleterre et de Prusse n'ont cessé d'étudier.

Le grand révélateur du globe s'opiniâtrait à vouloir trouver le détroit là où, bien qu'il n'y soit pas encore, les besoins de la civilisation le réclament et le sollicitent, bien plus même qu'ils n'appelaient à grands cris le canal de Suez. Il le cherchait aux lieux qu'une configuration particulière semble avoir préparés pour la section des deux grandes régions du continent américain. On dirait que la nature s'est soudain arrêtée dans son œuvre sur l'ordre du Très-Haut, qui réserve sans doute au génie et à l'industrie des hommes l'ouverture de ce passage, comme l'un des efforts suprêmes de l'humanité. Christophe Colomb cherchait donc le détroit, non point à l'extrémité des régions australes où il se trouve, mais là même où il devait être et où il sera un jour, espérons-le, malgré les tristes et décevantes déconvenues dont la modeste épargne du travailleur français souffrira longtemps. Le révélateur de la création, ambassadeur de Dieu dans le nouvel hémisphère, est venu, à l'aurore du XVI^e^ siècle, désigner l'emplacement que le XX^e^ abordera, pour vaincre les terribles difficultés qui le hérissent.

N'ayant pas trouvé le détroit à Chagres, Colomb persévéra dans son exploration de cabotage. A la rigueur, bien que son pressentiment fût dérouté, le détroit pouvait se trouver plus loin.

Il suivit la côte à l'est, et, le 2 novembre, il alla jeter l'ancre dans un port sûr et commode, entouré de terres cultivées qu'animaient de gracieuses habitations, quelques-unes même peintes avec goût. Des arbres à fruits formaient des vergers fleuris autour de ces demeures, qu'ombrageaient de magnifiques palmiers, et qu'embaumaient les ananas et les vanilles.

Pour cela, le vice-roi donna à cet abri délicieux le nom de *Beau-Port*.

La pluie les y retint sept jours. Enfin, le 9 novembre, malgré l'état du ciel, ils remirent à la voile pour continuer l'exploration de la côte.

Sans le savoir, ils longeaient l'isthme de Panama.

C'est derrière ces montagnes, qui se profilaient devant eux comme un rideau magique, que s'étend l'océan Pacifique. Et Colomb, comme s'il eût entendu la voix de la grande mer qui l'appelait, continuait à chercher le passage qui l'y conduirait.

Le vent faisait rage, il luttait contre le vent.

Les indigènes accouraient sur les rivages, apportant de l'or : il ne paraissait pas les apercevoir.

Il cherchait le détroit, pour atteindre cette mer dont le murmure l'attirait.

Pourtant, raconte M. Roselly de Lorgues, dont nous suivons ici pas à pas le récit, que le premier il a tiré complet des documents négligés par ses devanciers, trois jours après, la force du vent l'obligea d'entrer dans une anse étroite, dont l'ouverture, plus étroite encore, offrait seulement l'avantage de briser la force des lames. Les caravelles étaient si près du bord, que d'un bond les marins pouvaient sauter à terre. Les plantes aquatiques, les hauts herbages fourmillaient d'alligators, exhalant une forte odeur musquée : ils s'étendaient paresseusement au soleil sur la vase. Pendant neuf jours, le mauvais temps retint l'escadrille dans cette anse, que pour cela l'amiral appela *el Retrite* (le Cabinet).

Les indigènes, doux et confiants, arrivèrent, apportant des vivres et des ornements d'or. Ils traitèrent familièrement dans les échanges que l'amiral faisait surveiller. Malheureusement, favorisés par la facilité du débarquement, quelques marins, trompant la surveillance des officiers, s'échappèrent la nuit, allèrent dans les cabanes où ils avaient été reçus si hospitalièrement pendant le jour, et, par leurs violences comme par leur rapacité, irritèrent les habitants. Ceux-ci, rendus furieux par la violation du droit instinctif des peuples, vinrent alors attaquer les caravelles.

L'amiral, pénétré de douleur, fit tout son possible pour éviter l'effusion du sang. Par ses ordres, on essaya de tous les moyens pour les apaiser. Mais, enhardis par la patience des assiégés, croyant qu'elle cachait une impuissance dont ils se vantaient tout haut d'avoir raison, Colomb tenta de les intimider par un coup de canon chargé à poudre. Mais eux, habitués au fracas bien plus effrayant du tonnerre, ripostèrent à cette décharge inoffensive par des insultes, frappant la terre et les arbres de leurs massues, lançant des flèches et se préparant à l'abordage. Alors, à son grand regret, Christophe Colomb fit pointer, par l'habile Matteo, son premier maître canonnier, une pièce de gros calibre sur la butte où ils s'étaient réunis. Quand ils eurent vu les effets de ce coup, ils s'enfuirent tremblants derrière les montagnes.

IV

Ce quatrième voyage de Christophe Colomb fut une longue suite de souffrances. On dirait que Satan, prévoyant que l'ambassadeur de Dieu venait pour la dernière fois sous ces latitudes où il avait planté la croix de Jésus, voulait lui faire subir tous les efforts de sa rage rancunière.

Ainsi, depuis qu'il côtoyait le continent américain, le pieux héraut du Christ rencontrait partout les rugissements des vents contraires. Depuis quatre mois, à quelques rares journées près, les rafales ennemies, les pluies torrentielles, les brusques intempéries, avaient épuisé les forces et abattu le moral des équipages. Les matelots, les petits mousses et jusqu'aux pilotes ou capitaines, demandaient à grands cris de retourner directement en Castille.

L'amiral, dont la constance ne s'ébranlait point, finit par concevoir des doutes sur l'exacte position du détroit qu'il cherchait. Alors, ému par l'abattement de ses équipages, l'état de

sa flottille et la diminution de ses vivres de bord, il se résigna à rétrograder et à s'en aller visiter ces mines d'or de Veragua, sur lesquelles les indigènes donnaient des renseignements fabuleux.

C'était le lundi 5 décembre 1502.

Mais voilà que, sorti du port, quand il voulut mettre le cap sur l'ouest, une bourrasque terrible le jeta au large. Les vagues étaient si hautes et les secousses si violentes, qu'on ne savait plus comment gouverner. Pour comble d'infortune, Christophe Colomb tomba gravement malade. L'ancienne blessure dont nous avons raconté l'origine au début de ce livre se rouvrit.

Pendant neuf jours, il demeura entre la vie et la mort, comme agonisant.

Or les vents contraires et divers empêchaient également de rentrer au port et de gagner la haute mer. L'escadrille, ballottée au gré des souffles capricieux, errait à l'aventure, tantôt risquant d'être engloutie par submersion, tantôt menacée de se briser sur les écueils que le bouillonnement des flots empêchait de distinguer.

Et cependant les marins de cette expédition, qui pensaient avoir épuisé dans cette laborieuse campagne toutes les rigueurs de la mer, n'avaient point encore fait connaissance avec un véritable orage océanique.

Aujourd'hui on le sait, sous les latitudes intertropicales, vers les parages du courant équatorial, les phénomènes météorologiques atteignent un degré de force, d'éclat et de majesté inconnue dans nos régions. Là-bas, parfois la ligne brisée des éclairs traverse l'horizon tout entier; la foudre y retentit avec une sonorité effrayante, la portée des lames dépasse nos mesures : l'Océan manifeste par le formidable et le grandiose sa puissance souveraine.

Jouets des flots, les quatre caravelles étaient tantôt poussées sur la cime des vagues devenues des montagnes, tantôt précipitées dans les sombres gouffres creusés à leur base.

« Jamais, dit plus tard l'amiral ému à ce souvenir, jamais on ne vit la mer aussi haute, aussi terrible, aussi blanche d'écume. »

Le ciel, obscurci de nuages teints de rouge, chargés de fou-

dres, était lourd et suffocant. A chaque instant, d'immenses éclairs déchiraient cette tenture menaçante et enflammaient l'horizon chargé d'une électricité vitreuse. Les yeux ne pouvaient soutenir l'éclat de cette fulguration incessante; les marins fermaient leurs paupières pour ne la point voir. L'air semblait allumé; les secousses que la violence des lames imprimait aux navires faisaient gémir leurs membrures : à tout instant on croyait les voir s'ouvrir et s'engloutir dans l'abîme. La couleur sanglante des nuées se reflétait dans la teinte rougeâtre des ondes.

« La mer, raconte le fils de l'amiral, la mer semblait de sang et paraissait bouillonner comme une chaudière sur un grand feu. Jamais on n'avait vu le ciel avec un aspect aussi effrayant; il brûla un jour et une nuit comme une fournaise. »

Pendant vingt-quatre heures on respira du feu. Des éclairs globulaires, dont la fulguration dura plusieurs secondes, se suivaient sans interruption. Telle était l'ardeur de leur foyer, qu'à tout moment, malgré son accablement extrême, Christophe Colomb se soulevait sur son lit, pour voir si ses mâts et ses voiles n'avaient pas été emportés.

Et cependant là n'était pas tout le danger.

La foudre, amassée dans les hautes couches de l'atmosphère, se déchargeait à tout instant; le feu du ciel tombait souvent autour des caravelles, qui, séparées et cachées dans les mobiles gouffres de la mer, avaient cessé de s'apercevoir. Aux détonations rapprochées de la foudre, chaque navire croyait réciproquement que l'autre tirait toute son artillerie pour demander du secours au moment où il s'engloutissait. Cette incandescence ne diminua point durant la nuit. La phosphorescence des vagues et les étincelles qui jaillissaient à chaque brisement de la mer entretenaient une lueur blafarde, pâlissant à toute minute devant la rapide illumination des éclairs.

Au milieu des désordres de la nature, la pluie tombait en larges gouttes et par averses impétueuses. La pluie finit par l'emporter : elle éteignit les foudres, mais précipita en torrents ses masses condensées. Elle tomba sans interruption, et, selon la pittoresque expression du chroniqueur, « si épaisse, qu'il semblait qu'on la versât d'en haut à pleines cruchées. »

Elle continua ainsi l'espace de huit jours. Pendant tout ce temps, l'eau du ciel ne cessa pas de tomber.

« On ne peut appeler cela pleuvoir, disait plus tard notre annaliste, c'était comme un autre déluge. Les équipages se trouvaient tellement harassés, qu'ils souhaitaient la mort, pour être délivrés de tant de maux. »

Exténué par les souffrances que lui causaient ces tourmentes continuelles, le bon père Alexandre succomba aux suites de l'épuisement.

Ainsi, le premier aumônier qui ait péri sur l'Océan, dans les fatigues de l'apostolat, fut un franciscain. Les glorieuses prémices d'une telle mort étaient bien dues aux enfants du Séraphin d'Assise.

Durant ces fureurs pélagiques, une des caravelles fut emportée au loin.

Elle avait réussi à jeter une ancre et à se maintenir; mais un coup de vent enleva le grand canot des officiers, et, pour ne pas périr, l'équipage dut à la hâte couper le câble. Pendant trois jours elle se vit le jouet des vagues.

Au milieu de ces convulsions de la nature, les marins les plus aguerris souffraient du mal de mer. L'insomnie, la fatigue, la crainte, avaient fini par les jeter dans un morne abattement. « Les navires avaient déjà perdu deux fois des chaloupes, des ancres, des amarres; ils étaient entr'ouverts et n'avaient plus de voiles. » Le naufrage devenait l'inévitable conséquence de ce délabrement.

Une seule chose a le droit de nous surprendre : c'est que ces bâtiments, sur lesquels on ne se croyait pas en sûreté dans une mer tranquille, résistassent si longtemps à une si étrange agitation.

Cependant, dit M. Roselly de Lorgues, à qui nous laissons raconter cet épisode, le plus beau peut-être de l'admirable vie de Christophe Colomb, et que nul biographe n'a dramatisé avec autant d'éloquence que son savant panégyriste; cependant, malgré les sévices de l'air et les grandes colères de l'Océan, après tant de dangers, le plus grand péril n'était pas venu : une nouvelle épreuve était réservée à ces infortunés.

V

Le mardi 13 décembre 1502, pendant que l'amiral agonisait dans son lit de douleurs, une clameur déchirante, partie de l'une de ses caravelles, fut presque aussitôt répétée par les trois autres.

Ce cri de désespoir retentit jusqu'à l'âme du moribond; il frissonna et rouvrit les yeux.

Quelque chose d'horrible se passait à la portée du regard.

Sur un point de l'espace agité par un mouvement giratoire, la mer se gonflait de tous les flots qu'elle attirait à ce centre, se soulevait comme une seule montagne, tandis que de noirs nuages, descendant en cône renversé, s'allongeaient vers le tourbillon marin qui se dressait palpitant à son approche, comme cherchant à le joindre. Ces deux monstruosités de la mer et de l'atmosphère s'unirent tout à coup par un effroyable embrassement, et se confondirent en forme d'X tournoyante.

« C'était, dit l'historien de Saint-Domingue, une de ces pompes ou trombes marines que les gens de mer appellent *ponks*, que l'on connaissait alors si peu [1], et qui ont depuis submergé tant de navires. »

[1] Depuis, les physiciens en ont donné la théorie effrayante, et nous croyons que nos lecteurs seront aises d'en avoir l'aperçu résumé.

La trombe est une colonne de vapeur plus ou moins condensée et inclinée qui va d'un nuage à la terre ou à la mer, et qui est le plus souvent animée d'un mouvement giratoire rapide, ainsi que d'un mouvement de translation. L'air tourbillonne autour de la colonne jusqu'à une certaine distance, au delà de laquelle règne un calme absolu. Souvent du milieu de la trombe s'échappent des éclairs, accompagnés de roulements de tonnerre. Les *trombes de mer*, qu'on appelle *ascendantes* ou *descendantes* suivant qu'elles commencent par un cône s'élevant de la mer ou descendant des nuages, sont redoutables aux navires qu'elles rencontrent sur leur passage : elles les entraînent, les soulèvent et les submergent la plupart du temps. En attaquant ces trombes à coups de

Un âpre sifflement précédait l'haleine fatale qui poussait vers les caravelles cet épouvantail, alors sans nom dans nos langues.

Ce genre de trombe est la plus affreuse manifestation de cette tempête infernale, à qui l'Orient donna le nom même de l'esprit du mal, « typhon. » Malheur aux navires qui se rencontrent sur son passage!

Au cri de détresse qui frappa son cœur, le grand homme s'était ranimé.

Devant l'imminence de la destruction, il se relève, reprend son ancienne vigueur et sort de sa cabine, afin de mesurer d'abord le péril. Lui aussi aperçut la chose formidable qui approchait. La mer était soutirée vers le ciel.

A ce phénomène inconnu il ne vit point de remède. L'art était inutile, la navigation impuissante. D'ailleurs, on ne pouvait plus gouverner.

Aussitôt Colomb, l'adorateur du Verbe, soupçonna dans cet

canon, on peut diviser la colonne et intercepter par suite la communication entre le nuage et la mer, ce qui écarte au moins momentanément le danger. Les trombes de mer semblent être particulières aux régions intertropicales. Les trombes de terre sont ordinairement précédées d'une chaleur étouffante, d'un calme plat et d'une baisse énorme et rapide du baromètre. Elles ne sont pas moins redoutables que les précédentes, et les dévastations qu'elles produisent sont épouvantables. On cite, en France, celle de Chatenay en 1839 et celles de Monville et Malaunay en 1845, qui produisirent sur leur passage de véritables désastres. Franklin, Musschenbrœk, Monge, etc., considéraient les trombes comme des tourbillons d'air engendrés par la rencontre de deux courants opposés. Brisson le premier y vit un effet électrique ; mais c'est à Peltier que revient l'honneur d'avoir complètement expliqué ce phénomène. Suivant lui, si un nuage électrisé passe à une certaine distance de la terre, il sera attiré et s'abaissera ; alors, si ce nuage est très dense, sa partie inférieure formera une sorte de protubérance qui ira peu à peu en s'allongeant. Si le phénomène se passe au-dessus de la mer, l'eau se soulèvera et s'élancera sur l'extrémité de cette protubérance pour former avec elle une colonne entre la mer et le nuage. Si au contraire le cône se forme au-dessus de la terre, les poussières et les corps légers seront attirés, s'élanceront au sommet du cône, seront repoussés, puis attirés de nouveau : la communication se trouvant ainsi établie entre le nuage et la terre, les objets plus volumineux seront attirés à leur tour, et la trombe sera alors en état de produire de terribles actions mécaniques, toujours accompagnées d'ailleurs d'actions électriques, enlèvement et rupture des arbres, renversement des bâtiments, dessèchement des étangs, coups de foudre, carbonisation des bois, fusion des métaux, etc., actions qui attestent l'origine électrique du phénomène, ainsi que sa puissance.

effroyable déploiement des forces de la nature quelque manœuvre satanique. Il ne pouvait conjurer les puissances de l'air d'après les rites de l'Église, craignant d'usurper sur le sacerdoce. Mais, à défaut du prêtre, dont la mort du père Alexandre l'avait privé, il se rappela qu'il était chef d'une expédition chrétienne; que son but était saint, et voulut, à sa manière, sommer l'esprit des ténèbres de lui livrer passage.

Il fit allumer dans les fanaux des cierges bénits, arborer l'étendard royal de l'expédition; ceignit son épée par-dessus le cordon de Saint-François, prit en main le livre des Évangiles, et, debout en face de la trombe qui approchait, lui notifia la sublime affirmation qui ouvre le récit du disciple bien-aimé, saint Jean, le fils adoptif de la Vierge.

S'efforçant de dominer de sa voix le bruit de la tempête, le messager du salut déclara au typhon « qu'au commencement était le Verbe; que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu; que toutes choses ont été faites par lui, et que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui; qu'en lui était la vie, et que la vie était la lumière des hommes; que la lumière luit dans les ténèbres, et que les ténèbres ne l'ont point comprise; que le monde qui a été fait par lui ne l'a pas connu, qu'il est venu dans son propre bien, et que les siens ne l'ont pas reçu; mais qu'il a donné à ceux qui croient en son nom, et ne sont nés ni du sang, ni de la chair, ni de la volonté de l'homme, le pouvoir d'être faits enfants de Dieu; et que le Verbe s'est fait chair, et qu'il a habité parmi nous. »

Alors, de par ce Verbe divin, notre Rédempteur, dont la parole calmait les vents et apaisait les flots, Christophe Colomb commande impérieusement à la trombe d'épargner ceux qui, faits enfants de Dieu, s'en vont porter la croix aux extrémités des nations, et naviguent au nom trois fois saint de la Trinité.

Puis, tirant son épée, plein d'une ardente foi, il trace dans l'air, avec le tranchant de l'acier, le signe de la croix, et décrit autour de lui un cercle acéré, comme s'il coupait réellement la trombe.

En effet, ô prodige! la trombe qui marchait vers les caravelles, attirant avec un noir bouillonnement les flots, parut poussée

La trombe disparut, la mer sembla vouloir apaiser sa fureur.

obliquement, passa entre les navires à demi noyés par le bouleversement des vagues, s'éloigna rugissante, disloquée, et s'alla perdre dans la tumultueuse immensité des plaines atlantiques [1].

VI

La trombe disparue, la mer sembla vouloir apaiser sa fureur; les vagues, moins emportées, se modérèrent; peu à peu l'Océan se remettait de sa colère, les vents faiblirent, il se fit comme un apaisement dans la nature.

Mais une troupe de hideux requins accoururent de tous les points de l'horizon, comme pour se repaître des épaves du carnage que leur instinct les assurait devoir rencontrer après cet épouvantable typhon. Les marins, à bout de provisions, prirent quelques-uns de ces monstres et en mangèrent malgré une vive répugnance, car les vivres à bord étaient corrompus, et, dit l'annaliste, on ne pouvait plus manger la soupe « à cause de la multitude des vers qui en sortaient et qui se cuisaient parmi ». Les uns en mangeaient en fermant les yeux, pour que le cœur se soulevât moins; les autres attendaient la nuit, afin de ne pas voir l'infecte nourriture à laquelle ils étaient réduits. Malgré ses douleurs et sa maladie, l'amiral « ne se traitait pas mieux que le dernier des matelots ».

C'est en mémoire de ces contrariétés inouïes que l'amiral nomma cette portion du littoral la Côte des Contrariétés.

L'historiographe royal Herrera l'a dit : « La cause de toutes

[1] C'est de ce fait, auquel les historiens rationalistes et protestants ne peuvent contester un caractère prodigieux, qu'est venue l'idée, d'abord répandue chez les marins, qu'on se préservait de la trombe en la coupant avec un sabre et l'évangile de saint Jean. Dans sa traduction de la vie de Christophe Colomb, le Provençal Cotolendy rappelle naïvement cette croyance. Il dit, dans une note marginale, en parlant de la trombe : « On s'en garantit en la taillant avec un couteau et l'évangile de saint Jean. »

ces contrariétés est si épouvantable, qu'il semblait que jamais homme naviguant n'en a vu de semblables en si peu de chemin qu'il y a de Porto-Bello à Veragua. L'amiral appela cette côte la *Costa de los Contrastes*. Il eut, pendant tout ce mauvais temps, la goutte avec de grandes douleurs, et tous ceux qui étaient dans les vaisseaux étaient malades, fatigués et dans des débilités étranges. »

Seul le grand chrétien conservait, avec la paix de son âme héroïque, la confiance inébranlable en cette Providence qui permettait à Satan d'éprouver ce nouveau Job, sans jamais l'autoriser à attenter à ses jours. Il en eut une preuve nouvelle au début de l'année 1503.

« Le jour de l'Épiphanie, écrit-il dans le journal de son dernier voyage, j'arrivai à Veragua, n'en pouvant plus. Là, Notre-Seigneur me fit trouver un fleuve et un bon port; j'y pénétrai avec peine, et la tempête recommença. Si je m'étais trouvé dehors, je n'aurais pu y entrer à cause du banc. »

Toujours dévoué jusqu'à l'héroïsme, quand il s'agissait d'épargner une peine à son frère bien-aimé, don Barthélemy s'engagea, avec quelques hommes résolus, dans l'intérieur des terres, persuadé, comme il devait le constater bientôt par lui-même, que les plus riches terrains aurifères étaient à Veragua.

L'adelantado et ses hardis compagnons furent reçus par le quibian de Veragua, — c'est le titre que portait le chef de cette contrée, — avec un empressement qui combla de joie les chercheurs d'or.

Les témoignages du quibian endormaient leur vigilance. L'amiral, qui la partageait, attendait, en proie aux plus cruelles souffrances d'un corps brisé par les fatigues, le résultat de leur expédition et encourageait l'établissement d'un poste militaire au centre du théâtre des opérations.

Mais, si tous s'endormaient dans une fatale sécurité, quelqu'un veillait et observait les allées et venues des indigènes, dont il entendait un peu la langue.

C'était Diégo Mendez.

Admirateur passionné de Christophe Colomb, il s'était attaché à sa personne, et peu à peu par son mérite avait gagné la

confiance de l'amiral, qui le nomma secrétaire en chef de l'escadre et lui donna le commandement d'une caravelle.

Or, un soir, Diégo Mendez, quand il fut sûr de sa terrible découverte, vint trouver le confiant vice-roi et lui dit :

« Monseigneur, ces gens qui sont par ici en tenue de guerre disent qu'ils vont rejoindre ceux de Veragua pour marcher contre les Indiens de Cobrava Aurira [1]. Je pense que c'est, au contraire, pour brûler nos vaisseaux et nous massacrer tous. »

Colomb, tiré de sa sécurité, tressauta, et, comme il avait pleine confiance en son dévoué serviteur, il le chargea de s'en aller surveiller de plus près les agissements et les desseins de ces troupes armées.

Mendez s'acquitta avec un intrépide courage de sa mission.

« Monseigneur, dit-il le lendemain à Colomb, il n'y a plus de doute, et maintenant ils sont en éveil. »

Alors, en ayant obtenu licence, l'héroïque serviteur, accompagné d'un seul aspirant de marine, Rodrigo de Escobar, se risqua au cœur de la conjuration.

En route, deux Indiens étrangers lui apprirent que le plan, déconcerté par sa brusque apparition de la veille, serait exécuté dans deux jours pendant la nuit. Moyennant une profusion de cadeaux, il essaya de décider ces deux hommes à le conduire, dans leurs canots, jusqu'à Veragua. Ils se dérobèrent à ses instances, certains, disaient-ils, qu'en arrivant on les massacrerait sans pitié. Il finit cependant par obtenir qu'ils le débarqueraient en face du principal village des conjurés.

Or les naturels armés barraient le passage et empêchaient Mendez d'arriver à leur chef.

Mendez, qui était un peu chirurgien, parut s'offenser de leur résistance à l'empêcher d'aller soigner la blessure du quibian. Ils le laissèrent passer.

L'habitation du quibian, posée sur un plateau au haut d'une éminence, occupait le centre d'une place ornée de trois cents

[1] Dissimulant ses véritables intentions, qui étaient de massacrer tous les Espagnols, le quibian s'était donné l'air de réunir ses troupes pour combattre le cacique de Cobrava, contre qui il venait d'avoir une escarmouche dans laquelle il avait été blessé à la cuisse, blessure que Diego Mendez va utiliser pour son dessein.

têtes de vaincus. Diégo Mendez trouva moyen d'y pénétrer, d'observer la place et de s'en tirer sain et sauf.

« Monseigneur, dit-il à Colomb en lui racontant son expédition, il n'y a plus une heure à perdre. Il faut s'emparer du quibian, sinon nous sommes tous perdus. »

L'adelantado, prenant avec lui quatre-vingts hommes, se chargea de l'arrestation. Elle fut opérée fort adroitement, et sans effusion de sang.

On confia la garde du terrible prisonnier au lieutenant Juan Sanchez, un colosse de taille et de vigueur herculéenne. Aux recommandations de don Barthélemy, l'hercule répliqua d'un air fanfaron qu'il répondait du captif sur sa vie et offrait, s'il s'échappait, de permettre qu'on lui arrachât la barbe poil à poil.

Pendant ce temps, les sujets du quibian poussaient des hurlements de douleur, suppliant qu'on leur rendît leur chef. Mais Sanchez l'avait chargé sur ses épaules, bien et dûment garrotté. Il le coucha au fond du canot, l'assujettit fortement à un banc, et l'on descendit le fleuve, car la nuit arrivait.

Le quibian poussait des gémissements à fendre l'âme, se plaignant que ses liens trop serrés coupaient ses bras et ses jambes malades. Sous sa rude écorce, Juan Sanchez avait le cœur bon. Il détacha la corde qui fixait l'Indien au banc des rameurs, se contentant de la tenir lui-même dans la main. Tout à coup, profitant d'un moment où le pilote regardait d'un autre côté, le quibian s'élança d'un bond violent, tomba comme un bloc au fond de la mer et disparut. Juan Sanchez, renversé par la violence du choc, avait involontairement lâché la corde, tandis que, habitué à nager entre deux eaux, le prisonnier plongeait et s'échappait, sans que personne pût le distinguer dans l'osbcurité noire. Toujours à la faveur de la nuit, il sortait des herbes du rivage comme un alligator, et rejoignait sa peuplade, furieux et ne respirant que la vengeance.

VII

Ce qui suivit défie toute description.

Qu'il nous suffise de dire que, tombés dans les embuscades des Indiens, malgré des prodiges de valeur, l'adelantado et ses plus braves compagnons, blessés ou tués, se virent bientôt acculés dans une impasse terrible, laissant Colomb dans une affreuse perplexité.

Malade et retenu à son bord par l'impossibilité de se mouvoir, il voyait autour de lui pleurer à chaudes larmes les capitaines et les matelots complètement démoralisés.

Alors Christophe Colomb fit effort pour gagner la hune du grand mât et voir si l'horizon ne lui découvrirait pas quelque signe salutaire. Il regardait de tous côtés, il interrogeait au loin, les vents seuls lui répondaient. N'en pouvant plus de tristesse et d'angoisse, il s'affaissa au pied de la hune, comme autrefois Élie sous le genévrier, et, l'âme brisée, il conjura le Seigneur, comme le prophète, de le retirer de ce monde.

A ce moment une chose sublime se passa, dont le froid rationalisme a vainement tenté de réduire la beauté à ses mesquines proportions, mais dont, en plein Collège de France, un grand lettré contemporain, l'illustre et savant M. Villemain, n'a pas craint de dire : « Il faut clore le xv^e^ siècle par cette vision sublime, où rien ne manque : le génie, l'enthousiasme et le malheur d'un grand homme. »

Mais laissons parler le héros lui-même.

Il l'écrivait aux rois :

« En butte à de si nombreuses tempêtes, tourmenté par la fièvre et accablé par tant de fatigues, tout espoir de salut s'était éteint dans mon âme. Cependant je m'armai de tout mon courage, je montai à l'endroit le plus élevé, appelant en vain les quatre vents du ciel à mon secours. Je voyais autour de moi

pleurer à chaudes larmes les capitaines de guerre de Vos Majestés. Épuisé, je tombai et m'endormis; dans mon sommeil, j'entendis une voix compatissante qui m'adressa ces paroles :

« — O insensé! lent à croire et à servir ton Dieu, le Dieu de tous les hommes! que fit-il de plus pour Moïse ou David son serviteur? Dès ta naissance, il prit toujours le plus grand soin de toi. Lorsqu'il te vit parvenu à l'âge fixé dans ses desseins, il fit merveilleusement retentir ton nom sur la terre. Les Indes, cette riche portion de l'univers, il te les a données comme tiennes; tu les as distribuées comme il t'a plu, et en cela il t'a transféré son pouvoir. Il t'a donné les clefs des barrières de la mer océane, fermées jusque-là de chaînes si fortes! On obéit à tes ordres dans d'immenses contrées, et tu as acquis une renommée glorieuse parmi les chrétiens. Que fit-il de plus pour le peuple d'Israël, quand il le tira d'Égypte? et pour David même, qui de simple pasteur devint un roi puissant de Judée? Rentre en toi-même, reconnais enfin ton erreur : la miséricorde du Seigneur est infinie; ta vieillesse ne fera pas obstacle aux grandes choses que tu dois accomplir. Le Seigneur tient en ses mains des héritages de longues années. Abraham n'avait-il pas plus de cent ans, lorsqu'il engendra Isaac? Et Sarah elle-même était-elle jeune? Tu réclames un secours incertain, réponds : Qui t'a tant et si souvent affligé? Est-ce Dieu ou le monde? Dieu maintient toujours les privilèges qu'il a accordés et ne fausse jamais ses promesses. Le service une fois rendu, il ne dit point que l'on n'a pas suivi ses intentions, et qu'il l'entendait d'une autre manière; il ne martyrise pas, afin de prouver sa puissance. Il suit l'esprit de la lettre. Tout ce qu'il promet il le tient, et même au delà. N'est-ce pas son usage? Voilà ce que ton Créateur a fait pour toi et ce qu'il fera pour tous. Montre maintenant la récompense des fatigues et des périls que tu as essuyés en servant les autres. »

« J'étais, dit Colomb, comme à demi mort en entendant tout cela. Mais je ne sus trouver aucune réponse à des paroles si vraies; je ne pus que pleurer mes erreurs. Celui qui me parlait, quel qu'il fût, termina en disant :

« — Ne crains pas, prends confiance; toutes ces tribulations demeurent gravées sur le marbre, et ce n'est pas sans raison. »

VIII

Colomb sortit fortifié de cette vision.

Il eut du reste presque aussitôt la preuve sensible de la protection du Ciel. La Providence se servit de Diégo Mendez pour tirer, par une série de prodiges où l'on sent la main d'en haut, les malheureux engagés dans cette périlleuse extrémité. On put enfin lever l'ancre, emportant les soldats, dégagés des mains de l'ennemi.

Mais Satan, de plus en plus furieux de ses insuccès, souleva sur le passage des caravelles, aux trois quarts démembrées, des difficultés sans cesse renaissantes, qui ont fait du quatrième voyage de Colomb une odyssée d'infortunes telle, qu'aucune autre navigation n'en a rencontré de pareilles.

Les historiens les moins suspects, entre autres l'historiographe royal, ont consigné cette remarque dans leurs récits.

« Comme ils sortaient d'un port, dit Herrera, il semblait que les vents épiaient leur sortie pour user peu après toute leur force sur leurs vaisseaux, comme contre des roches qui eussent pu leur résister; et ainsi, par la force des vents, ils étaient poussés maintenant vers l'Orient. Aussitôt après ils étaient chassés avec impétuosité par d'autres vers le Ponant, et de tant de sortes et si souvent, que l'amiral et tous ceux qui étaient dedans ne savaient à quoi se résoudre. »

« C'est une merveille que toutes les deux ne se soient pas mises en pièces, » écrit l'amiral au sortir d'une tempête qui prit en jouet sa caravelle amirale et une autre.

Quand elle eut fini, dit-il encore, il n'osait plus se remettre en route.

« J'avais perdu tous mes agrès; mes navires étaient percés de trous plus qu'un rayon d'abeilles, et les équipages complètement démoralisés. »

A tout prix cependant il fallait regagner Saint-Domingue.

« Ils ne savaient, raconte Herrera, à quel saint se vouer. Leur force, leur industrie, ne pouvaient vaincre l'eau, quoique l'on travaillât incessamment aux pompes. Déjà l'eau montait presque sur le tillac. »

L'amiral, dans sa lettre du 7 juillet 1503 aux souverains, le disait d'ailleurs lui-même :

« Mon navire était au moment de couler bas, lorsque Notre-Seigneur me conduisit miraculeusement à terre. »

Le miracle devait continuer, en lui ménageant un accueil hospitalier parmi les naturels du littoral. On mourait de faim à bord, et Diégo Mendez, qu'en récompense de son zèle Christophe Colomb avait fait son capitaine de pavillon, se dévoua encore pour le salut de ses frères. Lui-même le rapporte, avec une aimable et noble candeur, dans son récit de *Quelques incidents du dernier voyage de l'amiral don Christophe Colomb :*

« Il plut à Dieu que je trouvasse des habitants fort doux qui ne me firent aucun mal, se récréèrent avec moi et me donnèrent des vivres de leur plein gré. »

Colomb attendait dans l'inquiétude.

Cette peuplade inconnue pouvait avoir reçu le mot d'ordre du quibian, l'un de ces mots d'ordre qui, dans ces régions dépourvues en apparence de moyens rapides dans les communications, se transmettaient mystérieusement, comme portés sur l'aile des vents, à travers les mers et les forêts. Un peu partout d'ailleurs les Indiens se tenaient en garde contre ces étrangers, qu'ils avaient d'abord cru voir descendre du ciel, et qui, par leurs rapines et leurs crimes, s'étaient aliéné les cœurs des plus simples. Aussi, quand Diégo Mendez apparut à bord de la *Capitane,* l'amiral ne pouvait se lasser de le regarder avec admiration :

« Il rendait grâces à Dieu, dit le bon serviteur, de ce qu'il m'avait ramené sain et sauf du milieu de ces nations sauvages. »

IX

Comment compter néanmoins sur ces peuplades changeantes et fantasques à l'instar des enfants? D'autre part, il était impossible d'utiliser les deux dernières caravelles et de construire un navire. Les insulaires, excités par les instigations du dehors ou leur propre mobilité, pouvaient se jeter sur les malheureux échoués et les massacrer, sans aucun secours religieux et sans espoir de fuite.

Tandis qu'il réfléchissait tristement à ces choses, l'amiral se résolut à écrire aux rois, sans savoir comment il leur ferait parvenir ce message, et ce message leur parvint. Il est connu, parmi les savants, sous le nom de *littera rarissima*.

A vrai dire, ce n'est ni une lettre, ni un rapport, ni un résumé de voyage. C'est une communication du révélateur du globe aux rois catholiques.

Il raconte d'abord les souffrances et les travaux inouïs de cette navigation.

Il annonce l'existence de l'océan Pacifique, de l'autre côté du continent découvert, et aussi la découverte des mines d'or de Veragua.

Il s'occupe ensuite des intérêts de ses vaillants et infortunés compagnons de voyage.

Puis il se plaint de ce qu'on ne fait rien pour le rachat du saint sépulcre.

« C'est là, dit-il, l'autre affaire, la plus importante. Elle reste là, les bras ouverts, appelant; on l'a tenue pour étrangère jusqu'à cette heure!

Enfin il termine par cette condoléance demeurée célèbre, dont Humboldt a dit qu'elle nous initie aux secrets et aux combats intérieurs de la grande âme de Colomb :

« J'ai pleuré, s'écrie-t-il, jusqu'à présent sur les autres; main-

tenant que le Ciel me fasse miséricorde, et que la terre pleeur sur moi! Qu'il pleure sur moi, celui qui aime la charité, la vérité et la justice! »

Le message sans messager a été imprimé et traduit en vingt lieux divers. Mais comment parvint-il à son auguste destination? Mystère.

Il fallait cependant, il le fallait à tout prix, quitter la Jamaïque et regagner Saint-Domingue.

Après neuf jours de transes, de réflexions, l'amiral manda dans sa cabine son valeureux capitaine de pavillon, et là, seul à seul, s'engagea ce dialogue :

« Diégo Mendez, mon fils, aucun de ceux qui sont ici, excepté vous et moi, ne se doute du danger dans lequel nous sommes, par suite de notre petit nombre et de la multitude des Indiens sauvages, dont le caractère est inconstant et fantasque; et lorsqu'il leur prendra fantaisie de venir nous brûler dans ces deux navires, dont nous avons fait des maisons de paille, ils pourront facilement de la terre y mettre le feu et nous brûler tous. L'arrangement que vous avez fait avec eux pour qu'ils nous apportent des vivres, — ce qu'ils font de si bonne grâce, — peut bientôt ne plus leur convenir, et il ne serait pas surprenant que demain ils ne nous apportassent plus rien. Or nous ne sommes pas en position de prendre ces vivres de vive force, et nous aurons à en passer par où ils voudront. J'ai pensé à un moyen pour nous tirer d'embarras, si vous le trouvez bon : ce serait que quelqu'un s'aventurât sur le canot que vous avez acheté, pour se rendre à l'île Espagnole et s'y procurer un navire, avec lequel nous puissions sortir de la situation périlleuse dans laquelle nous nous trouvons. Dites-moi votre opinion.

— Monseigneur, répondit Diégo, je vois parfaitement le danger qui nous menace, et il est plus grand qu'on ne saurait l'imaginer. Je considère le projet de passer de cette île dans l'île Espagnole avec un bâtiment aussi petit que ce canot, non seulement comme fort difficile, mais encore comme impossible, parce que je ne connais personne qui ose se hasarder à courir le risque si patent de traverser un golfe de quarante lieues entre des îles où la mer est si impétueuse. »

Colomb se tut. Il n'avait rien à répliquer au vaillant capitaine, et pourtant son regard parlait à sa place. Diégo le comprit :

« Monseigneur, reprit-il après un long silence, j'ai hasardé plusieurs fois ma vie pour sauver la vôtre et celle de toutes les personnes qui sont avec vous, et Dieu m'a miraculeusement sauvé. Mais, malgré ma conduite, il n'a pas manqué de médisants qui aient dit que vous me confiez toujours toutes les choses où il y a de l'honneur à acquérir, lorsque parmi elles il y en avait d'autres qui les exécuteraient aussi bien que moi. Pour ce motif, il me paraît convenable que Votre Seigneurie les fasse appeler tous, leur propose cette entreprise, pour voir si parmi eux il s'en trouve quelqu'un qui veuille s'en charger, ce dont je doute; et, si tous refusent, je hasarderai ma vie pour votre service, ainsi que je l'ai déjà fait plusieurs fois. »

Dès le lendemain, sur ce sage avis, l'amiral réunit tous les officiers en conseil, et leur proposa d'envoyer un canot à Saint-Domingue. Tous se récrièrent, disant que ce serait aller à une mort certaine. C'est ce qu'attendait le brave Mendez.

« Puisqu'il en est ainsi, Monseigneur, dit-il, je n'ai qu'une vie, et je veux la hasarder pour le service de Votre Seigneurie et pour le bien de tous ceux qui sont ici, parce que j'espère en Dieu Notre-Seigneur, qui, en voyant l'intention qui me dirige, me sauvera comme il l'a déjà fait tant de fois. »

Transporté de joie, et dans son admiration pour cet héroïsme si simple et si droit, Christophe Colomb se leva de son siège, courut au brave capitaine, et, le pressant tendrement sur son cœur devant tout le conseil, il s'écria :

« Je savais bien qu'il n'y aurait que vous ici qui oseriez vous charger d'une telle entreprise ! »

Puis, comme s'il avait eu révélation de la récompense que le Ciel invoqué accorderait à cette bravoure :

« J'ai la ferme confiance, dit-il d'une voix inspirée, que Dieu Notre-Seigneur vous fera surmonter les dangers qui vous menacent, comme il l'a fait dans d'autres occasions. »

Diégo Mendez partit et courut une série de dangers qui constituent à eux seuls un drame. Nous l'écririons volontiers, s'il ne fallait se hâter. Le héros, digne élève du grand génie au

service duquel il avait consacré sa vie, l'a résumé en cette ligne, d'une concision cornélienne :

« Dieu me délivra miraculeusement. »

Une fois entre autres, les Indiens, qui s'étaient emparés de lui, jouaient sa vie à la balle. Il leur échappa, retrouva sa route, et rejoignit son canot.

Quand il revint rendre compte à Colomb de sa première tournée d'exploration, il continue, avec une simplicité antique, son récit :

« Je lui racontai, dit-il, de quelle manière Dieu m'avait délivré des mains de ces sauvages. Sa Seigneurie eut une grande joie de mon retour. Elle me demanda si je reprendrais mon voyage. »

Tant d'héroïsme toucha le cœur des plus timides, et bon nombre d'hésitants demandèrent à l'accompagner.

Mais, tandis que ces vaillants vont affronter un péril suprême, il est temps de nous transporter nous-mêmes à Saint-Domingue, et d'y voir ce que l'incurie et l'incapacité avaient fait de cette belle colonie. Le récit de ces choses incroyables a été fait par un contemporain. Nous lui laissons la parole.

X

Tandis que l'infatigable Colomb, tourmenté d'une goutte cruelle, abattu et presque mourant, conservait cette activité qui caractérise tous les hommes nés pour les grandes choses; tandis qu'il était le jouet des tempêtes, à quelque distance des côtes du Mexique, qu'il ne lui fut pas donné d'apercevoir, on dévastait par les barbaries les plus exécrables la colonie qu'il avait fondée.

Ovando ne se vit pas plus tôt en possession du pouvoir suprême, que, pour contenir les indigènes, il n'imagina pas de meilleur moyen que de dépeupler une de leurs plus grandes provinces.

Ils joignirent la cruauté à la perfidie.

La princesse Anacoana avait succédé au gouvernement de Xaragua.

Très portée d'inclination pour les Castillans, elle s'était, on s'en souvient, d'abord appliquée à bien traiter ceux qu'elle y avait trouvés établis. Mais, comme elle n'avait été payée que d'ingratitude, ceux-ci se persuadaient que la haine aurait succédé à la sympathie dans le cœur de la princesse. Ils mandèrent à Ovando que la reine de Xaragua méditait quelque dessein hostile, et qu'il importait de la prévenir.

Ovando connaissait bien le caractère de ceux qui lui donnaient cet avis; cependant il prit ce prétexte pour se rendre dans les États d'Anacoana à la tête d'une petite armée, après avoir publié que le but de son voyage était de percevoir le tribut que la reine devait à la couronne de Castille et aussi de voir une princesse qui s'était déclarée de tout temps l'amie de la nation espagnole.

La confiance de l'accueil d'Anacoana aurait dû dissiper tous les soupçons. La reine n'oublia rien, en effet, pour faire aux Espagnols une réception honorable. Elle assembla tous ses vassaux pour grossir sa cour et donner aussi une plus haute idée de sa puissance. On y comptait jusqu'à trois cents caciques.

A l'approche du gouverneur, Anacoana se mit en marche pour aller au-devant de lui, escortée de tous ces grands chefs et d'un peuple innombrable, tous dansant à la mode du pays et faisant retentir l'air de leurs chants.

La rencontre se fit assez proche de la ville de Xaragua, et l'on se donna mutuellement des marques de confiance et d'amitié. Après les premiers compliments, Ovando fut conduit parmi des acclamations continuelles au palais de la reine, où il trouva, dans une salle très spacieuse, un festin qui l'attendait. Tous ses gens furent traités avec profusion, et le repas suivi de danses et de jeux.

Cette fête dura plusieurs jours, avec autant de variété que de magnificence; et les Castillans, dit la chronique, admiraient le bon goût qui régnait dans une cour barbare.

A son tour, Ovando proposa à la reine de Xaragua une fête à la manière d'Espagne, pour le dimanche suivant, et il lui

donna à entendre que, pour y paraître avec plus de grandeur, elle devrait y être entourée de tous ses grands caciques. Cet avertissement semblait plus fait pour flatter l'ambition d'Anacoana que pour lui inspirer de la défiance. Elle retint donc ses trois cents vassaux, et leur donna le même jour un grand repas, à la vue d'un peuple infini, que la curiosité du spectacle n'avait pas manqué de rassembler.

Toute sa cour se trouvait donc réunie dans une salle spacieuse, dont le toit était soutenu d'un grand nombre de piliers et bordait la place qui devait servir de théâtre à la fête.

Après s'être un peu fait attendre, les Espagnols parurent enfin en ordre de bataille. L'infanterie, qui marchait la première, occupa d'abord, mais sans affectation, toutes les avenues de la place. La cavalerie vint ensuite, avec le gouverneur général à sa tête, et s'avança jusqu'à la salle du festin, qu'elle investit. Tous les cavaliers castillans mirent alors le sabre au clair.

A cette vue, la reine frémit et tous ses convives; mais, sans leur laisser le temps de se reconnaître, Ovando porta la main à sa croix d'Alcantara, signal dont il était convenu avec ses troupes. Aussitôt l'infanterie fit main basse sur le peuple qui remplissait la place, tandis que les cavaliers, mettant pied à terre, entraient brusquement dans la salle.

Les caciques furent attachés aux colonnes, et, sans autre forme de justice, on mit le feu à la salle. Tous ces infortunés furent brûlés vifs.

La malheureuse reine, destinée à des traitements plus honteux, fut chargée de chaînes et conduite au gouverneur, qui la fit conduire en cet état à la forteresse de Saint-Domingue, où l'on instruisit son procès dans les formes d'Espagne. Les juges la déclarèrent convaincue d'avoir conspiré contre les Espagnols, et la condamnèrent au plus ignominieux des supplices, celui de la potence.

On fit périr, dans la fatale journée de Xaragua, un nombre infini d'Indiens, sans distinction d'âge ni de sexe. Quelques cavaliers ayant, par pitié, sauvé quelques enfants qu'ils emmenaient en croupe et réservaient pour l'esclavage, d'autres, plus cruels, venaient par derrière percer ces malheureux enfants,

Un nombre infini d'Indiens périrent dans la fatale journée de Xaragua.

ou bien leur coupaient les jambes et les abandonnaient dans cet état.

De ceux qui échappèrent à la fureur des soldats, quelques-uns se jetèrent dans des canots que le hasard leur fit trouver sur le bord de la mer, et passèrent dans une île nommée *Guanabo,* à huit lieues de Saint-Domingue; mais ils y furent poursuivis, et, s'ils obtinrent grâce de la vie, ce fut pour tomber dans une servitude plus dure que la mort.

Un parent de la reine, nommé Guarocuya, se cantonna dans les montagnes de Barruco, les plus hautes et les plus inaccessibles de l'île, qui s'étendent, par l'intérieur des terres, depuis Xaragua jusqu'à la côte du sud, et dont les habitants étaient encore sauvages. Plusieurs pénétrèrent dans celles qui forment le milieu de l'île. Ovando fit marcher des troupes sur ces deux points. Les Indiens s'y défendirent pendant quelque temps; mais Guarocuya et les autres caciques ayant été pris et condamnés à la mort, tout le reste fut si bien dispersé, que six mois après on ne connaissait plus un seul indigène qui ne fût soumis au joug des vainqueurs.

C'est au milieu de ces horreurs que Diégo Mendez était enfin parvenu, après avoir vingt fois failli périr, à rejoindre Ovando, le conjurant d'envoyer des secours à l'amiral en détresse.

Son lieutenant voulait rapporter à Colomb l'heureuse nouvelle de leur arrivée sains et saufs. Mais aucun rameur ne consentit à recommencer une aussi périlleuse traversée, et force fut d'attendre le résultat de la mission de Mendez.

XI

Rien n'est triste comme l'attente, mauvaise conseillère des impatients. L'amiral allait en faire une fois de plus la douloureuse expérience.

Un an s'était écoulé à interroger l'horizon et à attendre.

Enfin, le 2 janvier 1504, François de Porras, arrogant, la tête haute, évidemment sûr de l'impunité, ouvrit la cabine où gisait sur son lit de douleur l'héroïque vice-roi, et, sans en attendre l'autorisation, y pénétra de force.

Cet intrus était l'aîné de deux frères sévillans, que les bureaux avaient imposés à l'amiral, l'un comme capitaine d'une des quatre caravelles, l'autre comme notaire de l'escadre. « Aucun d'eux, disait Colomb, n'avait les talents nécessaires pour ces emplois. Mais je fermai les yeux pour l'amour de celui qui me les avait donnés. Dans les Indes, ils se montrèrent de plus en plus vains de leur position. Je leur pardonnai une foule de manquements que je n'aurais point passés à un parent, et qui méritaient une autre punition que des réprimandes. »

« Il paraît, amiral, dit l'insolent, que Votre Seigneurie ne compte pas retourner sitôt en Castille, et qu'elle a résolu de nous faire périr ici. »

Colomb, d'abord surpris, suivant sa pittoresque expression, « autant que si les rayons du soleil avaient produit des ténèbres, » répondit doucement que le capitaine, ayant assisté à tous les conseils, savait parfaitement à quoi s'en tenir sur l'impossibilité où l'on se trouvait, en attendant le retour de Diégo Mendez, de remettre à la voile.

Sur quoi François de Porras lui déclara que, s'il ne voulait pas partir avec eux sur l'heure, on le laisserait seul à la garde de Dieu, et, paraissant sur le seuil de la cabine, il cria aux conjurés accourus :

« Je m'en vais en Castille, qui m'aime me suive !

— Moi ! moi ! ce sera moi ! » criaient de tous côtés les compatriotes des deux chefs de la révolte.

Puis, pénétrant de force dans les magasins d'armes et de provisions, ils ne cessaient de crier :

« Castille ! Castille ! »

Menaçant les rares fidèles, ils poussaient des hurlements féroces :

« Qu'ils meurent ! qu'ils meurent ! »

Les fidèles, éperdus, demandaient à Colomb :

« Amiral, seigneur amiral, que ferons-nous ? »

L'adelantado prit une hallebarde et vint au secours de son frère.

Intimidés, les rebelles s'emparèrent des canots, et, au nombre de quarante-huit, ils partirent sous la conduite de Porras.

Trois fois ils tentèrent de franchir le passage, trois fois la mer les repoussa.

Renonçant alors à leur premier dessein de se rendre à Saint-Domingue, ils abandonnèrent les canots et se mirent à parcourir les terres en vrais bandits, allant d'une habitation à l'autre, dépouillant et violentant les indigènes, qu'ils excitaient à s'en venger sur l'amiral, comme s'ils les eussent ainsi traités et pillés sur ses ordres.

Les misérables savaient bien que Colomb était réduit à vivre par le secours des Indiens. Excités par les rebelles, rendus furieux par leurs déprédations, ceux-ci cessèrent tout à coup d'alimenter les caravelles.

C'est alors qu'eut lieu le fameux épisode de l'éclipse, dénaturé par les historiens, et auquel il faut restituer sa vraie physionomie, comme l'a fait M. Roselly de Lorgues dans un récit que nous lui emprunterons, parce qu'il en finit une bonne fois pour toutes avec une légende malheureusement encore fort accréditée par les manuels d'histoire.

XII

Lorsque, par l'intermédiaire de Diégo Mendez, Christophe Colomb fit avec les caciques des environs de Santa-Gloria un traité pour l'approvisionnement des caravelles, il leur dit tout d'abord que Dieu son maître l'avait fait arriver en ce lieu, et qu'il y séjournerait jusqu'à ce qu'il lui plût de l'en retirer. Il se présenta donc à eux, suivant son vrai caractère, comme l'hôte de la Providence, et consigna les équipages à bord, uniquement pour préserver de leurs convoitises les riverains hospitaliers.

Mais au moment où les indigènes, violant leurs promesses,

voulurent affamer les naufragés, Colomb, dépourvu de toute ressource humaine, invoqua le Seigneur, et, comme à l'ordinaire, ce ne fut pas en vain.

Au lieu de l'aider par un miracle matériel, comme il l'eût fait pour un patriarche, un prophète de l'ancienne loi, et de lui envoyer de la manne ou des cailles, le Très-Haut l'assista d'une idée. Il secourut son serviteur par une notion tirée de l'architecture céleste. Il lui inspira un moyen qui n'avait jamais été employé depuis le commencement de l'histoire certaine, et auquel jamais de lui-même l'amiral n'aurait songé.

Dieu lui rappela que dans trois jours aurait lieu une éclipse de lune.

Ainsi la lune, ce signe par lequel Diégo Mendez avait été préservé d'une horrible mort par la soif[1], devait sauver de la famine Christophe Colomb.

Dans ses perplexités, chaque fois que, se mettant en prières, le messager de la croix suppliait le Seigneur de le secourir, l'idée de l'éclipse revenait à son esprit. Colomb reconnut par là qu'il devait tirer son salut de cette éclipse. Dieu lui indiqua simplement le sujet, son génie lui fournit le mode de fécondation.

[1] Allusion à un incident de la traversée de Mendez entre la Jamaïque et Saint-Domingue. Les rameurs, brûlés de soif, tombaient sous leurs bancs, et on désespérait d'arriver à la petite île de Navasa, que chacun craignait d'avoir laissée loin de leur route. L'un des rameurs succomba, et les malheureux survivants cherchaient à tromper leur soif, en humectant leurs lèvres avec de l'eau de mer. Tous désespéraient, sauf Diégo Mendez. La lune venait de se lever au nord, et l'envoyé de Colomb, qui sans cesse portait les yeux autour de lui, remarqua qu'une ligne courbe et brisée cachait la partie inférieure du disque. Il conjectura qu'une masse opaque s'interposait au loin entre l'astre et les canots. Alors, remerciant le Seigneur de l'avoir secouru par ce signe céleste, il réveilla le zèle de ses canotiers, qui se mirent tous aux rames, et le lendemain au point du jour ils atteignirent Navasa. C'était une île basse, aride et n'ayant qu'une demi-lieue de circuit. Elle était formée de rocs nus, n'avait ni source, ni arbres, ni plantes. Par bonheur, dans le creux des rochers se trouvait encore de l'eau des dernières pluies. Diego Mendez rendit de vives actions de grâces à Dieu de cette miséricorde. En voyant le peu d'étendue et d'élévation de Navasa, il comprit que, si son œil ne se fût pas fixé sur la lune en ce moment précis, ils auraient passé hors de leur route sans la distinguer, et se seraient infailliblement perdus dans l'immensité des flots. Ils se délectèrent avec cette eau du ciel. (Cf. Roselly de Lorgues, *op. cit.*, t. II, p. 282 et suiv.)

L'amiral envoya un interprète d'Haïti chez les caciques, les inviter à un grand spectacle que donneraient les étrangers le surlendemain.

Comme il le prévoyait, ils accoururent en foule.

Alors il leur reprocha leur manque de bonne foi et leur dureté. Il leur rappela qu'il se trouvait leur hôte par la volonté de Dieu son maître. Il ajouta que Dieu son Seigneur savait leur projet de faire périr de faim les étrangers, malgré les accords arrêtés entre eux pour l'approvisionnement des caravelles; qu'assurément Celui qui récompense les bons et punit les coupables était irrité de leur manquè de bonne foi et d'humanité. Et, pour leur prouver la supériorité des serviteurs de son Dieu, il leur annonça que le soir même, au lever de la lune, ils verraient bientôt l'astre rougir malgré la sérénité du ciel, puis s'obscurcir et leur refuser la lumière.

Là-dessus quelques-uns eurent peur, mais « les autres s'en allèrent en riant de moquerie ».

Lorsque la nuit arriva, la couleur sanglante de la lune ébranla les plus fermes. Dès qu'ils virent sa teinte s'obscurcir, ils poussèrent des hurlements de terreur et accoururent chargés de provisions aux caravelles, promettant d'apporter désormais des vivres régulièrement. Sur leurs instances, l'amiral leur dit qu'il allait parler à son Dieu; et, en effet, il se retira dans sa cabine. Pour qui comprend le caractère de Colomb, il est hors de doute qu'il pria Dieu en leur faveur, lui demandant d'ouvrir leur cœur aux lumières évangéliques, de leur inspirer des sentiments doux et humains, et de leur épargner les maux qui avaient affligé les indigènes de Saint-Domingue.

Durant ce temps, l'éclipse devenait plus complète, ainsi que la terreur des Indiens rassemblés sur le rivage, comme le prouvaient leurs hurlements. Ils suppliaient les Espagnols d'avoir pitié d'eux.

L'éclipse parvenait à sa décroissance quand l'amiral, ayant achevé sa prière, sortit de sa cabine et dit aux caciques qu'il avait parlé d'eux à son maître; que Dieu entendait leur promesse de bien traiter les chrétiens, de leur apporter des provisions. Il leur annonça que ce phénomène, objet d'épouvante chez la plu-

part des peuples idolâtres, n'était point un présage menaçant pour les serviteurs du Christ, et que bientôt la lune n'allait plus être d'un brun rougeâtre, mais reparaître pure et blanche comme à l'ordinaire. .

Les indigènes conjurent Colomb d'avoir pitié d'eux.

Le messager de la croix prit occasion de cette circonstance pour montrer aux indigènes le signe du salut, et leur inspirer cette crainte salutaire du Seigneur qui est le commencement de la sagesse.

En effet, les caciques remercièrent l'amiral et s'en allèrent

« louant le Dieu des chrétiens », dont ils ne parlaient plus qu'avec un grand respect. Depuis lors ils envoyèrent exactement des provisions, qui étaient scrupuleusement payées en objets d'échange.

XIII

Ses équipages le croyaient peut-être insensible, et nul, à coup sûr, ne se doutait des pensées qu'il roulait dans son esprit, tandis que, échoué dans cette anse inconnue, il attendait depuis un an bientôt sa délivrance.

Or, pendant qu'il gardait pour lui seul les angoisses de son âme, cette grande âme, sans rien perdre de sa conformité au vouloir divin, cherchait à pénétrer le secret providentiel de cet apparent abandon.

Un témoin discret, confident de ses pensées, nous révèle ce mystère. Sur le manuscrit original du livre commencé à Palos, le Job moderne a écrit ces deux vers, écho lointain du célèbre *Hei mihi, quia incolatus meus prolongatus est?* « Hélas! pourquoi donc mon exil s'est-il ainsi prolongé? »

Le paléographe curieux qui parcourt à la bibliothèque colombine de Séville le manuscrit du *Libro de las Profecias,* s'arrête involontairement ému au feuillet LXXVII, et, quand il songe que les deux vers qui l'arrêtent ont été écrits par le héros éprouvé dans une anse de la Jamaïque, où il passait l'une des dernières années de sa vie dans une inaction forcée, lui qui rêvait de si grandes choses, il répète avec le grand homme :

Qual sea la causa de tanto destierro
Por mill prolongado y mas de quinientos?

« Quelle peut donc être la cause d'un si long bannissement? »
Ses compagnons d'infortune se le demandaient aussi; et,

comme ils n'avaient pas son héroïque confiance en Dieu, quelques-uns, reprenant le dessein des Porras, résolurent de le massacrer et d'emporter tout ce qu'ils pourraient après ce parricide.

« Or, raconte avec une touchante simplicité son fils Fernando, Notre-Seigneur, voyant le péril imminent de l'amiral, à la suite de cette seconde sédition, il lui plut d'y remédier par la venue d'une petite caravelle. »

Pour comprendre l'arrivée de ce secours providentiel, il nous faut revenir en arrière.

A Saint-Domingue, on venait d'apprendre avec stupeur les réponses dilatoires opposées par le gouverneur Ovando à toutes les instances que lui faisait Diégo Mendez, pour obtenir l'envoi d'une petite flotte au secours de l'amiral.

Ovando, dit le père Charlevoix, soupçonnait quelque arrière-pensée dans ce naufrage, et pensait que cet accident avait été préparé par l'amiral pour lui fournir un prétexte plausible de venir au siège du gouvernement.

Il retint tant qu'il put auprès de lui, à Xaragua, le fidèle serviteur de Colomb et ne lui permit de rentrer à Saint-Domingue qu'après l'horrible pendaison de la noble et hospitalière Anacoana, la poétique et gracieuse reine d'Haïti.

Les envieux n'avaient pu déraciner dans les cœurs l'estime et la vénération que son génie, ses vertus et sa bonté avaient conciliés à Christophe Colomb. Le récit de son infortune présente émouvait les plus rebelles, d'autant que les religieux franciscains ne craignaient point de reprendre du haut de la chaire cette révoltante ingratitude; ils tonnaient avec une sainte hardiesse contre cet abominable abandon où l'on laissait leur pieux et noble ami.

L'opinion publique finit par émouvoir et peut-être effrayer Ovando. Il annonça l'envoi d'un brigantin à Colomb. Mais, au lieu de permettre à Mendez de rejoindre son glorieux maître, il fit de l'envoi de ce prétendu secours un moyen d'espionnage.

Il confia le commandement du petit navire à un officier de terre, et quel officier! l'ennemi le plus ardent de l'amiral à Saint-Domingue. Du reste, les provisions et rafraîchissements envoyés à Colomb témoignaient du secret espoir de se leurrer du grand

homme : une moitié de porc salé et un baril de vin, pour les cent trente hommes qu'il savait être auprès de l'amiral.

Et cependant, quand le brigantin apparut à l'horizon de la petite baie, la joie fut grande parmi les naufragés. Tous regardaient, cherchant à s'expliquer les manœuvres singulières du petit navire.

Au lieu de jeter l'ancre tout près, il mouillait à distance et envoyait une chaloupe, qui ne tarda pas à accoster la caravelle amirale. Ceux qui la montaient demandèrent une amarre, à laquelle ils attachèrent le baril de vin et la moitié du porc salé, que l'on hissa à bord. Puis l'officier prit au bout d'une gaffe un pli pour l'amiral, et le présenta ainsi. On prit le message, et la chaloupe s'éloigna à toute vitesse. A distance, l'officier éleva la voix. Le son de cette voix plongea dans la stupéfaction tous ceux qui l'entendirent : c'était le traître Diégo de Escobar, ce commandant du fort de la Madeleine qui, pendant que l'amiral découvrit le nouveau continent, s'était révolté contre le vice-roi des Indes et avait passé avec sa troupe à Roldan.

La présence de cet homme était une violation flagrante des ordres de la reine Isabelle, portant que tous les anciens rebelles devaient être renvoyés en Castille. La mission que lui avait confiée Ovando constituait une double offense envers l'amiral.

Christophe Colomb cependant était sorti de sa cabine. Quand Escobar le vit sur le pont, il lui cria que le gouverneur général était bien fâché de ses malheurs, mais qu'il ne pouvait encore le tirer de la situation où il se trouvait, quoiqu'il fût dans l'intention d'y apporter la diligence possible: et qu'en attendant, il le priait d'agréer cette légère marque de son amitié.

En achevant ces mots, il se retira à distance, pour attendre que l'amiral eût écrit sa réponse, et il la prit ensuite avec les mêmes précautions.

Tous regardèrent comme une insulte ce nouveau procédé, et Christophe Colomb s'aperçut vite du mauvais effet produit sur ses gens.

Il les assembla, pour les assurer que les secours ne tarderaient maintenant plus à arriver; car il avait bien compris la secrète pensée d'Ovando, de s'assurer par un affidé non suspect

de la vérité des récits de Mendez. Or, quelle que fût la haine d'Escobar pour lui, il ne pouvait ne pas rassurer le gouverneur sur les véritables intentions de l'amiral et lui persuader qu'il ne s'agissait point là d'un prétexte pour reparaître à Saint-Domingue.

Les promesses de l'amiral calmèrent la majorité. Seuls quelques esprits soupçonneux s'obstinèrent à penser et murmurer que le dessein d'Ovando devait être de laisser périr les Colomb et tous ceux qui leur témoignaient de l'attachement.

L'amiral voulut essayer des mêmes moyens de persuasion auprès des rebelles.

Il envoya aux Porras un messager sûr, chargé de leur communiquer la bonne nouvelle qu'il venait de recevoir, et leur fit même porter un quartier du porc qu'il avait reçu d'Ovando, avec une petite provision de vin prise dans son pauvre baril.

Mais cette avance fut mal reçue. François de Porras déclara que de sa vie il ne se fierait aux Colomb, et que, jusqu'à l'arrivée du secours promis, il continuerait de vivre dans l'indépendance, c'est-à-dire dans la révolte et la rapine. Il ajouta que, si l'on envoyait deux vaisseaux, il en prendrait un pour lui et pour sa troupe, et que, s'il n'en arrivait qu'un, il se contenterait de la moitié, et qu'au reste, ses gens ayant été forcés de jeter à la mer toutes leurs hardes et leurs marchandises, il convenait que l'amiral partageât avec eux ce qui leur en restait.

Les envoyés de Christophe Colomb représentèrent qu'ils ne pouvaient transmettre des propositions de cette nature à leur chef commun.

Alors la fureur des rebelles atteignit son paroxysme. Ils en vinrent même à protester que ce qu'on ne voulait pas leur accorder de bonne grâce, ils l'enlèveraient de force.

Puis Porras, se tournant vers eux, leur dit que l'amiral était un homme cruel, dont ils avaient tout à craindre pour leur vie; qu'il joignait le sortilège à la cruauté; que cette barque, qui n'avait paru qu'un instant, était l'effet de quelque prestige; qu'il excellait dans ces inventions, et que, si la barque eût été réelle, il n'aurait pas manqué, dans l'extrémité à laquelle il était réduit, de s'y embarquer avec son fils et son frère; que le plus sûr était

de le visiter l'épée à la main, de se saisir de sa personne, et d'enlever tout ce qu'il avait sur ses vaisseaux.

Il faut convenir, observe naïvement le chroniqueur à ce trait, que, s'il n'est pas très extraordinaire qu'on prît Colomb pour un sorcier (tant il avait accompli de prodiges depuis dix ans), il n'était guère conséquent d'attaquer un homme que l'on croyait doué d'un pouvoir surnaturel; mais cette contradiction se retrouve à tout moment dans l'histoire de l'esprit humain.

François de Porras s'avança bientôt jusqu'en vue des caravelles; et, s'étant arrêté dans un village où, quelques années après, devait naître, sous le nom de Séville, un petit bourg castillan, il parut se disposer à forcer les Colomb dans leur retraite.

L'amiral, à ce moment, était encore retenu immobile par des douleurs de goutte. Il frémit d'indignation, en apprenant que les rebelles étaient prêts à l'attaquer. Cependant, la prudence et la compassion l'emportant comme toujours dans son grand cœur, il chargea don Barthélemy, qu'il envoya à leur rencontre avec cinquante hommes, de les exhorter encore à la soumission et d'offrir un pardon général à ceux qui voudraient l'accepter.

Les mutins ne lui donnèrent pas le temps de leur faire cette proposition. A peine eurent-ils aperçu sa troupe, qu'ils s'avancèrent les armes à la main en criant : « Tue! tue! »

L'adelantado alors excita les siens à ne pas forfaire à l'honneur, et il ne leur commanda rien dont il ne leur eût auparavant donné l'exemple.

Au premier engagement, six des conjurés tombèrent. Alors l'aîné des Porras, furieux de voir tomber les plus forts de sa troupe, auxquels il avait donné précisément mission de tuer le frère de l'amiral, s'élança sur lui et fendit son bouclier d'un coup terrible qui blessa même l'adelantado à la main. Mais don Barthélemy, qui était d'une vigueur extraordinaire, le saisit par le milieu du corps et le fit son prisonnier. Pressant ensuite ceux qui continuaient de résister, il en tua plusieurs, et le reste se sauva par la fuite.

Ainsi l'amiral fut redevable de son salut à la valeur de son frère, car les rebelles avaient juré de ne pas ménager sa vie, si la victoire s'était déclarée pour eux.

Elle ne coûta qu'un seul homme à l'adelantado; mais quelques-uns furent dangereusement blessés, entre autres le pilote Ledesma, dont l'héroïsme fournit un épisode qui nous a été conservé par les historiographes de l'expédition.

Ledesma était fort connu pour son courage et sa force. Il fut si maltraité d'un coup de sabre à la tête, que sa cervelle était à découvert. Un autre coup faillit lui abattre le bras, et d'un troisième il eut la jambe fendue jusqu'à l'os, depuis le jarret jusqu'à la cheville du pied. Comme on l'avait cru mort, et qu'il était demeuré sur le champ de bataille, les Indiens du village voisin, surpris de voir étendus par terre et sans mouvement des hommes qu'ils avaient crus immortels, s'approchèrent de lui et voulurent toucher ses blessures pour observer quelles plaies faisaient les épées. Ce mouvement l'ayant rappelé à lui : « Si je me lève! » cria-t-il d'une voix terrible, et de ce seul mot il porta tant d'épouvante dans l'esprit des Indiens, qu'ils se mirent à fuir sans oser tourner les yeux.

Le lendemain du combat, tous les rebelles qui s'étaient échappés par la fuite prirent le parti de venir se jeter aux pieds de l'amiral et de s'engager par de nouveaux serments.

Il les reçut avec bonté, à la seule condition que Porras, leur chef, demeurerait prisonnier, et qu'ils recevraient eux-mêmes, jusqu'au départ pour Saint-Domingue, un capitaine de sa main, sous la conduite duquel ils auraient la liberté de s'établir au lieu qu'ils choisiraient, pour y subsister du commerce de quelques marchandises qu'il leur ferait délivrer.

CHAPITRE XI

RETOUR EN ESPAGNE

Colomb amené à Saint-Domingue. — Il ne se laisse point prendre aux hypocrites démonstrations d'Ovando. — Tout est ruiné ! — Le dernier adieu au nouveau monde. — La reine Isabelle, mourante, reçoit Diégo Mendez. — La maladie et la mort de cette grande princesse. — Deuil. — Lettres sans réponse. — Le roi Ferdinand se leurre du vieil amiral. — Admirables sentiments de l'amiral devant cette ingratitude. — Ses plaintes confiées à l'archevêque de Séville. — A la mémoire d'Isabelle. — Ce que nous devons au roi. — Une page vibrante de M. Roselly de Lorgues. — D'où venait à Colomb sa force d'âme devant l'ingratitude des hommes. — Le plus grand sujet de tristesse. — Comment Christophe Colomb se venge des injures. — Ses efforts en faveur de ceux qui se sont révoltés contre lui. — Son testament.

Diégo Mendez avait enfin eu raison des atermoiements d'Ovando. Il nolisa lui-même une caravelle.

« Je la chargeai, dit-il, de vivres, en pain, vin, viande de cochons et de moutons, et de fruits. »

Ovando craignit d'être gagné de vitesse et aussi dénoncé à la cour de Castille, où le dévoué serviteur de Colomb s'en allait porter la relation écrite au moment de l'abandon universel par l'amiral, ignorant comment il pourrait jamais la faire parvenir à sa royale destination. Il fit armer une autre caravelle, et Diégo de Salcédo, un savonnier ami du vice-roi, partit à sa recherche.

Enfin, le 28 juin 1504, les malheureux naufragés furent ravi-

taillés, secourus et ramenés à Saint-Domingue, après plus d'un an d'attente et de délaissement.

Une réception princière y attendait Christophe Colomb. Elle le laissa indifférent. Il avait tant souffert et connaissait si bien maintenant les hommes! Du reste, Ovando se chargea de l'édifier sur la sincérité de ces ovations. Le fourbe prétendit connaître de la rébellion de Porras, et voulut que le prisonnier lui fût remis pour être jugé dans les formes :

« Ce que j'en fais, dit-il hypocritement à l'amiral, n'est que dans l'intérêt de la bonne justice et pour le maintien des droits du gouvernement, contre lesquels ceux de l'amirauté ne sauraient prévaloir. »

Mais, quand il eut François de Porras en ses mains, il le fit mettre en liberté sans enquête ni procès-verbal. Il parla même de faire arrêter et mettre en jugement ceux qui avaient pris les armes pour défendre Colomb.

« Il me paraît, se borne à dire le noble amiral, que l'autorité d'un amiral serait illusoire, s'il ne pouvait punir une révolte à son propre bord. »

Et, comme Ovando persistait, il haussa les épaules et sourit de pitié.

Au règlement de ses droits sur les revenus de la colonie, le grand homme se heurta à tant d'avanies, que son âme, remplie d'amertume et de dégoût, soupirait après le départ. Dieu achevait de purifier son fidèle serviteur, en le détachant de la vanité des choses humaines.

Qui l'eût pu retenir?

« Des cinq royaumes, des grands vassaux, des caciques si nombreux, rien ne restait. Elle avait disparu aussi, cette Anacoana, la fleur d'or, la souveraine enchanteresse d'Haïti, au renom séduisant, cette muse visible des plus poétiques régions, qui était à la fois l'Égérie, la Clio et la Thalie des Antilles. La torture, l'ignominie, la mort, avaient triplement payé la générosité de sa confiance et de son hospitalité royale. Avec elle s'effacèrent les chants, les jeux scéniques, les danses innocentes et la douce rêverie. La désolation et la terreur régnaient seules sur les restes épars des tribus décimées.

« Aux massacres de Xaragua avait succédé le tranquille homicide, quotidiennement commis par l'excès des travaux dans les mines. Des spéculateurs barbares n'accordaient aucun repos à ces malheureux. Leur cupidité les contraignait à des travaux sans relâche, tandis que leur avarice refusait de leur accorder une nourriture suffisante. Ces infortunés, séparés de leurs femmes, de leurs enfants, devaient, sous peine de mort, suivre leurs maîtres dans les excursions lointaines où les entraînait la recherche de l'or. Chaque mine devenait un tombeau.

« Des populations émigraient en masse, poursuivies comme des bêtes fauves par des chiens et des cavaliers. D'autres, dégoûtées de l'existence, s'en délivraient en commun par le suicide. Les maladies achevaient la destruction qu'avait commencée la barbarie.

« Hélas! ce n'était point ce que Christophe Colomb avait espéré quand il découvrit ces contrées. Il aimait ces naïfs et bizarres enfants des forêts; il avait reçu le don de les deviner, de les subjuguer par son ascendant personnel. Ils versèrent des larmes la première fois qu'il s'éloigna d'eux, à la Navidad. A la Jamaïque, ils pleurèrent aussi son départ. Mais il ne pouvait maintenant plus rien en leur faveur. »

Il partit le 12 septembre 1504, pour ne plus revenir.

II

Une grande déception, le brisement de sa dernière espérance, l'attendait au débarquement, à San-Lucas de Barramedo, le 7 novembre, après une traversée des plus pénibles, devant laquelle l'Océan semblait se venger de son vainqueur.

Isabelle, son dernier espoir en faveur des pauvres Indiens, la noble femme qui l'avait constamment protégé contre la haine jalouse de son royal époux, la grande reine de Castille, Isabelle se mourait.

La noble princesse, apprenant l'arrivée de Diégo Mendez, porteur de la lettre que l'héroïque serviteur de Colomb avait apportée de la Jamaïque à Saint-Domingue sous l'aile visible de la Providence, et de Saint-Domingue à Médina-del-Campo, où la reine se mourait, voulut à tout prix recevoir le fidèle messager, et apprendre de sa bouche tous les détails de cette pénible navigation, la découverte des mines d'or de Véragua, la recherche opiniâtre du détroit, l'état lamentable de la colonie, les massacres de Xaragua, l'esclavage horrible des Indiens auquel le travail des mines servait de prétexte. Elle connut enfin la mort tragique de la poétique et hospitalière Anacoana, que son fidèle vice-roi lui avait appris à aimer. Son cœur alors fut submergé d'amertume. Elle fit entendre, dans une sainte colère, de terribles menaces contre Ovando.

Dans son exquise délicatesse, la reine catholique eut alors une inspiration, qu'elle se hâta d'accomplir, de peur que la mort ne l'en empêchât. Pour récompenser le valeureux Diégo Mendez, elle voulut l'élever à la noblesse, et lui donner, avec les lettres patentes qui la lui conféraient, des armoiries qui perpétueraient l'image de son héroïsme.

Bientôt la cour entière s'inquiéta de l'altération des traits de la souveraine bien-aimée et si digne de l'être. Sa maladie dura cent jours sans interruption. La sollicitude des peuples pour leur reine fut extrême. On priait, on s'imposait des jeûnes, on faisait des neuvaines, on offrait le saint sacrifice, on répandait d'abondantes larmes; car la reine était l'honneur, la gloire, la protection, l'espoir de chaque famille castillane.

Touchée de cette initiative, la bonne princesse n'y mettait aucun obstacle; mais, quand elle eut reconnu la volonté de Dieu, elle ne voulut plus qu'on continuât ces supplications, demandant qu'on priât désormais seulement pour le salut de son âme.

Enfin la maladie prit le caractère hydropique, son mode ordinaire de terminaison fatale. La mort approchait à grands pas. Trois jours avant qu'elle vînt, la pieuse reine ajouta un codicille à son testament du 12 octobre précédent. Elle interdit qu'on l'embaumât, demanda qu'il ne fût point élevé de monument somptueux sur sa tombe. Elle avait fait promettre au roi de châ-

tier Ovando et de réintégrer l'amiral; mais, par une prudence qui caractérise le rare coup d'œil de cette grande âme, elle ne parlait pas de ce dernier dans son testament.

Puis, ses forces déclinant, elle revêtit l'habit du tiers ordre de Saint-François, dont elle suivait la règle depuis plusieurs années, et reçut, avec toute l'ardeur de son angélique piété, les sacrements de l'Église.

L'agonie dura quelques heures encore, et, le mardi 26 novembre 1504, vers midi, cette exquise « essence de toutes les vertus » s'exhala vers son Dieu.

Un historien de Christophe Colomb ne saurait manquer d'incliner sur ce cercueil l'hommage le plus ardent d'une reconnaissante admiration.

Aux qualités de son sexe, Isabelle joignit la grandeur d'âme d'un héros, la politique profonde et adroite d'un ministre, les vues d'un législateur, les qualités brillantes d'un conquérant, la probité d'un bon citoyen, l'exactitude du plus intègre magistrat.

Ainsi parle l'histoire, et l'histoire a raison.

La reine se trouvait toujours au conseil. Son époux ne régnait point à sa place, elle régnait avec son époux; elle voulut toujours être nommée dans tous les actes publics. Rappelons que la conquête du royaume de Grenade sur les Maures et la découverte de l'Amérique furent dues à son courage et à ses soins.

Il fallait une telle princesse pour humilier les grands sans les révolter, pour conquérir Grenade sans attirer toute l'Afrique sur l'Espagne, pour détruire les vices et les scélérats de son royaume sans exposer la vie et la fortune des gens de bien.

« Ma droite défaillit de douleur, s'écrie un contemporain annonçant la mort de la reine à un de ses amis, je m'efforce pourtant de l'écrire. La reine a exhalé cette âme immense, signalée par l'excellence des actions. La face de la terre est privée de l'admirable ornement jusque-là sans exemple. »

III

Or Colomb ignorait encore son malheur.

A Séville, Diégo Mendez lui avait rendu compte de son audience. Le fidèle gentilhomme, que l'illustre reine venait d'anoblir, répétait à l'amiral l'accent avec lequel, dans sa royale indignation, Isabelle lui avait dit, en parlant des traîtrises d'Ovando :

« Je lui ferai tenir une place qui n'aura jamais été occupée! »

Il exhortait son maître à courir au lit de mort de sa noble protectrice, qui l'attendait.

Mais comment se rendre de Séville à Médina-del-Campo? Le froid était vif, et Colomb incapable de se tenir à cheval. On le transporterait, mais une simple chaise à porteurs ne pouvait convenir à l'engourdissement de ses membres endoloris. Il lui fallait une litière. Justement le chapitre métropolitain de Séville conservait celle où l'on avait naguère porté à sa sépulture le cardinal-archevêque. On la lui prêta. Mais voilà qu'au moment de partir les douleurs devinrent si aiguës, que force lui fut de déléguer à sa place son frère don Barthélemy et son fils don Fernand. Ils allaient se mettre en route, quand arriva à Séville la douloureuse nouvelle.

Le glas des clochers sévillans retentit dans le cœur du révélateur du globe plus tristement encore que dans nul autre. Qui donc avait mieux connu et mieux éprouvé la perte irréparable que faisaient les Espagnes?

Qui donc remplacera sa providence visible? Sous le « coup affreux » qui le frappait, Colomb sentit une suprême angoisse.

Tout se mettait à l'unisson de son deuil, les hommes comme la nature. « Même les influences célestes parurent changées. Des intempéries successives, de véritables désordres atmosphériques signalèrent cette époque de deuil et de lamentations. De noirs nuages voilaient l'horizon; le soleil ne se montrait plus; des

pluies incessantes détrempaient les terres, détruisaient les routes, causaient des débordements. Toutes les plaines furent inondées et les semences pourries, ce qui amena une disette générale. Le cercueil de la reine, conduit à Grenade, conformément à sa volonté, faillit être emporté par les flots. Le chapelain du roi, chargé de diriger le convoi funèbre, dit que de mémoire d'homme jamais pareil déluge ne s'était vu. Il avait plus d'une fois couru risque de la vie dans ce lugubre trajet. Les lettres de l'amiral mentionnent le mauvais état de la mer, qui retient les navires dans le port de San-Lucar, et l'inondation éprouvée à Séville par le débordement du Guadalquivir. La misère, les dissensions, la famine, le relâchement de la justice, attestèrent bientôt que la reine n'était plus. L'Espagne fut sur le point de tomber dans la confusion et son territoire de se diviser. »

Nul ne pleura aussi sincèrement que Colomb cette perte irréparable, c'est que nul n'eut plus à s'en ressentir.

A partir de ce moment, le vice-roi des Indes, l'amiral de la mer océane, le révélateur du nouveau monde, semble ne plus compter auprès de ceux qui tiennent en mains le gouvernement de l'Espagne.

Seul le Vicaire de Jésus-Christ s'étonne du silence de Colomb, et, quand on lui présente une liste de sièges et de candidats pour les évêchés à créer dans le nouveau monde, Jules II réclame l'avis du grand chrétien, qu'on a négligé de consulter avant de la soumettre au chef de l'Église. Or l'avis de Christophe Colomb différait de celui des bureaux de Séville, et ce fut l'avis du grand homme qui prévalut dans les conciles du pape, au vif déplaisir de ses ennemis castillans.

Cependant le noble délaissé essaya de réclamer justice.

On lui devait des sommes considérables, il y avait lieu de procéder à des règlements urgents. Il écrivit lettres sur lettres, sans que jamais le roi Ferdinand daignât y faire la moindre réponse. Le monarque astucieux se bornait à des protestations verbales auprès du fils de l'amiral, renvoyant toujours à plus tard les satisfactions demandées.

Enfin Christophe Colomb se décida à écrire une lettre brève, mais respectueusement ferme, où il demandait justice.

« Le gouvernement des Indes est mon bien et mon droit, et je supplie le roi d'en investir, en mon lieu et place, mon fils don Diégo. »

Par malheur, dans sa loyauté, l'amiral crut apitoyer le cœur de Ferdinand en parlant de ses infirmités et de son inaction forcée.

« Il mourra bientôt, temporisons jusqu'à sa mort! »

Tel fut l'avis des courtisans, et tel l'odieux calcul du roi.

A bout de moyens, le vénéré malade essaya d'un voyage à la cour. Après une série de tentatives arrêtées par le mal aigu et cuisant, il finit par arriver auprès du roi Ferdinand.

L'audience fut aussi gracieuse que l'amiral avait pu la souhaiter. Mais on n'y conclut rien. A quelques jours de là il rappela les promesses royales.

« Mais, lui fut-il répondu, comment pourrait-on les oublier? »

Il se présenta de nouveau à l'audience du monarque, qui finit par lui conseiller de bien soigner ses rhumatismes, lui indiqua un bon médecin et le congédia avec un geste gracieux.

Il n'y avait plus à s'y tromper, Ferdinand cherchait à gagner du temps et le traitait en vieillard imbécile. Alors, de son style majestueux et vraiment royal, le noble paralytique écrivit au roi :

« Très puissant roi,

« Dieu Notre-Seigneur m'envoya miraculeusement ici pour servir Vos Altesses. Je dis miraculeusement, parce que j'étais allé présenter mon entreprise au Portugal, dont le roi s'entendait aux découvertes mieux que tout autre, et qu'il eut les yeux, l'ouïe et tous les sens fermés à ce point que, durant quatorze ans, il ne put comprendre ce que je lui exposais. Je dis aussi miraculeusement, parce que j'ai reçu des instances par lettre de trois princes, que la reine (Dieu l'ait avec lui) a vues et qui ont été lues par le docteur Villalon... »

Tout cela, Ferdinand le savait bien; mais il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. On fit d'aimables réponses, on nomma commissions sur commissions, on dressa enquêtes sur enquêtes, et jamais rien n'aboutissait.

Le noble délaissé s'en plaignait doucement à un ami, l'archevêque de Séville, celui-là même qui, simple prêtre, l'avait autre-

fois si noblement défendu devant la junte, à Salamanque, Diégo de Deza :

« Il paraît que Son Altesse ne juge pas à propos d'exécuter les promesses que j'ai reçues d'Elle et de la reine (qui est maintenant dans le sein de la gloire), sur leur parole et leur sceau. Lutter contre sa volonté, ce serait lutter contre le vent. J'ai fait tout ce que je devais faire. Je laisse le reste à Dieu, qui m'a toujours été propice dans tous mes besoins. »

Ainsi, dit le biographe, l'homme, qui en ce moment rendait l'Espagne le royaume le plus riche et le plus puissant de la chrétienté, n'avait pas une tuile pour abriter sa tête, couchait dans un lit de louage, et se trouvait réduit aux emprunts pour payer sa dépense à l'auberge. Or ce dénuement ne suffisait pas à la tacite animosité du roi. Non seulement il le privait de ses revenus, il voulait encore le dépouiller de ses titres et de ses honneurs.

Pour lui, sa pensée se reposait sur le souvenir de la reine défunte, de qui il écrivait à son fils aîné :

« Maintenant le principal est de recommander affectueusement à Dieu, et avec beaucoup de dévotion, l'âme de la reine, notre maîtresse. Sa vie fut toujours catholique et sainte, et portée à toutes les choses de son saint service; et par ces motifs on doit croire qu'elle est dans sa gloire sainte, sans regrets sur ce monde âpre et pénible. »

Puis, surmontant héroïquement ses déceptions, il parle de la fidélité due au monarque qui l'accablait de son ingratitude :

« Ensuite, dit-il à son fils, l'important et la seule chose qui vaille toutes les autres, c'est de s'appliquer et de faire de continuels efforts pour le service du roi, notre seigneur, et de travailler à lui épargner des ennuis. Son Altesse est la tête de la chrétienté. Voyez le proverbe qui dit que, lorsque la tête est souffrante, tous les membres le sont aussi; et c'est pour cela que tous les bons chrétiens doivent prier pour la prolongation de sa vie et la conservation de sa santé; et nous qui avons plus spécialement l'obligation de le servir, nous devons aider à cela avec plus d'étude et de zèle que tous les autres. »

VI

Cependant l'astucieux monarque suivait d'un œil cruellement attentif le dépérissement des forces de celui dont il jalousait la gloire et aussi le délabrement croissant de ses ressources financières. Quand il le crut aux abois, il lui fit tout à coup offrir un titre de grandesse espagnole avec une pension, en échange des droits et privilèges à lui solennellement concédés par le traité de 1492.

Colomb repoussa avec une noble fierté cet indigne échange.

L'âme se révolte devant une si noire déloyauté, et nous ne savons si jamais, dans sa vie, Christophe Colomb fut plus grand qu'à cette heure où tout lui manqua. M. Roselly de Lorgues l'a éloquemment fait ressortir, et nous ne savons si, dans toute l'œuvre du noble panégyriste de l'héroïque martyr, il est une page plus vibrante :

« Ce parti pris (du roi Ferdinand) de ne pas tenir ses engagements par cela seul qu'ils deviennent lourds ou gênants, et qu'on possède la force, révolte l'honnêteté publique. Pour se produire sous des plafonds dorés, la mauvaise foi n'est que plus dégradante. La préméditation de Ferdinand, sa spéculation sur la détresse et le dépérissement du révélateur de la création, sa spoliation du héros malade, offrent quelque chose de cruel et d'impie, comme l'entreprise contre l'orphelin ou la pauvre veuve sans protecteur. La justice ne connaît aucune prescription, l'histoire n'a point d'amnistie pour de telles iniquités.

« La déloyauté de Ferdinand devait indigner Colomb autant que son ingratitude; car, malgré le silence de sa modestie, il portait en lui le sentiment de la grandeur de son œuvre, par conséquent de ses services si obstinément méconnus.

« Si, pendant un certain temps, Colomb avait réellement pu croire qu'il était parvenu aux Indes, ses dernières expéditions

venaient de rectifier et de fixer ses idées sur l'importance de ses découvertes. Rien n'était plus douteux pour lui, après son quatrième voyage.

« Cette intuition puissante qui lui avait fait deviner l'existence d'un détroit entre les deux divisions du nouveau continent, et pressentir l'emplacement nécessaire aux grandes communications de l'avenir entre les peuples, lui montrait clairement l'immensité de ses découvertes. Il avait donc pleinement conscience de l'énormité de l'injustice royale, et sentait que jamais injustice plus criante ne fut commise envers un homme. Par la donation apostolique du saint-siège et la ligne de démarcation papale dont il était secrètement cause, il avait assuré à la Castille la moitié de ce globe : et on lui refusait ses droits, ses titres, son honneur, son pain! Il ne possédait au monde que ses revenus, et on les faisait disparaître! C'était à la confiance ou à la commisération de quelques Génois qu'il devait de pouvoir subsister chétivement par des emprunts. »

« Après vingt ans de services et de fatigues, écrivait-il dans une stricte intimité à son fils, après tant et de si grands périls, je ne possède pas en Espagne un toit pour abriter ma tête. Si je veux manger et dormir, il me faut aller à l'hôtellerie, et le plus souvent je n'ai pas de quoi payer mon écot. »

Puis, ô suprême déception! il voyait s'éloigner indéfiniment cette délivrance du saint sépulcre qui fut le désir désespéré de toute sa vie, alors que tout semblait prêt pour sa réalisation. L'or abondait maintenant, et chaque arrivage promettait pour la saison suivante des richesses plus grandes; mais rien de tout cela n'était pour lui ni pour Jésus-Christ, à qui il avait promis de délivrer avec cet or son divin tombeau.

Quels sentiments devaient se presser dans le cœur de Christophe Colomb! Et cependant il ne laisse entendre aucune plainte, il arrête sur ses lèvres tout reproche prêt à en sortir. Renfermant au fond de son isolement l'amertume de sa tristesse, il les offre à Celui dont il avait planté la croix sur les continents inconnus et qui l'admettait à l'honneur de la porter à côté de la divine Victime du Calvaire.

Ce calme dans le comble des afflictions, c'est plus que de la

vertu, c'est, disons-le avec tant de bons juges en pareille matière, c'est l'héroïsme de la sainteté.

Trouverait-on dans l'histoire un exemple qui lui fût semblable? La philosophie est aussi impuissante à inspirer qu'à expliquer cette sublime résignation. Il y faut le culte, l'amour, la passion du Crucifié.

Et pourtant sa souffrance était plus grande que ne le pouvait soupçonner l'âme vénale du souverain qui spéculait sur ses autres sujets de douleur, pour être enfin débarrassé de l'homme qui offusquait sa jalousie et ses mesquines ambitions. « Nonobstant sa résignation tout aimante à la volonté de Dieu, une désolation plus amère que l'ingratitude royale le poignait incessamment dans sa solitude : c'était le souvenir de ces contrées qu'il était allé découvrir au nom de Jésus-Christ, la navrante image de ces populations jadis heureuses, qu'il avait ambitionné d'amener au Rédempteur, auxquelles il avait le premier montré et fait saluer la croix, et que maintenant l'on détruisait avec une barbarie insensée. Le révélateur du nouveau monde se sentait martyrisé dans les Indiens, démembré dans la dislocation de leurs tribus et les supplices infligés à ces infortunés qui s'éteignaient, maudissant la sublime religion qu'il aspirait à leur faire chérir. O souffrance que seules les âmes élevées pourront sentir et deviner!

V

Pour comble d'infortune, les marins qu'il avait ramenés à ses frais en Castille réclamaient vainement, eux aussi, leur solde arriérée. Ils tombaient dans le plus entier dénuement.

Connaissant la bonté de leur amiral, ils osèrent y recourir, quoique la plupart d'entre eux méritassent de passer devant une cour martiale pour fait de rébellion et d'attentat contre sa personne. Mais le serviteur de Dieu, oubliant leurs crimes, ne

voyait que leurs souffrances passées, leurs besoins présents et appuyait chaleureusement leurs réclamations.

Pourtant, comme les bureaux, malgré tant d'instances, négligeaient d'y faire droit, le charitable amiral essaya de secourir provisoirement ces malheureux de ses propres deniers. Après leur avoir donné jusqu'à son dernier maravédis, il parvint à se faire prêter quelque argent pour les assister. Puis il s'adressa à la cour; il plaida leur cause, la recommanda au crédit de son fils aîné, garde du corps du roi.

Son testament, à cet égard[1], dénote et dévoile la grandeur d'âme de ce héros chrétien, qui jusque dans la mort se souvint de tous, n'oubliant que les offenses.

Mais il faut se hâter, car la mort est proche.

[1] On sait que les historiens protestants ont essayé de ternir la mémoire de cet homme si vertueux, en interprétant malignement une phrase de ce testament sublime. Dans sa grande vie de Christophe Colomb et dans un traité spécial, M. le comte Roselly de Lorgues a réduit à néant ces insinuations calomnieuses et revendiqué, pour la digne épouse de l'amiral, la place d'honneur qui lui appartient dans l'histoire de la vie de ce grand homme.

CHAPITRE XII

LA FIN

Sainte mort. — Silence général, ses causes. — Pourquoi le roi Ferdinand se conduisit avec tant d'ingratitude envers l'amiral. — Une note sur Americ Vespuce. — Les conspirations de l'histoire. — Comment le roi récompensa tous les grands ennemis de Colomb. — Ce qu'il en advint du roi lui-même. — Nous retournons au lit funèbre de l'amiral. — Modestes funérailles. — Première sépulture à Valladolid. — Exhumation et sépulture à Séville. — Voyage posthume de l'amiral. — Reconnaissance authentique du cercueil en 1822. — Ce qu'il advint de l'adelantado et de don Diégo, frères de l'amiral. — La vie du second fils de l'amiral, auteur de la première *Vie de Christophe Colomb*. — Revendications du fils aîné de l'amiral. — Il épouse la nièce du roi. — Vexations de Ferdinand. — Mort du fils de Colomb. — Sa postérité. — L'héritier actuel de ses titres.

I

Dans une pauvre chambre d'auberge aux murs nus et sans autre ornement que les chaînes avec lesquelles le grand homme fut un jour lié comme un dangereux malfaiteur, tout seul, oublié des grands et du peuple, Christophe Colomb se mourait.

Quand il vit venir la mort, il la regarda en face et lui sourit.

Il manda auprès de sa couche funèbre ses deux fils, ses officiers restés fidèles à l'infortune et quelques pères franciscains.

Leur montrant d'une main défaillante les chaînes qu'il regardait comme le gage le plus précieux des miséricordes du divin

Crucifié à l'égard de son fidèle disciple, il commanda qu'elles fussent ensevelies avec lui dans le tombeau.

La nuit cependant descendait lentement, l'aube du jour de l'Ascension allait poindre, et le mourant regardait avec une fixité significative la porte de cette misérable chambre d'hôtellerie. Elle s'ouvrit enfin, livrant une dernière fois passage à la divine Eucharistie, que lui apportait le pieux enfant du Séraphin d'Assise.

Quand il eut communié et savouré doucement la présence de Jésus-Hostie et Viatique dans sa mâle poitrine de héros, il demanda et reçut avec componction les onctions suprêmes, puis entra dans le silence du serviteur qui attend son maître.

Enfin son regard s'illumina. Il venait d'entendre le pas du libérateur.

« Seigneur, dit-il avec un accent profond, je remets mon âme entre vos mains ! »

Ayant dit cela, il rendit son dernier soupir.

C'était le 20 mai 1506, saint jour de l'Ascension, à midi.

II

Le grand amiral de l'Océan, le vice-roi des Indes, mourait ainsi, sans que dans l'Espagne entière personne y eût pris garde.

Quelques religieux de Saint-François, avec ses plus proches, entourèrent seuls son lit d'agonie.

La veille, on n'avait pu trouver dans toute la cité de Séville aucun homme de qualité qui daignât consentir à servir de témoin à son testament. Un moine et un bachelier eurent seuls cette complaisance.

Lorsqu'on l'ensevelit, l'archevêque de Valladolid ignora peut-être que les restes du vice-roi des Indes recevaient l'hospitalité dans les caveaux d'un couvent de sa ville épiscopale.

Le journal de la ville, *la Chronique de Valladolid,* qui s'alimentait uniquement de faits divers, ne jugea pas que celui-ci eût assez d'importance pour le mentionner dans ses pages.

Deux écrivains italiens attachés à la cour, qui résidait alors non loin de là, le Milanais Pierre Martyr d'Anghierra et le Sicilien Lucio Marineo, gardèrent un complet silence sur la fin de leur compatriote.

Cette mort ne semblait une perte à aucun d'eux.

Le nom de Christophe Colomb sonnait trop mal d'ailleurs auprès du roi Ferdinand, pour qu'on se risquât à le prononcer. Les fils du grand homme eux-mêmes n'osaient pas l'invoquer. L'aîné, don Diégo, ne se hasardait guère à rappeler à Ferdinand que l'ancienneté de ses propres services dans le palais; et le second, don Fernando, courbait humblement la tête, se faisait petit, afin de ne pas envenimer les langues et susciter de nouvelles attaques à la mémoire de ce bon père dont il allait écrire l'histoire, sans avoir le courage de la publier.

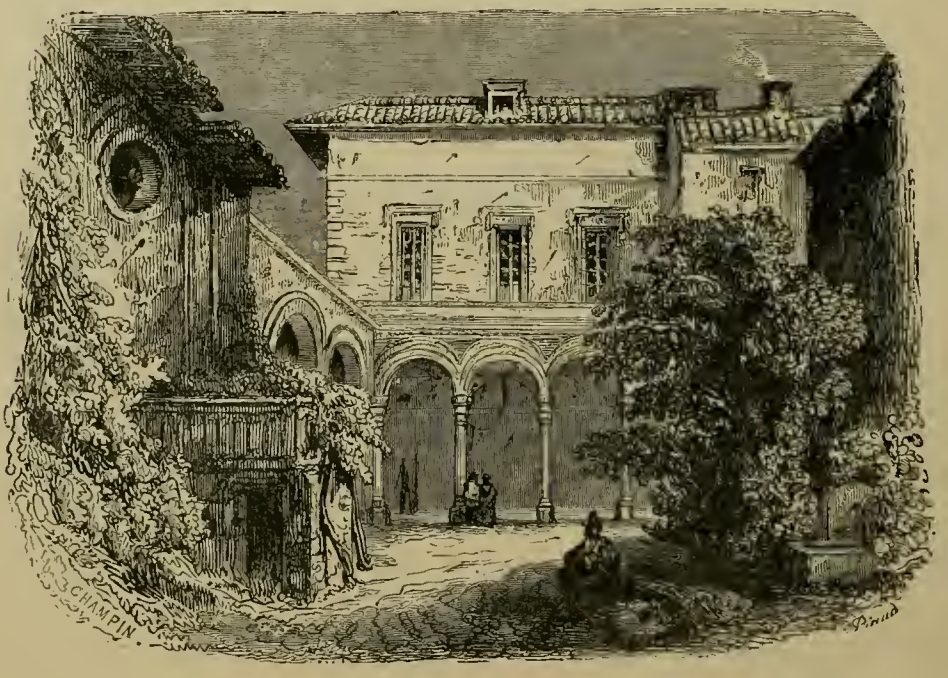
Le révélateur du globe avait rencontré l'ennemi le plus implacable de sa renommée dans le souverain même qui lui devait la grandeur et les richesses de son royaume. Ferdinand d'Aragon, que le zèle belliqueux et la piété de sa noble compagne ont fait honorer du titre de roi catholique, ne se borna pas à commettre contre le vice-roi des Indes le crime de spoliation matérielle : il voulut aussi séquestrer sa gloire, et confisquer la vénération que méritaient ses vertus. Obscurcir le nom de Christophe Colomb était le plus sûr moyen de diminuer dans l'opinion l'horreur qu'aurait inspirée la vue de son ingratitude.

Il était réservé à notre siècle de divulguer enfin le secret de l'animosité des rois d'Espagne contre leur bienfaiteur.

Les successeurs de Ferdinand dérobaient annuellement plusieurs centaines de millions à la famille de Colomb. Le roi catholique mettait en pratique, sans oser encore le proférer, cet axiome bestial : « La force prime le droit, » qu'a si impudemment formulé, en plein XIX^e^ siècle, le Prussien Bismarck.

A la lettre des conventions passées avec Colomb, signées, scellées des deux couronnes de Castille et d'Aragon, puis réitérées, ratifiées et confirmées de nouveau, Ferdinand opposait

systématiquement l'inaction et l'inexécution, afin de tirer ultérieurement un droit de cette inexécution même. Par quels moyens le vice-roi des Indes aurait-il contraint le monarque à tenir ses engagements? A coup sûr son droit subsistait formel, complet, indiscutable; mais, en l'absence de toute force exécutive, il restait comme n'étant pas, et la force primait le droit, selon toute la barbarie du dicton moderne.



Maison où est mort Christophe Colomb, à Valladolid.

Ferdinand, qui se vantait de tricher sur l'échiquier diplomatique, de duper les rois, et tentait d'exploiter la droiture du saint-siège, Ferdinand avait combiné les moyens de hâter la fin de Colomb par des contrariétés toujours nouvelles, de secrets outrages et la misère poignante, tout en l'accablant de gracieuses paroles. Bien digne de son aïeul, Charles-Quint sut également tuer le fils aîné de l'amiral par les tracasseries et les déboires incessants dans lesquels, suivant l'expression de l'archichronographe impérial, ce malheureux « acheva sa misérable vie ». Un mystère d'éloignement, de suspicion, de silence, fut adopté envers le donateur du nouveau monde et sa postérité.

Ferdinand, croyant prendre des garanties suffisantes contre

Mort de Christophe Colomb.

la justice de l'histoire, avait imaginé de susciter un rival à Colomb, et d'éclipser son inquiétante grandeur par la médiocrité rassurante d'Américo Vespuce [1]. Effectivement, en voyant les faveurs royales combler Vespuce et sa famille, tandis que la postérité de Colomb, appauvrie, se trouvait durement rebutée, l'Espagne se persuada qu'elle était fort obligée envers l'un et devait très peu à l'autre. Une sorte d'interdit semblait jeté sur le nom de Colomb. On ne le prononçait jamais à la cour. Il ne retentissait qu'à sa honte, dans les enquêtes du fiscal, qui, pour répondre aux réclamations du fils, appelait en témoignage contre le père tous ceux qui avaient été complices de ses persécuteurs.

La plume des historiographes n'eut aucune liberté d'allure.

[1] La franc-maçonnerie, que l'approche du glorieux centenaire met en fureur, vient d'imaginer une nouvelle façon de dénigrer l'amiral, en plaidant une singulière défense d'Américo Vespuce. Voici en quels termes les feuilles franc-maçonnes ont annoncé cette prétendue découverte de linguistique : « Encore une légende qui s'en va. Vous avez toujours entendu dire, n'est-ce pas, que le nom d'Amérique avait été donné au nouveau monde en vertu d'un vol fait à la gloire de Christophe Colomb par un autre navigateur qui ne fit que marcher sur ses traces, *Américo* Vespuce. Il paraît que cette tradition est due à l'erreur commise par un chanoine de Saint-Dié, Jean Basin, qui s'avisa de dire un beau jour, on n'a jamais su ni comment ni pourquoi, que Vespuce portait le prénom d'*Américo* (*Amérigo, Américo*), tandis que son nom de baptême était tout simplement *Albert* (*Albericus, Alberico*). C'est du moins ce que vient de démontrer M. Jules Marcou, dans une communication récemment adressée à l'Académie des sciences. La vérité serait que le mot *Amerique* ou *Amérique* est d'origine indienne et provient des idiomes des aborigènes du nouveau continent. Ce mot veut dire : *pays du vent*, dans les langues chontales et mayas de l'Amérique centrale, où il désigne : 1° une chaîne de montagnes connues comme très riches en mines d'or depuis leur découverte par Christophe Colomb dans son dernier voyage; 2° une tribu de Peaux-Rouges, *les Amerricas.* » M. Ulysse Chevalier, qui, dans une excellente réfutation de cette prétendue découverte, a vengé les données traditionnelles de l'histoire, battues en brèche dans un but d'hostilité à la mémoire de notre héros, termine sa dissertation en disant : « Le plus triste, c'est que ces théories sans fondement tendent à devenir classiques, je veux dire à pénétrer dans l'enseignement; on les trouve déjà résumées, transformées, généralisées, dans l'*Histoire de l'Europe*, par M. Henri Vast, docteur ès lettres et professeur au lycée Condorcet : « En réalité, y « est-il dit, le mot Amérique est américain; c'est un mot indien qui indique les plus « hautes terres de Nicaragua. » Pour indiquer à Colomb le lieu où l'on recueillerait de l'or en abondance, les Indiens « ont certainement répété le mot *Americ, Amcric.* » La preuve de tout cela, s. v. p. (*L'Université catholique*, n° du 15 juillet 1891.)

Elle se sentait sous la surveillance du suprême conseil des Indes. Or Ferdinand avait su rendre ce conseil personnellement intéressé à éteindre le souvenir de Colomb. Seul il avait connaissance des affaires d'outre-mer, et ne la communiquait qu'à bon escient. Charles-Quint suivit strictement les traditions de son aïeul à cet égard. Ensuite Philippe II fit transporter les archives royales au château de Simancas près de Valladolid. Il était impossible d'y pénétrer, sans un ordre non moins difficile à obtenir. Personne en Espagne ne pouvait donc écrire sur Christophe Colomb, et ne pensait d'ailleurs qu'il en valût la peine. Comme un astre nouveau, le nom d'Américo Vespuce montait alors à l'horizon de la célébrité. La relation de ses voyages, imprimée et réimprimée sous des titres divers en différents pays, étendait progressivement son renom. Assez généralement on prit Américo pour l'auteur de la découverte. Et lorsqu'il passa par l'esprit d'un géographe lorrain d'imposer au nouveau monde le nom d'Américo, qui, disait-il, l'avait découvert, cette dénomination, proposée par la France, fut sans difficulté acceptée peu à peu de tous les peuples. Dès lors le nom d'Amérique parut dans les ouvrages de géographie, sur les planisphères et les globes. La France fut donc la première cause de cette erreur, que secondèrent trop facilement la vanité des Florentins et l'insouciance des Génois [1].

[1] On pourra lire, dans le bel ouvrage de M. Roselly de Lorgues, intitulé *Christophe Colomb serviteur de Dieu*, et publié chez Plon en 1884, le développement de cette injustice historique, avec le détail des conspirations qui finirent par prévaloir, dans l'esprit des peuples, contre la vérité et le droit, jusqu'à ce que Robertson finît par relever le nom de Christophe Colomb et renvoyer celui d'Américo Vespuce au rang très secondaire qui lui appartenait.

III

Avec la patience de l'érudit, soutenue par l'amour de son sujet, le consciencieux historien de Colomb, dont l'éloge n'est maintenant plus à faire dans l'estime de nos lecteurs, a recherché ce que devinrent les ennemis de Colomb.

Or il résulte de ces recherches que tous reçurent de la part du roi, dont ils avaient, en réalité, suivi les haines jalouses et les mesquines préoccupations, le prix de leur animosité contre l'amiral.

Le médecin Bernal et son ancien complice Camacho furent autorisés à répandre partout le fiel de leur haine contre le trop généreux chrétien qui leur avait pardonné.

Les frères Porras furent récompensés de leur révolte : le premier par un grade à la cour, avec un traitement de cinquante mille maravédis; le second, par une belle situation dans les finances castillanes.

Le pilote ingrat Pedro de Ledesma, ayant survécu au coup terrible que lui porta l'adelantado, fut autorisé à reprendre du service et à retourner à Saint-Domingue.

Jimeno de Bribiesca devint payeur général de la marine et l'un des plus influents à la cour du roi d'Aragon.

Loin de tenir la promesse faite à sa glorieuse épouse mourante en punissant Ovando, ce triste monarque maintint l'indigne gouverneur dans son gouvernement, comblé des bonnes grâces royales.

Don Juan de Fonseca montait de dignités en dignités, veillant avec un soin attentif à écarter tous ceux qui pouvaient venger la mémoire de celui qu'il avait tant fait souffrir.

Mais comment, après avoir énuméré les récompenses accordées à ses exécuteurs, omettre de dire ce que devint le véritable auteur de toutes ces infamies? Écoutons encore notre intrépide vengeur.

Le seul d'entre les persécuteurs de Colomb, que son élévation souveraine assurait contre la justice des hommes, ne fut pas heureux, malgré l'immunité de sa toute-puissance. Les éphémères satisfactions dues au succès de ses finesses ne parvenaient point à calmer les incessantes inquiétudes de son autorité jalouse et défiante. C'était en vain qu'il avait frappé d'inaction tous les grands talents militaires de son règne, et qu'afin de sembler plus grand, il s'était privé du concours des supériorités réelles : le vieux catholique n'était pas réellement digne d'envie. Monarque de l'école de Louis XI, type de prince selon Machiavel, sans foi religieuse et sans loi d'honneur, il portait de son vivant la peine des habiletés dans lesquelles il s'était complu. Les rois ne croyaient plus à sa parole; et, de l'aveu de son chapelain, sa famille même ne s'y fiait pas. Il avait trompé ses rivaux couronnés, ses ministres, ses cousins, sa noble compagne. Il brisait les hommes d'État trop importants et les capitaines trop célèbres, comme des instruments dangereux. Il fut ingrat tour à tour envers tous ceux qui avaient fait la grandeur de ses royaumes et la gloire de son règne: le cardinal d'Espagne don Pedro Gonzalez de Mendozza, Christophe Colomb, Gonzalve de Cordoue, la reine Isabelle, le duc d'Albe, l'archevêque de Grenade et l'admirable cardinal Ximenès de Cismera.

Il trouva un châtiment dans les désirs de son propre cœur. Le vieux Ferdinand aspirait à l'amour, alors qu'il ne pouvait pas même inspirer la confiance et trouver l'amitié. Bravant l'opinion des cours, le sentiment des peuples, l'image encore partout vivante de la reine adorée qui l'honora d'une affection dont il n'était pas digne, cet habile calculateur attacha aveuglément le sort de sa vieillesse aux caprices d'une princesse de dix-huit ans, exigeante et frivole, Germaine de Foix. Peu après, il devait chercher dans le travail un soulagement aux ennuis domestiques. Le rusé souverain n'avait eu qu'un but, celui de fonder la plus puissante monarchie de l'Europe, afin d'immortaliser son nom. Et il voyait le sceptre, près d'échapper à sa main caduque, passer au fils de son ennemi, le jeune prince Charles, son rejeton, enfant d'une fille qu'il n'aimait pas et d'un gendre qu'il abhorrait : doña Juana, la folle, et l'archiduc Philippe le Beau.

Où étaient venues aboutir de si longues prévisions, tant d'efforts et de ruses diplomatiques! Ferdinand ne pouvait sans trouble revenir sur son passé ni sans tremblement envisager l'avenir.

Mais il est temps de revenir à notre héros.

IV

Le grand délaissé gît maintenant sans vie et sans mouvement sur sa pauvre couche funèbre, dans l'auberge où il vient de rendre le dernier soupir.

Sa mâle figure, ravagée par les souffrances et la douleur, vient de reprendre son expression sereine et calme des plus beaux jours de sa noble vie. Une auréole de paix et de gloire céleste rayonne autour de ce cadavre, que son âme a quittée en exhalant une odeur de sainteté.

Ses pieux amis les franciscains s'approchent avec respect pour l'ensevelir.

Comme aux catacombes, quand les fidèles émus déposaient auprès du corps glorieux des martyrs les instruments de leur martyre, ils placèrent, selon la recommandation du mourant, les chaînes dont l'ingratitude chargea les mains et les pieds du messager de la croix.

Le pauvre cortège se mit alors en marche.

A la cathédrale de Valladolid, Sainte-Marie-l'Ancienne, on célébra, dans une obscurité profonde, les obsèques modestes du grand amiral des Indes.

Puis les bons religieux prirent sur leurs épaules l'humble cercueil et le portèrent dans les caveaux de leur couvent de l'Observance, où il descendit sans bruit et sans éclat, protégé et abrité, dans sa dernière demeure, par la piété fidèle des vrais disciples de saint François.

Il dormit ainsi en paix et dans l'oubli de l'ingrate Castille,

pendant sept ans. Tout à coup, au bout de ce temps, le vieux roi, « voulant peut-être apaiser l'accusation intérieure de sa conscience, ou peut-être tromper l'opinion publique, effacer le souvenir de son injustice envers le héros, et acquérir la renommée d'un monarque juste et reconnaissant, imagina d'ordonner que des obsèques pompeuses, aux frais de la couronne, fussent

Christophe Colomb enchaîné et ramené en Espagne.

faites au grand amiral de l'Océan, et que la Castille concédât gratis deux mètres de terrain à l'homme qui lui avait donné la moitié de ce globe. »

En conséquence de l'ordre royal, le cercueil fut tiré de son humble caveau et transporté solennellement à Séville. Un service solennel eut lieu dans la cathédrale. Les hauts fonctionnaires de la marine, les bureaux des colonies durent y assister. Quel contraste! « Ceux qui avaient entravé sa mission, navré de douleur sa grande âme, abrégé sa vie et calomnié sa mémoire, ses ennemis de tout grade et de toute condition vêtus de deuil, avec un air approprié à la circonstance, entourèrent hypocritement

son catafalque. Étrange cérémonie commandée par l'auteur de la mort de Colomb, célébrée avec le concours des principaux complices de cet assassinat moral! Accouplement sacrilège de la piété envers les morts avec une haine survivant à la tombe! Jamais peut-être ne se vit cercueil plus extraordinaire. Dans celui-ci était renfermée la seule récompense qu'eût reçue du monde l'homme qui l'avait doublé : ses fers. »

Le service achevé, le cercueil s'en alla de l'autre côté du Guadalquivir, chez les chartreux, qui montèrent auprès de lui la garde de leurs prières et de leur silence jusqu'en 1526. Cette année-là, le recueillement du tombeau fut troublé par la venue de don Diégo, le fils aîné et le successeur de l'amiral, que ses ennemis avaient aussi supplicié, et qui réclamait, mort victime comme son père, de reposer en paix auprès de son héroïque modèle.

Mais dix ans après, en 1536, on se souvient que Christophe Colomb avait manifesté le désir d'être inhumé à Saint-Domingue. Encore une fois donc, reçu avec émotion à bord d'une de ces caravelles qu'il avait dirigées vers le nouveau monde, l'amiral fit le voyage des Indes, où on le déposa dans un caveau du sanctuaire de la cathédrale, à droite du maître-autel, en ce Saint-Domingue qu'il avait bâti et tant aimé.

Or, en 1795, Saint-Domingue passait sous la domination française. L'Espagne s'honora en revendiquant les restes de Colomb, et les fit transporter triomphalement à la Havane, capitale de Cuba. Mais la Providence, qui gardait à la France un rôle si glorieux dans la glorification tardive du messager de la croix, permit que les commissaires espagnols prissent un cercueil pour l'autre.

Celui de Christophe Colomb était resté à Saint-Domingue, où il fut découvert et reconnu authentiquement le 10 septembre 1877.

V

Nos lecteurs ne nous pardonneraient pas, après avoir décrit le sort des ennemis, de ne pas consacrer quelques lignes à suivre celui des frères et des enfants du grand homme, pendant que ses restes, ballottés en sens divers, lui font une existence posthume aussi extraordinaire que sa vie.

Et d'abord le frère dévoué entre tous, ce don Barthélemy Colomb, qui eût pu être l'un des plus grands hommes de son temps, s'il n'avait préféré ensevelir sa gloire dans son dévouement fraternel. Cette gloire lui suffit d'ailleurs, et la postérité reconnaissante s'apprête à l'associer à la glorification de son illustre aîné.

Le roi Ferdinand appréciait celui qu'on continuait à appeler l'adelantado. Il aimait à se montrer en public accompagné de cet homme, dont il se parait. Il tirait vanité de ses dons et de ses connaissances; mais il se bornait là, et il ne voulait pas l'utiliser. Sous divers prétextes, il lui fit quelques cadeaux en argent, et finit par lui concéder en toute propriété la petite île Mona, près de Saint-Domingue, une île qui avait six lieues de circuit, y ajoutant une répartition de deux cents Indiens pour la mettre en culture.

Barthélemy cependant avait accompagné son neveu l'amiral don Diégo dans son gouvernement. Quelques années après, il quitta la colonie pour aller défendre les intérêts de ce neveu en Castille. Il crut un moment avoir réussi, et revint à Saint-Domingue auprès de ce cher enfant, persécuté et haï comme l'avait été son illustre père.

Tandis qu'il naviguait, pris de remords ou obéissant à nous ne savons pas quelle politique, le roi Ferdinand se décida à utiliser ses talents et à le charger d'une expédition. Mais, au moment où le navire qui apportait à l'adelantado des Indes une nouvelle commission arrivait à Saint-Domingue, don Barthélemy

Colomb avait cessé de vivre. C'était en 1514. Sa perte, dit-on, fut sentie du roi, qui, pour obéir aux soupçons de sa politique, s'était privé de ses bons et loyaux services.

L'adelantado était doué d'une force physique exceptionnelle. Il avait les grandes qualités d'âme d'un héros, et sa capacité était hors ligne. Désintéressé, de mœurs pures, caractère sûr, fidèle et modeste, sans être aussi fervent chrétien que son frère aîné, il se montrait bon catholique. Les bureaux de Séville n'osèrent jamais le persécuter ouvertement. Quant au roi, nous l'avons dit, il l'admirait, il l'aima même autant que cette nature soupçonneuse et défiante pouvait aimer; mais il le craignait.

VI

Don Diégo Colomb, le second frère de Christophe, entré dans l'Église par suite d'une vocation réfléchie et éprouvée, accompagna aussi son neveu à Saint-Domingue, comme s'il eût prévu combien il lui serait nécessaire.

La bienveillance marquée de la reine Isabelle l'avais mis sur la voie des honneurs et des dignités. Il n'en accepta aucun, voulant suivre dans l'ombre le Maître dont il avait généreusement embrassé le service.

Comme il avait autrefois administré l'île pendant l'absence du vice-roi et avant l'arrivée de don Barthélemy, en 1494, il se rendit de nouveau fort utile durant l'absence de son neveu.

Après la mort de l'adelantado, il dut diriger le gouvernement colonial et protéger la vice-reine sa nièce. Mais, dès que l'amiral son neveu fut de retour, il paraît avoir quitté la ville de Saint-Domingue pour suivre son goût de la retraite et de la vie obscure. L'histoire le perd complètement de vue, et il n'est nullement question de lui lors du retour de la vice-reine en Espagne. On a lieu de croire que le pieux abbé don Diégo s'était retiré à la Conception, près de la croix plantée par son frère; car, s'il fût

décédé à Saint-Domingue, dans la résidence de son neveu, l'époque de sa mort aurait été officiellement relatée.

Cette retraite, dans un lieu qu'affectionnait son frère, pour lequel il professait une tendre admiration, paraît conforme à sa nature contemplative, et dut combler son désir de servir Dieu loin du bruit. Il se fixa dans cet endroit, où le Seigneur faisait éclater miraculeusement la gloire du messager de la croix.

Sans doute il s'éteignit là, conformément à ses vœux, couvert de l'oubli qu'ambitionnait son humilité. Par son angélique ferveur, il se montra ainsi jusqu'au bout le digne frère de l'ambassadeur de Dieu dans les deux mondes.

VII

A peine âgé de huit ans, don Fernando, le second fils de Christophe Colomb, fut, on s'en souvient, choisi par la grande reine Isabelle comme page du prince royal.

A treize ans, nous l'avons dit encore, il accompagna son père dans sa dernière expédition, le soigna, le consola et fit un rude apprentissage de la vie.

Plus haut de taille que son père, plus fort que son oncle, il tenait du grand amiral par les qualités intellectuelles et morales.

Après la mort de son père, il se consacra uniquement au service de Dieu et de la science. Il acquit même des connaissances spéciales en cosmographie et en nautique, qui le firent grandement estimer.

Il suivit d'abord son frère et ses oncles à Saint-Domingue. Mais au bout de deux ans il vint à Gênes, visita l'Italie, repassa dans le nouveau monde, revint en Espagne, suivit Charles-Quint dans ses voyages, et visita lui-même plusieurs des contrées de l'Europe.

L'empereur le chargea de présider une commission de géo-

graphes et de pilotes, de terminer un litige entre la Castille et le Portugal, et de diriger, en qualité de président, la grande commission chargée d'examiner les aptitudes et le savoir des officiers de marine.

Don Fernando s'arracha à cette haute position pour se retirer à Séville, où il fonda une académie, s'entoura d'hommes distingués, refusa tous les honneurs et composa plusieurs ouvrages : l'un concernant les Indes, l'autre intitulé : *Colomb de Concordia* et la Vie de son père. Nous avons déjà dit comment il n'osa pas faire imprimer cette vie, où les biographes ont été depuis si heureux de trouver de si précieux documents.

Le second fils de l'amiral avait acquis tant de connaissances, qu'il était, au rapport de ses contemporains, comme une bibliothèque vivante.

Cinquante jours avant sa mort, il fit tous ses préparatifs, prit ses dispositions testamentaires, invita à sa table trente-trois pauvres, qu'il servit de ses propres mains. Puis il reçut les sacrements, répandit humblement de la cendre sur son noble visage, en disant les paroles de la liturgie du mercredi des Cendres : « Souviens-toi, homme, que tu es poussière;... » il entonna le *Te Deum* et mourut le 12 juillet 1539, âgé de cinquante et un ans.

VIII

Après la mort de son père, don Diégo Colomb, fils aîné de l'amiral, revendiqua fièrement ses droits et ceux de la postérité du révélateur du globe.

« Assurément, répondit l'astucieux Ferdinand, j'ai pleine confiance en vous; mais je ne puis en avoir une semblable dans vos fils et successeurs.

— C'est-à-dire, répliqua résolument l'héritier de Christophe Colomb, que Votre Altesse estime juste de me punir dès à pré-

sent, pour les fautes que pourraient commettre des descendants et successeurs que je n'aurai peut-être jamais, étant encore célibataire. »

Cette fière réplique et la vaillance du fils aîné de l'amiral à revendiquer ses droits touchèrent le cœur de l'illustre doña Maria de Tolède, fille du grand commandeur de Léon et, de ce chef, nièce du duc d'Albe, et par conséquent aussi du roi Ferdinand.

« Je n'aurais jamais pu choisir, disait don Diégo, une compagne plus sage et plus vertueuse. »

Cette alliance inespérée assura au fils de l'amiral des influences toutes-puissantes dans les conseils du roi, et Ferdinand s'étant vu obligé de retirer son commandement à Ovando, qui avait encouru la disgrâce de Juan de Fonseca, donna à don Diégo Colomb l'autorisation de le remplacer, mais à titre provisoire.

Secrètement, un de ceux qui accompagnèrent le nouveau gouverneur des Indes avait reçu mandat d'entraver son administration. Il constitua ce que les complices de cet espion et lui appelèrent insolemment « le parti du roi ».

Grâce à leurs menées, Ferdinand put établir sous le titre d'audience royale une cour souveraine, dont le fonctionnement, à côté du gouvernement des Indes, entravait son action et la paralysait.

Ils en vinrent à obliger le fils de Christophe Colomb à reprendre comme son père la route d'Espagne, pour s'y disculper devant le souverain.

Le roi se mourait quand il arriva. Les suites de la mort de Ferdinand, les méfiances de Charles-Quint et les mille vexations des bureaux, héritiers d'une haine implacable contre les noms des Colomb, finirent par atteindre le noble fils du vice-roi des Indes aux sources de la vie.

Se sentant atteint pour mourir, il voulut hâter son retour à Saint-Domingue. Mais, le vendredi 23 février 1526, don Diégo Colomb se mourait, pieusement résigné, entre les bras des franciscains amis de son père, victime de la jalousie et de la haine qui venaient de faire un nouveau martyr.

On l'ensevelit auprès du grand homme, dans le monastère de Notre-Dame-des-Grottes, à Séville.

Il laissait en mourant cinq enfants : deux fils, don Louis et don Christophe, et trois filles, doña Maria, doña Juana et doña Isabelle.

La vice-reine, doña Maria de Tolède, vint en Espagne pour soutenir les droits de son fils don Luiz, âgé seulement de six ans, à la vice-royauté des Indes.

Quand elle arriva en Castille, l'empereur était parti pour son couronnement. L'impératrice, du moins, lui fit un excellent accueil.

A son retour, l'empereur accorda au jeune don Luiz le titre d'amiral des Indes. Mais, fidèle à la politique de son aïeul le roi Ferdinand, il lui refusa celui de vice-roi.

Quelques années après, le jeune amiral commença inutilement la revendication juridique de son titre de vice-roi. Les tribunaux se dérobèrent.

Après être allé à Saint-Domingue avec le titre de gouverneur général, trouvant, comme son père et son aïeul, des obstacles infinis à son administration, il reconnut l'impossibilité d'obtenir son droit, contrairement à la volonté de l'empereur.

Don Luiz Colomb, par un arrangement définitif avec l'Espagne, renonça au titre de vice-roi, de gouverneur général et aux privilèges héréditaires résultant des droits à lui conférés par le traité de 1492, pour accepter le titre de duc de Veragua, marquis de la Jamaïque, avec une dotation considérable, réduite depuis à vingt-quatre mille piastres (environ cent dix mille francs), prélevée chaque année sur les revenus de Cuba et de Porto-Ricco.

Don Luiz Colomb, duc de Varagua, mourut ne laissant que deux filles, doña Felippa et doña Maria. Celle-ci prit le voile au couvent de Saint-Quirice, à Valladolid.

Le frère de don Luiz eut un fils nommé Diégo, comme son grand-père, qui hérita des titres de son oncle, et deux filles.

Don Diégo épousa sa cousine doña Felippa, mais il mourut sans laisser de postérité.

La ligne masculine des Colomb s'éteignit ainsi en 1578.

La postérité féminine donna alors lieu aux prétentions avides et aux procès interminables qui eurent tant de retentissement

en Espagne et en Italie, mais dont nous nous garderons d'esquisser l'ennuyeuse histoire.

Un petit-fils de doña Isabelle, troisième fille de l'amiral don Diégo Colomb et de la vice-reine doña Maria de Tolède, don Nuño de Gelves, de Portugal, de la maison royale de Bragance, fut juridiquement mis en possession des titres de duc de Veragua et de marquis de la Jamaïque [1].

[1] En terminant ce chapitre, nous éprouvons le besoin de renouveler à M. le comte Roselly de Lorgues l'expression de notre reconnaissance pour le précieux concours que nous ont donné ses bienveillantes autorisations.

Ceux de nos lecteurs qui désireraient approfondir un sujet que nous n'avons pu qu'effleurer, à la suite du brillant historien de Christophe Colomb, devront recourir aux livres suivants du docte auteur :

La croix dans les deux mondes, in-8° et in-12; chez Hivert, quai des Grands-Augustins, 55.

Christophe Colomb, histoire de sa vie et de ses voyages, 2 vol. in-8° et in-12. Librairie académique Didier, quai des Grands-Augustins, 35.

Mémoire aux Pères du concile, in-4°. Gênes, en français et en italien.

L'ambassadeur de Dieu et le pape Pie IX, in-8°; chez Plon, rue Garancière, 8.

Satan contre Christophe Colomb, in-8°; chez Palmé, rue des Saints-Pères, 76.

Les deux cercueils de Christophe Colomb, in-8°; chez Didier, quai des Grands-Augustins.

Christophe Colomb et l'immaculée Conception, dans la *Revue du monde catholique.*

Histoire posthume de Christophe Colomb, in-8°; chez Paul Perrin, quai des Grands-Augustins, 35.

ÉPILOGUE

Pie IX rentrait de Gaëte. Le grand pape qui, le premier, avait franchi les espaces de l'Océan, à peine rétabli dans sa ville de Rome, tourna les yeux vers cette France qui avait eu la gloire de l'y ramener et lui donna mission de réparer une longue injustice en arrachant aux plumes protestantes et impies leur proie et, après l'avoir lavée des souillures accumulées à plaisir sur cette figure par l'esprit d'erreur, rendre à la noble physionomie du navigateur chrétien à qui nous devons la seconde moitié du globe le rang qui lui appartient dans les annales de l'Église et du monde.

« Ainsi, dit M. Léon Bloy, comme la fille aînée de l'Église avait égaré l'opinion et donné le nom d'un plagiaire au continent découvert par l'envoyé de Dieu, ce fut elle-même que le chef de l'Église chargea de réparer, autant que possible, cette injustice, en publiant dans sa langue la vie de ce sublime apôtre. »

Pour accomplir cette œuvre, Pie IX s'adressa au catholique dont un livre déjà célèbre, *la Croix dans les deux mondes,* avait dirigé le choix de l'auguste pontife.

Le comte Roselly de Lorgues, chargé par le chef de la chrétienté de révéler enfin au monde le grand révélateur du monde nouveau, descend d'une des plus anciennes familles d'Italie, amenée en France par René d'Anjou et dès lors fixée en Provence.

Fidèle aux traditions de sa race, l'historien de Colomb se mit à l'œuvre avec la loyauté du gentilhomme et l'ardeur du chrétien. Cette œuvre dépassa les espérances du pape. Quant à son succès, il ne sert de rien de le prouver par la multiplicité de ses éditions, de ses traductions et de ses contrefaçons; il suffit d'écouter les sifflements de rage qu'elle suscita parmi les serpents acharnés à mordre ce granit invincible.

Mais, dit *la Civiltà cattolica,* « la chose qui, par-dessus toute autre, ressort du livre de M. le comte Roselly de Lorgues, histoire si véridique, si appuyée, est le caractère de sainteté de Colomb, caractère qui resplendit dans toute la trame de sa vie et le ceint d'une auréole d'apostolat chrétien. L'auteur a mis en pleine évidence le héros. Sous l'éclat d'incontestables vérités, il le montre un homme de Dieu, enflammé d'amour pour la bonté du Verbe créateur et rédempteur, un infatigable propagateur du nom et de la charité de Jésus-Christ, un admirable précurseur de saint Ignace de Loyola. »

« En fait, s'écriait de son côté le célèbre Père Ventura, Christophe Colomb fut un véritable saint. »

De là à poursuivre l'introduction de la cause de béatification et canonisation du grand héros de l'Évangile, il n'y avait qu'un pas.

L'archevêque de Bordeaux, qui compte dans son ressort métropolitain les évêchés des Antilles françaises, en prit l'initiative.

Dans sa lettre à Pie IX, le cardinal Donnet attestait la disposition des esprits, leur pieuse attente; rappelait les vertus héroïques du messager de la croix, et motivait solidement les raisons d'admettre la cause par « voie exceptionnelle ».

Marseille fit écho à Bordeaux, et l'épiscopat commença dès lors cette série d'adhésions des pontifes du monde entier, qui atteint, à l'heure où nous écrivons, le chiffre de 947. Quelle imposante manifestation que ces mille signatures émanant des cardinaux, partriarches, archevêques et évêques du monde entier!

Le grand aspect de cette cause a été précisé admirablement par l'évêque d'Orléans. Répondant au vœu du cardinal-archevêque de Bordeaux, M^gr^ Dupanloup l'écrivait en 1866 :

« Nous ne devons pas laisser l'impiété dénaturer les grands événements, et travestir les grands hommes qui appartiennent à l'Église. Le présent inattendu du nouveau monde a l'ancien monde est l'événement le plus inattendu de l'histoire. Et c'est pour la conquête des âmes, par une inspiration de foi, avec l'encouragement de l'Église, et d'elle seule, que l'admirable Génois a entrepris, poursuivi et accompli sa découverte. Oui, il serait bien beau que ce nouveau monde, si peuplé, si actif, si fier, appelé à de si surprenantes destinées, eût pour premier ancêtre un saint. Il serait bien beau que les navigateurs de toutes les mers eussent pour modèle et pour patron un saint. Et il est déjà très beau qu'un prince de l'Église affirme cette conviction, revendique cette gloire et propose cette cause. »

Les évêques de l'univers entier, réunis en concile œcuménique au Vatican, furent dès lors suppliés par le postulateur de cette cause, le comte Roselly de Lorgues, de signer un *postulatum*, suppliant le souverain Pontife de daigner autoriser l'introduction de ce grand procès, avec les dispenses nécessaires.

Le *postulatum* se couvrit de signatures.

La guerre, les malheurs de la France, les épreuves de l'Eglise et de la papauté, ont mis un temps d'arrêt à cette initiative. Mais le postulateur désigné par Pie IX n'a cessé d'espérer. Dieu accordera à sa verte vieillesse la suprême récompense qu'il ambitionne en ce monde, et il ne mourra pas, nous le demandons avec ses nombreux amis et admirateurs, sans avoir vu s'accomplir le vœu de son grand cœur!

Nous croyons répondre au vœu de nos lecteurs en entrant, avant de clore ce volume, dans quelques détails sur l'historique de cette glorification posthume du grand héros chrétien, dont on vient de lire l'admirable et sainte vie.

GLORIFICATION

DE

CHRISTOPHE COLOMB

RÉCIT — DOCUMENTS — ESPÉRANCES

Christophe Colomb est, vis-à-vis de l'Église, dans la position expectante d'un bienheureux avant sa canonisation.

Cette constatation, si nettement formulée par le comte Roselly de Lorgues, est l'expression exacte de la vérité.

Nous avons demandé à l'éminent historien du grand amiral de nous autoriser à lui emprunter le récit de ses doctes et pieux efforts en vue de la glorification du héros des deux mondes. Avec une bonne grâce parfaite, le zélé postulateur de cette cause nous a octroyé une permission dont nos lecteurs lui seront aussi reconnaissants que l'auteur[1].

I

Choisi de Dieu pour révéler à l'humanité l'ensemble de la création terrestre, Christophe Colomb ne reçut en récompense de ses héroïques travaux que des calomnies, des fers, des outrages, la misère et l'oubli. Espérant prévenir l'indignation publique et lui dérober l'aspect de cette

[1] Nous devons aussi l'expression de notre gratitude aux bienveillants éditeurs-propriétaires du livre d'où sont tirées les pages que l'on va lire, MM. Plon, Nourrit et Cie, rue Garancière, 8, à Paris, chez qui nos lecteurs trouveront le volume précieux qui achèvera de les édifier sur les efforts de l'ennemi du salut des hommes contre la vaillance religieuse du héros chrétien.

ingratitude, la cour d'Espagne, après avoir diffamé l'homme à qui elle devait sa splendeur, fit le silence sur sa tombe, et s'efforça d'abolir sa mémoire.

Cette machination de cour parvint, en effet, à tromper l'opinion sur le véritable auteur de la découverte. On attribua au Florentin Amerigo Vespucci l'œuvre de Christophe Colomb; et malheureusement la France, sans le vouloir, contribua la première à donner le nom d'Amérique au continent qu'avait pressenti le révélateur du globe. Mais tandis que le prétendu génie d'Amér ic était partout préconisé en Europe, et qu'à Florence la maison où il naquit, devenue l'objet d'un patriotique respect, se parait d'une inscription gravée en or dans le marbre, lui attribuant la découverte du nouveau monde; tandis que Gênes elle-même, dupe de ces assertions et trop oublieuse de sa propre gloire, exaltait celle d'Amér ic, la métropole du catholicisme résistait à l'entraînement général de l'opinion. Rome ne donna pas d'abord le nom d'Amérique aux régions découvertes par l'envoyé de la Providence. Imposant au nouveau continent le nom de la cause pour laquelle il fut deviné, cherché et trouvé, logiquement elle l'appela Terre de la Sainte-Croix [1].

Si, par ordre supérieur, fidèles à la consigne du silence, les poètes castillans se turent sur Christophe Colomb, les poètes romains ne firent point défaut à sa gloire. Seule, en Europe, la pourpre romaine semblait rougir de l'ingratitude générale, et tenter de la réparer. Les Éminentissimes cardinaux : Ascanio Sforza, Bernardin Carvajal, Bembo, Luiz d'Aragon, Alexandre Farnèse, Benoît Pamphili, Pallavicino, Augustin Valerio, Gabriel Paleotto, furent les patrons des poètes qui célébraient le messager de la bonne nouvelle. Le sacré collège, presque entier, invita le noble Giulio Cesare Stella à écrire en vers l'œuvre de la découverte.

Alors que déjà personne en Espagne ne se souvenait plus de Colomb, Rome solennisait sa grandeur. Et par l'admiration de la Ville éternelle l'ambassadeur de Gênes apprenait là que l'Ambassadeur de Dieu aux nations inconnues avait été son compatriote. Instruit du but de ses travaux, sachant ses vertus, ses épreuves, sa vie de prophète, d'apôtre et de martyr, Uberto Foglieta ne craignit pas d'imprimer sous les yeux du pape, cette hardie et précise affirmation, que « jamais dans l'Église chrétienne nul ne lui fut comparable en mérite ». Sa conscience se soulevait, sa pieuse indignation fulminait à l'aspect de l'insouciance des

[1] Dans la célèbre édition de la *Géographie de Ptolémée*, faite à Rome chez Evangelista Tosino, le nouveau continent était nommé : *Terra sanctæ Crucis sive Mundus novus.*

Génois, qui, tant de fois prodigues de statues pour des causes vulgaires, n'avaient pas encore érigé une pierre à ce héros, éternel honneur de la Ligurie. Ce patriotique appel à la justice de ses concitoyens n'eut pas d'écho hors de Rome, et resta sans effet. Inutilement le livre intitulé *Clarorum Ligurum elogia* obtint-il un retentissement prolongé; le doge fit le sourd. La sérénissime république ne daigna voter ni monument, ni statue, ni inscription à celui de ses enfants qui éclipse toute splendeur.

Ensuite le cours du temps, les événements survenus, les préoccupations nouvelles laissèrent, en Italie comme ailleurs, assoupi durant près de trois cents ans le souvenir de Christophe Colomb.

Cependant çà et là, par longs intervalles, s'élevait quelque voix prononçant le nom du grand navigateur, admirant les résultats de ses travaux, sans se douter du caractère providentiel qui les distingue. Sous Napoléon Ier, à la suite des étranges assertions du Piémontais Galeani Napione, qui faisait naître Christophe Colomb au château de Cuccaro, dans le Montferrat, d'oiseuses discussions s'élevèrent à Turin, à Florence, à Gênes et à Savone sur cette fantaisie, qu'appuyait un vain luxe d'érudition locale.

Après la chute de l'empire, dès les premiers jours de la restauration, ces débats recommencèrent avec autant d'activité que d'aigreur. On publia des lettres, des notes, des pamphlets, des protestations. On imprima, on invectiva, on brochura, dans tous les formats et à tous les prix, sans se convaincre jamais; et l'on ne fut d'accord que pour méconnaître et rapetisser la grandeur de celui dont on revendiquait la gloire. Le public religieux assistait, complètement indifférent, à ces controverses d'académie comme à ces prétentions de clocher. Le clergé ignorait encore quelle avait été la mission de Christophe Colomb, ainsi que le but de ses aspirations premières et le dernier terme de ses efforts.

Durant ces erreurs passionnées, ces infécondes discussions, le nom de l'Ambassadeur de Dieu ne se lisait nulle part dans les cités du nouveau monde. De la terre de Labrador au cap Horn, on y eût vainement cherché un monument, une statue, ou même une simple inscription à sa gloire. Toutefois cette coupable indifférence des Américains était moins fâcheuse et moins contraire à la vérité que la fausse érudition de certains académiciens d'Italie. Les écrits de Napione, de Cancellieri, de Priocca, du père Spotorno, de Felice Isnardi, de Belloro, aveuglément suivis d'Angelo Sanguinetti, etc., multipliaient en Ligurie des imputations calomnieuses contre le serviteur de Dieu. Les compa-

triotes de Christophe Colomb devenaient ses plus opiniâtres diffamateurs, tout en prétendant rehausser par sa grandeur celle de Gênes, son berceau.

Pendant que retentissait encore ce concert de dépréciations, la première affirmation du rôle providentiel de l'apôtre du Verbe parut dans notre livre : *la Croix dans les deux mondes*. Les traductions et les réimpressions de cet ouvrage, les imitations, les plagiats dont il fut l'objet contribuèrent à vulgariser promptement en Europe et en Amérique le caractère évangélique de Christophe Colomb. « Effectivement, dit M. le baron Van Brocken, à partir de la publication de cet ouvrage, on ne cesse plus de s'occuper de Christophe Colomb. Les faits l'établissent, et les dates le prouvent péremptoirement.

« En 1844, *la Croix dans les deux mondes* est éditée à Paris. Un véritable empressement accueille son apparition. Aussitôt le livre est reproduit à Bruxelles. On le transporte en langue étrangère. On s'en occupe en Amérique. Il est successivement traduit à Naples et à Milan. Le roi Charles-Albert, qui connaissait déjà des écrits du même auteur, parcourut avec intérêt sa nouvelle production. Après cette lecture, plein d'admiration et de respect pour la mémoire de Christophe Colomb, étonné de l'insouciance des Génois, le généreux monarque résolut d'ordonner une allocation pour ériger à ce héros chrétien un monument dans sa ville natale [1]. »

II

Quelques années plus tard, s'asseyait sur la chaire de saint Pierre le premier pape qui eût traversé l'Atlantique, parcouru les régions méridionales du nouveau continent, contemplé le Grand Océan, approché des flots que congèle le pôle antarctique, et franchi dans sa longueur le plus vaste espace des mers. Il semble que, par cette expérience personnelle des hommes, des climats et des productions du nouveau monde, le Christ avait préparé son futur vicaire à une compréhension plus complète de l'œuvre divine, et à une plus profonde connaissance de l'humanité qu'il devait gouverner un jour, au milieu d'émouvants périls et d'inextricables complications.

[1] Van Brocken, *Des Vicissitudes posthumes de Christophe Colomb*, p. 11 et 12; in-8°. Leipzig, 1865.

Aussi, à peine remis des agitations révolutionnaires, Pie IX, peu après son retour de Gaëte, ordonna-t-il que l'histoire du navigateur chrétien à qui nous devons l'Amérique, jusqu'ici exclusivement racontée par des plumes protestantes, fût enfin écrite dans son intégrité par un catholique, et présentée sous son aspect véritable.

Comme la fille aînée de l'Église avait égaré l'opinion, et donné le nom d'un plagiaire au continent découvert par l'envoyé de Dieu, ce fut elle-même que le chef de l'Église chargea de réparer, autant que possible, cette injustice, en publiant dans sa langue la vie de ce sublime apôtre. Le saint-père choisit, pour cette œuvre, le plus ancien des écrivains catholiques français. Il ne la confia pas à un burin sacerdotal, parce que cette biographie n'est pas purement historique ou religieuse, mais qu'elle comporte des appréciations très diverses, touche à des intérêts multiples, et concerne le monde entier, sans acception de croyances et de gouvernements.

Sa Sainteté ne se borna pas à nous encourager de vive voix. Lors de notre retour en France, elle daigna nous adresser une lettre latine, dans le même but[1].

Plus tard, notre travail étant fort avancé, nous retournions à Rome; et nous étions obligé d'avouer, à la honte de la librairie catholique de Paris, que, malgré la protection du bref pontifical, aucun éditeur dit religieux ne voulait entreprendre notre publication. Alors, par une de ces généreuses spontanéités qui sont caractéristiques de sa noble nature, Pie IX daigna nous indiquer le moyen de faire paraître l'ouvrage dans les meilleures conditions.

Subitement, les échos du Vatican parurent avoir réveillé l'intérêt que prirent autrefois à la renommée de Christophe Colomb les hauts dignitaires de la ville éternelle. Le sacré collège, les ambassadeurs, les princes, les auditeurs de rote, les généraux des ordres religieux, les principaux membres de la prélature manifestèrent d'unanimes sympathies pour cette publication. Son annonce fut comme un événement dans la société romaine. Un ancien ministre de la justice et des cultes, longtemps président de la Chambre des députés, l'illustre M. Sauzet, témoin de cette impression, la transmit à Son Éminence le cardinal-archevêque de Lyon.

Quoique la perfection littéraire de cette improvisation de plume, tracée à l'instant même de notre départ, méritât tous les honneurs de

[1] Bref du 10 décembre 1851.

la publicité, nous en avons jusqu'à présent humblement joui seul, en égoïste. Mais cette lettre, dont nous obtînmes copie, est relativement à la question présente un suffrage trop précieux et une attestation trop importante pour que la modestie ait le droit de la retenir plus longtemps dans nos archives, surtout à l'heure où la routine et l'ignorance se liguent étroitement contre le serviteur de Dieu.

Voici donc le texte entier de cette missive :

Rome, le 3 février 1854.

« Monseigneur,

« Cette lettre sera remise à Votre Éminence par M. le comte Roselly de Lorgues. Je n'ai pas la prétention de recommander à un pontife aussi éclairé l'auteur du *Christ devant le siècle,* et de tant d'autres écrits, chers à la foi et honorés par les lettres; j'ai désiré seulement lui faciliter l'honneur de votre connaissance personnelle. Votre Éminence sait déjà aussi bien que moi la courageuse initiative prise par M. Roselly de Lorgues dans les jours difficiles, et les services rendus à la religion et à l'instruction primaire, dont l'inséparable avenir plane sur les destinées de nos temps orageux comme la suprême espérance de salut.

« Le comte Roselly de Lorgues va mettre le comble à ses honorables travaux, en glorifiant par un magnifique ouvrage l'un des plus grands noms des temps modernes, celui du révélateur du nouveau monde. On dirait que cette grande figure a besoin d'être révélée à son tour, et que le destin jaloux qui poursuivit sa noble vie s'est acharné à projeter son ombre jusque sur sa tombe. Sa mémoire a été presque abandonnée aux écrivains protestants, qui ont défiguré sa vie. On sait que la sainteté égala son génie. Et celui qui depuis les apôtres a le plus propagé le nom du Christ, manque encore d'historien catholique. Il fallait rendre à la gloire de la foi celui qui donna un monde à son empire.

« M. de Lorgues a entrepris cette noble tâche, et il est digne de l'achever. L'empressement universel ne peut manquer à une telle œuvre, car elle importe à l'honneur des deux mondes; aussi a-t-elle excité dans la métropole catholique de tous deux la plus vive et la plus auguste sollicitude.

« M. de Lorgues emporte avec lui les témoignages les plus flatteurs du bienveillant concours dont le saint-père et le sacré collège se sont empressés d'honorer d'avance un monument qui honorera lui-même

notre époque. L'Italie, qui donna le jour à Colomb; l'Espagne, qui lui ouvrit sa gloire, ne pouvaient faillir à son histoire. La France, qui prit une part si grande aux nobles fruits de sa découverte, ne saurait rester en arrière. Et il appartient à l'illustre primat des Gaules de lui donner le signal, en consacrant par sa pieuse approbation l'éclat de tant d'illustres suffrages.

« Je félicite d'avance l'auteur de l'appui que lui donnera, sans doute, une si haute bienveillance. Je m'en félicite moi-même; et j'ose aussi en féliciter Votre Éminence, en la priant de permettre que je saisisse cette occasion pour lui renouveler l'hommage de la plus profonde vénération et du respectueux dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

« Monseigneur,

« De Votre Éminence,

« Le très humble et très obéissant serviteur,

« P. Sauzet. »

La protection accordée par l'immortel Pie IX à la mémoire si longtemps oubliée de Christophe Colomb parut l'avoir ravivée soudain dans les deux mondes.

Quelques semaines plus tard, pendant qu'en Amérique des inscriptions, des statues colossales, des monuments allaient s'élever en son honneur, Gênes célébrait l'inauguration de la voie ferrée qui relie désormais la Cité de marbre à la capitale du Piémont; et le vénérable métropolitain de la Ligurie, Mgr Andrea Charvaz, devant l'autel en plein air où il venait de célébrer la messe, en présence de la famille royale, entourée d'une foule accourue de tous les points des États sardes, proclamait solennellement les vertus chrétiennes du héros génois. Le surlendemain, nous avions nous-même l'honneur d'expliquer au roi la mission providentielle de Christophe Colomb et son rôle évangélique. Victor-Emmanuel II, après nous avoir, avec une noble curiosité, adressé les questions les plus imprévues, nous engagea fort gracieusement à presser la publication de notre œuvre.

Le 11 du mois suivant, la France, par le généreux exemple de S. A. R. Mgr le duc de Montpensier, rappelait à l'Espagne ses devoirs envers son bienfaiteur Christophe Colomb. L'admirable reine Marie-Amélie, l'infante doña Maria Luiza Fernanda et Mgr le duc de Montpensier arrivaient comme en pèlerinage à la Rabida, cet agreste mona-

stère où l'homme de la Providence avait trouvé son premier asile, son meilleur ami et les plus sûrs moyens d'entreprendre sa découverte. Dès lors la munificence du prince sauvait d'une complète destruction cette demeure de la piété qui abrita le génie, et servit à le confirmer dans son projet apostolique.

De proche en proche l'attention publique se préoccupait chaque jour davantage de Christophe Colomb.

III

Pour répondre à l'auguste confiance du chef de l'Église, la vie de Christophe Colomb a été rédigée avec un soin religieux, tous les faits étant puisés à des sources authentiques, tirés de documents originaux, exposés sincèrement dans leur intégrité, suivant leur enchaînement naturel. L'écrivain s'est constamment effacé dans ce travail, et jamais l'historien ne s'y est substitué à l'histoire. Depuis dix-huit ans cette œuvre, reproduite en diverses langues, a été passée au crible de la critique européenne. Elle a suscité d'acrimonieuses attaques, valu d'impuissantes railleries à son auteur, sans qu'aucune de ses assertions ait pu être ébranlée. Les protestants de Londres, d'Édimbourg, d'Allemagne, de Suisse, des États-Unis, les incrédules d'Italie et de Belgique, les francs-maçons, les négateurs du surnaturel n'ont trouvé à lui opposer que des sarcasmes et des turlupinades. Généralement la presse française s'est plu à reconnaître l'importance de ses réfutations, de ses éclaircissements et de ses redressements historiques.

Cet ouvrage a mérité le suffrage du premier ecclésiastique français qui ait pressenti la sainteté de Christophe Colomb, et plus tard S. G. Mgr Dubreil, archevêque d'Avignon, avait la bonté de nous écrire :

. . . . . .

« J'ai relu, avec plus d'intérêt encore que la première fois, ces belles pages où se retrouve la vie de Colomb, si vraie, si saisissante, parce que vous avez su comprendre que rien ne doit ressembler davantage à la manière dont se produisent les grands événements, que celle de les dire; et que, pour les raconter dignement à la postérité, il faut puiser son inspiration à la source même d'où ils sont sortis.

« C'est le souffle chrétien qui a donné des ailes au génie de Colomb, qui l'a poussé à ses merveilleuses découvertes; c'est le même souffle

qui a guidé votre plume et vous a fait écrire votre livre, qui est une découverte aussi. Vous êtes descendu dans cette âme, ou plutôt vous vous êtes élevé jusqu'à elle; et le premier vous avez su y voir ce que les historiens vos prédécesseurs avaient ignoré : que la supériorité de Colomb, que le secret de sa grandeur, c'est sa foi. Le premier vous avez montré que c'est parce qu'il fut religieux plus encore que son temps, parce qu'il fut un chrétien enthousiaste, qu'il devint navigateur sublime, qu'il fut un grand homme parce qu'il était un saint. »

. . . . . .

Malgré notre répugnance à entretenir nos lecteurs de ce qui nous est personnel, un intérêt supérieur nous y oblige aujourd'hui; et nous ne craindrons pas de rappeler ici l'opinion de la presse sur cette restitution historique, afin de maintenir solidement le caractère d'autorité qui lui appartient. Il importe de bien établir, aux yeux de tous, à quel degré de considération elle s'est élevée dans l'estime publique. Nous le devons d'autant plus, que notre ouvrage renferme les premiers éléments de la cause de béatification dont il va s'agir; c'est pourquoi tout récemment il vient d'être l'objet d'attaques téméraires, de la part d'écrivains qui n'admettent pas le surnaturel.

IV

Pendant que se propageait ce sentiment de vénération à l'égard de l'incomparable disciple du Christ, le chef de l'Église éprouvait aussi le besoin de rendre hommage à son zèle et à sa piété. Le moment était solennel. Pour la première fois depuis trois cent soixante-dix ans, la papauté allait rompre le silence qu'elle gardait sur cet envoyé de Dieu. Il semble que le saint-siège attendait que l'erreur publique fût dissipée, l'opinion rectifiée pour ne pas trop l'étonner en rendant, prématurément justice au chrétien que le monde avait méconnu jusqu'à nos jours.

Si, par une réserve facile à comprendre, nous avons pendant plus de dix ans conservé pour nous seul cette attestation auguste, aujourd'hui l'intérêt du catholicisme commande à notre humilité de ne plus la tenir secrète. Sa publicité devient nécessaire, et, sans hésiter, nous saurons sacrifier notre goût et nos habitudes à l'accomplissement d'un devoir religieux.

TÉMOIGNAGE

RENDU AU ZÈLE ÉVANGÉLIQUE DE CHRISTOPHE COLOMB

PAR

SA SAINTETÉ LE PAPE PIE IX

Extrait du bref adressé le 24 avril 1863 au comte Roselly de Lorgues.

PIUS PP. IX

« Cher fils, salut et bénédiction apostolique. Appelé par la volonté de Dieu au gouvernement de l'Église universelle, malgré notre insuffisance; désireux dans notre rôle d'Apôtre d'accroître la grandeur de cette même Église, nous mettons assidûment nos soins à pourvoir d'une amplitude d'honneurs ces hommes qui ne sont pas moins distingués par l'éclat et l'ancienneté de leur race, que par leur zèle pour les bonnes œuvres et la défense de la religion. Assurément vous devez être compté parmi ces hommes d'élite, cher fils, et dès lors, en témoignage de notre bienveillance, nous vous estimons digne d'un très grand titre d'honneur. Car nous avons appris par des documents authentiques que vous étiez issu d'une antique et noble famille d'Italie qui, portée en France par les vicissitudes des temps, y a produit des hommes remarquables par la piété, la sagesse, l'intégrité, l'habileté dans la conduite des affaires [1]. Vous avez ajouté votre vertu et vos mérites à cet éloge fait de vos

[1] Outre ceux de ses aïeux italiens qui autrefois servirent le saint-siège, et dont le souverain pontife a daigné rappeler le dévouement et la fidélité, dans un bref du 3 juillet 1866, l'historien de Christophe Colomb compte, dans la branche française de la famille, plusieurs magistrats distingués; notamment : un maître rational à la cour des comptes de Provence; un assesseur de la ville d'Aix, premier conseiller en la sénéchaussée, et auteur du premier livre qu'on ait imprimé dans cette ville; un président à mortier au parlement d'Aix, que François Ier chargea de missions importantes; un avocat général; un conseiller d'État et un chancelier de France. (Voir pour les détails : *le Nobiliaire universel de France*, t. IX; *l'Annuaire de la noblesse*, t. XX et XXVI; *l'État présent de la noblesse française*, etc.)

aïeux. En effet, doué de talent et pénétré des meilleurs principes, animé d'un excellent esprit et d'une excellente doctrine, vous ne vous en êtes point servi pour la vaine gloire du renom, mais pour défendre opportunément la cause de la religion et confondre par vos écrits l'audace des impies acharnés contre la foi catholique; vous vous êtes appliqué de tous vos moyens à secourir la société humaine, qui sans religion ne peut se soutenir. Afin de mettre au jour d'autres travaux recommandables par la piété et l'érudition, vous n'avez épargné ni soins ni veilles, de telle sorte que vous n'avez pas moins acquis la réputation de savant que celle d'homme ayant hautement bien mérité de la religion.

« Parmi vos œuvres, il en est une qui tourne tout autant à l'honneur de la religion qu'au lustre de l'Italie : c'est la très riche histoire par vous écrite de la vie et des actes de CHRISTOPHE COLOMB, QUI, ENFLAMMÉ DE ZÈLE POUR LA FOI CATHOLIQUE, RÉSOLUT, EN ENTREPRENANT LA PLUS AUDACIEUSE DES NAVIGATIONS, DE DÉCOUVRIR UN NOUVEAU MONDE, NON POINT POUR AJOUTER DE NOUVELLES TERRES A LA SOUVERAINETÉ DE L'ESPAGNE, MAIS AFIN DE PLACER DE NOUVEAUX PEUPLES SOUS LE RÈGNE DU CHRIST, CE QUI VEUT DIRE DE L'ÉGLISE. »

. . . . . .

(*Le reste du bref nous étant tout personnel, nous bornons à ces lignes notre citation.*)

. . . . . .

Ainsi, voilà l'ardeur évangélique de Christophe Colomb, son apostolat, le but véritable de sa vie explicitement déclarés par le vicaire du Christ. Cette auguste constatation des efforts du serviteur de Dieu résume et complète l'idée que désormais l'Église doit avoir de son caractère.

En 1493, le chef de la chrétienté avait reconnu Christophe Colomb « très digne, recommandable à des titres nombreux et fait pour une si grande œuvre ». A cette époque, le pape qualifiait simplement en lui l'homme providentiel.

En 1863, le chef de l'Église apprécie ses sentiments intimes, le but de ses travaux, son rôle évangélique. Le souverain pontife affirme que ce ne fut point dans un intérêt terrestre, mais uniquement pour la dilatation de la foi, qu'il conçut cette étonnante entreprise et en affronta les périls. Ici, le pape qualifie l'homme apostolique.

V

Cependant, par une propension naturelle, l'idée de la sainteté de Colomb devenait au cœur des fidèles une persuasion aussi douce que fortifiante. Deux ans plus tard, comme souvent autour de nous s'exprimait le vœu de voir décerner à ce héros de l'Évangile sa juste récompense, nous allâmes à Rome, pour savoir si Sa Sainteté jugerait possible d'introduire la demande de sa béatification.

En même temps arrivait dans la Ville éternelle notre illustre ami, le comte Tullio Dandolo, qui a revisé et enrichi de deux admirables préfaces la traduction italienne de notre histoire. Après nos mutuelles félicitations sur cette rencontre, nous lui apprîmes le motif de notre voyage, et l'engageâmes à nous accompagner chez Sa Sainteté, qui plus d'une fois nous avait parlé de lui avec une bienveillance paternelle. Nous eûmes donc la satisfaction d'aller mettre ensemble nos hommages aux pieds de l'auguste protecteur de la renommée de Colomb.

Le souverain pontife nous montra d'abord quelles difficultés présenterait cette introduction, à cause de l'impossibilité de se conformer aux règles établies en cette matière. Cependant le saint-père nous dit que rien n'empêchait de former la demande, et ajouta en latin : *Tentare non nocet.* Au bout d'une conversation assez diverse sur d'autres sujets, Sa Sainteté, revenant à l'objet de cette audience, nous dit encore en la terminant : « Néanmoins, on peut essayer; » et Elle répéta ces mots : *Tentare non nocet.*

Peu de jours après, un journal créé en France dans l'intérêt italien, sous les auspices de l'insulteur impérial, le prince Napoléon-Jérôme, pour combattre la papauté, détruire le pouvoir temporel et déraciner de notre sol le catholicisme, l'*Opinion nationale,* rehaussait son premier-Paris des lignes suivantes :

« On se prépare, dans la ville de Rome, à procéder à une nouvelle béatification; et l'homme qu'il s'agit de canoniser est... Christophe Colomb !

« Nous protestons de toutes nos forces contre cet empiétement de la cour de Rome. N'y a-t-il pas dans le monde assez de Benoît Labre

et de Marie Alacoque, assez de visionnaires et d'extatiques, assez de martyrs de la Chine et du Japon, pour satisfaire aux besoins dévots des ultramontains?...

« C'est un historien de Christophe Colomb, le comte Roselly de Lorgues, qui, assure-t-on, secondé par M. Tullio Dandolo, a fait les premières démarches auprès du pape[1]... »

La presse parsema promptement en Europe la nouvelle de ce projet de béatification. Elle fut accueillie par un assentiment presque général. Mais certaines feuilles démocratiques d'Italie ayant travesti ridiculement cette audience, notre ami, qui en rentrant chez lui avait transcrit mot pour mot l'entretien, ne crut pas devoir se borner à une rectification de journal; il intercala cette rédaction fidèle dans un volume qu'il faisait alors imprimer à Assise, et qui parut sous ce titre : *l'Art chrétien*[2]. Le comte Dandolo sentait combien il importait de constater les moindres détails d'un fait qui pouvait devenir une page des annales ecclésiastiques du XIX^e^ siècle.

VI

Durant ce temps, parmi les fidèles, une pieuse prédisposition adoptait avec bonheur l'idée que l'homme choisi pour doubler l'espace de la terre fût un véritable saint. Quelques-uns remarquaient aussi que Pie IX étant le premier pape qui eût traversé l'Océan et visité le nouveau monde, il semblait naturellement destiné à couronner le chrétien par lequel l'Évangile en prit possession.

Ces espérances de la piété, ces tressaillements de l'opinion catholique, à la pensée de glorifier enfin ce grand serviteur de Dieu, inspirèrent bientôt à un prince de l'Église une noble résolution. Le primat d'Aquitaine, S. Ém. le cardinal-archevêque de Bordeaux, qui dans son ressort métropolitain compte les évêchés des Antilles, écrivit au souverain pontife, le suppliant de vouloir bien autoriser l'introduction de cette cause devant la sacrée Congrégation des Rites.

Non moins remarquable par la beauté de la forme que par l'ampleur

[1] *L'Opinion nationale*, 6 juin 1865.

[2] Tullio Dandolo, *l'Arte christiana*, de la page 20 à 26.

des vues, la lettre de l'éminentissime cardinal attestait la disposition des esprits, leur pieuse attente; rappelait les vertus héroïques du messager de l'Évangile, et motivait solidement les raisons d'admettre sa cause.

Bien que cette lettre, ultérieurement livrée à l'impression, ne l'ait jamais été au public, l'émotion qu'elle excita parmi les fidèles fut comme électrique. On en fit des copies, on la traduisit en diverses langues. Les journaux en reproduisirent des fragments. Toute la société européenne s'en préoccupa. La presse adressa des remerciements à son illustre auteur, qui ne pouvait suffire à répondre aux félicitations venues des premières notabilités laïques. La majeure partie de l'épiscopat français soutint de ses vœux la démarche du vénérable cardinal. Plusieurs évêques donnèrent leur adhésion formelle à la lettre de Son Éminence. Des ecclésiastiques de divers diocèses ajoutèrent leur voix à celles des premiers pasteurs. Tout d'abord, d'un simple coup d'œil, le célèbre évêque d'Orléans avait saisi les profondes conséquences de cette proposition. Il félicita le cardinal Donnet de son initiative. Avec la spontanéité qui est le propre des âmes supérieures, Mgr Dupanloup précisait admirablement, au courant de la plume, le grand aspect de cette cause et son intérêt catholique.

Citons seulement quelques mots de l'illustre prélat :

« Nous ne devons pas, disait-il, laisser l'impiété dénaturer les grands événements, et travestir les grands hommes qui appartiennent à l'Église. Le présent inattendu du nouveau monde à l'ancien monde est l'événement le plus étonnant de l'histoire. Et c'est pour la conquête des âmes, par une inspiration de foi, avec l'encouragement de l'Église et d'elle seule, que l'admirable Génois a entrepris, poursuivi et accompli sa découverte. Oui, il serait bien beau que ce nouveau monde si peuplé, si actif, si fier, appelé à de si surprenantes destinées, eût pour premier ancêtre un saint. Il serait bien beau que les navigateurs de toutes les mers eussent pour modèle et pour patron un saint. Et il est déjà très beau qu'un prince de l'Église affirme cette conviction, revendique cette gloire et propose cette cause [1].»

Pendant qu'en Italie, la plupart des évêques applaudissaient la lettre du primat d'Aquitaine, l'importance de l'initiative prise par la France n'avait point échappé à l'attention de la péninsule ibérique. Sans distinction de nuances, toute la presse espagnole appuya ce projet de béatification. S. Ém. le cardinal Fernand de la Puente, archevêque de Burgos,

[1] Lettre datée de Menton, 12 septembre 1866.

transmit à son vénérable collègue de Bordeaux des congratulations patriotiques au nom de l'épiscopat d'Espagne, et joignit son adhésion personnelle à la demande de béatification. En Amérique, cette idée fut acceptée avec une faveur marquée par la presse de divers États. Au Brésil, elle inspira un poète. Dans les deux continents, plusieurs pays protestants montrèrent leur franche sympathie pour la cause de Christophe Colomb. En Russie même, au siège de la fourberie orthodoxe, l'idée d'une telle béatification produisit une sensation dont les feuilles accréditées se firent l'écho. Voici en quels termes un organe de l'opinion russe, qui s'imprime en français à Bruxelles, appréciait la démarche de l'éminentissime cardinal Donnet :

« C'est une des idées les plus heureuses sorties de l'esprit d'un homme habitué aux vastes et impartiales conceptions d'une Église universelle. Les malheurs et les injustices que traîne après elle, comme un linceul funèbre, l'ombre de Christophe Colomb, ne pèsent-ils pas d'un poids considérablement augmenté par les années sur l'humanité tout entière? Le moment dès lors n'était-il pas venu de rendre à cette gloire pure et sans tache l'hommage que lui avaient mérité tant de services féconds et qui n'auraient dû jamais coûter de larmes à personne? N'était-il pas temps de dégager la conscience universelle de cette lourde accusation?. .

« Quelle que soit, d'ailleurs, l'opinion religieuse à laquelle on appartienne, est-il possible de ne pas applaudir des deux mains à la glorification de Christophe Colomb, de quelque part qu'elle vienne? Est-il possible de ne pas accueillir, avec la faveur dont elle est digne, cette belle entreprise d'un prince de l'Église, s'efforçant d'associer la papauté à la réparation d'une immense injustice, et d'élever dans les cœurs de cent trente-cinq millions de catholiques du temps actuel, sans compter les générations futures, un monument moins périssable que ceux de granit ou de bronze à celui qui a rapproché les deux continents[1] ? »

Qu'on réfléchisse sur ces lignes d'un journal hostile à notre foi. Elles portent leur enseignement. Trouverait-on dans le passé une telle communauté d'opinion, un tel mouvement d'intérêt parmi les hommes au sujet d'un chrétien? Connaît-on une cause de béatification dont l'annonce ait suscité une pareille unanimité de sentiments, nonobstant la diversité des croyances ?

[1] Le *Nord*, 19 décembre 1866.

VII

Plusieurs évêques, ayant alors médité la vie de Christophe Colomb, écrivirent directement à Sa Sainteté.

De la mer des Antilles et de l'océan Indien, des demandes furent envoyées à Rome. A l'exemple de l'illustre archevêque de Mexico, Mgr de la Bastida y Davalos, en Amérique comme en Asie plusieurs chefs de diocèses, sans avoir encore redigé leur demande, adhéraient de cœur à celle de l'éminentissime cardinal Donnet. Les généraux des ordres religieux secondaient de leurs vœux ces pieuses espérances.

L'année suivante, un des plus doctes et plus renommés prélats d'Italie, Mgr Andrea Charvaz, archevêque de Gênes, adressa au souverain pontife une lettre que nous avons le devoir de reproduire ici :

« Très saint-père,

« Sachant qu'un prince de l'Église et quelques-uns de mes confrères dans l'épiscopat ont déjà exprimé à Votre Sainteté le désir de voir introduire devant la Congrégation des Rites la cause de la béatification du pieux et illustre Christophe Colomb, à qui le vieux monde doit la gloire de la découverte du nouveau; en ma qualité d'archevêque du diocèse qui a donné le jour à ce grand et fidèle serviteur de Dieu, je viens moi-même très humblement, mais avec bonheur et confiance, vous témoigner le même vœu, soit en mon nom particulier, soit en celui du clergé et des fidèles de mon diocèse.

« Quand on a lu l'histoire du célèbre navigateur génois, écrite, sous les auspices et par ordre de Votre Sainteté, par le pieux et savant comte Roselly de Lorgues, on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui une élection divine, une mission providentielle, un mobile, un but éminemment élevé et saint, la pratique des vertus chrétiennes portée jusqu'à l'héroïsme, et dans sa découverte du nouveau monde, qui a doublé le champ où travaillent les ouvriers évangéliques, une œuvre féconde pour l'extension du règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« La vie privée et publique de Christophe Colomb présente un tel

ensemble de merveilleux et de surnaturel, fait briller de tels caractères de sainteté, que l'admiration pour le grand homme se change en vénération pour le vrai disciple de l'Évangile et le fils dévoué de l'Église.

« Dès l'année 1854, avant la publication de l'histoire de Christophe Colomb, dans un discours prononcé à Gênes en une circonstance solennelle, en présence du roi, entouré de son auguste famille, de sa cour, de ses ministres et d'une foule immense de peuple, je signalais déjà avec gloire et bonheur la sainteté de la mission providentielle et évangélique de ce héros chrétien.

« Je ne me cache pas pourtant, très saint-père, les difficultés que présente l'introduction de la cause de Christophe Colomb (qui fut successivement encouragé et béni par trois papes, et dont Votre Sainteté a déjà Elle-même, dans un bref, loué le cœur évangélique, le zèle infatigable et le caractère providentiel), à cause de la nécessité de se conformer aux règles posées par le pape Benoît XIV; mais Christophe Colomb ayant passé sa vie presque entière sur les mers, sa grande œuvre étant exceptionnelle, la papauté l'ayant elle-même, à son époque, traité exceptionnellement, je supplie Votre Sainteté de vouloir user de son autorité souveraine pour introduire cette cause par voie d'exception.

« Ce serait, très saint-père, un surcroît de gloire pour Votre Sainteté, un bonheur pour les fidèles de ce diocèse, et pour tous les marins, à qui Elle donnerait ainsi un glorieux patron et un admirable modèle qui leur manque encore, et dont ils sentent le besoin, si un jour l'on pouvait publiquement invoquer comme bienheureux ce grand navigateur, ce chrétien héroïque, que l'on regarde, à juste titre, comme une des plus majestueuses personnalités de l'histoire du monde et comme le premier apôtre de l'Amérique.

« Plein de cette douce espérance, je prie Votre Sainteté d'agréer l'hommage de la profonde vénération et du parfait dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

« Très saint-père,

« Votre très humble, très dévoué serviteur et obéissant fils,

« André, archevêque de Gênes [1]. »

La convocation du concile œcuménique à Rome semblait offrir aux

[1] Cette lettre de S. Exc. Mgr Charvaz, adressée en français à Sa Sainteté, a été imprimée à Paris et à Gênes. Elle a paru dans le *Giornale degli studiosi*, en 1869, dans les *Letture cattoliche di Genova* et dans le *Stendardo cattolico*, en 1870.

représentants de l'Église une favorable occasion de décerner une marque de gratitude à ce chrétien héroïque.

Après avoir laissé poser les questions principales qui devaient occuper la vénérable assemblée, l'auteur de ces lignes adressa aux pères du concile un mémoire, pour rappeler les droits de Christophe Colomb à un témoignage solennel de reconnaissance. Sur l'avis d'un grand nombre d'archevêques, d'évêques et de consulteurs, une postulation fut rédigée, qui suppliait le chef de l'Église de vouloir bien déférer aux vœux des fidèles, et, usant de sa souveraineté apostolique, ordonner l'introduction de cette cause par voie exceptionnelle.

Un certain nombre d'évêques ayant quitté Rome aussitôt après leur vote sur l'infaillibilité, il fut convenu que, dès la reprise de la session, la postulation serait proposée publiquement à la signature des Pères du concile. Plusieurs d'entre eux devaient faire une motion relative à la cause de Christophe Colomb. Nous allons donner le texte entier de la postulation, qui portait déjà la signature de cardinaux, de primats, d'archevêques, d'évêques et de vicaires apostoliques de différentes régions du globe, lorsque le châtiment de la France et l'invasion sacrilège de Rome, en mettant obstacle à la réunion de l'assemblée œcuménique, ont ajourné cette question, dont l'opportunité était si généralement reconnue.

Voici la postulation, dont l'interruption du concile a restreint la publicité. Aussi concis dans sa forme que précis dans son objet, ce document, qui fut rédigé en juin 1870, à Sainte-Marie-sur-Minerve, offre une double importance au point de vue de l'histoire et des intérêts du saint-siège. Il contient implicitement un témoignage de gratitude et une victorieuse réponse aux accusations d'oubli élevées contre l'Église par les ennemis de la papauté. Nous en donnons le texte pour ne pas affaiblir, dans une traduction impuissante, la digne et majestueuse ampleur de cette latinité dont Rome seule possède encore la tradition.

« Beatissime Pater,

« Post hominum salutem, ab Incarnato Dei Verbo, Domino Nostro Jesu Christo, feliciter instauratam, nullum profecto eventum extitit aut præclarius, aut utilius incredibili ausu januensis nautæ Christophori Columbi, qui omnium primus inexplorata horrentiaque oceani æquora pertransiens, ignotum mundum detexit, et ita porro terrarum mariumque tractus Evangelicæ fidei propagationi duplicavit.

« At enim, christianissimo huic summeque de religione, totaque humanitate bene merito Heroi, condignum nullum præmium dum viveret relatum est, sed contra multæ calumniæ impactæ, multa opprobria et gravia etiam tormenta irrogata; sic ut novo continenti per summam injustitiam Americæ nomen indito, ipsa quoque detecti novi orbis gloria, ab inclyto viro, ad alterum ex priscis ejus sectatoribus, prope mundum traduceretur.

« Sola apostolica sedes ut supernam viri missionem agnovit, ita omnibus quibus poterat modis adjuvasse videtur; nam et legati apostolici munus eidem detulit, totque alia tamque præclara amoris et grati animi testimonia per tres pontifices Innocentium VIII, Alexandrum VI, et Julium II ipsi attribuit, quanta nulli unquam paris conditionis homini inveniantur elargita.

« Nunc vero, post tria et amplius sæcula ab novo orbe reperto, singulari prorsus divinæ sapientiæ consilio effectum est, ut tu, beatissime Pater, prædictam apostolicam sedem conscenderes, primus videlicet inter beati Petri successores, qui Atlanticum oceanum olim transieris, magnamque Americæ partem lustraveris, sicque propriis veluti oculis metiri potueris maximum laborem ac molestiarum molem ab eo perlatam, qui cæteris audacissimum iter aperuit, ac melius perspicere quot quantisque divinæ gratiæ auxiliis christianum ejus pectus roborari debuerit, ut tam arduum opus, ad catholicæ Ecclesiæ diffusionem, ac tot animarum salutem perficeret.

« Hæc sane animadversio in causa fuit, ut egregius comes Roselly de Lorgues sub auspicatissimis initiis Pontificatus tui, fidentius vulgaret celebrem illam historiam, in qua Christophori Columbi superna vocatio, ejusque virtutes et præsertim zelus plane catholicus in novo orbe perquirendo, nec non apostolicæ sedis favor, et cœlestia signa quibus fuit adjutus, summa diligentia et fide describuntur.

« Gloriosa interim Christophori memoria, ex injustæ oblivionis tenebris statim egressa, ubique gentium gratiose personat, et dum orbis universus grati animi sensus erga apostolicum et bene meritum Heroem certatim exprimit, Christi fideles, recolendo quod opitulante Ecclesia et propter Ecclesiam memorandum facinus incepit, atque complevit, eorum admiratio et pietas veluti sponte sua sese transformant in devotum cultum, nihilque ardentius exoptant, quam ut publici Ecclesiæ honores ab sancta sede incomparabili homini decernantur.

« Eminentissimus quippe princeps cardinalis Donnet, archiepiscopus Burdigalensis, quatuor ab hinc annis exposuit Sanctitati tuæ veneratio-

nem fidelium erga servum Dei Christophorum Columbum, enixe deprecans pro introductione illius causæ exceptionali ordine.

« Faustum vero hujusce petitionis nuntium, brevi dierum spatio, totam replevit gaudio, ac spe Europam, Africam, Asiam et Americam; unde quamplurimi Ecclesiarum præsules, nec non ex cœtu sæculari spectatissimi viri, gratulatoriis epistolis gratias egerunt prælaudato cardinali introductionis causæ initiatori. Quinquaginta de hinc supplices libelli ex diversarum orbis partibus, Sanctitati tuæ porrecti fuere, devote pariter exposcentes præfatæ causæ introductionem; ardens hoc desiderium aperte etiam produnt publicæ Ephemerides nonnullarum nationum, et non pauci egregii scriptores, in eorum operibus typis consignatis.

« Ast præfatæ causæ introductioni prima fronte aliquibus videntur obstare notissima Ecclesiæ decreta, præsertim quod regulares processus supra Dei servi vitam atque virtutes nec olim confecti fuerint nec nunc temporis adeo feliciter confici queant.

« Nihilominus, cum hic agatur de servo Dei plane extraordinario, tam in vita, quam post mortem, uti documenta jam parata super ejus operibus, virtutibus et prodigiis evidentissime comprobant; etiam sperare licet ut ipsius causa, juris ordine non adeo exacte servato, felicem exitum obtinere possit.

« Quapropter, beatissime Pater, infrascripti catholicæ Ecclesiæ cardinales, patriarchæ, primates, archiepiscopi, episcopi, etc., enixe postulant, atque efflagitant ab Sanctitate tua, ut digneris signare introductionis causæ præfati servi Dei, cum opportunis dispensationibus.

« Confidentes interim hoc totius orbis votum minime frustratum iri, apostolicam benedictionem implorant. »

(*Suivent les signatures.*)

La valeur de ce document n'aura échappé à personne. Les faits principaux de la cause s'y trouvent résumés en substance. Christophe Colomb y reçoit le titre de Serviteur de Dieu, que lui décernent les chrétiens, et celui de Héros apostolique, encore plus digne de son cœur. Toutefois, pour ceux de nos lecteurs auxquels la langue latine aurait cessé d'être familière, nous croyons à propos de retracer en français le sens de ce texte précieux.

La postulation commence par affirmer le but évangélique « du Héros très chrétien qui a si bien mérité de la religion et de l'humanité entière » : *christianissimo huic summeque de religione, totaque humanitate bene*

merito Heroi. Elle oppose, aux injustices qu'il souffrit du monde, l'intérêt tout exceptionnel que lui montra le saint-siège : *Sola apostolica sedes ut supernam viri missionem agnovit, ita omnibus quibus poterat modis adjuvasse videtur.* Elle rappelle qu'avant de monter sur la Chaire apostolique, Pie IX, « suivant le dessein particulier de la divine Sagesse : » *singulari prorsus divinæ Sapientiæ consilio,* avait, « le premier d'entre les successeurs de Pierre, » *primus videlicet inter beati Petri successores,* « franchi l'océan Atlantique et traversé une grande partie du continent américain, comme afin de mieux juger, par ses propres yeux, la grandeur de l'entreprise, et reconnaître combien les secours de la grâce divine furent indispensables au cœur chrétien qui nous ouvrit intrépidement cette route, pour la dilatation de l'Église et le salut des âmes : » *Sicque propriis veluti oculis metiri potueris.... ac melius perspicere quot quantisque divinæ gratiæ auxiliis christianum ejus pectus roborari debuerit.*

Ce document constate aussi que, sous les auspices du même pontife, a été publiée l'histoire exacte du serviteur de Dieu, et qu'aussitôt la renommée de Christophe Colomb, sortant des ombres d'un injuste oubli, a retenti sympathiquement dans le monde, excitant partout un sentiment de gratitude envers « ce Héros apostolique ». *Gloriosa interim Christophori memoria, ex injustæ oblivionis tenebris statim egressa, ubique gentium gratiose personat, et dum orbis universus grati animi sensus, erga* apostolicum et bene meritum Heroem *certatim exprimit.* Le texte ajoute : « La piété transforme en culte ce sentiment des fidèles, et ils désirent vivement de voir les honneurs publics de l'Église décernés par le saint-siège à cet homme incomparable : » *Ut publici Ecclesiæ honores ab sancta sede* incomparabili *homini decernantur.*

Après avoir mentionné la généreuse initiative de l'éminentissime cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, et l'adhésion de l'univers catholique à cette démarche, la postulation avoue que, de prime abord, l'introduction de la cause semble présenter certaines difficultés, parce qu'il n'a été autrefois commencé aucune information régulière sur la vie et les vertus de ce serviteur de Dieu, et qu'on ne pourrait facilement y procéder de nos jours.

L'obstacle est indiqué fort clairement. Il consiste en un défaut de formalité. Néanmoins, comme dans une affaire de telle importance la forme ne saurait emporter le fond, la difficulté ne paraît point insurmontable. « Il s'agit d'un serviteur de Dieu vraiment exceptionnel, » *cum hic agatur de servo Dei plene extraordinario;* et le pape a le droit, en vertu

de sa toute-puissance apostolique, d'ordonner l'introduction de la cause par une voie exceptionnelle.

C'est pourquoi les cardinaux, patriarches, primats, archevêques, évêques et les autres membres du concile œcuménique de Rome, signataires de la postulation, supplient Sa Sainteté de daigner, à cet effet, accorder les dispenses nécessaires : *Ut digneris signare introductionis causæ præfati servi Dei, cum opportunis dispensationibus.*

Cette postulation réunit à cette heure près de neuf cents signatures épiscopales.

Aboutira-t-elle? Nous l'espérons et le souhaitons ardemment.

La lettre suivante du regretté cardinal-archevêque de Bordeaux achèvera de donner au lecteur la raison de ces espérances et de le confirmer dans la certitude du grand caractère surnaturel qui éclate dans la vie de Christophe Colomb.

« Bordeaux, le 12 octobre 1874.

« Monsieur le Comte,

« Je n'ai point perdu de vue un seul instant la cause de Christophe Colomb. Pendant que notre pays traversait des épreuves qui avaient à Rome un si douloureux retentissement, le silence nous était commandé. Mais aujourd'hui qu'un peu de calme s'est fait, je crois pouvoir vous engager, monsieur le Comte, à reprendre cette plume avec laquelle vous avez retracé la vie du héros de votre cœur. Profitons du temps : *Dum tempus habemus, operemur bonum.* Vous n'aurez plus qu'à signaler les vertus chrétiennes de Christophe Colomb et ses titres à la vénération des fidèles, ainsi qu'à leur reconnaissance.

« Les sympathies que vous avez rencontrées à Rome doivent vous encourager à ce travail. Ne vous inquiétez que médiocrement de l'opposition soulevée par quelques scrupules respectables qui se tiennent en défiance contre toute idée nouvelle. Pourquoi s'étonner si des personnes, n'ayant jamais lu la véritable histoire de votre héros, ne veulent pas trouver en lui tout ce qui constitue la véritable sainteté? Vous ne devez pas oublier que sans l'interruption du concile, la postulation pour l'introduction de la cause eût recueilli les signatures du plus grand nombre des membres de l'assemblée. Vous en avez eu la preuve avant de quitter la Ville éternelle.

« Montrez de nouveau quel fut en réalité le rôle de Christophe Colomb. Mettez encore plus en lumière l'héroïsme et la constance de ses vertus, le caractère de prédestination et les indices de sainteté qui marquent tous les grands actes de sa vie. Énumérez les merveilles que Dieu opéra par cet homme de foi et de courage. Après avoir été historien, soyez hagiographe. Dégagez du milieu de sa multiple existence de marin, d'administrateur, de gouverneur et de vice-roi, les faveurs divines qui signalèrent le cours de son apostolat.

« Ayant contribué moi-même, dans les premières années du règne de Louis-Philippe, à l'érection des évêchés de la Guadeloupe, de la Martinique et de la Réunion, qui firent partie de mon ressort métropolitain, je crus pouvoir porter l'introduction de la cause de Christophe Colomb, par voie exceptionnelle, devant la sacrée Congrégation des Rites, dont j'ai l'honneur de faire partie, non moins en vue de la glorification de ce héros chrétien, qu'en vue de tous les avantages qui en résulteraient pour l'Église.

« J'ai proposé la voie exceptionnelle, parce que seule elle permettra d'aboutir, parce que la cause, comme celle de Jeanne d'Arc et de Louis XVI, présente un caractère essentiellement exceptionnel, puisqu'il s'agit d'une vocation exceptionnelle, d'une œuvre exceptionnelle, d'une destinée exceptionnelle et d'un résultat également exceptionnel. Dans votre mémoire au Concile, vous avez, monsieur le Comte, fort clairement résolu la difficulté relative au seul *évêque du lieu* qui puisse commencer la première information. Il semble, en effet, que cette cause, se distinguant de beaucoup d'autres, doive relever uniquement du saint-siège.

« Quant aux objections provenant du long temps écoulé et du silence qu'on a gardé pendant plus de trois siècles sur cet homme admirable, je les trouve sans force contre l'autorité des faits, contre les témoignages des contemporains et les documents authentiques en votre possession. Quand il s'agit d'une œuvre éternelle, on ne s'arrête pas à compter les années. Mille ans sont comme un jour devant le Seigneur. Si le ministère de Colomb avait été assez connu de son vivant, si dès ses funérailles il avait été regardé comme un saint, s'il n'eût pas fallu l'arracher aux ténèbres de l'oubli et de l'erreur, sa cause serait évidemment plus facile, mais d'autre part moins extraordinaire et moins en rapport avec le caractère exceptionnel de sa mission et ses conséquences inénarrables.

« Ainsi donc, bon courage, allez en avant.

« Dût-on n'arriver qu'à obtenir une déclaration de *vénérabilité,* je vous conseillerais encore de poursuivre l'instance. Ce seul résultat serait d'une

immense portée. Cette déclaration aurait pour conséquence directe de reconaître le rôle providentiel de Christophe Colomb, et d'affirmer implicitement la participation si glorieuse que la papauté eut à son entreprise. Ce serait la consécration d'un fait historique méconnu par les uns, défiguré par les autres, laissé dans l'ombre par tous jusqu'au pontificat du vénéré Pie IX. Il est de l'intérêt de la vérité et du droit de l'histoire que le caractère du serviteur de Dieu soit arraché à l'oubli. La proclamation de ses vertus héroïques serait d'une grande édification pour les peuples et une nouvelle gloire pour l'Église.

« Je partage aussi l'opinion du savant archevêque de Gênes, Mgr Charvaz, qui vous disait avec émotion : « Dès l'instant où Colomb sera déclaré vénérable, très certainement quelques familles de nos marins commenceront à l'invoquer; et je ne doute pas qu'il ne se produise alors des miracles suffisants pour procéder régulièrement à sa canonisation. »

« D'ailleurs vous avez déjà entre vos mains une preuve récente de l'efficacité de son intercession. D'autres faits s'ajouteront à celui que vous n'avez pas voulu ébruiter encore. Ne perdez point de temps, monsieur le Comte. Sachons profiter des jours. Activez votre plume. Ma confiance dans le succès ne s'est point affaiblie. Comment ne pas espérer l'introduction de cette grande cause, quand elle est si bien faite pour ajouter son éclat à celui de l'immortel pontificat de Pie IX? Il semble qu'un mystérieux rapport rattache à son règne la renommée du héros catholique. Toutes les âmes généreuses éprouvent le désir de voir le premier pape qui ait traversé l'Océan et abordé le continent découvert par Colomb, lui décerner la récompense de sa foi. Naguère les pèlerins d'Amérique, venus à Rome vénérer les tombeaux des apôtres, ont montré dans un expressif passage de leur allocution au saint-père que son voyage au nouveau monde n'y était pas oublié.

« Bientôt donc, monsieur le Comte, grâce à votre zèle si persévérant et à la conviction que respirent vos nombreux écrits, si justement appréciés par notre Pie IX, Christophe Colomb apparaîtra aux yeux de notre génération comme une des figures merveilleuses de l'histoire, et un des instruments les plus extraordinaires que Dieu ait tenus parmi les trésors de sa Providence, pour intervenir dans les choses de ce monde.

« Agréez, monsieur le Comte, la nouvelle assurance de mon tendre et inaltérable dévouement.

« † FERDINAND, cardinal Donnet,

« Archevêque de Bordeaux. »

Ce livre devant paraître à la veille du grand centenaire, nous pensons être agréable à tous en reproduisant la circulaire qui l'annonce aux catholiques, au nom de la fédération du Sacré-Cœur.

LE QUATRIÈME CENTENAIRE

DE LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

I

Le 12 octobre 1492, la race humaine, partagée depuis de longs siècles en deux mondes qui s'ignoraient mutuellement, retrouvait son unité. Le moine franciscain Juan de Marchena avait conduit à la reine de Castille, Isabelle la Catholique, un étranger, un marin génois, fils d'un pauvre mais pieux cardeur de laine. Le marin voulait cingler vers des terres lointaines que son génie lui montrait dans l'immense Océan; il demandait pour cela des navires, et il exigeait en retour la dignité de vice-roi des îles et continents qu'il allait découvrir, avec la dîme de leurs productions et de leurs trésors. Il lui fallait des richesses immenses, déclarait-il sans détour; car son intention était, après avoir planté la croix du Rédempteur sur ces terres inconnues, de racheter ou de reconquérir le tombeau du Christ. Le roi Ferdinand consulte la science officielle et recule. Isabelle, qu'une foi plus vive anime et que soutient le cardinal Mendoça, déclare qu'elle vendra, s'il le faut, ses joyaux, mais que Colomb partira. Quelques mois après, le 17 avril, étaient signées des lettres patentes qui conféraient à Christophe Colomb ses titres et dignités. Le 12 mai, cent vingt marins espagnols, tous confessés et communiés, quittaient sur trois caravelles le port de Palos, sous le commandement du héros chrétien qui,

comme Jeanne d'Arc, s'écriait à l'heure solennelle du départ : *Au nom de Jésus-Christ, marchons !* Le vendredi 12 octobre, Christophe Colomb touchait terre aux îles Lucayes, dressait le drapeau du Roi des nations et s'agenouillait pour lui faire hommage de ce monde ignoré, dont il avait attesté l'existence et dont il était le révélateur.

Un moine, un cardinal, une pieuse reine, un héros chrétien, animés d'un même sentiment, avaient porté Jésus-Christ au nouveau monde. Jésus-Christ, c'était le ciel un jour et ici-bas la vraie civilisation. Mais plus d'un compagnon de Colomb oublia la communion faite au départ; Cortez, Pizarre, Américic Vespuce, les lieutenants de Colomb eux-mêmes, séduits par l'appât de l'or, virent dans les peuples du nouveau monde une proie à exploiter, et trop souvent à la colonisation pacifique et bienfaisante se substituèrent d'odieuses conquêtes. Toutefois l'Église avait envoyé ses apôtres à ces lointaines régions; depuis le dominicain Las Cases jusqu'au jésuite Claver, et depuis Cover jusqu'aux Cheverus, aux Mac-Coskey, aux Gibbons et aux Macedo, de courageux apôtres ont tenu haut et ferme l'étendard du Sauveur, apporté au nouveau monde par l'illustre tertiaire de Saint-François. Ce n'a pas été en vain que les nouvelles cités de l'Amérique du Sud ont été inaugurées par la célébration du sacrifice eucharistique; les populations sont imprégnées d'une foi ardente que le souffle si fréquent des révolutions ne réussit pas à faire disparaître. Au nord, c'est le Canada, si admirablement fidèle aux mœurs catholiques; c'est la grande république des États-Unis, où, grâce à une liberté qui n'est pas un vain mot, le catholicisme fait d'année en année de si merveilleux progrès. Enfin, après quatre siècles, c'est dans le monde nouveau une splendide germination de diocèses, nés d'hier et déjà forts, généreux, donnant à la vieille Europe des exemples d'activité religieuse qui la sauveraient si elle les imitait.

II

En un temps où, par une singulière contradiction, l'on fait fi du passé et l'on ne peut s'empêcher de le célébrer sous toute sorte de formes, et notamment par la célébration des *centenaires*, la date de 1892, quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, ne pouvait passer inaperçue.

Plus retors que les fils de la lumière, les fils des ténèbres s'en sont les premiers préoccupés. Depuis trois ou quatre ans déjà, la maçonnerie

universelle, en Amérique et en Europe, s'occupe du 12 octobre 1892, mais pour le laïciser. On prépare donc des fêtes *humanitaires*, dans lesquelles on célébrera avec fracas, par d'innombrables coups de canon et d'innombrables rasades, l'heureuse journée qui, rapprochant les bipèdes des deux hémisphères, donna au commerce, à la navigation, à l'industrie un nouvel essor. Dans ce grand événement, la Providence ne sera pour rien, et l'Église non plus. La science, — qui s'opposa partout à l'expédition, — aura tout fait. A la place du héros chrétien, la presse et les orateurs montreront un pur aventurier, jouant sa vie contre la chance de hautes dignités et d'immenses richesses, et bien servi par le hasard.

Ceci n'est point une vaine hypothèse. Un livre paraîtra en 1892, l'Académie libérale de Madrid le couronnera; la fanfare maçonnique, dans les deux hémisphères, l'accueillera. L'ouvrage, écrit par un très habile homme, sera une audacieuse contre-partie de l'œuvre magistrale du comte Roselly de Lorgues, le postulateur de la béatification de Christophe Colomb. Ce livre donnera la note, et, sous l'influence de la secte, des réjouissances internationales aussi laïques que le permettront les Américains, dont la foi chrétienne ne peut être impunément bravée, signaleront le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

Déjà, dans les premiers mois de 1890, une touchante requête était adressée à ce sujet au conseil de la *Fédération internationale du Sacré-Cœur* par le chanoine-sénateur Matovelle, de la république si catholique de l'Équateur. Le pieux Américain s'émeut à la pensée de voir la découverte du nouveau monde, dans laquelle Colomb et les rois catholiques (Isabelle et Ferdinand) avaient surtout en vue l'extension de la sainte foi et qui constitue un des faits les plus glorieux de l'Église, et par cela même du règne de Notre-Seigneur ici-bas, célébrée par des fêtes internationales maçonniques, libres penseuses, sataniques, sans que l'Europe catholique chante ce grand triomphe de la croix au pied des autels, devant les tabernacles que le Roi des rois habite sur notre globe, sa propriété, son royaume, sa conquête.

Suit un programme, simple ébauche, dit l'éminent sénateur de Quito. On y trouve ces deux pensées fécondes :

1° Le centenaire sera célébré par des *études* relatives à l'influence des catholiques sur la découverte et la colonisation de l'Amérique, et par des *hommages publics* à Notre-Seigneur et au saint-siège pour cet événement.

2° On suppliera le *saint-père* de célébrer ce jour-là *une messe* pour toute l'Amérique.

III

Le conseil de la Fédération internationale du Sacré-Cœur ne pouvait être indifférent à une telle demande. Dans deux congrès successifs, tenus à Issoudun et à Limoges, sous l'autorité de l'archevêque de Bourges et de l'évêque de Limoges, la question a été étudiée, et il a été résolu que, sous le patronage de nos évêques et avec le concours de catholiques dévoués, il serait organisé un *comité* ayant pour objet LA CÉLÉBRATION CHRÉTIENNE DU QUATRIÈME CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE. Ce comité agira surtout en France, unissant ses efforts à ceux des catholiques des autres pays, notamment d'Italie, où, sous l'impulsion du vénérable archevêque de Gênes, admirablement secondé par le R. P. Sanna Solaro, membre du conseil supérieur de la Fédération du Sacré-Cœur, s'organise dans la ville natale de Colomb un grand congrès catholique, coïncidant avec les fêtes d'octobre.

Déjà la messe du saint-père a été demandée, et bien que Léon XIII n'ait pas encore jugé l'heure venue de faire connaître ce qu'il fera à cette date mémorable, la bonté paternelle de son grand cœur nous assure que déjà la supplique envoyée par le conseil de la Fédération est exaucée. Puisse cette messe être célébrée à Saint-Pierre, au milieu de pèlerins accourus des deux continents, pour attester à la fois l'unité et l'universalité du royaume indestructible dont le pape est le vice-roi !

Nous espérons beaucoup de nos évêques français; tout ce qui intéresse l'Église les touche au cœur; ils aiment d'ailleurs à se rappeler que la France catholique a fait la Louisiane et le Canada, qu'aujourd'hui encore elle envoie ses prêtres, ses religieux et ses religieuses aux deux Amériques, où les attend le plus respectueux et le plus cordial accueil : ces souvenirs, mieux que la statue de la Liberté, les disposent à donner à leurs peuples le signal des actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour la découverte du nouveau monde, qui ne fait qu'un avec son évangélisation, à laquelle le clergé français, dans la personne des Bruté, des Flaget, des Cheverus, des Vérot, des Perché, des Charbonnel et de tant de prêtres séculiers et réguliers, a donné et ne cesse de donner un si noble concours. Comme les apôtres des premiers jours, glorieux fils de saint Dominique, de saint François et de saint Ignace,

les jeunes congrégations, Oblats, Prêtres de la Miséricorde, Assomptionnistes, Missionnaires du Sacré-Cœur, Salésiens, s'acheminent vers le nouveau monde pour y porter Jésus-Christ, et Jésus-Christ tout entier : l'Évangile et l'Eucharistie.

IV

Jamais jour plus favorable que le 12 octobre 1892 n'aura lui pour la solennelle affirmation de l'*unité du genre humain*, non sous un sceptre de fer, mais *sous la houlette du divin Pasteur*. La France catholique est accoutumée depuis son berceau à toutes les initiatives généreuses ; il faut qu'elle prenne celle-là ; il faut que, par ses soins, par sa parole, écoutée dans tout l'univers, elle garde à l'Église sa part de gloire dans la découverte de l'Amérique, à Christophe Colomb l'honneur de sa foi, à Notre-Seigneur, qui inspira et guida le hardi navigateur, l'hommage des deux mondes, qui lui est dû et que son cœur attend.

A cette fin, un comité est formé à Paris. Il se complétera par les adhésions qu'il recevra des catholiques notables qui auront reçu de lui la présente notice.

Ce comité se composera de membres actifs et de membres correspondants. Les premiers aviseront aux démarches propres à préparer la démonstration religieuse désirée. Les autres, au lieu de leur résidence, aideront le comité central dans la mesure de leurs moyens et des circonstances.

FIN

TABLE

CHAPITRE I

LA GENÈSE D'UN GRAND HOMME

L'attrait de la mer. — Où naquit Christophe Colomb. — Sa famille. — Les présages prophétiques du blason et du nom. — Son organisation au physique et au moral. — Éducation. — Apprenti cardeur et apprenti mousse. — Première blessure. — Au service du roi René. — Sur Carthagène. — Naufrage. — A Lisbonne. — Ce que fit Christophe Colomb en Portugal pour gagner sa vie. — Les propos d'atelier nautique. — La mer Ténébreuse d'après les géographes anciens et modernes. — Les monstres. — La licorne de mer. — La main noire. — Le kraken. — Les aigles à deux têtes et l'oiseau rock. — Le marin Sindbad et ses terreurs. — La religion dans la vie du marin. — Comment Christophe Colomb fut amené à épouser doña Felippa. — A la cour d'Alphonse V. — Si les récits du roi et les indices recueillis auprès des contemporains ont pu mettre Colomb sur la voie de ses découvertes. — Les conspirations de la science incrédule. — A Savone et à Gênes. — Au secours de son père 9

CHAPITRE II

LES LUTTES ET LA VICTOIRE

L'heure de Dieu. — Un pourquoi troublant. — Les trois acteurs du grand drame. — Gênes et Venise repoussent l'élu de la Providence. — Il se console sur mer. — Un croquis de la main de Colomb. — En Portugal. — La félonie du roi. — Échec des larrons et dégoût du grand homme. — Il s'enfuit à Gênes orienter un vol définitif. — Isabelle « le grand roi ». — Sa mission en Espagne. — Une halte historique dans un couvent de moines franciscains. — Les entretiens de Colomb et du Père gardien. — L'initiation dans la solitude. — Colomb repoussé à Cordoue. — Son second mariage. — La sentence des docteurs de Salamanque. — Colomb va s'adresser au roi de France. — Juan de Perez de Marchena l'empêche de partir. — Isabelle ramène le fugitif et accepte ses conditions. — Les trois caravelles. — Au nom de Jésus-Christ, marchons ! 27

CHAPITRE III

LA DÉCOUVERTE

Comme Jeanne d'Arc. — La ligne idéale tracée par la main du pape guidée d'en haut. — La vision du Macédonien. — Le journal du bord. — Émouvantes péripéties. — Les efforts de Satan contre le prédestiné. — La mer herbue. — Murmures et plaintes. — Terre ! terre ! — Fausse alerte. — La révolte éclate à bord des caravelles. — Seul contre tous. — Comment Colomb apaise la révolte. — Son exhortation aux équipages à la veille du grand jour. — Il prédit à date fixe la découverte. — La réflexion de Donoso Cortès. — Une page superbe et lumineuse. — Si les prétentions de la critique historique contemporaine pourraient diminuer la gloire de Christophe Colomb. — La veillée des armes. — Colomb aperçoit la lumière. — Le coup de canon. — La date glorieuse du vendredi 12 octobre 1492. — Émotion, chants d'actions de grâces, hommages d'un respect repentant. — On attend le jour. — A la lueur de l'aube, l'île apparaît verdoyante et parfumée. — *Christum ferens !* 55

CHAPITRE IV

A TRAVERS LES ANTILLES

La prière du débarquement. — Prise de possession. — Vive le grand amiral de l'Océan ! — Hommage au vice-roi. — Les habitants de l'île s'enhardissent. — Observations de Christophe Colomb à leur sujet. — La première croix plantée par Colomb dans le nouveau monde. — Les miracles de la *vraie croix*. — La prière du soir et le retour aux caravelles. — Les quatre premières îles. — L'amiral attaque un léguano. — A la recherche de l'or, et dans quel but. — En route pour Cuba. — La reine des Antilles. — Les messagers envoyés dans l'intérieur reviennent sans avoir trouvé les mines d'or convoitées. — Le tabago. — La croix inattendue présage la défection d'Alonzo Pinzon. — Toujours de bien en mieux. — Un spectacle qui défie la description. — Il faut réserver aux catholiques une conquête faite en vue de la vraie foi. — Découverte de Saint-Domingue. — Le parfum de la « Fleur d'or ». — Colomb reçoit la visite d'un cacique. — La caravelle amirale échoue sur un banc de sable par la négligence de l'officier de quart. — Incidents de sauvetage. — Construction d'un fortin. — Les recommandations d'un père. — Salutaire terreur. — Le cap sur l'Espagne. 77

CHAPITRE V

HOSANNA !

Les premières joies du retour. — Tempête. — Les quatre vœux des marins de la *Nina*. — État d'âme de Colomb. — Le message du désespoir. — Le vendredi dans les principaux événements du premier voyage de Christophe Colomb. — Perfidie des Portugais. — Nouvelle tempête plus violente que les autres. — La *Nina* pénètre enfin dans le Tage. — On conseille à Jean II d'assassiner Colomb. — Départ pour

l'Espagne. — Ovation naïve des gens de Palos. — L'arrivée furtive du traître. — Le premier embrassement d'arrivée. — Les vœux. — *A don Christophe Colomb notre amiral!* — La marche triomphale. — Devant les rois. — L'ère du Dante close par Christophe Colomb. — Les armoiries. — La légende de l'œuf. — Les murmures de la jalousie et de la haine se mêlent sourdement à l'hosanna. — Élévation du frère de l'amiral. — Comme Jacob, en apprenant la gloire de son fils Joseph. — Fureur d'un matelot. — Sourdes menées des favoris du roi d'Aragon. — Comment la reine de Castille les réprima. — Délicatesse du cœur d'Isabelle. — Le gardien de la Rabida à bord du vaisseau amiral. — A la garde de la Providence ! 122

CHAPITRE VI

LE SECOND VOYAGE

Contraste entre les deux départs. — Les empressés. — Le feu Saint-Elme et l'orage du 23 octobre. — Voici la terre ! — Une première messe aux Antilles. — Colomb navigue avec une incroyable dextérité à travers des îles inconnues. — La Guadeloupe. — Angoisses. — Funèbre découverte. — Tout a péri. — Le récit du cacique. — Comment les victimes furent les artisans de leur perte. — La première ville bâtie par les Espagnols dans le nouveau monde. — La contagion et ses causes. — Colomb renvoie la flotte en Espagne. — Mécontentement et conjuration. — Les défaillances de qui on aurait dû le moins en attendre. — Voyage d'exploration. — Hardi projet de voyage autour du monde. — Le contemplateur. — Le vieux cacique. — L'interrogation inattendue. — Quelle pensée guide Colomb dans le dessein qu'il conçoit d'attaquer l'anthropophagie dans ses repaires. — Dieu ne permet pas à son messager pacifique d'accomplir cette œuvre. — Il tombe dans un état de léthargie absolu. — Ce qu'était don Barthélemy Colomb, que Dieu envoyait à l'aide de l'amiral. — Il est sauvé ! 151

CHAPITRE VII

NOUVELLES D'ESPAGNE

Les délicates attentions d'Isabelle. — Missives royales. — La première lettre arrivée d'Espagne au nouveau monde. — Perfidie et lâche abandon. — Les Indiens se révoltent. — Où Guacanagari reparaît. — Une ruse de guerre. — Une poignée d'Espagnols met en fuite les masses indiennes. — Organisation des tributs. — En Espagne on écoute les délations des déserteurs. — Isabelle, troublée, se rassure aux récits de don Diégo. — L'enquête et le choix de l'enquêteur. — Perfides calculs de ce dernier. — La grande modestie de l'accusé. — Un premier ouragan. — Préservation de la caravelle amirale. — Un adelantado. — Les vents alizés. — L'amazone qui se dévoue au service de Caonabo. — Le calme. — Mort du fier cacique. — Colomb prédit le prochain arrivage. — Sous l'habit du tiers ordre franciscain. — Le lapidaire de Burgos. — Une lettre digne de Bossuet. — Ce qu'il faut en conclure. — « J'arrive avec un chargement d'or ! » — Colomb refuse un apanage. — Les difficultés de l'armement. — On ouvre la porte des prisons. — Le majorat. — Paraphe religieux. — Un piège pharisaïque. — Comment Colomb châtie l'impudence d'un vil séide de ses ennemis. — Si l'amiral était d'un caractère emporté 181

CHAPITRE VIII

LA DÉCOUVERTE DU CONTINENT

Le mot du maréchal de Villars. — Les horreurs d'un calme plat. — Le triple sommet. — Une invite sans résultat. — La découverte du continent. — César dicte son improvisation. — Les intuitions du génie. — Sept grandes découvertes scientifiques. — Récompense de la foi. — Témoignage de Quinet et de Villemain. — Chez la reine Anacoana. — Une scène du temps des patriarches. — Une solde royale qui manque le but. — Théorie des courants marins. — Don Barthélemy accourt au-devant de son frère. — Lettre de l'amiral au chef des rebelles. — L'humiliation est à son comble. — Voici l'heure de la puissance des ténèbres ! — Arrivée et révolte d'un ancien protégé de Colomb. — Comme au jardin des Oliviers. — Pourquoi crains-tu, homme de peu de foi ? — Comment la voix d'en haut pourvoit à tout. — Répression des rebelles. — Développement et prospérité de la colonie. — La ville de Saint-Domingue. — L'avenir est assuré. — L'oiseau de proie se prépare à fondre sur sa victime. 211

CHAPITRE IX

DANS LES FERS

Paga! paga! — Le réquisitoire. — La défense. — Comment Isabelle se laisse circonvenir. — Nomination de Bobadilla. — L'arrivée du nouveau gouverneur à Saint-Domingue. — Insolence et tyrannie. — Comment Christophe Colomb fut amené à se soumettre. — La cédule royale. — Colomb dans les fers ! — La race de Bobadilla est toujours la même. — Pourquoi Bobadilla ne fit point mettre à mort l'amiral. — Un noble cœur. — Colomb se refuse aux instances de celui-ci. — Sa lettre à doña Juana. — Réparation. — L'audience et les larmes d'Isabelle. — Il n'y a point eu de faute commise ! — Ce qui se passait à Saint-Domingue depuis le départ de Colomb. — Ovando remplace Bobadilla. — La poésie console la vieillesse. — Retour du souvenir vers les splendeurs d'outre-mer. — Les jouissances de la contemplation que l'homme-animal ne perçoit pas. — L'intuition du génie. — L'isthme. — Son fils et ses frères, à la veille du départ. — La suprême aventure. 235

CHAPITRE X

LE DERNIER VOYAGE

La plus noble de toutes ses entreprises. — La Croix du sud. — La mer. — Les siens ne l'ont pas reçu. — Colomb prédit une tempête. — Elle éclate terrible et confond les ennemis du vieil amiral. — Le caractère surnaturel de cette prédiction et de son accomplissement. — Les angoisses de Colomb. — Colomb en face de l'isthme de Panama. — Il fait connaissance avec un véritable orage pélagique. — La trombe. — Comment le pieux amiral la conjure. — Comme Job. — Diégo Mendez avertit Colomb de la conspiration des Indiens. — Arrestation et fuite du quibian. — La vision sublime. — Satan redouble de rage contre le héraut de Dieu. — Colomb échoue à la Jamaïque. — La *lettera rarissima*. — Héroïque tentative de Diégo

Mendez. — Comment Ovando réduisit à l'obéissance les indigènes et leur malheureuse reine Anacoana. — Révolte à bord de l'escadre amirale. — L'épisode de l'éclipse de lune ramené à sa vraie physionomie par M. Roselly de Lorgues. — Orlando envoie épier Colomb dans un abri de naufragé. — Les rebelles attaquent l'amiral. — Ils sont vaincus, et leur chef fait prisonnier. — Clémence de Christophe Colomb. 271

CHAPITRE XI

RETOUR EN ESPAGNE

Colomb amené à Saint-Domingue. — Il ne se laisse point prendre aux hypocrites démonstrations d'Ovando. — Tout est ruiné ! — Le dernier adieu au nouveau monde. — La reine Isabelle, mourante, reçoit Diégo Mendez. — La maladie et la mort de cette grande princesse. — Deuil. — Lettres sans réponse. — Le roi Ferdinand se leurre du vieil amiral. — Admirables sentiments de l'amiral devant cette ingratitude. — Ses plaintes confiées à l'archevêque de Séville. — A la mémoire d'Isabelle. — Ce que nous devons au roi. — Une page vibrante de M. Roselly de Lorgues. — D'où venait à Colomb sa force d'âme devant l'ingratitude des hommes. — Le plus grand sujet de tristesse. — Comment Christophe Colomb se venge des injures. — Ses efforts en faveur de ceux qui se sont révoltés contre lui. — Son testament. 319

CHAPITRE XII

LA FIN

Sainte mort. — Silence général, ses causes. — Pourquoi le roi Ferdinand se conduisit avec tant d'ingratitude envers l'amiral. — Une note sur Americ Vespuce. — Les conspirations de l'histoire. — Comment le roi récompensa tous les grands ennemis de Colomb. — Ce qu'il en advint du roi lui-même. — Nous retournons au lit funèbre de l'amiral. — Modestes funérailles. — Première sépulture à Valladolid. — Exhumation et sépulture à Séville. — Voyage posthume de l'amiral. — Reconnaissance authentique du cercueil en 1822. — Ce qu'il advint de l'adelantado et de don Diégo, frères de l'amiral. — La vie du second fils de l'amiral, auteur de la première *Vie de Christophe Colomb*. — Revendications du fils aîné de l'amiral. — Il épouse la nièce du roi. — Vexations de Ferdinand. — Mort du fils de Colomb. — Sa postérité. — L'héritier actuel de ses titres. 333

22348. — Tours, impr. Mame.

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE

FORMAT IN-4°. — 1re Série

AIR ET LE MONDE AÉRIEN (L'), par Arthur Mangin; 200 gravures.

ARTÈRES DU GLOBE (LES). Histoire des fleuves, par Paul Bory; 175 gravures et cartes.

AVENTURES DE ROBINSON CRUSOÉ (LES), par Daniel de Foé; 89 gravures.

CHATEAUX HISTORIQUES DE FRANCE. Histoire et monuments, par M. l'abbé J.-J. Bourassé; 32 gravures d'après Karl Girardet et Français.

CHRISTOPHE COLOMB, par Mgr Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté, illustration par Baldo, gravure de Méaulle.

CONTES MERVEILLEUX (LES), traduits de l'allemand de Hauff, par Louis de Hessem; 38 gravures.

EXPLORATEURS DE L'AFRIQUE (LES). Nachtigal, Galliéni, Stanley, de Brazza, Samuel Baker, Georges Révoil, etc. etc., par Paul Bory; 64 gravures.

FABIOLA OU L'ÉGLISE DES CATACOMBES. par Son Ém. le cardinal Wiseman, archevêque de Westminster; traduit de l'anglais par M. Richard Viot, et précédé d'une introduction par Léon Gautier; 10 grandes compositions hors texte par Joseph Blanc, gravées par Méaulle; 75 gravures dans le texte.

FEMMES ILLUSTRES DE LA FRANCE (LES), par Oscar Havard: 76 gravures.

FORÊTS DE LA FRANCE (LES), par F. Depelchin; 100 gravures sur bois.

GRANDES ENTREPRISES MODERNES (LES), par Paul Bory; 170 gravures.

HISTOIRE DE FRANCE, par Émile Keller; 74 gravures.

HISTOIRE DE PARIS ET DE SES MONUMENTS, par Eugène de la Gournerie; 4e édition, ornée de nombreuses gravures sur acier et sur bois, comprenant les derniers événements et les monuments nouveaux.

HISTOIRE DES CROISADES, abrégée à l'usage de la jeunesse, par M. Michaud, de l'Académie française, et M. Poujoulat; 53 gravures.

HISTOIRE DES JARDINS ANCIENS ET MODERNES, par Arthur Mangin; 70 grandes gravures.

HOMMES CÉLÈBRES DE LA FRANCE (LES), par M. Dumas; 54 gravures.

LOUIS XIV ET SON TEMPS, par A. Gabourd; nouvelle édition revue et considérablement augmentée; 61 gravures.

MÉMOIRES D'UN ROMAIN. Vie privée de l'ancienne Rome, par Paul Bory; 96 grav.

MYSTÈRES DE L'OCÉAN (LES), par Arthur Mangin; 179 gravures.

PERDUS DANS LA GRANDE VILLE, par F. Méaulle; 93 gravures.

PROMENADES EN ITALIE; 42 gravures.

ROBINSON SUISSE (LE), histoire d'une famille suisse naufragée, par J. R. Wyss, traduit de l'allemand par Frédéric Muller; 65 gravures.

TOUR DU MONDE EN FAMILLE (LE). Voyage de la famille Brassey dans son yacht *le Sunbeam*, raconté par la mère; traduit de l'anglais par M. Richard Viot; 78 grav.

UN HIVER AU CAMBODGE. Chasse au tigre, à l'éléphant et au buffle sauvage. Souvenirs d'une mission officielle remplie en 1880-1881, par M. Edgar Boulangier, ingénieur des ponts et chaussées; 53 gravures et 3 cartes.

VOYAGES ET DÉCOUVERTES OUTRE MER AU XIXe SIÈCLE, par Arthur Mangin; 24 gravures d'après Durand-Brager.

VOYAGE EN ESPAGNE, par M. Eugène Poitou, conseiller à la cour d'Angers; 169 gravures.

VOYAGE EN FRANCE, par Mme Amable Tastu; nouvelle édition, revue et augmentée; orné de 91 gravures et d'une carte routière.

Tours. — Imprimerie Mame.

SHELF
BINDER
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.